LES EFFETS SPÉCIAUX DE MATRIX RELOADED ★ HULK : POUR OU CONTRE ?

MAD MOVIES

MAD MOVIES

NUMÉRO DOUBLE JUILLET/AOÛT 116 PAGES

LE PLUS FORT DU CINÉMA

LA RÉUNIFICATION DES MACHINES

TERMINATOR 3

MORT AUX HUMAINS !

LA LIGUE DES GENTLEMEN EXTRAORDINAIRES ★ NARC ★ DÉTOUR MORTEL ★ ABÎMES
PIRATES DES CARAÏBES ★ CHARLIE'S ANGELS 2 ★ THE EYE ★ BANGKOK DANGEROUS
LES ENFANTS D'ABRAHAM ★ TOMB RAIDER 2 ★ INTERVIEW CARRIÈRE SERGIO MARTINO

LE DVD NE PEUT ÊTRE VENDU SÉPARÉMENT
BELGIQUE : 12 € - SUISSE : 20FS

BRUTE FORCE

LIVE

digitalANVIL

Nous sommes en l'an 2340. Alors que plus de cinquante systèmes solaires ont été colonisés par l'homme, une invasion d'aliens menace d'inscrire tout organisme vivant sur la liste des espèces en voie de disparition. Une seule solution pour la Confédération : déployer son unité de forces spéciales. Nom de code : Brute Force. C'est-à-dire vous. Commandez quatre mercenaires intergalactiques : un soldat d'assaut, un cyborg sniper, un assassin furtif ou encore un alien sauvage. Pendant que vous dirigez ces tueurs dans plus de 20 missions à travers 6 mondes exotiques, votre expérience du combat en escouade va être sévèrement mise à l'épreuve. En mode solo ou en coopération avec des amis, le ton ne tardera pas à monter et la situation va vite virer au critique. Et si vous en voulez plus, faites donc un tour sur Xbox *Live*, histoire de télécharger de nouvelles missions ou des campagnes complètes. Vous allez vivre une expérience unique, une épopée d'une intensité telle que seule la Xbox® pouvait lui donner corps. Alors bonne chance à vous. A vous quatre.

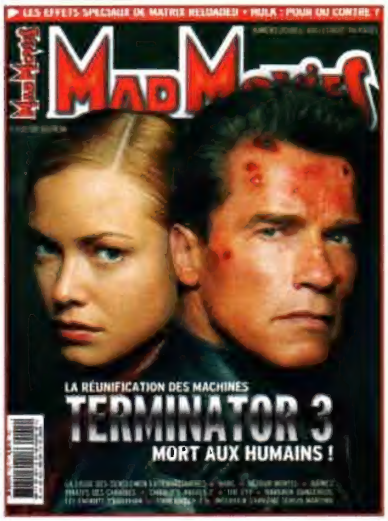
XBOX

PLAY MORE

www.xbox.com/fr/bruteforce

©2003 Microsoft Corporation. Tous droits réservés. Microsoft, le logo Microsoft Game Studios, Brute Force, Xbox et les logos Xbox sont soit des marques détenues par Microsoft Corporation soit des marques déposées par Microsoft Corporation aux États-Unis et/ou dans d'autres pays.

ON SE CALME ET ON BOIT FRAIS RUE RODIER



En ces derniers jours de bouclage, même s'il reste encore des textes à rendre fissa, toute l'équipe semble déjà préoccupée par les vacances qui s'approchent, tout simplement parce que personne n'est vraiment au point. Sauf Arnaud, qui est assez prévisible sur ce plan-là. Lui, on se doute qu'il va descendre à Perpignan pour visiter la famille. « Ah non les gars ! Y'a pas moyen. Je suis pas maso non plus, eh ! Avec les 15 jours de flotte que je me suis tapé l'année passée... » s'exclame-t-il immédiatement avec sa grosse voix du Sud. Donc, cette année, Arnaud va se la jouer fine et se promener autour de Perpignan (c'est qu'il est malin le bougre) avant de se rendre en Espagne. Car Arnaud adore l'Espagne, surtout la bouffe en fait. Mais vous allez voir, avec la chance qu'il a, d'ici à ce que ça tape dans ce coin-là... Stéphane, qui a passé toutes ses vacances à Paris l'année dernière, a décidé de voyager un peu cette fois. S'il était à la bourre pour nous remettre ses derniers papiers, c'est tout simplement parce que ça fait plus d'une semaine qu'il est scotché au site Internet de Nouvelles Frontières et qu'il n'en décroche plus. Hier, il est arrivé tout fier et nous a dit : « Je vais voir du pays les gars, je vais en Suisse ! ». D'abord étonnés, on a vite compris que si Stéphane partait en Suisse, c'est parce que la plupart des films sortent en avance là-bas. C'est aussi simple que ça et c'est ce qu'on appelle couramment une « déformation professionnelle ». Un autre qui est sacrément déformé aussi, c'est Yannick Dahan. Quand il a appris que l'unique projection de presse française de **Terminator 3** avait lieu le 17 juillet à Toulouse, ville qu'il connait par cœur puisqu'il y est né, il a immédiatement annulé son voyage à Prague. Allez comprendre... Pour sa part, notre bon Mamadou Rougier, déjà coiffé d'un fez et vêtu d'une djellabah, nous a annoncé qu'il allait faire du tourisme. Après avoir terminé les 178 956 caractères qu'il lui reste encore à écrire, il s'envole illico pour Tombouctou avec ses potes du Club Med, qu'il ne quitte plus depuis leur séjour à Goba l'hiver dernier. Désormais, ils font tout ensemble et ça ne regarde que lui. Depuis qu'il a vu **Narc**, Fathi ne rêve que d'une chose : devenir flic. Alors il s'est inscrit à un stage accéléré dans un commissariat du 93. En bons samaritains, on lui a offert un billet d'avion pour la Martinique, qu'il aille se dorer la pillule sur la plage comme tout le monde, loin des uniformes. Quant à moi, j'ai l'impression que je vais être de corvée de ménage. Faut dire que ça fait à peu près six mois qu'on n'a pas passé l'aspirateur, fait les vitres et la poussière (en plus, on a uriné sur les murs pour marquer notre territoire, rappelez-vous). Ensuite, j'irai sûrement rejoindre le Padre Allouch à Montpellier, dont l'invitation par mail était formulée comme suit : « Bon pote m'a prêté villa avec piscine. Plein de copines sur place. Trop bien foutues. Amène caméra pour petit film familial. Et bouteilles d'alcool aussi. Tu vois ce que je veux dire ? ». Mouais, c'est louche tout ça. Comme c'est parti, je vais plutôt aller visiter ma grand-mère à Vendôme...

Voilà, on espère que vous allez vous éclater autant que nous (n'hésitez pas à nous envoyer vos cartes postales, histoire qu'on profite un peu), profiter du soleil et des nana(r)s. On se retrouve en septembre, en pleine forme, pour un numéro qui s'annonce déjà chargé en previews !

Damien Granger

MAD MOVIES

Rédaction, Administration : 6, rue Rodier, 75009 Paris - Tél. : 01 44 635 635 - Fax : 01 44 635 634 **Fondateur** : Jean-Pierre Putters **Directeur de la rédaction** : Gérard Cohen **Rédacteur en chef** : Damien Granger **Secrétaire de rédaction** : Arnaud Bordas **Correction** : Virginia Ulloa **Rédacteurs pour ce numéro** : Fathi Beddiar, Arnaud Bordas, Alexandre Bustillo, Erwan Chaffiot, Manuel Colombier, Yannick Dahan, Cédric Delelée, David Doukhan, Julien Dupuy, Xavier Fournier, Christophe Lemaire, Stéphane Moïssakis, Jean-Pierre Putters, Bertrand Rougier, Fabrice Sapolsky, Julien Sévéon, Stéphane Thiellement, Marc Toullec **Correspondant aux Etats-Unis** : Didier Allouch **Conception graphique** : I. Ferreira/Atipik **Photogravure** : Unipag **Impression** : Léonce Deprez Z.I. 62 620 Ruitz.
Abonnements et anciens numéros : DIP/Mad Movies 18 à 24 quai de la Marne 75164 Paris Cedex 19 Tél. : 01 44 84 85 29
Publicité : Sandrine Gueho Tél. : 01 44 635 632 Fax : 01 44 635 634 **Remerciements** : Yves Barast, Maude Beaumont, Marie Anne Benardais, Sandra Boixel, Florence de Bourques, Daniel Bouteiller, Isabelle Buron, Michel Burstein, Carole Chomand, Agence Cat's, Françoise Dessaigne, Dreamland Editeur, ED Distribution, Sylvie Forestier, Marie-Laure de Frescheville, François Frey, Benjamin Gaessler, Sophie Giraud, Laura Gouadain, François Guerrar, Christophe L., Sandrine Lamantowicz, Cédric Landemaine, Anne Lara, Pascal Launay, Anaïs Lelong, Sébastien Lemonnier, Etienne Lerbret, Hugues Leroyer, Emilie Maison, Floriane Mathieu, Karine Mestrejean, Elizabeth Meunier, Jean-Claude Michel, Michael Msihid, Nathalie Proth, Laurent Renard, Stéphanie Renaud, Alexis Rubinowicz, Dominique Segall, Laurent Sénoglio, Sabine Thellier, Aude Thomas, Jean-Pierre Vasseur, Jean-Pierre Vincent, Akinhola Wazi, Emmanuelle Zinggeler.
Commission paritaire : N° 0707 K 81858 **ISSN** : N° 0338-6791 **Dépôt légal à parution Directeur de la publication** : Benjamin Cohen
Editeur : **Custom Publishing France** SAS au capital de 40 000 € - RCS Paris : B 394 412 928.
Principal actionnaire : Fairway sarl - **Imprimé en France/Printed in France**

Une série limitée de Mad Movies n°155 est vendue avec le film **Mutations** inédit en DVD video.

SOMMAIRE 155

28 PIRATES DES CARAÏBES

Un nouveau film de pirates après la gaufrasse de **L'Île aux pirates** ? Y'avait que Bruckheimer pour oser le coup, d'autant qu'il s'agit de l'adaptation d'une attraction Disneyland ! Reste à savoir maintenant si, en plus de conquérir le box-office, les Pirates de Bruckie valent quand même le déplacement. Comme on l'a pas vu, on laisse Long John Bustillo vous convaincre que les premières images font saliver.

30 LARA CROFT TOMB RAIDER : LE BERCEAU DE LA VIE

Avec Jan De Bont aux commandes, on pouvait décemment croire que la Paramount ait cherché à battre les records de la franchise la plus pourrie (pour mémoire, elle a quand même produit les trois **Flic de Beverly Hills**, et oui !) avec l'adaptation des aventures de Lara Croft. Mais Monseigneur Marc Toullec y croît encore, et nous le prouve de plus belle. Comme on l'a pas vu, on se laisse bercer, mais attention au retour de bâton !

32 LA LIGUE DES GENTLEMEN EXTRAORDINAIRES

Début octobre, les gentlemens d'Alan Moore auront droit à leur passage sur grand écran. Il s'agit de nouveau d'une adaptation de comics, mais avec cette fois-ci un goût plus prononcé pour le subversif, du moins on l'espère. Marc, encore lui, s'enthousiasme à l'attente du nouveau film du réalisateur de **Blade**. On espère lui donner raison avec une critique en bonne et due forme à la rentrée.

34 TERMINATOR 3 : LE SOULÈVEMENT DES MACHINES

Enfin un film qu'on a vu ! Ou presque en fait, puisqu'au moment du bouclage, seul Didier a eu l'honneur de découvrir **T3** et de vous faire part de ses impressions. Verdict ? Il surkiffe ! Pendant ce temps, le Moïssakisator, le Dupuy-800 et la Rougieratrix partent interviewer l'équipe du film à l'aveuglette puisque le film n'était pas visible au moment des questions/réponses... Pas facile de faire du bon boulot dans ces cas-là !

44 HULK

Celui-là, on l'a tous vu ! Et comme l'accueil au sein de la rédac est carrément mitigé, on a laissé le père Bordas (POUR !) et l'ami Dahan (CONTRE !!!!) s'étriper dans la joie et la bonne humeur au sein d'une double critique. Pendant ce temps, Pedro Dupuy se concentre sur ce qui a fait l'unanimité (le bestiau) et les amigos Sapolsky et Fournier reviennent sur le comics. Ouf !

Hulk

Narc

Bangkok Dangerous

Interview carrière Sergio Martino

52 ABÎMES

À l'occasion de la sortie du nouveau David Twohy, l'asticot Moïssakis en profite pour chier un bon coup sur les méthodes de la firme Miramax tout en encensant cette petite perle d'efficacité. On se refait pas. Dupuy, lui, s'acoquine avec les gars des SFX pour une petite séance de décorticage. On se refait pas bis.

56 NARC

Des flics torturés, une enquête difficile, un environnement urbain menaçant et une première séquence qui vous attrape par les roustons : il n'en faut pas plus à Fathi pour trouver son film de l'année. On le comprend, **Narc** sent bon le polar urbain nerveux et habité. Pendant ce temps, « Titi » Thiellement nous ramène une belle interview du réalisateur Joe Carnahan, futur responsable de **Mission : Impossible 3**.

62 THE EYE BANGKOK DANGEROUS

Après les frangins Wachowski, voici les frères Pang (défense de se moquer !), responsables de **The Eye** et **Bangkok Dangerous**, un beau double programme prévu en salles cet été. Certes, le second a déjà été chroniqué voici six mois (mais la sortie fut repoussée), donc autant demander au père Julien « Low Kick, Middle Kick, High Kick » Sévéon de reprendre du service. De plus, ce dernier nous gratifie d'une interview des frangins. On va pas se plaindre alors...

66 DÉTOUR MORTEL

Quelques cannibales et deux donzelles dans une forêt et ce pervers de Bustillo tombe sur son film de l'année, lui aussi ! Je vous jure, on se traîne des cas à Mad ! Secondé par Mamadou Rougier parti s'occuper de Stan Winston, initiateur du projet, la Bustille interviewe le réalisateur de ce survival gratiné. Depuis, lui et Rob Schmidt sont devenus les meilleurs amis du monde !

72 CHARLIE'S ANGELS : LES ANGES SE DÉCHAÎNENT

C'est pas peu dire que notre Stéphane l'attendait, ce foutu film ! Et pourtant, même s'il a kiffé comme un malade de voir sa petite Demi Moore en bikini et les flingues à la main, le verdict est plutôt mitigé. Console-toi Stef, si ça tombe, c'est comme pour **Matrix** : faut attendre le troisième épisode pour tout comprendre...

76 LES ENFANTS D'ABRAHAM

On vous a déjà dit que Rougier parlait couramment l'espagnol ? Si, si ! Du coup, le voilà parti pour faire une critique plutôt enthousiaste du premier long de Paco Plaza, le protégé très doué de Jaume Balagueró. Dommage : le film est tourné en anglais ! Du coup, Mamadou se rattrape sur l'interview du réal. La vie est bien faite !

80 CARRIÈRE SERGIO MARTINO

Fathi « la gouaille » Beddiar face au réalisateur de **2019, après la chute de New York** et **Atomic Cyborg**, ça donne forcément des étincelles et surtout des anecdotes croustillantes. Sergio Martino, grand artisan du bis, s'étale ainsi sur son hallucinante carrière sur six bonnes pages et ça fait du bien !

112 FILM DÉCRYPTÉ : LA FORTERESSE NOIRE

Le film maudit de Michael Mann ressort cet hiver en DVD. Histoire de prendre une longueur d'avance, Fathi s'est donc proposé pour nous offrir un décryptage de cette perle envoûtante qui mériterait largement de sortir de l'anonymat dans lequel elle a été plongée ces 20 dernières années.

RUBRIQUES

3 Édito / **6** Courrier des lecteurs / **8** Notules lunaires / **12** Notules asiatiques / **14** Festival / **16** Y'a un truc / **18** Dans les griffes du cinéphage / **26** Avis chiffrés / **87** Mad'Gazine / **102** Anciens numéros / **104** Terra Incognita / **107** Fantastic Guide / **114** Petites annonces

LES INTROUVABLES

LE LABEL RÉFÉRENCE

4

FILMS CULTES DE

KINJI FUKASAKU,

LE RÉALISATEUR DE "BATTLE ROYALE"

LA RÉFÉRENCE DE

QUENTIN TARANTINO

GUERRE DES GANGS A OKINAWA
OKITA LE POURFENDEUR

BONUS DVD

- FUKASAKU par Quentin TARANTINO (1ère partie)
- Bandes-annonces
- Galerie photos
- Livret 12 pages
- Affiches originales

COMBAT SANS CODE D'HONNEUR
LE CIMETIÈRE DE LA MORALE

BONUS DVD

- FUKASAKU par Quentin TARANTINO (2ème partie)
- Bandes-annonces
- Galerie photos
- Livret 12 pages
- Affiches originales

OUI 102.3 FM

dvdrama

POUR TOUT SAVOIR : WWW.WILDSIDEPROJECT.COM

WILD SIDE VIDEO

COURRIER DES LECTEURS

MAD MOVIES

UNE RUBRIQUE COURRIER SPÉCIAL MATRIX RELOADED ! EN EFFET, LE FILM DES FRÈRES WACHOWSKI, QUE L'ON SOIT POUR OU CONTRE, SEMBLE GÉNÉRER UNE VÉRITABLE FRÉNÉSIE RHÉTORIQUE CHEZ NOS LECTEURS ET DANS L'ENSEMBLE DE LA SOCIÉTÉ. CE QUI PROUVE D'AILLEURS LE CARACTÈRE PHÉNOMÉNAL, AU SENS PREMIER DU TERME, DE CE FILM UNIQUE À TOUT POINT DE VUE. POUR LA RENTRÉE, ON ATTEND DE VOTRE PART UN COURRIER TOUT AUSSI ABONDANT ET PASSIONNÉ SUR HULK (EN V'LÀ UN AUTRE DE FILM QUI VA FAIRE JASER...) ET TERMINATOR 3. BONNES VACANCES À TOUS !

LE CHAT MAD MOVIES

Créé par Bruno Provezza, (plus connu sous le nom de Peav, et parfois, Bolo...) le chat Mad Movies permet aux lecteurs de dialoguer en direct entre eux, et aux rédacteurs de la revue de faire comme s'ils travaillaient au bureau.
Pour découvrir ce petit coin de paradis, un accès direct est disponible sur le site Mad, à l'adresse www.mad-movies.com/news.php3?223
Sinon, allez sur www.free.fr : choisissez « chat », entrez votre nom, connectez-vous. Puis tapez /join #madmovies. Et voilà.

L'éditeur de la publication n'est pas responsable du contenu des opinions exprimées sur le forum qui reste sous la responsabilité exclusive de leurs auteurs.

COMMENT NOUS ÉCRIRE ?

Par courrier : Mad Movies,
Courrier des lecteurs,
17 rue Rodier, 75009 Paris.
Par e-mail : info@mad-movies.com
Tél. : 01 44 635 635.
Fax : 01 44 635 634

BOURDENSÉ-RIX

Salut les Madistes,
Dites donc, je viens de voir **Matrix Reloaded** (pas mal soit dit en passant) mais l'avant-première que vous avez publié en mai n'a rien à voir avec le film. C'est quoi cette arnaque ? On vous a refilé de faux renseignements ? Des rumeurs Internet ? Une farce de 1er Avril à retardement ? Ou une volonté de nous laisser la surprise du film ?
C'est dommage, mais je crois que ce genre d'articles, écrit sans de véritables fondements, nuit à la qualité de votre magazine. Et puis, j'ai été déçu de ne pas lire d'articles plus conséquents sur **Matrix** dans le numéro de juin. Pas d'interviews ou autres. Les acteurs étaient pourtant à Cannes. J'espère que vous donnerez le fin mot de cette avant-première ratée à votre lectorat. On le mérite bien, non ?

David (Internet)

Bon d'accord, le journal s'appelle Mad, et moi aussi j'aime bien déconner de temps en temps. Mais il y a quand même des limites à ne pas dépasser ! Comme dans le dernier numéro (153), où l'on peut lire dans le papier sur Leslie Cheung, je cite *« le frère policier de Chow Yun-Fat dans* **Le Syndicat du crime** *»*. Non, mais ça va pas ? Leslie Cheung n'était pas le frère de Chow Yun-Fat mais de Ti Lung dans **Le Syndicat du crime** ! Et quelques pages plus loin, que vois-je ? Deux dessins des *X-Men* attribuées à John Byrne alors qu'ils sont de Dave Cockrum ! C'est avec des bourdes pareilles qu'on coule une réputation de rigueur et de sérieux obtenue dans le sang et les larmes, à force de courage et d'abnégations !
Je propose donc, comme punition, que les responsables de ces erreurs soient pendus par les pieds en salle de rédaction (ça fera réfléchir les autres). Même chose pour le correcteur, il n'aurait pas dû laisser passer ça. Et même chose pour Mister Granger, après tout, un chef doit donner l'exemple... Deux mots sur **Matrix Reloaded** (ça fait plus chic que **Matrix 2**...) *(Ben c'est surtout le vrai titre du film hein...)* : pour moi, une suite n'est utile que si elle apporte une originalité, un point de vue différent, bref un « plus » scénaristique et/ou visuel par rapport au premier opus. **Matrix Reloaded** ne remplissant pas ces fonctions *(ah bon ?)*, cette séquelle est inutile. Mais **Matrix**, film quasi parfait, avait-il VRAIMENT besoin d'une suite ?

Michel Lalo (Figeac)

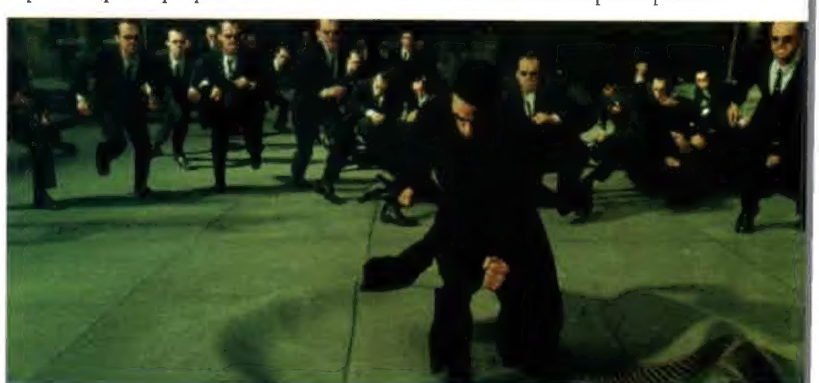
Cher David, Cher Michel,
En ce qui concerne la preview de Bertrand sur **Matrix Reloaded**, *il faut savoir qu'à la sortie du film, Joel Silver a précisé que deux « faux » scripts ont volontairement été mis en ligne afin d'éviter les spoilers éventuels. Un journaliste de cinéma travaillant souvent à l'aide d'Internet, il était facile de tomber dans le panneau (d'autant qu'il aurait été difficile de vérifier les infos dans le cas présent, vu que le film n'a pas été montré à la presse !).*
Le plus drôle, c'est qu'une certaine presse a crû bon de reprendre le même résumé au moment de faire une critique, à croire qu'en fait, ils n'avaient pas vu le film !
Sinon, pour répondre à Michel, on a carrément fait mieux : on a buté les responsables de ces bourdes au riot-gun et crois-moi, la rédac n'était pas belle à voir après. Du coup, on les a remplacés par des machines de substitutions répondant à leur nom. Comme l'erreur est humaine, on a viré toute humanité possible.
Ça ne risque donc pas de se reproduire, quoi que nous ne sommes pas sûrs que ces machines en sachent autant que Sévéon sur le cinéma asiatique...

POLÉMIX

Salut,
Allez oui, la Trix, je l'ai eu à la vue de Monica Bellucci... Mais à part elle... Alors c'est donc ça, le chef d'œuvre de tous les temps, celui qui relègue **Matrix 1** au rang de produit de consommation courante ? M'ouaif ! Des bons moments, il y en a, il ne faut pas non plus le nier. J'ai pris mon pied à voir M'sieur Wilson, excellent (...), j'ai « kiffé grave ma race » face aux deux rastas albinos vraiment flippants, plus quelques scènes de-ci, de-là, comme le combat en pleine rue entre l'Élu (non, pas Buffy !) et une tonne d'agents Smith. Par contre, la fameuse poursuite sur l'autoroute... C'est censé être impressionnant ? Désolé, je préfère **Bullit** et largement ! *(Ouais, et nous, tout bien réfléchi, on préfère la poursuite du* **Triporteur**, *avec Darry Cowl...).*
Je me demande même si à ce niveau, **Fast and Furious** n'était pas lui aussi supérieur (parce que pour TOUT le reste, **F&F** est une daube). Quant au scénar du genre « j'emmêle tout », non seulement je trouve qu'il ne tient pas vraiment en haleine (après **Matrix 1**, je crevais d'envie de voir la suite... maintenant, ça m'est relativement indifférent) mais en plus, à force de brouiller les pistes, l'histoire perd vraiment de son intérêt. En effet, à quoi bon se poser encore la question de savoir qui dit la vérité parmi tous ces programmes puisque ça risque encore de changer cinq ou six fois dans le prochain épisode ? Le mieux est d'attendre patiemment la fin du troisième épisode pour être, du moins je l'espère, définitivement fixé.
L'élu est-il vraiment l'élu ?
Est-il manipulé par la Matrice ?
L'Oracle est-elle une vieille salope ?
Vous le saurez en regardant le prochain épisode : **Matrix 3 : invité de Nice People.** Pour la peine, je n'ai même pas eu envie de voir la bande-annonce à la fin du générique, je me suis barré illico (dommage, pour une fois que la musique était autre chose que de la techno).

RV

« Puant et chiant », le film le plus jouissif de l'année ? Là, je ne comprends pas. Quoique certains parlent de sexe en ces termes... **Matrix** est un film de Sexe-Fiction. Il est le développement de ce qui était montré dans **Osiris**. C'est-à-dire des préliminaires ultra-sensuels se terminant par la pénétration des fameuses verges lâchant leurs sentinelles-spermatozoïdes vers l'ovule encore vierge de Zion. *(Heu... Yannick nous demande ce que tu fumes, ça l'intéresse grave...)* Et seul l'architecte Freud/Nietzsche a l'explication de ce sacré bordel. Cette gigantesque copulation engendrera-t-elle la naissance du surhomme ? Cette révolution tant attendue ne sera-t-elle qu'un éternel retour ? Peut-on réellement vivre sans volonté de pouvoir ? Ces ombres de couleurs projetées sur l'écran nous poussent inéluctablement à une masturbation intellectuelle (peut-être prétentieuse) se conchant sur une éjaculation d'idées des plus orgasmiques... Enfin nous tournons les plat... pardon



les talons vers la source de cette illusion afin de sortir de notre sombre caverne cinéma.

Jean-Paul Gauthier (Clamart)

En hommage à Moïssakis *(il n'en mérite pas tant, tu sais…)*, je commencerai mon analyse là ou la sienne s'arrêtait : **Matrix Reloaded** est LE film de nerds définitif, celui que l'on pressentait venir depuis que les fanboys sont désormais partie prenante de l'industrie cinématographique, et non plus de simples spectateurs. L'un des aspects les plus stimulants de cette peloche de dingues est en effet une multitudes d'angles sous lesquels on peut l'aborder, chaque angle correspondant à une expression différente de la contre-culture au sein de laquelle nous autres nerds nous abreuvons : la littérature de science-fiction, les comics, la japanime, les jeux vidéos, la fantasy, et même le rock (…). Dans sa pertinente critique d'**X2**, Yannick Dahan résumait le problème du film ainsi : Bryan Singer n'a « jamais compris que ces mutants étaient aussi des supers-héros ». J'irai plus loin en généralisant cette remarque : en fait, mis à part peut-être le **Superman** de Richard Donner, aucune adaptation de comic-book n'est jusqu'ici vraiment parvenue à rendre justice aux super-héros de papier ayant marqué notre adolescence… (…). C'est pourquoi les 2 premiers **Matrix** doivent ravir tout fan de comics qui se respecte… Car les Wachowski, non-contents d'avoir créé un super-héros (et un contexte) (…), se permettent en plus d'entamer une réflexion sur la nature même des super-héros, qui n'a rien à envier aux œuvres d'Alan Moore… (…) Apparemment, **Matrix Reloaded** suscite beaucoup de critiques négatives. Au-delà du constat habituel que plus un film fait parler de lui, plus certaines personnes prennent un malin plaisir à le descendre, il semble que cette séquelle ait effectivement rebuté pas mal de monde, y compris parfois des personnes ayant apprécié le premier volet. C'est là tout le paradoxe : tout en tenant les promesses du premier épisode, les Wachowski n'en brossent pas pour autant le spectateur dans le sens du poil… (…) Prise isolément, chaque scène de combat ou d'action de **Reloaded** est un morceau de bravoure anthologique sans précédent (en tout cas dans le cinéma occidental live). Tous les fantasmes du fan d'action sont ainsi enfin comblés : combien de fois nous sommes-nous énervés, lors d'une baston opposant le héros à plusieurs bad guys, du fait que ceux-ci attaquaient chacun leur tour au lieu de lui rentrer dans le lard tous ensemble ? Cet affront est enfin réglé dans la fameuse séquence du « Burly Brawl », où Neo affronte une centaine d'agents Smith. (…) Ici, les tours de force abondent, ponctués par nos cris d'enthousiasme ainsi que ceux de l'opérateur Link qui, comme nous, suit les événements en regardant littéralement la Matrice (donc **Reloaded**). Et pourtant… Une critique fréquemment apparue est que, bien qu'on prenne un pied monstrueux à y assister, ces scènes n'impliquent pas émotionnellement le spectateur comme celles du premier **Matrix**. J'irais plus loin, et c'est là un point capital : TOUTES les scènes de combat de Neo sont totalement dénuées d'enjeu, d'objet. (…) Bref, Neo se bat sans raison (mais non sans une certaine arrogance !), alors que « ce n'est pas parce que tu peux le faire que ça te donne le droit de le faire », comme le rappelait un certain Oncle Ben à son neveu. Ce qui semble passer aux yeux de certains pour une grave lacune scénaristique constitue en fait l'enjeu de cette suite (au passage, notons l'hypocrisie de ces personnes qui sont allées pendant des années voir de mauvais films d'action aux scénarios-prétextes bancals, et qui maintenant prétendent être gênés par le parti pris des Wachowski, refusant d'assumer leur simple besoin de scènes d'action bien bourrines). Comme le dit Merovingian, Neo ne sait même pas « pourquoi » il se bat, ni contre qui se battre, malgré sa parfaite maîtrise de la manière (le « comment »). Il l'avoue lui-même au début du film, et se retrouve de fait manipulé par à peu près tout le monde (Morpheus, L'Oracle, Perséphone, l'Architecte…). Ainsi, le nombre de scènes où Neo se retrouve en arrière-plan, flou, est impressionnant pour un film dont il est censé être le héros. Il est plus ou moins incapable de prendre la moindre décision (…), et le seul choix qu'il effectue, à la fin, est pour le moins irresponsable… (…). Tout ceci, et notamment le dialogue avec Merovingian, pour dire que, si l'on ne comprend pas ce qui se passe, il ne sert à rien de se battre. Or, comme la prochaine rencontre avec l'Architecte va le révéler, Morpheus et ses acolytes n'ont vraiment rien compris… Pour qui doit se battre un « héros » ? Doit-il se dévouer entièrement aux besoins de la société, ou bien peut-il prendre des initiatives personnelles ? Et puis la société, c'est qui ? La politique ? La religion ? Le peuple ? La culture ? En compliquant les enjeux de leur histoire et en replaçant les éléments du premier film dans un contexte plus large et plus nuancé, les Wachowski semblent dire : s'il n'y a pas de mal (au contraire !) à prendre son pied devant de bonnes scènes de baston, ça ne doit pas dispenser de réfléchir (« Toujours à jouer des muscles, mais jamais du bon » lance Smith à Neo), surtout si l'on aspire à être un rebelle voulant renverser le système. Ils prennent également le risque de s'aliéner ceux qui avaient pris le premier film un peu trop au pied de la lettre, et qui n'apprécient pas que les personnages auxquels ils s'étaient identifiés passent désormais pour de simples pions fanatisés par une prophétie fantôme… Il y aurait encore beaucoup de choses à dire, notamment sur l'influence du jeu vidéo (le montage alternant séquences d'action et « cinématiques » explicatives, les coups spéciaux de Trinity et Morpheus lors des combats…), mais mieux vaut attendre la sortie de **Revolutions**, qui fournira probablement encore pas mal de grain à moudre !

Antoine Gaillard (Clermont-Ferrand)

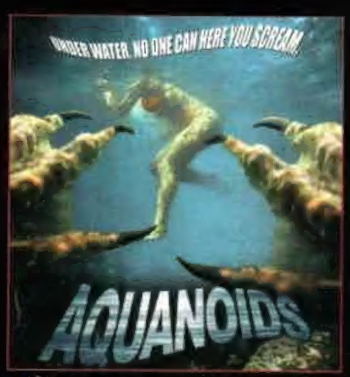
Parlons du cas **Matrix 2** : je n'ai pas aimé ce film (ni le premier non plus d'ailleurs). Vous, vous êtes partagés, je pensais vraiment que vous l'auriez descendu (il serait peut-être temps de mettre une double critique, pour les cas comme **Matrix 2**, **Harry Potter**…). Parlons des scènes de combats que vous trouvez si réussies : la bataille contre les agents Smith est vraiment ridicule, chiante et c'est le cas de la plupart des fights en général (cet ennui est sans doute dû au fait qu'avant **Matrix 2**, j'ai vu **Blade II** qui explose **Matrix** à tout point de vue). (…) **Matrix** étant PG-13 (**Matrix Reloaded** *est classé R, notamment à cause des coups portés sur les visages, et oui, la censure a ses raisons que la raison ignore…*), il n'y a aucune goutte de sang (…) et vous n'insistez jamais là-dessus dans votre critique *(Bah non, si on devait insister sur chaque blockbuster sans débordements à la Hershell Gordon Lewis, on en perdrait de la place, d'autant qu'on parle pas de* **Resident Evil** *là, mais de* **Matrix**). **Matrix 2**, un film pour geeks et nerds, vous êtes sympas, mais le geek que nous sommes tous n'est pas satisfait sans hémoglobine (et encore, je parle pas du nerd). Les dialogues pseudo-métaphysiques sont surtout très gavants (tout acte est justifié par le fait que « c'est sa destinée »). Je vois bien que les Wachowski veulent triturer les neurones du public (pour une fois), mais de là à arriver à un film incompréhensible (l'Architecte)… Les personnages secondaires sont totalement dénués de charisme (Niobe, Ghost, Persephone, le Kid) et le cliff-hanger (vous savez, celui qui est insoutenable et se termine en pleine scène d'action) ne m'a pas fait grand-chose. Sinon le trailer du 3 déchire grave, je suis sûr que ce sera une grosse daube mais le combat de nuit sous la pluie entre Neo et Mr Smith me titille quelque part. *(Où ça exactement ?)*

Brice Chupin

Cher RV, cher Jean-Paul, cher Antoine, cher Brice,
Comme quoi, le film-univers des frangins Wachowski ne laisse personne indifférent. Comme le souligne Antoine dans son excellente missive, il est curieux (mais explicable) de trouver des fans du premier **Matrix** *parmi les détracteurs de* **Reloaded**. *Et pourtant, les chiffres parlent d'eux-mêmes : en France, le deuxième volet, à l'heure qu'il est, a déjà engrangé un million de spectateurs de plus que l'original. Chez les ricains,* **Matrix Reloaded** *a récolté pour l'instant 100 millions de dollars de plus que son modèle ! Alors, difficile de parler de déception, et même s'il s'agit manifestement d'un véritable phénomène culturel (il FAUT avoir vu* **Matrix Reloaded** *pour pouvoir en parler), ce succès indéniable et la polémique qui l'accompagne laissent à penser que* **Matrix Reloaded** *risque fort de se prendre, avec le temps, une belle auréole de film précurseur. Enfin, d'ici là, on aura le temps de se prendre dans la gueule* **Matrix Revolutions** *et peut-être qu'alors, les derniers réfractaires se convertiront. Après tout, rien n'est joué et le dernier opus de la trilogie risque fort de contenir un bon lot de révélations fracassantes (certains d'entre vous énoncent d'ailleurs des théories très, très intéressantes…).*

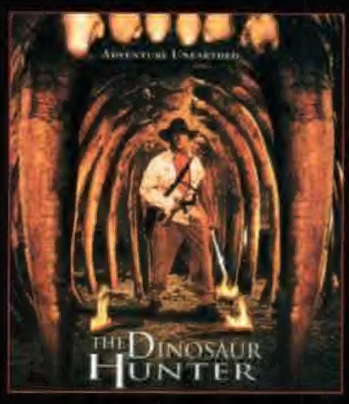
NOTULES LUNAIRES

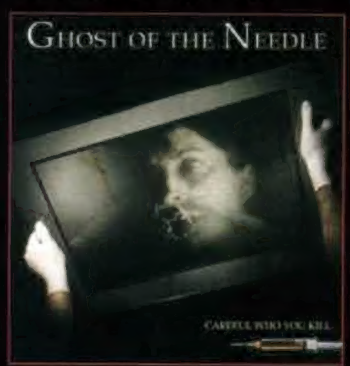
Du blockbuster bientôt sur tous les écrans au petit film obscur qu'on ne verra peut-être jamais, toute l'information du fantastique.



■ Éclairagiste sur plusieurs films d'Oliver Stone, Ray Peschke passe à la mise en scène de manière fracassante avec **Aquanoids**, produit par Amsell. Mais, me direz-vous, qu'est-ce qu'un Aquanoid ? Eh bien un Aquanoid, c'est un monstre marin vicieux qui mange les gens. Une sorte de croisement entre le mérou et le pitbull, quoi. Une bestiole vorace, donc, que va affronter une écolo (Laura Nativo, vue dans **Bleed**) sur une île balnéaire de la côte Californienne, tandis que le maire de la station tente de noyer la disparition de dix-sept baigneurs. Avec ses effets spéciaux signés Paul Molnar, protégé de Tom Savini et créateur de quelques-uns des gorilles de **La Planète des singes** de Tim Burton, voilà un film qui risque plus de boire la tasse que de détrôner **Les Dents de la mer**.

■ Certains se gausseront en apprenant la mise en chantier de **Dinosaur Hunter**, qui s'inspire de **Jurassic Park** sans en posséder ne serait-ce que le budget cantine. Il faut dire que le synopsis laisse sceptique et ne se distingue pas par sa clarté : en gros, un paléontologue ripou et un aventurier mal rasé arnaquent une famille au bord de la ruine afin de financer une expédition destinée à retrouver le squelette d'un dinosaure. Sauf que, évidemment, ce qu'ils vont mettre à jour va s'avérer bien vivant, très gros et doté d'un bon appétit. Oui, ça a l'air con comme ça, mais attention : c'est un film de prestige, puisqu'on y retrouve Christopher Plummer (**Dracula 2001**) et Simon McCorkindale (***Manimal***), et qu'en plus le réalisateur, Rick Stevenson, est habitué aux diplodocus puisqu'on lui doit **Magic in the Water**, où sévissait déjà un gentil cétacé préhistorique du nom d'Orky. Tremble, Spielberg…

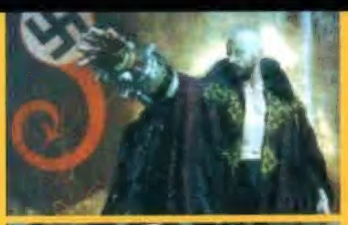




■ Réalisateur et acteur de **Freez'er**, Brian Avenet-Bradley remet ça avec **Ghost of the Needle**, où un photographe de mode (lui, donc) séquestre des minettes dans une usine désaffectée pour les tuer et leur tirer le portrait. Jusqu'à ce que l'une de ses victimes lui donne un coup de pied dans les roubignolles et parvienne à s'échapper. Dès lors, l'artiste devient parano, soupçonne sa famille, son agent, ses clients, la police et le labrador du voisin d'avoir deviné ses penchants sadiques. Bref, il a peur, et il n'a pas tort, parce que celle qu'il n'a pas tuée est encore plus timbrée que lui et veut sa peau. Cet intolérable suspense est également fréquenté par Greg Thompson (***Dawson***), Cheri Christian (**Insanity**) et Leigh Hill (**Vicious**).

■ Bain de sang chez les bourges avec **The Greenskeeper**, nouvelle production Showcase où les membres d'un country-club se font écharper à coup de sécateur. Le suspect : un tueur en série présumé mort depuis des années, réapparu inopinément dans les cauchemars du fils de la patronne des lieux. Il va devoir l'affronter sur le green lorsque le sadique s'attaque à ses amis venus picoler et copuler sur le terrain de golf en pleine nuit, et qu'il entreprend de les supprimer à l'aide de son sécateur et d'armes diverses : balles de golf et de tennis projetées à l'aide d'un lanceur à air comprimé, instruments destinés à

HELLBOY - LE FEUILLETON DEUXIÈME PARTIE



À gauche : Hellboy (Ron Perlman) et Abe Sapien (Doug Jones) en train de prendre la pose + les sculptures du démon Sammael (surnommé "Sammy" par l'équipe du film) et du bébé Hellboy (avec sa zézette !).
À droite : Grigori Raspoutine (Karel Roden) et son allié nazi, le mystérieux Kroenen.

C'est décidé, désormais, dès que des photos ou des nouvelles tomberont, on vous en remettra une couche sur le **Hellboy** de Guillermo Del Toro. Dans les studios de Prague, notre Mexicain préféré et toute l'équipe du film s'acheminent tranquillement vers la fin des prises de vue, dans la joie et la bonne humeur semble-t-il (il paraît que Ron Perlman aime bien, entre deux scènes, se balader sur le plateau, costumé en Hellboy, en chantant des airs de Frank Sinatra). Pour ce qui est des nouvelles fraîches, sachez que l'on verra dans le film le Hellboy à différents stades de son évolution : bébé, garçonnet puis avec ses cornes entières. D'autre part, une scène s'annonce particulièrement alléchante : un combat ravageur en plein métro new-yorkais entre le Hellboy et Sammael, un démon lovecraftien au look impressionnant, qui devrait arpenter les parois des tunnels souterrains comme le faisaient les Reapers de **Blade II** (juste avant, Hellboy croisera un groupe de bonnes sœurs effrayées par son apparence démoniaque !). Le film sera classé PG-13 (comme **Spider-Man** et **Hulk**) et sortira aux États-Unis le 28 mai 2004, soit pour le week-end fatidique du Memorial Day. C'est dire si la Columbia croit en son poulain. Quant à Del Toro, il prépare déjà une édition DVD de 3 disques chargés à bloc. En attendant d'en voir plus, on vous passe les dernières photos dévoilées par la production, dont le premier visuel d'Abe Sapien, (magnifique hommage à **L'Étrange créature du Lac noir** !).

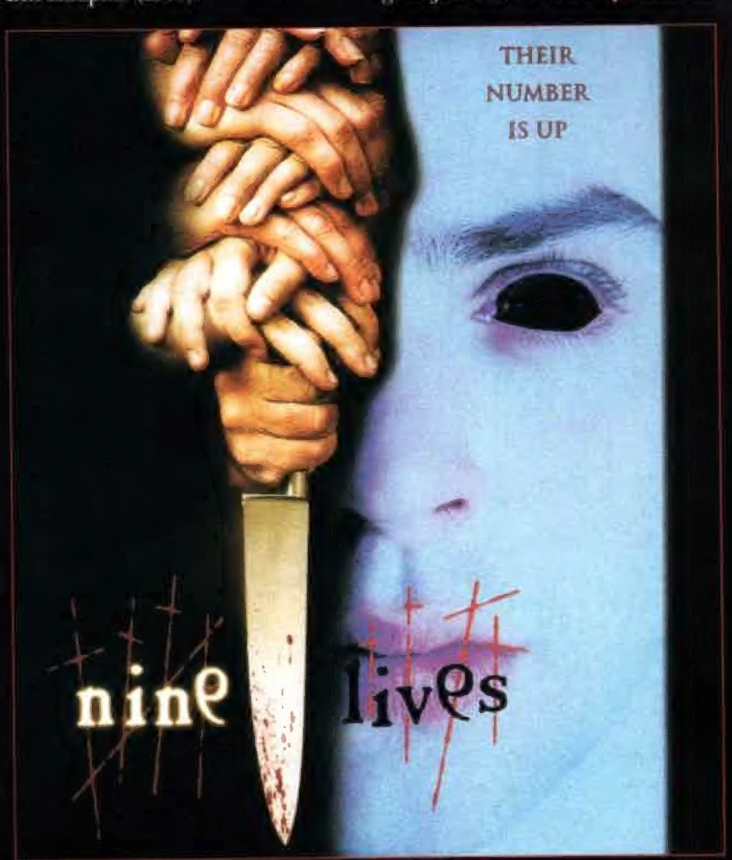
Arnaud BORDAS

percer des trous dans le sol… Fréquenté par le joueur de base-ball John Rocker, Allelon Ruggiero (**Thinner**) et Christi Taylor (playmate de l'année rayon lingerie), ce joyeux pique-nique a nécessité trois réalisateurs : Kevin Greene, Adam Johnson (acteur dans **Sandman**) et Tripp Norton.

■ Acclamé par les critiques de quelques gazettes américaines, Inheritance s'intéresse à Abbey, une étudiante sur le point de se marier et pratiquant l'aide aux personnes âgées. La vieille dame dont elle s'occupe, Mrs. Baker, est obsédée par la vie éternelle, ce qui ne l'empêche pas de claquer, laissant Abbey troublée par des cauchemars qu'elle pense liés à la schizophrénie galopante qu'elle a hérité de sa famille. Mais elle réalise vite que feu mémé, fascinée par son jeune corps, s'est mise à la posséder par-delà la tombe lorsqu'elle se réveille vêtue de sa chemise de nuit et que des morts se mettent à lui parler. Jen Taylor (jusqu'ici limitée à faire des voix pour des jeux vidéo) et Marjorie Nelson (Janice Hogan dans la série *Twin Peaks*) sont à l'affiche. Kris Kristensen (**Elixir & Remedies**) réalise.

■ L'avantage, dans cette rubrique, c'est que les films se suivent et ne se ressemblent pas. Témoin Nine Lives, premier film d'Andrew Green. Lisez plutôt : neuf amis réunis dans un château écossais réveillent le fantôme d'un Highlander, qui se met à les posséder un par un. Les meurtres commencent, chacun soupçonne son voisin de table, et dehors une tempête de neige fait rage… Du jamais vu ! Bon, en tout cas, les décors ont l'air sympa, et il y a deux acteurs qui ont vaguement déjà joué dans quelque chose : Amelia Warner (**Quills**) et Lex Shrapnel (**K-19**).

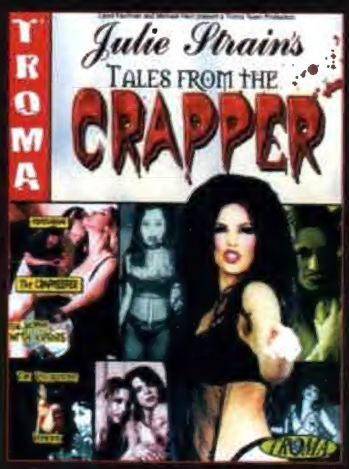
■ Mark Lester avait fait un bon début de carrière dans les eighties : **Class 84**, **Commando** avec notre Arnold adoré… et puis plein de séries B bas de gamme, dont **Class 99**. De ce parcours à la Lewis Teague (un autre espoir ayant mal tourné) émerge aujourd'hui Pterodactyl, dont les



ambitions se limitent à faire du **Jurassic Park** de seconde zone. En gros, des œufs sont découverts dans une caverne après l'éruption d'un volcan. Une fois éclos, ils donnent naissance à des ptérodactyles mangeurs d'hommes et de minettes en short, qui se mettent à becter les campeurs et les randonneurs. Un paléontologue intelligent avec des lunettes, ses étudiants et des militaires couillus vont tenter de les stopper avant qu'ils n'atteignent les villes et n'y déciment d'autres minettes en short (qui sont bien agréables à regarder quand vient le soleil d'été). C'est American World Pictures qui produit, en association avec Sci-Fi Channel.

■ Nouvelle production York (**Scarecrow**), **Scream Bloody Murder** s'articule autour d'un groupe de lycéennes en jupe et socquettes (miam!) dont le bus tombe en panne lors d'une sortie extra-scolaire. Après avoir tenté de pousser le véhicule en ahanant, les jeunes pouliches couinent d'allégresse devant la liberté qui s'offre à elles et se réfugient dans une vieille brocante pour se brou... euh, pour passer la nuit. Ce qu'elles ignorent, c'est que les lieux renferment un tueur en série qui pourrait bien être l'une d'entre elles. Réalisé par Jon Hoffman, le film offre un casting tout en poitrines arrogantes et en petits derrières rebondis, attributs fièrement arborés par Brittany Montgomery, Tara Thompson (strip-teaseuse dans **Buffalo 66**), Anna Garcia Williams, Drew Droege, Priscilla Ross, Gloria Balding et Missy Weinger. Allez, couché maintenant!

■ **Tales from the Crapper**, tel est le titre de la dernière production Troma. Comme ils l'annoncent eux-mêmes: « *L'histoire du cinéma a été marquée par de nombreux classiques... et celui-ci n'est pas l'un d'entre eux!* ». On nous annonce donc « *Un film épique aux proportions bibliques et au goût douteux, avec le plus impressionnant casting de grosses poitrines jamais rassemblé en trente ans de productions Troma. Une anthologie avec plein d'acteurs amateurs ainsi qu'une femme dotée d'un pénis mangeur d'hommes!* ». Le premier sketch s'inspire de **Risky Business** et de **Génération perdue**: un étudiant profite de l'absence de ses parents pour organiser une teuf qui dégénère grave lorsqu'il réalise que les strip-teaseuses qu'il a invitées sont en fait des vampires assoiffés de sexe et de sang. Le second s'intéresse à une femme flic qui s'infiltre dans un club de strip pour découvrir que ses collègues sont en fait des extra-terrestres carnivores. Pour faire le lien entre ces deux histoires gore et désapées, Lloyd Kaufman himself tient le rôle du Crapkeeper. Pour le reste, on retrouve Julie Strain, Debbie Rochon, bref que de la chair affriolante, filmée par David Paiko et Brian Spitz dans la joie et la bonne humeur.



■ Paul Naschy, loup-garou excessivement poilu dans plein de productions hispano-mexicaines, est de retour sous la bannière Artist View dans **The Unliving**, réalisé par ce bon vieux Fred Olen Ray. Sous un maquillage faisant plus penser à un gorille coiffé d'une perruque qu'à un canis lupus, il est ici le Comte Waldemar Daninsky, attendant dans la tombe qu'un abruti lui enlève le crucifix qu'on lui a planté dans le cœur afin d'aller terroriser les bergères du coin (et les moutons aussi, vu sa tronche). Coup de bol, l'un de ses descendants hérite du château où il repose et y invite une équipe télé, persuadé qu'il est d'y exhumer un trésor caché. Vite libéré, notre lycanthrope tout moche part à la chasse aux intrus, armé de son pelage, de ses griffes et de sa dentition. Attraction supplémentaire: la présence de Michelle Bauer, qui en profite ici pour faire des cochonneries avec une jolie partenaire bien en chair.

San HELVING

SAINT-ANGE
MYSTÈRES À L'ORPHELINAT

Il y a six ans, il subsistait comme veilleur de nuit. Il y a quatre ans, il était en charge du making-of du **Pacte des loups** et aujourd'hui, il se retrouve à la tête d'un budget de 33 millions de francs pour son premier long-métrage. Nouvel espoir du cinéma fantastique français, Pascal Laugier, 31 ans et un vague air de Kiefer Sutherland, réalise l'ambitieux **Saint-Ange** avec Virgine Ledoyen et Lou Doillon. Le pitch? Au début des années 60, la jeune Anna (Virginie) est engagée pour nettoyer les murs de Saint-Ange, un orphelinat qui ferme. Entourée d'une orpheline (Lou) et d'une cuisinière, Anna commence à entendre d'étranges bruits qui viennent perturber les murs du lieu... On n'en dira pas plus car on ne veut pas en savoir plus!

Au vu des trois jours passés sur le tournage en Roumanie dans les studios de Castle Film (où l'on réalise aussi des merdes: **Beowulf** et quelques séries Z produites par

Flashes

○ Après Brett Rattner et Dominic Sena, c'est au tour de McG (**Charlie et ses drôles de dames**) d'être envisagé à la mise en scène de **Superman**. Alors qu'il serait tellement plus simple d'engager l'équipe de ***Smallville***...

○ Le prochain film de Michael Mann devrait être **Collateral**, où un tueur prend un chauffeur de taxi en otage et le force à le conduire dans Los Angeles by night pour qu'il puisse y commettre ses crimes. Le rôle du tueur pourrait être tenu par Tom Cruise.

● **Basic Instinct 2** devrait finalement s'appeler **Risk Addiction**, et s'interesser à une photographe meurtrière qui manipule son psy. Ça pue le « Hollywood Night » à plein nez, et c'est Lee Tamahori (**Meurs un autre jour**) qui devrait s'y coller. Comme il a aussi realisé le pitoyable **Masque de l'araignée**, autant oublier tout ça...

● Le vermoulu Martin Brest (**Rencontre avec Joe Black**) va retrouver Eddie Murphy pour un quatrième volet du **Flic de Beverly Hills**, effectuant ainsi un retour aux sources, puisqu'on lui doit le premier ils espèrent quoi, là ?

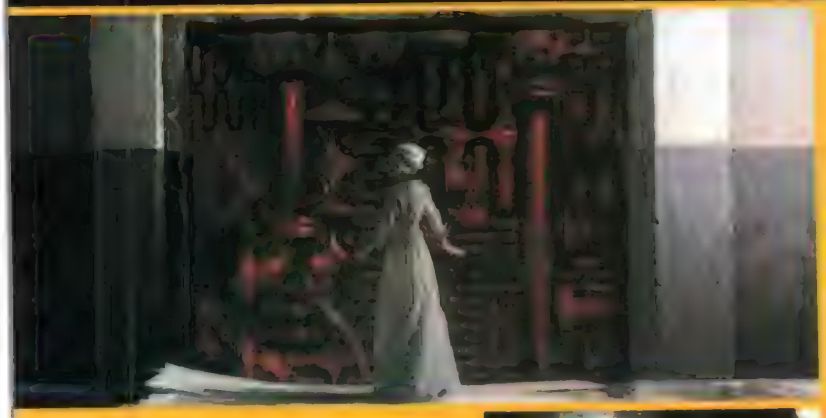
● Je vous l'avais promis le mois dernier : on sait enfin qui va jouer Lancelot dans **King Arthur**. Et c'est... un presque inconnu répondant au nom de Ioan Gruffud, star du swashbuckler télé anglais ***Horatio Hornblower***, vu dans la série ***Warriors*** et aperçu au cinéma dans **The Gathering** et **La Chute du Faucon noir**. De plus, le teuton Til Schweiger (**Driven**) et le Suédois Stellan Skarsgård (**Peur bleue**) ont rejoint le casting, respectivement dans les rôles d'un guerrier saxon et du père de ce dernier.

● Première photo de Hugh Jackman en chasseur de monstres dans le **Van Helsing** de Stephen Sommers. Et, comment dire ?... Ça le fait grave !

● Ceux qui attendaient une nouvelle incursion d'Alejandro Amenabar (**Les Autres**) dans le Fantastique risquent de déchanter : son nouveau projet, **Out to Sea**, a pour personnage principal un handicapé qui devient avocat (Matt Murdock ? Ah non, lui c'est un avocat qui devient handicapé...) et qui plaide contre l'euthanasie. A moins que les morts ne soient appelés à la barre des témoins, on voit mal ce que ça vient faire dans sa filmo.

● Nettement plus excitant, le projet de notre Stallone adoré, intitulé **Rampart Scandal**. Il y jouera un inspecteur du LAPD chargé d'enquêter sur les meurtres - ceels - des rappeurs Tupac Shakur et Notorious BIG, le tout traité selon plusieurs points de vue à la **Rashomon** (ou à la **Basic**, si vous préférez). Et non seulement Sly joue, mais en plus il écrit et realise. Pourvu que ça se fasse !

● **Blade III** semble enfin bien parti : c'est à David Goyer, scénariste des deux premiers volets, que revient le poste de metteur en scène. Mais se mesurer à **Blade II** ne sera pas une mince affaire...



Charles Band) et à la vision de quelques rushes et de la première bande-annonce projetée à Cannes pour les acheteurs (le film s'est d'ailleurs bien vendu sur ces images). **Saint-Ange** s'annonce comme étant l'un des grands événement du cinéma français de l'année prochaine. Fantastique et non fantastique confondus. Franchement. Décors impressionnants (dont une immense baraque baroque qui aurait pu jouer dans **La Maison du Diable**), actrices totalement habitées par leur rôle (Virgine Ledoyen et Lou Doillon à contre-emploi. Elles vont arracher. On prend le pari ?),

effets spéciaux « space » de Benoit Lestang (mon voisin du sixième qui vient péter chez moi quand l'envie lui en prend), bande originale de Claudio Simonetti (des Goblin) et hommages discrets au cinéma que Pascal aime. Fan des films de Lucio Fulci, Laugier a en effet fait son Tarantino en offrant un beau comeback à la très classieuse Catriona MacColl, l'héroïne de **Frayeurs** et de **L'Au-delà**, qui n'en revient toujours pas d'avoir été contactée pour un rôle de gouvernante. Produit par Richard Grandpierre (**Irréversible**, **Le Pacte des loups** et aussi **Le Convoyeur** de Nicolas Boukrief, dont les premières images sont également mortelles), **Saint-Ange** dépasse le cadre du simple film de genre en risquant d'être (on reprend le pari ?) un mélodrame au lyrisme exacerbé et un pur film d'épouvante atmosphérique. La production ne voulant diffuser aucune image avant le mois de décembre (le film devrait sortir en mars 2004), le compte rendu du tournage sera présent dans votre Mad de Noël. Allez, un petit scoop des Notules lunaires pour finir : sur le set, Virgine Ledoyen a confirmé qu'elle n'était pas du **Bloodhands** avec Franco Nero évoqué dans la page 10 du N° 154. Ça nous étonnait, aussi...

Christophe LEMAIRE

NOTULES ASIATIQUES

par Julien SÉVÉON

Deux petites news made in HK, une made in Thaïland plus une mauvaise nouvelle (qui va faire bien des déçus – à commencer par votre serviteur) et on passe ensuite aux news de l'après Cannes – dont un petit retour sur Ong Bak (oui, on ne peut plus s'en passer) avant de se plonger dans le deuxième et dernier chapitre de l'histoire de la compagnie hong-kongaise UFO.

■ Pour commencer avec notre bon Mike, sachez que ce n'est plus lui qui réalise Zatoichi, comme il nous l'avait confié dans le numéro 140, mais Takeshi Kitano. Autant vous dire que la surprise a été grande lorsque, arrivé dans le hall du marché à Cannes, on a découvert ces grandes affiches de Kitano décoloré en blond (!) et en train de marcher le côté de son katana. Kitano a bien été un réalisateur doué, ce remake de **Zatoichi** aurait tout de même été plus alléchant si Mike était resté aux commandes...

■ Mauvaise nouvelle: à peine vous annoncions-nous que Kitamura (**Versus**) allait réaliser *Blade of the Immortal* (**L'Habitant de l'infini** en VF), que la compagnie de production m'apprenait que le réalisateur ne pourrait finalement pas le faire. Rage et désespoir, dire que c'était un si bon scoop... Pour l'instant aucun nouveau réalisateur n'a été choisi, mais le projet reste d'actualité.

■ Alors que l'on ne parle plus beaucoup du SARS dans la presse française, et pour cause puisque l'épidémie est en train peu à peu de se résorber, comme d'habitude, des producteurs et réalisateurs locaux ne manquent jamais une occasion de sauter sur tout ce qui est « hot », ont décidé de tourner des films autour du sujet. Parmi les premiers, nommons City of SARS, un film à sketches dans lequel 1/ le réalisateur (Steve Cheng) rend hommage aux médecins, 2/ il décrit une histoire d'amour sur fond de SARS et 3/ il montre un businessman qui essaie d'attraper le SARS après que son karaoké ait coulé (!!). Plus sérieusement, Wong Kar Wai, Tsui Hark, Fruit Chan, Johnnie To et des autres réalisateurs phares du cinéma HK se sont réunis pour tourner une série de courts visant à ramasser des fonds pour lutter contre la maladie.

■ Chut, Chop Chuai Hi Rueng est un nouveau film thaï qui a l'air, si l'on se base sur son histoire, bien chiadée. Chob flirte avec Intuorn, la fille d'un puissant propriétaire terrien qui voit d'un très mauvais œil leur relation. Il propose d'ailleurs à Chob une mission pour prouver son amour à sa fille: faire un virage de sept jours durant lequel il devra

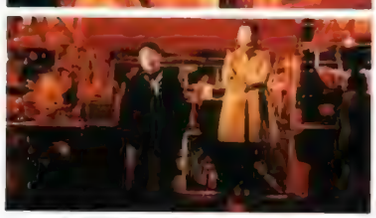
UFO (UNITED FILMAKERS ORGANIZATION) - SUITE ET FIN

L'année 96, commencée donc par **The Age of Miracles**, continue avec **Those Were the Days**, une autre très belle réussite de la compagnie, mettant en scène quatre jeune femmes (parmi lesquelles les très charmantes Loletta Lee et Karen Mok) qui se remémorent leur jeunesse. À noter que si vous cherchez ce film, précisez bien que le réalisateur est Eric Tsang, car trois autres films homonymes (du moins dans leur titre anglais) sont sortis entre 95 et 97.

Après **Who's The Woman, Who's the Man**, suite de **He's a Woman, She's a Man** (voir premier épisode), UFO lance **Lost and Found**, une autre production bénéficiant d'un très beau casting et d'un scénario particulièrement bien monté. Proche de films comme **Love Story** et **C'est la vie, mon chéri**, **Lost and Found** met en scène une jeune femme (Kelly Chan) atteinte d'un cancer et qui n'a plus beaucoup de temps devant elle. Elle rencontre un détective (Takeshi Kaneshiro) et lui demande de retrouver un marin nommé Ted (l'Eurasien Michael Wong)... Si résumer le film ne peut pas vraiment lui rendre justice, **Lost and Found** est une œuvre authentiquement touchante, qui brasse une nouvelle fois de nombreux thèmes, allant des quelques peu bateaux (mais superbement bien manipulés dans le film) « l'amour », « la vie » et « la mort » à des sujets plus épineux comme l'identité - comme cela avait été le cas dans **The Age of Miracle**. Même le très critiqué Michael Wong réussit à nous faire marcher lorsqu'il joue de la cornemuse habillé d'un kilt, c'est tout dire!

Le grand coup de force de UFO arrive quelques mois plus tard. **Comrades, Almost a Love Story**, réalisé de nouveau par Peter Chan (1), va effectivement aller rafler rien de moins que neuf prix lors du Hong Kong Film Festival 1997. Racontant la rencontre à HK de deux immigrés chinois (joués par Maggie Cheung et un Leon Lai bien éveillé) ainsi que leurs illusions, leurs rêves, leur amour et leur séparation, **Comrades** est un film symptomatique du pré-1997, essayant - sérieusement - de comprendre le voisin chinois, tout en se penchant sur les questions de l'identité (un thème récurrent des productions maison) et de la sinitude. La crise économique, la fuite à l'étranger, la course à l'argent sont autant d'autres thèmes abordés dans ce film, véritable morceau d'Histoire de l'ancienne colonie anglaise. Quand l'on se penchera à nouveau sur le cinéma hong-kongais des années 90 dans 100 ans, il y a fort à parier que **Comrades, Almost a Love Story** sera alors cité comme un classique. C'est en tout cas l'un des premiers films de Peter Chan et de UFO a obtenir de très bonnes critiques de tous les horizons, alors que leurs productions précédentes été souvent attaquées (les comédies, aussi bonnes soient-elles, ont bien souvent du mal à se faire accepter par la critique).

Après ce coup d'éclat, UFO prend un chemin un peu différent, délaissant quelque peu les comédies et s'attachant à des films plus intimistes, tout en diminuant le nombre de productions annuelles. **Intimates**, du sous-exposé Jacob Cheung (auteur de l'un des films les plus politiques de ces vingt dernières années: **Cageman**), montre un peu la nouvelle voie en décrivant le parcours d'une jeune femme dans le HK des années 30. Hélas coupé de quelques 50 minutes par Golden Harvest, co-producteur du film, **Intimates** ne peut fonctionner à son meilleur potentiel.



s'entrecroiser avec tous les gens qu'il rencontre. Première personne sur son chemin, une jeune fille malheureuse en amour qui veut rentrer chez elle.

■ Comme vous le savez, le prolifique réalisateur Takashi Miike a aussi participé à Cannes via son film Gozu. Sans surprise, le film s'est révélé très bon et Miike a prouvé une nouvelle fois qu'il était toujours aussi incontrôlable et imprévisible. Bientôt en interview dans les pages de Mad.

■ À peine le projet du nouveau film du fantastique duo Pracha Pinkaew et Phanna Yeerum (**Ong Bak**, vous savez, ce film qui a révolutionné le cinéma d'action), Tom-yum-kung, était-il annoncé que de nombreuses compagnies internationales se sont ruées sur le film. L'affiche du film circule d'ailleurs à Cannes... Rémunérateur à surpasser **Ong Bak**? C'est difficile à imaginer tant le film est hallucinant, mais même s'il ne fait - que - l'égaler on sera déjà aux anges.

■ Le nouveau Kiyoshi Kurosawa, dont on vous avait parlé dans de précédentes NA, a donc participé à la compétition officielle de Cannes... et on se demande bien pourquoi, tant le film est inintéressant. Bien loin de ses virées fantastico-horrifiques (**Cure**, **Charisma**, **Kairo**...), Bright Future (nouveau titre de **Jellyfish Alert**) est plat et conventionnel, et même Tadanobu Asano ne réussit pas à faire prendre la sauce. Qu'a donc voulu faire Kurosawa? Mystère et boule de gomme. De son côté, il a bien réussi à décevoir son public.

■ L'ex-colonie de Hong Kong, fan de cité close de films, rejoint de loin les vices de la cité, va voir le sujet d'une trilogie. Johnnie To est présenté pour montrer ces films qui racontent l'histoire de ce lieu étrange jusqu'à sa destruction en 1987. Pour souvenir, c'est dans ce lieu apocalyptique que Johnny Mak conclut son classique Long Arm of the Law.

Anna Magdalena et **City of Glass**, tous les deux sortis en 98, permettront à UFO de renouer avec la romance. Le premier est une histoire d'amour triangulaire loin des stéréotypes habituels qui s'aventure même dans quelques scènes romancées dans le style du **Magnifique**. Le second, gros drame romantique lacrymal, permettra enfin à Hsu Chi (ou Shu Qi) de s'imposer dans le monde « traditionnel » du cinéma, après un passage très remarqué par l'érotisme et les photos dénudées (ah, son apparition dans Penthouse. (2)). Succès public, le film suit, sous formes de flash-backs, deux étudiants qui s'aiment, se séparent, se retrouvent, le tout sur plusieurs décennies. Si le scénario est un peu plan-plan et se prête très facilement aux débordements violonesques, il faut reconnaître que **City of Glass** est un très joli exemple du genre et prouve que les grosses histoires de cœur peuvent aussi s'accompagner d'intentions un peu plus profondes (exploration de l'histoire politico-sociale de HK durant les trente dernières années...). Il faut tout de même dire que c'est Mabel Cheung, réalisatrice de **Soong Sister**, qui est responsable du film...

Après un an d'absence, UFO revient sur le devant de la scène avec **Metade Fumaca**, film post-polar/post-goo wak jai (films de jeunes triades) offrant à Eric Tsang l'un des rôles les plus marquants de sa carrière (pourtant particulièrement chargée). Le film suit un mafieux (Tsang) de retour à HK après des années d'exil suite à une bagarre. Il espère retrouver son amour de jeunesse et rencontre un petit délinquant (Nicholas Tse, dans l'un de ses bons rôles), sur lequel il va un peu se reposer. Bien plus qu'une énième rencontre entre la vieille et la nouvelle école, **Metade Fumaca** est un film vraiment à part, tout aussi bien dans le portrait des deux personnages principaux, que dans le déroulement de l'intrigue et la conclusion.

UFO commence à battre de l'aile à l'époque et le départ de Peter Chan vers d'autres horizons (il part monter Applause Pictures en 2000) va accélérer la chute de la boîte. Trois films sont montés en 2000: **And I Hate You So...**, **Skyline Cruisers** (gros films d'action guère original mais plutôt sympathique - on est néanmoins étonné de voir UFO mêlé à un tel projet) et **Lavender** (une nouvelle romance entre, cette fois-ci, une vendeuse d'arôme et... un ange). Ce dernier, malgré un joli succès ne réussit pas à sauver UFO qui, après un dernier film en 2001, **Merry-Go-Round**, cesse d'exister.

Si ce sont moins des problèmes financiers que des questions d'orientations personnelles qui ont mis fin à l'aventure UFO, cette compagnie reste, malgré des derniers films plus basiques, une des plus importantes références du cinéma hong-kongais de la dernière décennie. Maison découvreuse et révélatrice de talent (Anita Yuen, mais aussi Peter Chan...) mais surtout créatrice de films d'exception, UFO n'avait jamais perdu de vue que la première qualité d'un film dépendait d'un scénario béton et original. Rien à dire à ce niveau, leurs quelque 30 titres sont des petites perles.

(1) En fait **Who's the Woman, Who's the Man** et **Comrades, Almost a Love Story** ont été tournés en même temps.

(2) Il est particulièrement amusant de voir comment cette actrice a réussi à se racheter une virginité aujourd'hui - son passé ol é-ollé étant occulté par toutes les sources officielles - via son apparition dans des films d'auteur du genre **Millenium Mambo** de Hou Hsiao-Hsien.

UDINE 2003
5ème Far East Film Festival

La 5ème édition du plus grand festival occidental (oui, oui, occidental) dédié aux cinémas d'Asie a connu une certaine baisse de rythme, compensée heureusement par une rétrospective dédiée à Teruo Ishii et à plusieurs découvertes des plus intéressantes.

Ci-dessus, de gauche à droite :
La comédie coréenne Jail Breakers, et le film d'horreur New Blood.

Ci-dessous, de gauche à droite :
The Man from Abishiri Jail, présenté dans le cadre d'une rétrospective consacrée au réalisateur japonais Teruo Ishii.

Les organisateurs du Far East Film Festival ont dû faire face à pas mal de problèmes dans l'élaboration de cette nouvelle édition. D'abord, les autorités médicales italiennes ont interdit aux ressortissants chinois de venir au festival, d'où un énorme vide au niveau des invités de Hong Kong et de Chine Populaire. Ensuite, les programmateurs n'ont pas réussi à obtenir tous les films qu'ils désiraient, tel **Ong Bak**, que les producteurs espèrent pouvoir faire passer dans un festival plus important (lequel ?!). La sélection générale s'en ressentait donc, avec le plus gros de la programmation consacré à la Corée du Sud et des œuvres loin d'être très intéressantes. Mais bien heureusement, sur les 53 films constituant le Festival, plusieurs œuvres ont réussi à relever le niveau.

Après nous avoir fait découvrir **Horror Hotline... Big Head Monster** l'année dernière (un film que l'on n'aurait jamais visionné autrement, vu la lourdeur du titre), la pseudo-suite du film, **New Blood**, constituait l'un des plats de résistance de la journée que le festival consacre désormais au cinéma horrifique asiatique. En misant sur des effets sonores (un peu trop forts cependant lors de la projection) et des flashes rapides, Soi Cheang a accouché d'un second film psycho-horrifique qui marque, de nouveau, le petit monde du cinéma de terreur hong-kongais.
Suite au suicide de deux amants, trois donneurs de sang se retrouvent à l'hôpital pour essayer de sauver le couple. Mais au final, seul l'homme réussit à survivre, tout en restant dans le coma. Rapidement, les trois bons samaritains se retrouvent agressés par des visions cauchemardesques où la défunte cherche à les tuer. Folle de rage d'avoir été séparée de l'homme qu'elle aimait, elle n'a plus qu'un désir : se venger...
Sur une trame basique, Soi Cheang crée un climat de tension parfois à la limite du soutenable. Une fois que la défunte se met en effet en action, le film ne nous laisse plus une seule seconde de répit, encadrant toute l'histoire par une musique

stressante qui nous empêche littéralement de nous reposer tranquillement dans nos fauteuils. Amis cardiaques, vous voilà prévenus !

La rétrospective consacrée à cette figure du ciné pop nippon qu'est Teruo Ishii (**Femmes criminelles**, **L'Enfer des tortures**...) nous a permis de découvrir, enfin, l'un de ses titres les plus célèbres : **Horror of the Malformed Man**. Invisible depuis sa sortie en 1969 (1) à cause de problèmes liés au titre du film et à son histoire mettant en scène des handicapés physiques (tabou complet au Japon), **Horror of the Malformed Man** est un vrai et pur film culte. Au moyen de délires visuels très 60's, Ishii suit un jeune étudiant en médecine qui enquête sur la mort d'une amie. Ses recherches l'emmènent sur une île dirigée par Saigoro, un homme dont les mains sont déformées, et qui a créé un mini-monde peuplé de « freaks ». Son rêve ultime : créer un monde rempli de monstres naturels...
Tiré d'un roman de Edogawa Rampo, **Horror of the Malformed Man** réussit à retranscrire avec finesse l'univers de ce romancier noir tout en livrant au passage quelques commentaires bien sentis sur la condition des handicapés au Japon. Mais c'est vraiment lors de passages surréalistes et cauchemardesques mettant en scène les « freaks » de l'île (en particulier, Saigoro marchant comme un crabe, la tête en bas) que le film prend une allure unique et inoubliable. Quel dommage que la Toei bloque la sortie d'un tel film...

Autre film cultissime de Ishii faisant partie de la rétro, **The Man From Abishiri Jail** (1965), premier d'une série qui comptera au total... 18 films (Jason, tu as encore du boulot devant toi !). Dans cette œuvre pop légendaire (n'ayons pas peur des mots), le non moins légendaire Takakura Ken joue le rôle d'un prisonnier qui se retrouve en fuite, enchaîné à un autre condamné qu'il n'aime pas particulièrement. Simple et efficace, **The Man From Abishiri Jail** est un des grands classiques du cinéma populaire nippon, dont la chanson fredonnée par Ken est encore aujourd'hui connue de tous les Japonais.

Les ricains n'ont pas d'idées, mais ils ont du pétrole (en Irak), grâce auquel ils peuvent acheter les droits de films étrangers pour en faire des remakes (oui, je sais, c'est un raccourci un peu rapide, mais bon...). Comme ils ont mis en chantier l'adaptation de **Jail Breakers**, mieux vaut donc parler de l'original avant que tout le monde ne l'oublie. Et cela me permet en plus de faire une transition des plus logiques avec le paragraphe précédent.
Jail Breakers met en scène deux évadés de prison (ça tombe bien pour le titre) qui apprennent, une fois dehors, qu'ils ont été amnistiés. Commence alors une course contre le temps et la police pour retourner en prison. Pour ne rien faciliter, l'un des deux prisonniers veut récupérer son ex, qui s'apprête à épouser un flic et, bien pire, la prison qu'ils doivent regagner est sous le coup d'une émeute...
Mis en scène par le talentueux Kim Sang-Jin (**Attack of the Gas Station**, **Kick the Moon**), **Jail Breakers** réunit aussi l'un des duos les plus sympathiques du cinéma coréen : l'acteur aux milles visages Sol Kyung-Gu (particulièrement remarqué pour son rôle de retardé dans **Oasis** et son flic au croisement de **Bad Lieutenant** et de **L'Inspecteur Harry** dans **Public Enemy**) et Cha Seung-Won (l'ancien voyou devenu prof de gym dans **Kick The Moon**). Si, là aussi, l'intrigue peut sembler minimaliste, Kim réussit à maintenir pendant deux heures un bon rythme grâce à de nombreuses embardées humoristiques et à une mise en boîte plutôt fine du système politico-judiciaire coréen.

Julien SÉVÉON

(1) Pour ceux que ça intéresse, un « boot » circulerait aux States, mais dans une copie à la limite du visible.

SHARK BUSTERS DE HERMAN YAU

Le réalisateur de **The Untold Story** nous offre un nouveau film social, tourné cette fois-ci avec deux francs six sous. **Shark Busters** s'attaque en effet frontalement au problème très sérieux des usuriers à Hong Kong et en profite pour les rouler dans la boue. Courageux de la part de Yau (mais on n'en attendait pas moins de ce grand réalisateur) et même si le film n'est pas d'un haut niveau visuel (on est loin de son **From The Queen to the Chief Executive**), l'histoire rattrape tout.

PROSTI DE ERIK MATTI

Après avoir signé, entre autres, les très sympathiques **Scorpio Nights 2** et **Pedro Penduko**, Matti s'attaque à l'un des thèmes phares du cinéma philippin : la prostitution. Il se démarque cependant complètement de ses prédécesseurs en refusant tout misérabilisme et en faisant montre - sa marque de fabrique - d'une réalisation emphatique. Une image et une BO qui, il faut bien le reconnaître, s'inspirent plus que largement de **In the Mood for Love**, mais transposé dans un bordel et boosté par quelques réflexions parfois chocs sur les Philippines. Décidément, Matti est vraiment un réalisateur à suivre.

BETTER THAN SEX DE SU CHAO PIN

Premier film du scénariste de **Chez nous**, le segment de Peter Chan pour **Trois histoires de l'au-delà**, **Better Than Sex** témoigne de cette très large vague d'intérêt actuelle en Asie pour les films - et plus particulièrement les comédies - basés sur le sexe. Moins puant et réac que le coréen **Sex is Zero** (dont le titre est suffisamment explicite), **Better Than Sex** suit un adolescent particulièrement bien membré, qui ne cesse de se poser des questions sur « la chose ». Incapable de parler aux filles, il passe son temps à feuilleter des magazines cochons. Pourtant, sans qu'il le sache, une fille est amoureuse de lui... Beaucoup plus riche que ce court résumé peut le laisser penser, **Better Than Sex** est un concentré d'humour, carburant à la pop culture taiwanaise (d'où la présence notamment de MC Hotdog - faut que je te fasse écouter ça, Dam, ça va te plaire !). Un petit régal qui prouve bien qu'il y a autre chose que les films de Hou Hsiao-Hsien dans l'île.

→ par Julien DUPUY

Un effet Buf

Les effets spéciaux de Matrix Reloaded par Stéphane Ceretti, superviseur pour Buf

Pas de starification chez Buf : les membres de la société française préfèrent se présenter comme une seule entité, plutôt que comme un ensemble de personnalités. C'est donc au nom de tous ses associés, que Stéphane Ceretti (Batman & Robin, S1m0ne, The Cell) parle de leur travail sur MATRIX RELOADED.

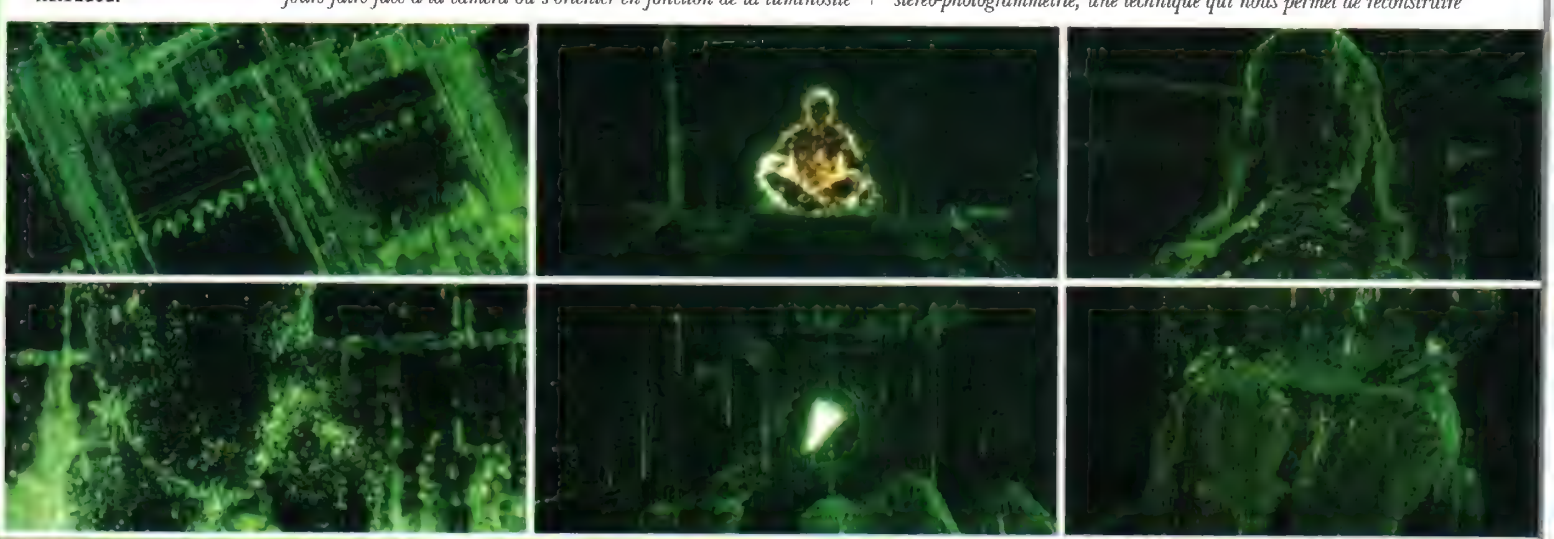
Buf a rejoint la production de **Matrix Reloaded** en mai 2001, aux côtés des firmes Animal Logic, Sony Picture Imageworks, CFX, Giant Killer Robots, Pixel Liberation Front et ESC (une société fondée par les Wachowski et le superviseur des SPFX John Gaeta). Loin de se perdre dans la masse, les frenchies se sont chargés de séquences clefs du film.

CODE VISION

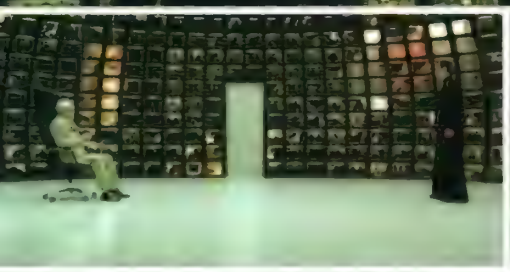
Premier type d'effets créés par Buf, la visualisation de la « code vision », autrement dit des perceptions de la véritable apparence de la Matrice : *« John Gaeta souhaitait d'abord présenter une large palette d'options graphiques et techniques aux réalisateurs. Surtout que, dans ces nouveaux films, la représentation de la Matrice ne se limite pas à un simple défilement vertical de codes verts et luminescents. Pendant le tournage de la course-poursuite à Alameda, près de San Francisco, John a donc tourné quelques plans tests, le jeu consistant à transformer ces prises en « code vision ». Il fallait surtout apporter des idées originales tout en respectant le style du premier film. Nous devions aussi répondre à quantité de questions : le code est-il visible à la surface des objets ou dout-on le voir à l'intérieur également ? Quelle densité de code doit-on avoir sur les objets ? Quelle orientation dans l'espace donner au code : doit-il toujours faire face à la caméra ou s'orienter en fonction de la luminosité des objets ? Nous sommes allés très loin dans la recherche visuelle, peut-être même trop loin… La « code vision » est devenue la marque de fabrique du premier* **Matrix** *et nous sommes vite revenus sur un graphisme plus conventionnel. »*. Buf, Gaeta et les Wachowski s'accordent alors sur une relecture discrète de ces signatures visuelles de la saga : *« Sur le premier film, ces effets avaient été réalisés en 2D. On n'avait jamais vraiment eu l'occasion de profiter pleinement d'une vision en volume de la Matrice. Or, nous avons opté pour une approche entièrement en 3D. Une des grosses difficultés résidait alors dans la lisibilité des plans qui, chez les Wachowski, apportent un lot d'informations conséquent. Il était donc nécessaire de bien saisir les enjeux de chacun d'entre eux, d'autant que nous avions à visualiser des actions et des phénomènes qui demandent une grande dose de finesse. »*.

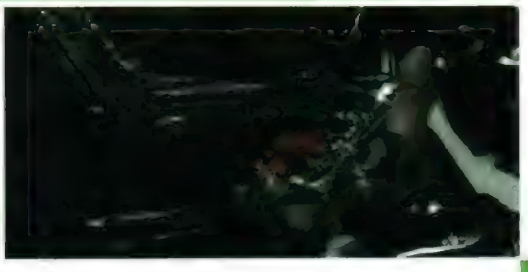
OUVERTURE

Après avoir planifié scrupuleusement la conception des plans. une équipe de Buf se rend sur le tournage monumental des films : *« La totalité des impressionnants studios Fox de Sydney était consacrée à la fabrication de* **Reloaded** *et* **Revolutions**. *Une énorme organisation était mise en place pour ces tournages simultanés. La quantité de plans à effets spéciaux prévus dans les deux films est tellement importante que deux équipes étaient en place. Une avec le superviseur John DesJardins pour tout ce qui se passe dans le monde réel et l'autre coordonnée par Dan Glass pour les effets concernant la Matrice. »*. Et comme souvent, l'habileté de Buf leur permet de s'affranchir de la logistique pesante dont les techniciens anglo-saxons sont coutumiers : *« Certains plans à effets demandaient des heures, voire parfois des jours de mise en place avec des équipements très complexes à synchroniser ! Nous avons décidé d'être un peu plus minimalistes que les autres. Notre méthode est basée sur la stéréo-photogrammétrie, une technique qui nous permet de reconstruire*



Ci-dessous : Quelques instantanés des « code vision », un classique des effets spéciaux de la trilogie revu et corrigé par Buf sur Matrix Reloaded.





en 3D une scène à partir de plusieurs prises de vues fixes ou en mouvement. Notre dispositif incluait pour chaque plan une mise en place de trois caméras : la caméra principale qui filmait le plan cadré par les réalisateurs, et deux caméras annexes qui nous permettaient de reconstruire en 3D les mouvements et expressions des acteurs. ».

Première séquence en « code vision » : une ouverture d'une minute, décrite par John Gaeta comme *« le chaos dans l'ordre »* : *« L'idée maîtresse de la séquence se basait sur des films scientifiques de visions microscopiques et de prises de vues de galaxies. Le principe était de montrer la nature fractale de la Matrice. Chaque typo du code est constituée de milliers de petites typos et ainsi de suite jusqu'à l'infini, créant de véritables mini-univers. ».* La séquence suivante voit l'image passer du réel au virtuel, alors que Trinity décroche son téléphone pour lancer son mémorable *« I'm in ». « La première version de cette séquence était bien plus longue, avec un « ride » dans les entrailles du building que Trinity attaque : nous devions voler à travers les sols et les murs, et suivre le déplacement d'un ascenseur dans lequel un agent de surveillance se fait reprogrammer en agent Thompson, un des acolytes de Smith. »* La séquence est raccourcie pour des questions de rythme, mais n'en reste pas moins complexe puisqu'elle se compose de millions de modèles distincts.

ORGASME ATOMIQUE

La séquence suivante tranche avec le reste : *« Seraph (Colin Chou) est un être très puissant, et sa représentation dans la Matrice devait rayonner d'énergie. Le look du plan s'inspire beaucoup des icônes bouddhistes. Nous nous sommes également référés au mouvement des taches solaires et du magma pour le comportement du code sur la surface de Seraph. Enfin, John nous a demandé de rajouter un travelling compensé, un effet subtil mais qui apporte beaucoup au plan. ».*

Ci-dessus, de gauche à droite et de haut en bas : LE décor numérique de Matrix Reloaded, la salle de l'architecte, une pièce bâtie entièrement numériquement par les techniciens français à partir d'une base d'images fournie par la production.

L'explosion de la centrale nucléaire, un effet spécial d'autant plus impressionnant qu'il est entièrement numérique. Pour info, les flammes et autres fumées font partie des éléments les plus compliqués à créer en image de synthèse.

Le cœur en latex qui servit de référent à Keanu Reeves pendant le tournage de la résurrection de Trinity.

Plus grivoise, la scène du gâteau est aussi quelque peu délicate à tourner : *« Les plans sous la table et sur l'entrejambe furent tournés avec un objectif périscope qui nous permettait de nous approcher le plus possible de la culotte de la fille qui a un orgasme en mangeant le gâteau. Pour visualiser l'orgasme, nous avons eu recours à un mélange d'éléments pyrotechniques et de système de particules de code. ».*

Enfin, dernier plan en « code vision », la résurrection de Trinity par Neo : *« Là encore, le plan large est quasiment biblique. D'ailleurs, nous avons dû mélanger en 3D deux prises différentes pour obtenir la bonne position de Neo face à Trinity, ainsi qu'une autre prise où il masse un cœur en latex disposé au bon endroit pour faciliter le jeu de Keanu Reeves. ».*

Buf s'est aussi chargé de l'explosion très graphique de la centrale nucléaire : *« John [Gaeta] ne voulait pas utiliser de miniature. Nous avons donc fabriqué un modèle 3D de la centrale à partir de photos d'une station australienne et nous avons ajouté un cours d'eau dans lequel se reflète le bâtiment. Le premier blast génère une onde de choc matérialisée par un effet de réfraction dans l'air et une vague sur la surface de l'eau. La boule de feu qui arrive ensuite est une explosion filmée plusieurs mois auparavant et c'est le seul et unique élément réel de tout le plan. ».*

L'ARCHITECTE

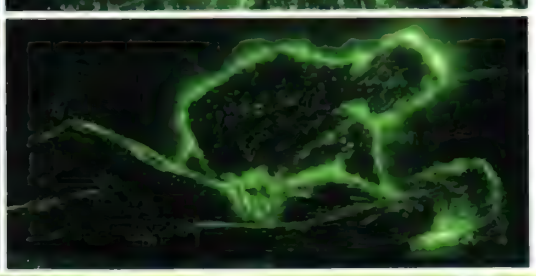
Autre décor entièrement numérique, le château de Merovingian : *« Cette demeure est basée sur un célèbre château de la Loire qui fût adapté aux besoins du terrain sur lequel il devait se placer : les châteaux Renaissance sont plus souvent entourés de jardins que de montagnes, il fallait donc rajouter des fondations conformes à cet environnement. Les montagnes sont constituées de photos de massifs rocheux américains collées entre elles pour obtenir un « cyclo ». Le matte-painting final faisait plus de 12 000 pixels de large sur 4000 de haut ! ».*

Enfin, Buf se charge de la (déjà) fameuse scène de l'Architecte : *« Sur le tournage, il n'y avait qu'un sol et un plafond ovale, deux portes, un fauteuil et un immense fond bleu circulaire. Le défi consistait à remplir les écrans construits en 3D en fonction du dialogue. Nous avons reçu des dizaines de cassettes vidéos pour remplir les écrans : des éléments tournés spécialement pour cette séquence par les réalisateurs, des films documentaires illustrant la vie du jeune Neo dans la Matrice, des images tirées du premier film, des rushes de la séquence de combat de Trinity, ainsi que des dizaines d'heures d'images d'archives de sources variées. Certains plans comportaient plus de 300 écrans. ».*

Le travail de Buf sur la trilogie est cependant loin d'être bouclé, puisque la société travaille d'arrache-pied aux effets spéciaux de **Revolutions** : *« Pour nous tous, cela a été une chance incroyable de travailler avec des personnalités aussi compétentes, ouvertes et imaginatives. ».*

Merci à Céline Ferrand

Julien DUPUY

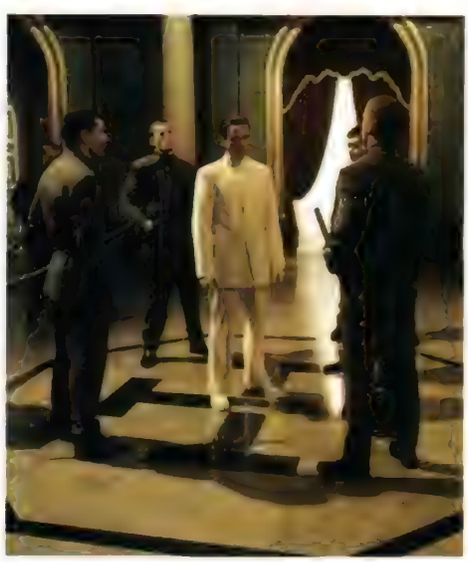


EQUILIBRIUM
UN MONDE SOUS INFLUENCE

Actioner et fable futuriste sur l'apathie et la répression des émotions, le premier film de Kurt Wimmer (scénariste du **Thomas Crown** de McTiernan et de **La Recrue**) a été complètement sacrifié lors de sa sortie et s'est donc ramassé sévèrement au box office U.S.: 20 millions de dollars de budget pour 1,5 de recettes... Ourf! Sorti là-bas il y a plus d'un an et déjà disponible en DVD Z1, ce bon film de SF débarque enfin sur nos écrans.

Le monde d'**Equilibrium** se situe au 21ème siècle en Libria, après qu'une guerre ait embrasé toute la planète. Dans ce monde pacifié, les Clercs Grammaton, bras armé du Père, Leader tout puissant, sont chargés de veiller à ce que la population continue à prendre le Prozium, une drogue annihilant toute émotion et préservant ainsi la stabilité de la société. Tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes jusqu'à ce que John Preston (Christian Bale, brillant), le plus efficace et le plus meurtrier des Clercs, ne découvre la capacité de ressentir...

On l'aura compris, **Equilibrium** est un film qui marche sur les sentiers de la science-fiction balisées par Aldous Huxley, Georges Orwell et autre Ray Bradbury. Tout y est: la photo délibérément terne, l'architecture écrasante des bâtiments administratifs, très inspirée d'Albert Speer, l'architecte du IIIeme Reich, l'uniformisation des vêtements, les œuvres d'art considérées comme subversives, la police de la Pensée... En quelques plans, **Equilibrium** acquiert une identité visuelle marquée et une thématique claire, adressant au passage un clin d'œil féroce à **Matrix**, en nous montrant un Clerc ressemblant étrangement à Néo en train de s'entraîner parmi ses semblables. En plus de ses décors et de son environnement très convaincants, la force d'**Equilibrium** réside aussi dans le traitement de ses personnages, dans la quête de son anti-héros. Wimmer dépeint avec talent la crise morale que subit progressivement John Preston dans le film. Grâce à Christian Bale, acteur physique et cérébral dont on ne dira jamais assez de bien, l'évolution du personnage ne nous laisse pas indifférent. Bale parvient en effet à passer par beaucoup d'états sans aucune caricature, au fur et à mesure de sa (re)découverte des émotions. Par exemple, lors d'un plan puissant tout droit sorti de **Metropolis**, toute la population arbore le même visage apathique, sous l'emprise du Prozium, à l'exception de Preston, qui semble perdu au milieu de la foule anonyme. Avec peu de moyens, le réalisateur parvient à nous faire parfaitement ressentir le gigantisme d'une société totalitaire et la pression qu'elle exerce sur les individus.



Concernant l'action, il était à craindre qu'**Equilibrium** ne se contente de faire du sous-**Matrix** câblé. Or, même s'il y a une influence stylistique des Wachowski, Wimmer a su donner une facture originale aux combats de son film et à icôniser Preston de manière satisfaisante (on se prend à penser que Bale ferait VRAIMENT un très bon James Bond, à la vue du gunfight final). Tout ça grâce à la création géniale du Gun Kata, art martial très cinématographique pratiqué par les Clercs Grammaton, qui leur permet d'utiliser leurs armes comme un prolongement naturel du corps et de tirer en dissociant leurs gestes et leurs regards à une vitesse extrêmement rapide. Et force est de reconnaître que les gunfights fonctionnent particulièrement bien, malgré le peu de temps et d'argent dont le réalisateur et son chorégraphe ont disposé pour régler ces scènes (certains plans ont été tournés en une demi heure!), ce qui explique le peu de mouvements de caméras et d'angles de prises de vue utilisés.

Bien sûr, le film n'est pas exempt de défauts, certains plans numériques sont un peu cheap du fait du budget, quelques personnages sont exploités avec plus ou moins de bonheur (si Sean Bean est parfait en Clerc ayant perdu la foi, celui joué par Taye Diggs est assez transparent) et la fin se révèle un peu abrupte, du fait d'un remontage demandé par les studios. Mais en dépit de ces quelques scories, **Equilibrium** atteint son but, à savoir nous offrir une œuvre de SF jouissive pourvue d'enjeux simples mais intéressants, qui parviennent à concerner le spectateur. Alors, pourquoi se priver?

David DOUKHAN

USA. 2002. RÉAL. ET SCÉN.: KURT WIMMER. DIR. PHOT.: DION BEEBE. MUS.: KLAUS BADELT. PROD.: JAN DE BONT ET LUCAS FOSTER POUR BLUE TULIP ET DIMENSION FILMS. INT.: CHRISTIAN BALE, SEAN BEAN, ANGUS MACFADYEN, TAYE DIGGS, MATTHEW HARBOUR, EMILY WATSON, WILLIAM FICHTNER, SEAN PERTWEE... DUR.: 1H47. DIST.: TFM DISTRIBUTION. SORTIE LE 9 JUILLET 2003.

SINBAD - LA LÉGENDE DES SEPT MERS
HISSEZ HAUT !

Le conformisme ambiant se plaît à stigmatiser les productions animées du Grand Satan capitaliste aux oreilles de souris, mais ne nous y trompons pas: Dreamworks n'est en rien l'outsider courageux et talentueux qu'il prétend être. Tentant de se démarquer de l'esprit Disney par une fausse insolence qui confine au « faux derchisme » le plus total (**Shrek**) ou bien donnant dans le truc informe qui reprend, en plus chiant et en plus pompeux, les recettes de Mickey (le calamiteux **Spirit**), Dreamworks ne nous a pas encore donné le grand dessin animé qui fera date. Pourtant, on attendait quand même avec une impatience relative ce **Sinbad**, eu égard aux sympathiques premières images et à un univers de swashbuckler fantastique renvoyant directement aux œuvres de Ray Harryhausen.

Et bien, on a eu raison d'espérer car le résultat final est plus que sympathique et constitue en tout cas la meilleure réussite animée du studio rêveur. Cette variation autour d'un personnage familier (le voleur Sinbad, qui doit cette fois-ci retrouver le Livre de la Paix, un trésor fabuleux qu'on l'accuse d'avoir volé mais qui, en fait, a été subtilisé par la machiavélique Eris, Déesse du Chaos) présente déjà l'avantage de se débarrasser des quelques afféteries coutumières (pas de chansons, un sidekick pas très envahissant, peu de scènes d'exposition…) dans le but bien particulier de livrer un film d'action bondissant et rythmé. À ce titre, les scènes de combats contre les créatures merveilleuses (le calamar géant, l'oiseau des neiges monstrueux, les sirènes…) sont réellement superbes, utilisant toutes les possibilités des effets numériques avec une efficacité redoutable, tant dans le rendu des bestioles que dans la mise en images, aussi fluide que virevoltante. Évidemment, le côté aseptisé qui a contaminé presque toute l'animation yankee actuelle est toujours bien présent (pas de morts, pas trop de violence, la gonzesse du héros est toujours une féministe avant la lettre…), mais bon, l'ensemble est assez enlevé pour faire oublier ce bémol et pour nous permettre de savourer le spectacle.

SINBAD – LEGEND OF THE SEVEN SEAS. USA. 2003. RÉAL.: TIM JOHNSON ET PATRICK GILMORE. SCÉN.: JOHN LOGAN. MUS.: HARRY GREGSON-WILLIAMS. PROD.: MIREILLE SORIA ET JEFFREY KATZENBERG POUR DREAMWORKS PICTURES. VOIX: BRAD PITT/PATRICK BRUEL, CATHERINE ZETA-JONES/MONICA BELLUCCI, MICHELLE PFEIFFER/EMMANUELLE BONDEVILLE, JOSEPH FIENNES/DAMIEN FERRETTE. DUR.: 1H30. DIST.: UIP. SORTIE LE 9 JUILLET 2003.

LES LARMES DU SOLEIL
PRÉPAREZ VOS MOUCHOIRS

Alors que la famille Azuka, à la tête du gouvernement nigérien, est massacrée par l'impitoyable général Mustafa Yakubu lors d'un coup d'état sanglant et que la situation politique du pays sombre dans le chaos, le Lieutenant Waters (Bruce Willis) et ses hommes sont chargés d'infiltrer le pays et récupérer le docteur Lena Kendricks (Monica Bellucci) afin de la rapatrier aux États-Unis. Décidé à mener sa mission à bien, Waters se trouve face à un dilemme de taille, lorsque Lena refuse de partir sans ses patients. Acceptant de les rapatrier également, Waters ne comprend pas pourquoi la milice de Yakubu se trouve à ses trousses jusqu'à ce qu'il réalise que la descendance du Président Azuka compte parmi les réfugiés qu'il tente de sauver.

D'entrée, des images télévisées du coup d'état précisent la note d'intention du réalisateur Antoine Fuqua: **Les Larmes du soleil** se veut parfaitement réaliste, ce qui, en soi, n'est pas un mal. Le problème, c'est que cette démarche provient d'un véritable désir de respectabilité de la part de ce réalisateur issu du clip et du (mauvais) cinéma d'action bourrin. Plus que tout autre chose, Fuqua met donc en avant la partie politique de son script au détriment du pur film de soldat qu'on aurait pu en tirer. Exit le côté **12 salopards** et bienvenue dans la politique-fiction, bien propre sur elle, où le côté « police du monde » de l'intervention américaine est mollement tempéré par la représentation du courage du peuple nigérien (en gros, l'un d'entre eux sauve Bruce Willis… super!). En fait, les soldats récalcitrants, agissant contre leurs ordres, sont très vite érigés en martyrs (en mode « réaliste », c'est direct la cour martiale) tandis que les Nigériens attendent tranquillement qu'on vienne sauver leurs miches sur fond de musique larmoyante tendance Media-Venture. Tout ceci s'avère particulièrement édifiant jusqu'à ce que survienne, dans les 20 dernières minutes, LA séquence d'action du film, un festival pyrotechnique bourrin-pépère où les méchants sont punis d'un missile dans le cul! Bref, incapable d'assumer pleinement le genre qu'il traite tout autant que de fortifier son aspect politique, Fuqua transforme **Les Larmes du soleil** en utopie de centriste mou du genou, donc bien consensuelle et sans véritable intérêt. Reste que Bruce Willis en barbouze monolithique, c'est quand même autre chose qu'en blondasse peroxydée chez Besson…

Stéphane MOÏSSAKIS

TEARS OF THE SUN. USA. 2003. RÉAL.: ANTOINE FUQUA. SCÉN.: ALEX LASKER ET PATRICK CIRILLO. DIR. PHOT.: MAURO FIORE. MUS.: HANS ZIMMER ET LISA GERRARD. PROD.: IAN BRYCE, ARNOLD RIFKIN ET MIKE LOBELL POUR CHEYENNE ENTERPRISES, MIKE LOBELL PRODUCTION ET REVOLUTION STUDIOS. INT.: BRUCE WILLIS, MONICA BELLUCI, COLE HAUSER, EAMONN WALKER, JOHNNY MESSNER, NICK CHINLUND, TOM SKERRITT, PETER MENSAH… DUR.: 2H01. DIST.: COLUMBIA TRISTAR FILMS. SORTIE LE 23 JUILLET 2003.

PHONE GAME
PENDU AU TÉLÉPHONE

Il est bizarre ce Joel Schumacher ! Rien ne l'arrête ! Sans être un « yes man » de premier ordre, le bonhomme prend les films comme des jobs et il s'en accommode. Du coup, on ne sait pas vraiment comment séparer ses œuvres personnelles des simples commandes (**L'Expérience interdite**, **Le Droit de tuer ?**, **Batman 3** et **4**, **Tigerland** : intrigante, cette filmo !). Prenez **Phone Game** par exemple (au hasard !). Il plonge le très convoité Colin Farrell (**La Recrue**, **Daredevil**) dans une journée en Enfer. Son personnage, petit publicitaire arrogant et chaud du calcif, se retrouve coincé dans une cabine téléphonique au milieu d'un quartier plutôt glauque de New York. Coincé ! Comment ça ? Ben oui, le bougre a, au-dessus de sa caboche, un sniper prêt à le dégommer au moindre faux-pas. Et lorsque la rue, après quelques péripéties, se retrouve envahie d'agents du F.B.I., de journalistes aux dents longues et de badauds à la curiosité malsaine, le spectateur commence à prendre son pied. Parce que le publicitaire, lui, ne peut pas dire ce qui lui arrive ! Sinon, fini, basta, adieu : sa jolie petite gueule de winner se retrouverait en poster sur les vitres de la cabine. Tout cela pourrait ressembler à un « Hollywood Night » et pourtant, miracle, ça fonctionne ! On tripe vraiment en se demandant comment tout ça va finir. Car Schumacher n'a pas fait l'idiot : conscient qu'il ne tiendrait pas deux heures avec son sujet, il a mis son ego de côté pour nous concocter un petit thriller efficace d'à peine une heure vingt. Et puisque le film nous parle de « communication », le réalisateur ponctue le récit de split screens endiablés pour nous faire vivre les multi-discussions par téléphone. Il faut que ça pulse ! Bon point également pour Schumacher, la trouvaille du huis clos en plein air. Ici, le Cube, c'est New York ! Décidément, pour un sujet qui paraissait totalement tarte, **Phone Game** se débrouille plutôt bien. Ça ferait même un bon film d'été, dites donc !

Erwan CHAFFIOT

PHONE BOOTH. USA. 2003. RÉAL. : JOEL SCHUMACHER. SCÉN. : LARRY COHEN. DIR. PHOT. : MATTHEW LIBATIQUE. MUS. : HARRY GREGSON-WILLIAMS. PROD. : GIL NETTER ET DAVID ZUCKER POUR FOX 2000 PICTURES ET ZUCKER/NETTER. INT. : COLIN FARRELL, FOREST WHITAKER, KATIE HOLMES, RHADA MITCHELL, PAULA JAI PARKER... DUR. : 1H21. DIST. : UFD. SORTIE LE 27 AOÛT 2003.

INTERVIEW JOEL SCHUMACHER
SCHUMACHERLAND

TÂCHERON ACCOMPLI (L'EXPÉRIENCE INTERDITE, BATMAN FOREVER, LE DROIT DE TUER ?, PERSONNE N'EST PARFAIT(E)...) FAISANT PARFOIS PREUVE D'INSPIRATION (CHUTE LIBRE, 8 MM), JOEL SCHUMACHER OPÈRE UN RETOUR PLUTÔT RÉUSSI AVEC UN PETIT THRILLER AUX ALLURES D'EXERCICE DE STYLE...

Phone Game est un vieux projet. Plusieurs réalisateurs ont travaillé dessus avant vous... Dans quelles conditions avez-vous accepté de le faire ?

Le studio a acheté le scénario en 1998 et me l'a tout de suite proposé. J'étais en train de finir **8 mm**. À l'époque, je devais faire le film avec Mel Gibson. J'adorais le script, je le trouvais frais et original. Je voulais vraiment le réaliser. Mais à peu près à la même période, je suis tombé sur le scénario de **Presque parfait(e)**. Robert De Niro était séduit par le projet et je ne pouvais pas rater cette opportunité. Alors j'ai décliné l'offre de **Phone Game**. J'ai enchaîné **Presque parfait(e)** et **Tigerland**. Pendant ce temps, les frères Hugues s'intéressaient de près à **Phone Game**, comme également le duo Michael Bay/Will Smith, et même Brad Pitt. C'est, du moins, ce que j'ai entendu dire. Deux ans plus tard, quand je suis revenu chez Fox pour monter **Tigerland**, un exécutif de Fox 2000 (la branche « expérimentale » de Fox qui a produit, notamment, **Vorace** - ndlr) est venue me voir en me disant : *« On n'arrive pas à faire décoller* **Phone Game**. *Serais-tu toujours intéressé ? »*. J'ai dit : *« Oui ! »*. Je venais juste de travailler avec Colin Farrell sur **Tigerland**. Ils ont réfléchi à l'idée puis, lorsqu'ils ont vu sa performance, ils m'ont donné le feu vert.

Quels changements avez-vous apporté au scénario ?

J'ai rajeuni le héros. Je trouvais qu'une confrontation entre le sniper et un jeune homme serait plus intéressante que si elle avait lieu avec un quadragénaire.

Filmer un thriller dans une cabine téléphonique a dû être un sacré défi...

Je voulais faire un thriller décapant. Pour cela, vous avez besoin de bons acteurs, d'un bon directeur photo... J'avais envie que le spectateur soit complètement impliqué dans

DARK BLUE
ÉMEUTE DE CHIOTS

Lorsqu'en 1993, l'écrivain James Ellroy annonçait son premier scénario, titré alors **The Plague Season**, son public s'était enthousiasmé au point (toutes proportions gardées) d'en attendre l'ultime polar noir de cette fin de siècle. Bien sûr, la déclaration qui suivit cette annonce refroidit aussitôt le plus enragé des fans du « Demon Dog » : *« Que je vous le dise tout de suite ! Ce scénario ne se fera jamais, et s'il se fait, cela n'aura plus rien à voir avec le matériau d'origine. Et puis, j'en ai rien à foutre ! Lorsque j'ai rendu mon scénario, les producteurs me soumettaient leurs idées sur le casting et sur le réalisateur, et je leur ai répondu : "Mes couilles ! Donnez-moi mon pognon et démerdez-vous !". Hollywood me paye assez cher pour qu'elle puisse fantasmer sur des chimères ! »*. Malgré le désillusionnement de James Ellroy, la curiosité de voir une éventuelle adaptation de son premier scénario était assez solide pour justifier une certaine attente.

Los Angeles, fin avril 1992. Alors que l'affaire Rodney King bat son plein, une attaque à main armée dans une épicerie coréenne ensanglante les bas quartiers de South Central. La gravité des faits pousse le terrifiant commissaire Jack Van Meter (Brendan Gleeson) à confier l'affaire au SIS (Special Investigation Section), une redoutable unité chargée de la répression du grand banditisme, menée par le Sergent Eldon Perry Jr. (Kurt Russell). C'est en enquêtant dans les quartiers dangereux de la 77e Rue, que Perry initie son jeune partenaire, Bobby Keough (Scott Speedman), aux méthodes musclées inhérentes à son travail de policier. Ces pratiques ne tardent pas à éveiller les soupçons de l'assistant au chef de la police, Arthur Holland (Ving Rhames), qui, dès lors, déclare une guerre ouverte à Van Meter et à ses hommes. Une confrontation qui verra son dénouement le 29 avril 1992, date où les émeutes dues au verdict de l'affaire Rodney King plongeront Los Angeles dans le chaos total.

À l'origine, **Dark Blue** était un polar d'une noirceur inouïe, qui nous narrait la corruption et la déstabilisation mentale progressive du jeune Bobby

Keough, sous la houlette de l'inquiétant Sergent Perry, à travers une série de périples éprouvants, dans les rues les plus dures de South Central. Une virée en territoire ennemi aussi intense que son final dans des rues en feu. Du scénario d'Ellroy, il ne reste rien, à part une toile de fond dévalorisée, et un assemblage d'images au contenu creux et aseptisé, maladroitement mis en forme par un Ron

l'histoire. J'ai donc utilisé beaucoup de split screens.

Techniquement, comment avez-vous procédé ?

Il y avait quatre caméras qui tournaient en permanence. Nous n'avions le droit de tourner que quelques heures par jour et cela pendant seulement douze jours. Alors on a filmé tout ce qu'on pouvait capter.

C'est votre quatrième collaboration avec Kiefer Sutherland...

C'est vrai ! Il n'avait que 18 ans lorsque je l'ai engagé pour **Génération perdue**. Puis nous avons travaillé ensemble sur **L'Expérience interdite**, **Le Droit de tuer ?** et **Phone Game**. Kiefer est un acteur né. Il peut absolument tout faire. Son travail de voix off dans **Phone Game** est impressionnant. I joue parfaitement avec le jeu de Colin.

Comment avez-vous abordé son personnage ? Cette espèce de dieu de la morale armé et perché au-dessus de la foule...

Il se prend pour Dieu mais, en vérité, il est surtout très malade. Il se comporte comme un justicier de la morale. Il se prend pour une espèce d'homme invisible qui choisit une personne dans la foule et décide de la punir. C'est un personnage empli de colère et de frustrations. Ses actes lui donnent un pouvoir absolu...

Vous avez abordé des genres très différents dans votre carrière...

Oui et je pense que ça m'a permis de progresser. Il y a toujours cette notion de défi qui me stimule. Je pense que la meilleure façon de grandir, c'est d'aller au-devant de ce qui vous fait peur.

Propos recueillis et traduits par Erwan CHAFFIOT

Shelton hors de son élément. Ce qu'est devenu le vrai **Dark Blue** ? Un recyclage intéressant, mais raté, titré **Training Day**, scénarisé par un David Ayer encore électricien à l'époque. Au final, **Dark Blue** s'apparente assez facilement à un avatar cinématographique de la médiocre série ***The Shield***, tenu à bout de bras par des acteurs en perte de vitesse ou en manque total d'inspiration (Kurt Russell et Ving Rhames en tête). Voilà qui achève le bilan bien sombre de ce qui était au départ conçu comme un voyage au centre de la rue, digne d'un **Police Fédérale Los Angeles**. Quelle déception !

Fathi BEDDIAR

DARK BLUE. 2002. USA. RÉAL. : RON SHELTON. SCEN. : DAVID AYER D'APRÈS UNE HISTOIRE DE JAMES ELLROY. DIR.PHOT. : BARRY PATTERSON. MUS. : TERENCE BLANCHARD. PROD. : CALDECOBB CHUBB, JIM JACKS, SEAN DANIEL POUR ALPHAVILLE PROD. INT. : KURT RUSSELL, BRENDAN GLEESON, VING RHAMES, SCOTT SPEEDMAN, KURUPT, ELOY CASADOS, PETER WEIRTER... DIST. : METROPOLITAN FILMEXPORT. DUR. : 1H58. SORTIE LE 20 AOÛT 2003.

MCDULL DANS LES NUAGES

RÊVE COCHON

Mcdull dans les nuages [illegible]

MY LIFE AS MCDULL [illegible]

LE ROYAUME DES CHATS

COMMENT RETOMBER SUR SES PATTES

[illegible] **Le Royaume des chats** [illegible] **Le Voyage de Chihiro** [illegible] **Mimi O Sunnoshu** [illegible] **Heishe Mems**, **Memories**, **Perfect Blue** [illegible] **Golden Boy**.

NEKO NO ONGAESHI [illegible]

2 FAST 2 FURIOUS RAPIDE ET FOIREUX

SHANGHAI KID II ET JACKIE CHAN: ESPION AMATEUR
LES HÉROS SONT FATIGUÉS

Ça fait maintenant dix ans que l'on connaît la « nouvelle » formule Jackie Chan: alterner comédies hollywoodiennes, façon buddy-movies sans risques (voire xénophobes, merci Brett Ratner!), et aventures made in Hong-Kong répondant à un schéma scénaristique galvaudé et déclinable à l'infini (Jackie en quidam naïf, embringué dans des complots internationaux dont il ne mesure pas l'ampleur). On sait aussi que, l'âge n'aidant plus, les prouesses martiales périlleuses qui ont assis sa renommée se sont progressivement faites plus rares, avant d'être confiées à son équipe de cascadeurs, puis quasi abandonnées au profit d'un burlesque suranné qui semble devenir, au regard de **Shanghai Kid II**, sa nouvelle trademark. Au fond, ce dernier film, réalisé par David Dobkin, transfuge du clip vidéo, comme **Jackie Chan: espion amateur** de Teddy Chan (tourné à Hong-Kong en 2000 et qui ne doit sans doute sa sortie qu'à une question de quotas fiscaux) sont les représentants terminaux desdits formules. D'un côté, le film de Teddy Chan, pourtant responsable d'un intéressant **Purple Storm**, est un pur produit schizo, tiraillé entre la violence contenue de son metteur en scène (qui éclate toujours dans des scènes où Jackie n'est pas présent) et l'aveuglement autocratique d'un Jackie imposant sa formule (kung-fu + burlesque + exotisme) ici totalement inadéquate par rapport au sujet (la quête d'identité, profondément triste, d'un orphelin!). Une sorte d'expérience à la **Crime Story** (sauf que Teddy Chen n'a pas l'audace et l'âpreté de Kirk Wong, et encore moins le cran d'imposer sa volonté!), au résultat si navrant qu'il marque l'arrêt brutal d'une recette qui avait assuré à Jackie une reconnaissance internationale.

De l'autre côté, **Shanghai Kid II** se pose en aboutissement logique (presque en anthologie) de ses nouvelles intentions: ne plus être Jackie, mais faire du Jackie. La nuance est à ce point visible (lorsque chaque combat est pensé comme un numéro musical, et chaque cascade comme une référence directe à Harold Lloyd) qu'elle frise le cynisme absolu. Véritable décalcomanie du premier opus (même scénar, mêmes scènes, mêmes gags dont certains, la honte, sont pompés, au plan près, sur **Indiana Jones**), **Shanghai Kid II** est un film que l'on pourrait trop aisément mépriser. Si galvaudé, si facile dans ses procédés, si infantile, et pourtant... si fun. Y'a pas à dire: le duo Wilson/Chan fonctionne à merveille, et sa sincérité est telle qu'on lui pardonnerait n'importe quel nanar lui servant de véhicule promo. Vu le nombre de bouses que nous prépare Jackie, il faut en profiter...

Yannick DAHAN

SHANGHAI KNIGHTS. 2003. RÉAL.: DAVID DOBKIN. SCÉN.: ALFRED GOUGH, MILES MILLAR. DIR. PHOT.: ADRIAN BIDDLE. MUS.: RANDY EDELMAN. PROD.: GARY BARBER, ROGER BIRNBAUM POUR TOUCHSTONE PICTURES. INT.: JACKIE CHAN, OWEN WILSON, DONNIE YEN, FANN WONG... DUR.: 1H54. DIST.: GBVI. SORTIE LE 9 JUILLET 2003.

DAK MIU MAI SHING. 2001. RÉAL.: TEDDY CHAN. SCÉN.: IVY HO. DIR. PHOT.: WING-HUNG WONG. MUS.: MICHAEL WANDMACHER. PROD.: JACKIE CHAN, RAYMOND CHOW POUR GOLDEN HARVEST. INT.: JACKIE CHAN, ERIC TSANG, VIVIAN HSU, ALFRED CHEUNG... DUR.: 1H27. DIST.: TFM DISTRIBUTION. SORTIE LE 27 AOÛT 2003.

INTERVIEW JOHN SINGLETON

MA FEMME S'APPELLE MORITZ

RÉVÉLÉ PAR BOYZ'N THE HOOD, JOHN SINGLETON EST PEU À PEU PASSÉ DU STATUT DE PETIT AUTEUR TALENTUEUX À CELUI DE YES-MAN. IL SIGNE AUJOURD'HUI, POUR NEAL MORITZ, LA SUITE DE FAST AND FURIOUS. LASSITUDE INTELLECTUELLE OU PUR OPPORTUNISME ? NOUS AVONS TENTÉ D'EN SAVOIR PLUS...

Comment vous êtes vous retrouvé sur 2 Fast 2 Furious ?

Depuis **Shaft**, je voulais à nouveau faire un film d'action à gros budget. Tyrese, que j'avais révélé dans **Baby Boy**, était alors présenté dans le rôle de l'antagoniste de Paul Walker lors de la mise en chantier préliminaire de **2 Fast 2 Furious**. Mis à part Rob Cohen, aucun autre réalisateur n'a été sérieusement abordé par la production. Tyrese a alors avancé mon nom devant Neal Moritz, qui ensuite m'a contacté avec le scénario sous le bras. J'ai tout de suite sauté sur l'occasion.

Vous aviez aimé Fast and Furious ?

J'avais bien aimé le premier sans pour autant grimper aux rideaux. Rob Cohen s'était plutôt bien débrouillé en pondant le film divertissant et cynique. Mais j'avais senti que je pouvais faire mieux que lui avec **2 Fast 2 Furious**. Je voulais plus d'action, plus d'adrénaline, plus d'émotion et plus de tôle froissée ! Je voulais également rendre le personnage de Paul Walker plus ambigu. Contrairement au premier, Brian est devenu un véritable renégat.

Vous revendiquez le film comme l'un des vôtres et non comme une production Neal Moritz ?

Disons que j'ai réussi à trouver un compromis. Je suis très, très fier de **2 Fast 2 Furious**.

Vous ne vouliez pas faire revenir Vin Diesel dans la suite ?

J'aurais aimé. Mais l'agent de Vin avait demandé une somme astronomique. On ne pouvait pas répondre à ses prétentions salariales. Vin est un très bon ami et je pense que sa présence aurait justifié un tel cachet. Mais la production avait refusé de dépenser autant d'argent. L'éventuelle implication de Vin dans la séquelle fut très brève. Tout de suite après, les producteurs ne parlaient plus que de Tyrese.

Pouvez-vous nous décrire votre évolution en tant que cinéaste depuis Boyz'n the Hood ?

A l'époque, sur **Boyz'n the Hood**, j'étais très anxieux en tant que metteur en scène. C'était mon premier film et il fallait que le résultat soit conforme à ce que j'avais en tête. J'avais un budget réduit et j'étais en plein doute. Lorsque le film est sorti, j'étais assez rassuré et confiant pour m'attaquer à d'autres films. C'est pourquoi j'avais rapidement embrayé sur **Poetic Justice**.

Quelle a été votre réaction lorsque vous avez vu Menace II Society des Frères Hughes ?

J'avais aimé, mais sans plus. J'avais vu le film comme une parodie grossière de **Boyz'n the Hood**.

Ah bon ? Je trouve que Menace II Society nous aide à avoir un point de vue plus exhaustif sur le quotidien des habitants de South Central en complément de Boyz'n The Hood. Ce sont deux films qui se complètent l'un l'autre. Sauf que la toile de fond de Boyz'n The Hood se retrouve en premier plan dans Menace II Society.

(gêné) Peut-être. Disons que les frères Hughes sont plus fascinés par l'icône du « gangsta ». Leur film véhicule une idolâtrie déplacée pour cette univers décadent, et ils ont plus souvent tendance à le glorifier qu'à le dénoncer. Ça se voit qu'ils n'ont pas grandi dans le « hood », comme moi, sinon leur point de vue serait plus altéré et plus nuancé. Il n'y a aucune maturité dans **Menace II Society** compare à **Boyz'n The Hood**. On y trouve simplement de la violence et de la vulgarité.

Quels sont vos projets ?

Le remake du **7e voyage de Sinbad**, que je prépare avec Neal Moritz. Depuis le temps que je voulais faire un film d'aventures, je vais être servi !

Propos recueillis et traduits par Fathi BEDDIAF

LE TALISMAN

LES AVENTURIERS DU BLOCKBUSTER PERDU

Tout le monde le sait aujourd'hui : les stars hong-kongaises ayant cherché la gloire et les honneurs à Hollywood se sont pratiquement toutes brûlées les ailes. Chow Yun Fat, Jet Li, Jackie Chan, Kirk Wong, Tsui Hark ont ainsi tous vu leur passage (qui continue encore pour certains) aux USA se transformer en véritable cauchemar. Incapables de faire passer leur approche du cinéma ou coincés dans des rôles stéréotypés, les lourdeurs du système des studios ricains ont réussi à venir à bout des plus coriaces, tel Tsui Hark, qui a abandonné la partie pour retourner dans l'ancienne colonie anglaise. Certains ont donc imaginé qu'il était peut-être possible de faire des films aux potentiels internationaux tournés et produits à HK. Michelle Yeoh, après **Tigre & Dragon** (où elle est superbe) et **Demain ne meurt jamais**, s'attaque donc à un tel projet (sur un scénar de Carbon et Courtiaud) en tant que productrice et actrice.

Marchant sur les pas des **Aventuriers de l'Arche perdue** et **Golden Child**, **Le Talisman** conte la quête d'une acrobate (Yeoh) pour retrouver le Shahira, un talisman bouddhiste dont sa famille est censée, depuis des siècles, assurer la protection. Aidé par un ami d'enfance devenu voleur (Ben Chaplin), elle va parcourir le monde, poursuivie par un méchant collectionneur prêt à tout pour récupérer la relique.

Annoncé il y a trois ans à Cannes comme une super production démentielle, **Le Talisman** avait vite fait d'attirer les distributeurs occidentaux. On ne peut qu'imaginer avec amusement la tête qu'ils ont tiré lorsqu'ils ont vu le résultat final ! Car si Peter Pau est un talentueux directeur de la photographie (l'image de **Tigre & Dragon**, c'est lui), c'est un réalisateur guère doué et Michelle Yeoh une productrice peu inspirée. À la limite, on peut admettre que la première heure du film se laisse voir – d'un œil un peu torve néanmoins. Il en est tout autre des quelques vingt dernières minutes, qui font passer vos vacances d'été chez Tante Agathe filmées en super 8 pour une super-production H.M. Aberrant, tout simplement. Comment Peter Pau et Michelle Yeoh ont pu laissé passer des scènes aussi mal conçues ?! Rien ne peut l'expliquer ni même le justifier, à tel point d'ailleurs que le big boss de Miramax est rentré dans une rage folle lorsqu'il a vu le film – on a beau ne pas aimer le bonhomme, on ne peut que le comprendre. L'humour vaseux du film – il faudrait peut-être arrêter de prendre les spectateurs pour des vaches folles – n'aide en rien **Le Talisman** et seul le choix de prendre Ben Chaplin dans l'un des rôles principaux se révèle être une bonne idée.

Il faut que les Hong-kongais arrêtent de vouloir partir à la conquête du monde. Si le ciné HK a gagné ses lettres de noblesse, c'est via des petites productions locales sans prétention, pas des **Rush Hour** abyssaux de débilité, des **Baiser mortel du Dragon** crétinoïdes ou des **Talisman** vides de substance. Ces films n'aident pas les Hong-kongais : ils les décrédibilisent et leurs font perdre le soutien des fans d'hier. Reste maintenant à savoir ce qui compte le plus : les rêves de grosses pépettes ou les notions de qualité et de sincérité ? Lorsque Michelle Yeoh jouait dans **Ah Kam**, elle savait pourtant bien ce que cela signifiait...

Julien SÉVÉON

THE TOUCH. HONG-KONG. 2002. RÉAL. : PETER PAU. SCÉN. : JULIEN CARBON, LAURENT COURTIAUD, J.D. ZEIK. DIR. PHOT. : PETER PAU. MUS : BASIL POLEDOURIS. SPFX : ASIA LEGEND LIMITED. PROD. : MICHELLE YEOH ET THOMAS CHUNG POUR MYTHICAL FILMS ; HAN ENTERTAINMENT ET MEDIA ASIA. INT. : MICHELLE YEOH, BEN CHAPLIN, RICHARD ROXBURGH, DANE COOK, BRANDON CHANG... DUR. : 1H43. DIST. : PATHÉ DISTRIBUTION. SORTIE LE 13 AOÛT 2003.

LE GARDIEN DU MANUSCRIT SACRÉ

TIGRE ET BOUFFON

On va encore nous accuser de surenchère dans la véhémence, ou nous reprocher notre trop grande exigence, mais c'est quand même pas notre faute si la plupart des projets que nous attendions s'avèrent des bouses innommables, et si le « hasard » des sorties les fait se côtoyer au même moment! Il y a encore un mois, on pouvait réellement halluciner en voyant la devanture des cinémas où, côte à côte, s'affichaient des nanars abyssaux comme **2 Fast 2 Furious**, **En sursis**, **Cube 2**, **Terreurpointcom**, **La Recrue** ou **Kaena**. La fréquence avec laquelle débarquent les représentants du degré zéro du cinéma est telle que l'on va être désormais contraints d'établir de nouvelles hiérarchies dans la nullité cosmique. En ce qui concerne **Le Gardien du manuscrit sacré**, sa place est clairement entre la catégorie « irregardable et puant » incarnée par **En sursis**, et la catégorie « pur nanar où l'on sait quand même tenir une caméra », dont **La Recrue** est un bon représentant. En fait, **Le Gardien du manuscrit sacré** condense, à l'instar du dernier Jet Li, tout ce que le cinéma peut produire de plus nul, à la seule différence qu'aucune prétention ne s'en dégage, comme si toute l'équipe du film avait une conscience aiguë, et hautement cynique, de la merde qu'elle était en train de tourner.

Il faut donc se rendre à l'évidence. À l'exception d'un John Woo qui a su pratiquer un entrisme salvateur, les champions, désormais labellisés, du box-office hong-kongais n'auront pas réussi à s'extirper du carcan réducteur (et souvent xénophobe, comme c'est de nouveau le cas avec un Chow Yun Fat aussi caricatural que Caine dans ***Kung-Fu***) dans lequel on les a enfermés. Si l'on n'espérait guère, de la part de ce **Gardien du manuscrit sacré**, un quelconque respect pour la cinégénie hongkongaise (le réal, Paul Hunter, est quand même le clippeur attitré de J-Lo!), on se disait au moins qu'en moine pare-balles inculquant son savoir à un jeune américain, Chow Yun Fat, même affublé de l'insupportable têtard d'**American Pie**, aurait le beau rôle. Monumentale erreur! Cette comédie d'action, qui est à la fois ni drôle ni rythmée, valorise avant tout Seann William Scott et ses gags à deux balles, en nous pondant les scènes d'action parmi les plus incompréhensibles jamais tournées. À l'instar de John Moore et de son **En territoire ennemi**, Paul Hunter (ou alors son monteur, allez savoir) aligne les plans syncopés sans aucune logique, prend en compte l'espace comme un trisomique, et fait exprès, semble-t-il, de ne jamais cadrer l'action autrement qu'en hors champ. Bref, du Michael Bay torché par un dyslexique. Faites-vous plaisir, ne perdez pas deux heures de votre vie…

Yannick DAHAN

BULLETPROOF MONK. ÉTATS-UNIS. 2003. RÉAL.: PAUL HUNTER. SCÉN.: ETHAN REIFF, CYRUS VORIS. DIR.PHOT.: STEFAN CZAPSKI, ANTHONY NOCERA. MUS.: ERIC SERRA. PROD.: JOHN WOO, TERENCE CHANG, CHARLES ROVEN, DOUGLAS SEGAL POUR LAKESHORE ENTERTAINMENT, LION ROCK. INT.: CHOW YUN FAT, SEANN WILLIAM SCOTT, JAIME KING, MAKO, KAREL RODEN, ROGER YUAN, MARCUS PIRAE, SEAN BELL... DUR.: 1H44. DIST.: UFD. SORTIE LE 13 AOÛT 2003.

CODY BANKS, AGENT SECRET

BONS BAISERS DE LA GARDERIE

Le James Bond sera un fils ce sera Cody Banks. C'est du moins le raisonnement qu'Oberhuber a tenu auprès des promoteurs de cet avatar de *007* et des **Spy Kids** de Robert Rodriguez. Cody Banks (un bonhomme en caoutchouc couvert d'acné, gentil d'ailleurs, des cétacés de supporter de la CIA. Devant le nouveau projet en développement, quelque chose a sûrement échappé à notre ami Oberhuber, le grain perd du service. Au passage, adieu le rôle de l'ancienne des monstres gourmands pour remettre un gros grand méchant. Pas grand-chose, donc, dans le scénario qui, au détriment psychédélique du premier **Spy Kids**, préfère une régression de James Bond avec le berceau. Pas grave cependant, on regard de [illegible] un haut à la clim en chef et un type beaucoup [illegible] Oh que non! En clair, une des pires heures de divertissement familial. **Cody Banks** y va à fond dans la propagande, dans le formatage des esprits à son chevet déjà. Un final de comme ce mec [illegible] Le héros? Inhumain. Méchant [illegible] Scarlett spécimen d'un autre âge. Inutile d'espérer jeune pouiqui de 007, interprété par très [illegible] Séparé après naissance, **Cody Banks** apprend [illegible] son père, milliardaire [illegible] Franklin Martin, épaisse dans la série *Malcolm*, perd beaucoup de son charisme de son pauvre. Seule la grande Angie Harmon, dans le rôle de la [illegible] – quelque agréments. Devant de sa quelconque plastique. Elle aussi à [illegible] James Bond girl [illegible]

MARC CHOLLET

AGENT CODY BANKS. USA. 2003. REAL.: [illegible] SCÉN.: [illegible] DIR. PHOT.: [illegible] MUS.: [illegible] PROD.: [illegible] INT.: [illegible] DUR.: [illegible] DIST.: [illegible] SORTIE LE [illegible]

IKU

PROGRAMMÉE POUR BAISER

« *Iku!* », cette très sympathique expression sert à désigner au Japon l'orgasme (« *je jouis!* »). C'est aussi, dans le cas qui nous intéresse, le titre d'un film cyberpunk-porno nippon réalisé par une expatriée taïwanaise ayant acquis la nationalité américaine.

Commençant là où **Blade Runner** se termine, **IKU** nous présente un futur proche dans lequel une puissante société a créé un androïde sexuel, Reiko, dont le but est de coucher avec un maximum de personnes afin de récolter des informations sur les différents plaisirs et tendances sexuelles. Une fois sa mission presque accomplie, Reiko se voit piratée par Tokyo Rose, un androïde concurrent. Reiko, perdue dans un premier temps, va se trouver un nouveau but…

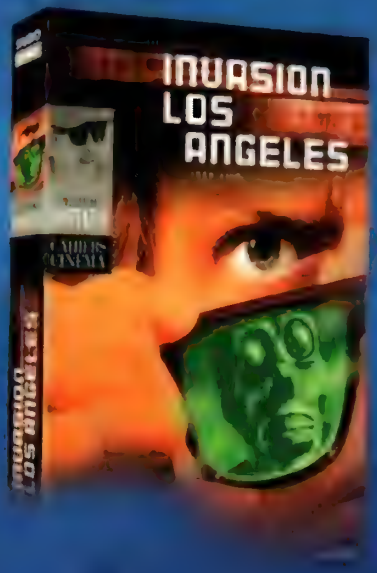
Sans avoir lu un résumé au préalable, **IKU** reste quelque peu opaque et ressemble plus à un assemblage de scènes pornos qu'à un film de SF traditionnel. Normal après tout, car même si cette petite production indépendante se place à des années lumières des films de boules du samedi soir, son but premier est bien de nous livrer son quota de scènes zobi-foufounesques. Les expérimentations visuelles de Lea – incrustations d'objets 3D, jeu sur les couleurs et les sons… – sont donc particulièrement intéressantes dans le cadre de ce concept. Et bien que le côté branchouille du film pourra en lasser certains, il faut reconnaître qu'il est vraiment très rare de voir une prod' de cul (certes, apparaissant au final beaucoup moins hard que ce que l'on voit généralement) sortant du carcan « j'pose ma caméra et je tourne » propre au cinéma X et ayant une véritable ambition scénaristique (quoi qu'un peu fumeuse diront certains) et artistique. À déconseiller aux excités de la zézette (*bizarre ça, t'as l'air d'avoir aimé pourtant, mon Julo… – ndlr*), qui ne pourront qu'être frustrés par un tel projet…

Julien SÉVÉON

I.K.U. JAPON. 1999. RÉAL.: SHU LEA CHEANG. SCÉN.: SHU LEA CHEANG ET XXX. DIR. PHOT.: TETSUYA YAMOTO. PROD.: ASAI TAKASHI POUR UPLINK CO. INT.: TOKITO AYUMI, ZACHERY NATAF, SASAKI YUMEKA, TSOUSIE, AJA, YUMENO MARIA... DUR.: 1H30. DIST.: K FILMS. SORTIE LE 23 JUILLET 2003.

JOHN CARPENTER

sort enfin de l'ombre en 4 DVD Edition Collector



CD SAMPLER DU MEILLEUR DE LA B.O

AU TOTAL PLUS DE 8 H DE BONUS MALÉFIQUES !

+ CHAQUE DVD CONTIENT UN LIVRE EXCLUSIF DE 80 PAGES SUR LE FILM

Affrontez John Carpenter

Gagnez
1 week-end à New-York
et des dizaines de DVD.

Pour jouer envoyez
Kulte au 61500

SMS+ 61500
0,35 € par envoi + prix d'un SMS

Également disponible en CD **Director's cuts John Carpenter**,
les meilleures B.O. de ses films enfin réunies

LA BANDE SON

DVD VIDEO

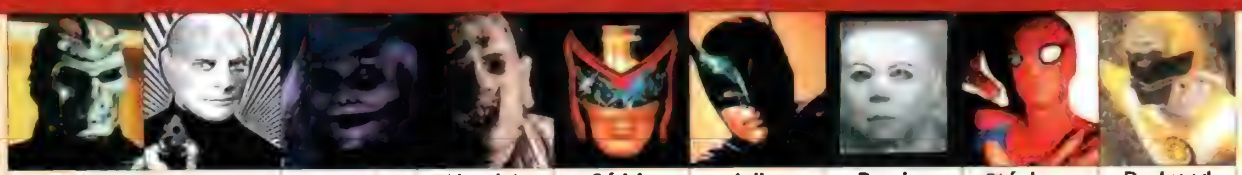
13ème RUE
LA CHAINE ACTION ET SUSPENSE

funradio
DES HITS & DU FUN

STUDIO CANAL

AVIS CHIFFRÉS

0 nul.
1 très mauvais.
2 mauvais.
3 moyen.
4 bon.
5 très bon.
6 chef-d'œuvre.



	Didier Allouch	Arnaud Bordas	Alexandre Bustillo	Yannick Dahan	Cédric Delelée	Julien Dupuy	Damien Granger	Stéphane Moïssakis	Bertrand Rougier
3 HISTOIRES DE L'AU-DELÀ						3 Le troisième sketch mérite de se farcir les deux autres.		2 Un sketch sur trois est réussi. On divise donc la note par 3.	3 La qualité des sketches est assez inégale...
ABÎMES		5 Classieux, inspiré et sacrément pétochard. Elle est pas belle la vie?	5 Pour Jason Flemyng et pour avoir changé de slip devant la scène du miroir.	4 J'ai toujours pas compris le film, mais c'est vachement beau.	3 Le Hantise du film de sous-marin : mieux réalisé, moins drôle mais aussi chiant !	6 Un film d'horreur virtuose et inspiré. David Twohy est un grand.	5 Pour ceux qui en doutaient encore. David Twohy confirme définitivement son talent.	5 Une queule de classique honteusement mis en retrait par ses producteurs : scandale !	
BANGKOK DANGEROUS						2 Je me souviens juste m'être ennuyé comme rarement.	3 Un polar honnête, mais pas de quoi vouer un culte aux frères Pang pour autant.		3 Un film à voir, même si je ne suis pas fan des frères Pang.
CHARLIE'S ANGELS : LES ANGES SE DÉCHAÎNENT	4 Des bombes en bikini qui font du kung-fu façon Matrix. Un bon film? Non, mais on n'est pas là pour ça !							3 Quand la surenchère tape dans le moins. Reste Demi Moore, magnifique !	4 Plus de fesses ! Plus de seins ! Plus d'oeillades ! Avis aux amateurs.
DARKNESS		2 Beaucoup trop démonstratif pour être honnête. Et en plus, c'est chiant !		1 On a vu ça cent fois dans les années 80, en moins galvaudé, moins chiant et moins prétentieux !	5 Balaguero tient toutes les promesses de La Secte sans nom. Vivement le prochain !	3 Joliment fait, mais sans intérêt.	6 Deuxième film, deuxième chef-d'œuvre. Il est fort ce Balaguero !	3 Solide mais bourratif	5 Une version sombre de Shining, rien de moins.
DÉTOUR MORTEL		2 Un survival horrifique totalement inoffensif.	6 Le grand retour du survival gore et méchant. Champagne !	3 Un survival « fashion victim » très con, sauvé par deux ou trois scènes gore vraiment fun.		3 Si Walt Disney avait réalisé un survival, il s'appellerait Détour Mortel.	3 Un peu plan-plan, mais deux ou trois scènes bien énervées subsistent.	1 Des cannibales à tête-de-cul-de-vieille mais qui ne bouffent pas grand monde...	3 Si on ne s'intéresse qu'aux gros monstres bien barbares, ça passe.
LES ENFANTS D'ABRAHAM							4 Un film très intéressant, même si on sent franchement l'influence de Darkness.		4 Un peu trop académique, mais encourageant pour un premier film.
THE EYE	4 Une première heure aussi flippante et maîtrisée qu'un Sixième sens. Après, c'est moins intéressant.					3 De superbes idées échouent à lier un ensemble trop disparate pour être honnête.	1 Pourquoi commencer son film par une bonne idée pour ensuite l'abandonner ?!?!		2 Les Pang ne renouvelle en rien l'imagerie du fantôme asiatique.
HAUTE TENSION			6 Une histoire effrayante magnifiée par un réalisateur et deux actrices en état de grâce.				5 Tout simplement une bombe ! On a eu raison de croire en lui depuis le début.		5 Aja fait du vrai cinéma, visuel, intelligent, ne laissant pas insensible. Ca ne vous rappelle rien ?
HULK	2 Quoiqu'ait voulu faire Ang Lee, il s'est planté vu qu'on se fait chier comme des rats morts...	4 Un film tourchant et surprenant, qui trace sa route entre maladresses et coup de génie.	3 Quelques fulgurances noyées dans des effets de styles inutiles.	2 15 minutes de furie pour 2 heures de loghorrées lacrymales. Ang Lee n'a pas le sens des priorités...	4 Ang Lee serait le réalisateur idéal pour tourner la nouvelle version de Superman.	2 Rarement à la hauteur de ses énormes prétentions, le film sombre dans le grotesque.	1 Aucun enjeu dramatique et un monstre tout pathétique. Vive Projet Gamma !	3 Des expérimentations de gamin, mais sun bestiau présent et réussi : le principal est là.	
MATRIX RELOADED	4 Dont 3 pour la scène de poursuite.	6 Le premier blockbuster hermétique ! Et bon sang, ça vaut le coup d'ouvrir le couvercle !	4 De plus en plus virtuose, de plus en plus chiant.	5 Quand Baudrillard inspire le cyberpunk ! Purement jouissif.	2 De la grosse baudruche virtuelle bouffie de prétention. Vive Star Wars, tiens !	6 Un film pour nerds incroyablement radical. J'en suis.	1 Si le 3 est aussi puant et chiant, je mets un contrat sur leur tête. Parole de scout !	6 On est encore au stade des promesses. Mais putain, quelles belles promesses !	4 Excellent épisode de transition. On attend la confirmation.
NARC		5 Des acteurs et un réalisateur habités pour un polar à vif. Traumatisant.		5 Un polar urbain d'une intensité rare, porté par un Ray Liotta littéralement habité !		4 Un premier film habile mais qui ne tient pas toutes ses promesses.	5 Ray Liotta tient ici le rôle de sa vie et une bonne partie du film sur ses épaules. Incroyable !		
LE SEIGNEUR DES ANNEAUX LES DEUX TOURS	6 Meilleur que le premier. Trois heures de bonheur total.	6 La grâce, l'émotion, le tumulte... Un idéal de pur cinéma.	6 À en chialer tellement c'est beau. Peter Jackson est le maître du monde !	6 À quand un pèlerinage en Nouvelle-Zélande ?	6 Une sublime chanson de geste, un poème épique exaltant, un cadeau des Dieux.	5 Les mêmes scories que le premier épisode, noyées dans un film tout simplement énorme.	6 Y'a rien à ajouter.	6 Aussi éprouvant qu'un million de coups de boules !	6 J'ai pleuré... Deux fois !

- Attends un peu, mon chéri... T'as oublié ta planche, ta bagnole est en panne et en plus, pour couronner le tout, t'es même pas abonné à Mad Movies ? Mais dis-moi, à quoi tu sers alors ?

Choisissez la durée de votre abonnement

OFFRE DÉCOUVERTE 6 NUMÉROS
20 %
D'ÉCONOMIE
SOIT 20 € AU LIEU DE 25,80 €
Je recevrai en cadeau 1 ancien numéro au choix de Mad Movies ou d'Impact.

OFFRE FIDÉLITÉ 11 NUMÉROS
33 %
D'ÉCONOMIE
SOIT 31 € AU LIEU DE 47,30 €
Je recevrai en cadeau 2 anciens numéros au choix de Mad Movies ou d'Impact.

OFFRE PASSION 22 NUMÉROS
45 %
D'ÉCONOMIE
SOIT 52 € AU LIEU DE 94,60 €
Je recevrai en cadeau 3 anciens numéros au choix de Mad Movies ou d'Impact.

Bulletin à découper ou à photocopier et à retourner avec votre règlement sous enveloppe affranchie à DIP/Mad Movies, 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19. (Tél.: 01 44 84 85 29)

❑ **Oui,** je m'abonne à **Mad Movies** et je choisis l'offre
❑ DÉCOUVERTE ❑ FIDÉLITÉ ❑ PASSION

Ci-joint mon règlement à l'ordre de CPF/Mad Movies par :
❑ chèque (Eurochèques non acceptés)
❑ carte bancaire

Date d'expiration Mois/Année

Date/Signature obligatoire

Je choisis le(s) n° de **Mad Movies**
Je choisis le(s) n° d'**Impact**

NOM PRÉNOM
ADRESSE
CODE POSTAL VILLE
PAYS

TARIFS D'ABONNEMENT POUR L'ETRANGER :
• Europe (parvoie de surface) : même tarif que pour la France métropolitaine.
• Hors Europe / DOM-TOM (par avion) :
6 numéros : 30 €. 11 numéros : 45 €. 22 numéros : 80 €.

❑ «Conformément a la loi informatique et Libertes du 6 Janver 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux donnees vous concernant. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amene à recevoir des propositions d'autres entreprises. Si vous ne le souhaitez pas, il vous suffit de cocher la case.»

PIRATES DES CARAÏBES, LA MALÉDICTION DU BLACK PEARL

DE GORE VERBINSKI

Ça y est, c'est l'été ! Et qui dit vacances à la plage dit blockbusters dans les salles. Alors quand le père Bruckheimer s'associe à l'empire Disney pour les besoins de PIRATES DES CARAÏBES, on arrête de se tartiner la bedaine de crème solaire et on embarque toute la petite famille à bord d'un film qui s'annonce comme la plus rafraîchissante aventure cinématographique de l'été. Hissez le pavillon noir !

ZOMBIES À BÂBORD

Pirates des Caraïbes est le premier film à s'inspirer d'une attraction d'un parc de loisirs : du jamais vu dans l'histoire du cinéma (même si Dahan persiste à dire que **2Fast 2Furious** est l'adaptation officieuse des auto-tamponneuses de la foire de Puteaux). Crée par Walt Disney en personne, **Pirates des Caraïbes** est donc avant toute chose, une incroyable virée en barquette au rythme pépère et au charme désuet mais imparable, dû en majeure partie à ses animatroniques à l'ancienne. Et de la caverne au trésor jusqu'au pillage de la ville, tout est fait pour parfaire l'illusion, celle de voir enfin tout ce qu'on pouvait s'imaginer en lisant un roman bien connu de Stevenson. Et quand on nous annonce que ce « ride », qui a fortement contribué au succès des parcs Disney, va bientôt devenir un film, les avis se partagent. Alors que certains y voient là une hérésie, une ultime preuve que le système Disney est arrivé en bout de course et semble en être réduit à se manger de l'intérieur, d'autres repensent rêveurs à ce manège et se disent que « *Oui, putain, ça pourrait faire un sacré bon film de pirates.* ». Et un sacré bon film de pirates, ça fait un moment qu'on en a pas vu au cinéma.

CAPTAIN JERRY À LA RESCOUSSE !

Bruckheimer est lui aussi convaincu que l'attraction Disney pourrait donner un chouette film pour toute la famille. En gros, un blockbuster énorme et pété de thunes, spécialement calibré pour exploser le box-office mondial. Et pourtant, l'initiative ne vient même pas de lui mais des exécutifs de chez Mickey qui, un beau jour, sont venus frapper à sa porte pour lui proposer de monter le projet en commun. Jerry s'empresse alors de lire le scénario déjà écrit par Jay Wolpert (**La Vengeance de Monte Cristo**) et lui reproche aussitôt ses carences : manque de rythme et d'aventures. Le scénariste Stuart Beattie reprend la copie de Wolpert, mais rien n'y fait : **Pirates des Caraïbes** manque toujours cruellement d'envergure et serait trop proche dans son traitement de **L'Île aux pirates**. Et à Hollywood, mieux vaut ne pas trop prendre le film de Renny Harlin en guise d'exemple. Rentré dans l'histoire pour avoir coulé Carolco suite à un flop monumental en salles, **L'Île aux pirates** a depuis calmé les ardeurs des producteurs désireux de s'aventurer en pleine mer. Et comme Jerry déteste se gaufrer devant tout le monde au box-office, il lui est bien entendu insupportable de sortir ses millions de dollars sans être assuré de les récupérer avec des intérêts. Il décide donc de prendre les choses en main et embauche le tandem Ted Elliott/Terry Russio, le duo gagnant derrière **Shrek** et surtout **Le Masque de Zorro**, l'une des rares réussites du swashbuckler moderne. Jerry s'explique : « *Les gars de Disney sont venus me voir pour me dire qu'ils voulaient faire un film d'après l'attraction « Pirates des Caraïbes ». J'ai lu leur script mais il ne m'a pas vraiment enthousiasmé. Je leur ai dit que c'était une idée intéressante, que certaines choses dans le scénario étaient très bonnes, mais qu'il fallait le réécrire. Ted Elliot et Terry Russio l'ont donc fait. Ces deux-là sont très sympas mais sont capables d'écrire des choses terrifiantes. Ils ont introduit l'élément surnaturel dans le récit, qui devient aussitôt fascinant. Les pirates sont maudits. J'adore cette idée !* »

Le problème du scénario étant maintenant de l'histoire ancienne, Jerry peut enfin ouvrir son portefeuille, donnant ainsi le feu vert à l'un des films les plus attendus de l'été.

L'ÎLE AUX ZOMBIES

Ayant prouvé avec **La Souris** et **Le Cercle** qu'il était capable de passer d'un genre à l'autre et de gérer de lourds effets spéciaux sans trop de problème, le réalisateur Gore Verbinski (qui fut, pour l'anecdote, guitariste du groupe punk The Daredevils avec Brett Gurewitz, fondateur des mythiques Bad Religion) prend le gouvernail en main et embarque Johnny Depp (un acteur plutôt avare en blockbusters), la nouvelle star montante Orlando Bloom (le minet avec les oreilles et les flèches de la trilogie de Jackson) et la quasi-inconnue Keira Knightley (Sabé, la favorite de Padmé Amidala dans **La Menace fantôme**) dans le rôle de la belle en détresse. Quant à l'oscarisé Geoffrey Rush, il endosse la défroque pourrie et délavée du capitaine Blackheart, le bad guy de cette histoire budgétée à 125 millions de dollars et qui n'a plus que les pirates en commun avec l'attraction Disney. Jugez plutôt. L'action se déroule dans la mer des Caraïbes, au XVII[e] siècle. Le pirate Jack Sparrow (Johnny Depp), une crapule au grand cœur, s'allie avec le jeune mousse Will Turner (Orlando Bloom) pour arracher Elizabeth (Keira

Knightley), la fille du gouverneur, des griffes du terrible capitaine Blackheart et hypothétiquement lui reprendre son navire, le Black Pearl. Problème à tribord : Blackheart et ses pirates sont des morts-vivants que la lune trahit en dévoilant leur squelette. La lutte s'engage avec à la clé un inestimable trésor. Bref, vous l'aurez compris, on est à mille coudées des animatroniques old-schools de Disney. Jerry confirme : *« On a volé le trésor maudit des pirates du capitaine Blackheart et tant qu'il ne l'a pas récupéré jusqu'à la dernière pièce, lui et ses hommes sont maudits et ne peuvent pas mourir. Ce film a un potentiel énorme. Pour moi, c'est une sorte de variation chez les pirates des* **Aventuriers de l'Arche perdue**. *J'ai toujours aimé et grandi avec les films de pirates. L'Île au trésor, les films d'Errol Flynn…* **Pirates des Caraïbes** *en sera le digne héritier ! »*.

Épaulé par des techniciens solides, comme le directeur de la photo Darius Wolski (**USS Alabama**), le maquilleur Greg Cannom (**Hannibal**) et les petits surdoués d'ILM, **Pirates des Caraïbes** peut enfin sortir la grande voile et prendre le large.

SOUQUEZ FERME !

Les prises de vues démarrent et les emmerdes arrivent aussitôt. Le 10 août dernier, un gigantesque incendie balaie un plateau, ainsi qu'un décor en cours de construction, et alourdit la note de 350 000 dollars. Aucune victime n'est à déplorer, le moral des troupes reste au beau fixe et Verbinski s'accroche à son planning serré, afin de ne pas prendre de retard pour une post-production qui s'annonce monumentale. Prévue pour le 6 juillet prochain aux États-Unis (soit au moment où vous lirez ces lignes), la sortie de **Pirates des Caraïbes** s'apparente à un coup de poker pour Disney qui, après les mauvais scores de ses derniers dessins animés (dont **La Planète au trésor**, pas vraiment rassurant donc), pourrait bien avoir du mal à encaisser un échec commercial à 125 patates, surtout que la concurrence emmenée par Universal (**Hulk**), Warner (**Terminator 3**) et la Fox (**La Ligue des gentlemen extraordinaires**) semble bien décidée à pilonner la bicoque de Bruckheimer pour l'envoyer par le fond. Mais, porté par une bande-annonce très prometteuse, **Pirates des Caraïbes** a une carte à jouer et pourrait créer la surprise, comme l'a fait **La Momie** en son temps, avec son concept de film d'aventures horrifique pour toute la famille. Pour la France, il faudra attendre le 13 août pour voir arriver à l'horizon les voiles du Blackpearl. D'ici là, la guerre des blockbusters aura eu lieu.

Alexandre « Little John Silver » BUSTILLO

Ci-dessus, de haut en bas et de gauche à droite :

Le pirate Jack Sparrow (Johnny Depp) est attaqué par un zombie en tentant de prendre le contrôle du navire Black Pearl.

Trahi par la lune qui dévoile son squelette, le terrible capitaine Blackheart (Geoffrey Rush) révèle sa véritable identité : il s'agit en fait d'un mort-vivant !

Jack Sparrow s'est mis en tête d'arracher la fille du gouverneur (Keira Knightley) des mains du capitaine Blackheart.

LARA CROFT TOMB RAIDER : LE BERCEAU DE LA VIE

DE JAN DE BONT

IL FAUT SAUVEGARDE

Fâcheux, le souvenir du premier TOMB RAIDER, l'un des blockbusters les plus creux et les plus mal fagotés que Hollywood ait pondu ces derniers temps. Tellement fâcheux que, pour son come-back, Lara Croft promet de faire table rase du passé.

Si, au box office mondial, **Tomb Raider** remplit pleinement son contrat en rapportant dans les 400 millions de dollars (rien qu'en salles), il laisse ses artisans perplexes. Perplexes de constater qu'un tel nanar puisse moissonner autant de dollars. Comme confus, presque honteux des bénéfices engrangés sur la crédulité et la confiance trahie des spectateurs, ils admettent sans se faire prier que ce **Tomb Raider**-là ne vaut vraiment pas grand chose, et que, la prochaine fois, ils feront mieux. Pas difficile. Même la bustée Angelina Jolie entonne le même refrain : *« Il manque quelque chose au film. »*. À savoir tout de même un scénario intelligible, des scènes d'action bien montées, des comédiens charismatiques, de la classe… Ce que promet justement **Tomb Raider 2**, film de rattrapage et sans doute dernière occasion pour l'Indiana Jane des consoles de faire valoir ses droits cinématographiques.

Ci-contre : Angelina Jolie rempile dans les différents costumes de l'aventurière des consoles Lara Croft, pour cette suite qu'elle promet nettement supérieure à l'originale. On n'en attendait pas moins !

LARA REPRISE EN MAINS

Dans l'entreprise de restauration de Lara Croft à l'écran, pas question de demander au réalisateur Simon West (**Les Ailes de l'Enfer** pourtant) de reprendre du service, son incompétence ayant fait l'unanimité. Exit Simon West, welcome Jan De Bont, ex-directeur de la photographie de Paul Verhoeven et de John McTiernan puis cinéaste variablement inspiré. Parfois assez (**Speed**, **Twister**), parfois fort peu (**Speed 2**, **Hantise**). Un solide technicien cependant, arrivé là d'abord parce qu'on le sollicitait : *« Je ne suis pas de la génération jeu vidéo. Gamin, en Hollande, je jouais aux billes, à la toupie ou au jeu de l'oie. Par contre, réaliser un* **Tomb Raider** *me tenait d'autant plus à cœur que mon premier film,* **Speed**, *reposait déjà sur les épaules d'une femme, Sandra Bullock. Les films d'action sont nettement plus intéressants et piquants lorsqu'une comédienne en tient les rênes. »*.

Plutôt que de taper sur son prédécesseur, Jan De Bont justifie son parachutage sur **Tomb Raider 2** par la nécessité du changement. *« Le premier* **Tomb Raider** *s'adressait essentiellement aux dingues du jeu vidéo. »* souligne-t-il. *« Avec le deuxième film, nous remontons la moyenne d'âge des spectateurs de manière à toucher, non pas uniquement les enfants et les adolescents, mais également les jeunes adultes. Dans cette optique, nous avons particulièrement soigné le scénario et étoffé les personnages, Lara Croft en premier lieu. »* Et Angelina Jolie d'annoncer une *« héroïne de chair »* en lieu et place d'une icône dont le QI est inversement proportionnel au tour de poitrine. Louables intentions qui, outre l'intervention très pompière de Jan De Bont, s'appuieraient sur un scénario béton que, dans son souci de préserver l'effet de surprise, la production tient à garder confidentiel le plus longtemps.

QUAND LARA SE DÉCARCASSE

Que se passe-t-il donc dans **Tomb Raider 2** ? Plus aérodynamique que jamais, Lara Croft s'y mesure avec Chen Lo, un supposé homme d'affaires qui, dans l'ombre, dirige une Triade des plus puissantes. Cheng Lo qui, à l'image de l'héroïne, convoite la Boîte de Pandore, objet légendaire où, selon la mythologie grecque, Zeus enferma toutes les misères humaines que ladite Pandore, première femme de l'humanité, ouvre imprudemment. Un seul vilain faisant maigrichon, l'histoire en amène un autre, le Dr. Jonathan Reiss, lequel se situe dans la catégorie savant fou. *« Les méchants du film ne sont pas les méchants coutumiers de ce style de cinéma. »* soutient Jan De Bont. *« Ils ne sont pas seulement malveillants mais intéressants. Ils commettent tantôt le bien, tantôt le mal. »*

La boîte de Pandore : belle idée à la Indiana Jones, dont la Paramount confie la gestion à un trio de scénaristes pour le moins hétéroclite composée d'un ancien directeur artistique (Kirk M. Petrucelli, déjà en poste sur le premier **Tomb Raider**, et également sur **Blade** et **Anaconda**), d'un producteur (Lloyd Levin, également sur **Tomb Raider 1**, sur **Boogie Nights** et **Event Horizon**) et d'un débutant (Dean Georgaris, embauché également sur le **Paycheck** de John Woo et **Mission : Impossible 3**).

Au trio de donner la possibilité à leur héroïne de s'épanouir complètement. Lara Croft pilotant un submersible de poche, Lara Croft chevauchant un étalon *(!!! – ndlr)*, Lara Croft au volant d'une jeep, Lara Croft sur une grosse bécane lancée à

R LE SOLDAT LARA

pleine vitesse sur la Grande Muraille de Chine, Lara Croft en chute libre sur Hong Kong, Lara Croft contre un hélicoptère, Lara Croft pratiquant le jet-ski et le kickboxing... Un authentique festival et un inventaire des compétences de l'égérie sexy du joystick. « *Je suis un conteur qui déteste les temps morts.* » précise Jan de Bont. « *De plus, je n'aime pas répéter ce qui a déjà était fait ailleurs, surtout dans le domaine des séquences d'action. Il suffit que l'on me dise que telle cascade est impossible à concrétiser pour que je m'acharne à prouver le contraire.* » Dans un projet tel que **Tomb Raider 2**, les occasions ne manquent justement pas d'aller toujours un peu plus loin. Dans tous les sens du terme d'ailleurs, le film se la jouant globe-trotter à la James Bond. De la Grèce à Hong Kong, du Kenya à la Tanzanie en passant le Pays de Galles, Lara Croft collectionne les miles avec gourmandise. Un véritable tour du monde en 80 coups.

LARA CROFT AMOUREUSE

Aussi hyperactive que soit l'aventurière archéologue, les scénaristes, les producteurs et Jan de Bont plaident en faveur d'un personnage plus substantiel que dans le premier **Tomb Raider**. « *Lara Croft y était en quelque sorte inachevée.* » corrobore Angelina Jolie. « *Pour être honnête, elle ne me satisfaisait pas du tout ; elle était trop artificielle, excessivement dessin-animé dans son comportement.* **Tomb Raider 2** *m'a permis d'explorer plus intimement la personnalité de Lara Croft. Elle est désormais plus athlétique, sexy, sombre et intelligente.* » La femme idéale en somme, fantasme vivant que les circonstances du scénario poussent dans les bras d'un homme. « *Lara Croft tombe amoureuse.* » annonce stoïquement le réalisateur qui, à l'action, ajoute l'émotion. « *Très inhabituel pour un spectacle de ce genre.* » « *Nous rattrapons ainsi ce qui faisait défaut au premier film : une belle et sincère histoire d'amour.* » poursuit l'actrice visiblement comblée par la palette d'un rôle enrichi. La condition sine qua non à son retour. Une Lara Croft aussi « plate » et insipide qu'en 2001 et tout aurait pu être remis en question. D'ailleurs, les rumeurs de menace de départ d'Angelina Jolie et son remplacement éventuel par une certaine Kelly Brook ne sont probablement pas étrangers aux corrections de trajectoire intervenues plus tard. « *Lara Croft est désormais une personne réelle évoluant dans un monde réel.* » insiste la comédienne, que la production entoure d'interprètes chevronnés, de Gérard Butler (**Dracula 2001**) et Simon Yam (une star à Hong Kong) à Djimon Hounsou (**Gladiator**, **Amistad**) en guerrier masaï. Mais pas de Jon Voight à l'horizon dans le rôle flash-back de papa Croft. Une impossibilité majeure dans la mesure où, parallèlement au tournage du film, les rapports entre Angelina Jolie et son père s'envenimèrent considérablement. Au point que l'ex-Madame Billy Bob Thornton demande à l'administration américaine de biffer son véritable nom, Voight donc, de ses papiers d'identité. Lequel ne réapparaîtra donc pas plus dans le déjà annoncé **Tomb Raider 3** que dans celui-ci. Et Angelina Jolie ? Elle réserve encore sa réponse, dans l'attente du verdict du public, gardant à l'esprit la volonté de faire de Lara Croft autre chose qu'une poupée gonflante.

Marc TOULLEC

LA LIGUE DES GENTLEMEN EXTRAORDINAIRES

DE DTEPHEN NORRINGTON

Voici les X-Men de l'ère victorienne. Soit sept mythes ou héros de la littérature repris en main par les artisans de *From Hell* et de Blade, le tout avec la bénédiction du plus illustre des James Bond. Une rencontre au sommet, sauvée des eaux et de la routine d'un genre qui, jamais, n'avait connu pareil rassemblement de légendes...

TOUS ENSEMBLE !

L'heure est au regroupement familial. Parallèlement, deux films se livrent à l'exercice. D'un côté, le **Van Helsing** de Stephen Sommers où se côtoient toutes les grandes figures (ou presque) de l'épouvante gothique. Soit Dracula, le Monstre de Frankenstein et le Loup-Garou. De l'autre, **La Ligue des gentlemen extraordinaires** dans lequel se croisent sept des plus grands héros de la littérature de la fin du 19ème siècle. Pas moins que Allan Quatermain, Mina Harker, le Dr. Jekyll et son alter ego Mister Hyde, un Homme Invisible dans le même cas, Dorian Gray, Tom Sawyer et le Capitaine Némo. Du beau monde pour un projet entre modernité et tradition, auquel la 20th Century Fox délègue un budget coquet de 100 millions de dollars. Il n'en fallait pas moins pour donner toutes ses chances à un scénario adapté d'une flamboyante bande dessinée d'Alan Moore (déjà à l'origine de *From Hell*) et James Dale Robinson.

Ci-dessous, de gauche à droite, La Ligue des gentlemen extraordinaires au grand complet : Allan Quatermain (Sean Connery), Henry Jekyll (Jason Flemyng), Tom Sawyer (Shane West), l'Homme Invisible (Tony Curran), Dorian Gray (Stuart Townsend), le Capitaine Nemo (Naseeruddin Shah) et Mina Harker (Peta Wilson).

LA MENACE FANTÔME

Préposés à la restauration des mythes, Alan Moore et James Dale Robinson fondent *La Ligue des gentlemen extraordinaires* sur une idée aussi simple que géniale : le rassemblement de personnages de fiction désormais appréhendés comme aussi réels que les figures historiques qui peuplent les dictionnaires. Pour quel motif ? Sachant l'Empire Britannique et le monde menacé par un mystérieux Fantôme en possession d'une arme particulièrement dévastatrice, la Reine Victoria demande à Mycroft Holmes (le propre frère de Sherlock Holmes) de recruter ceux qui lui paraissent les plus capables d'enrayer le fléau. Pour y parvenir, qu'importe la méthode. Chantage, promesse d'amnistie, promesse d'antidote, miracle... Tout est bon pour convaincre les élus de se colleter à leur mission de sauvegarde de l'humanité. Aux même recrus de s'entendre pour éliminer celui qui entend bien plonger la civilisation dans le chaos. Eux, c'est d'abord Allan Quatermain, Indiana Jones avant la lettre né sous la plume de H. Rider Haggard. Tireur émérite, survivant des safaris les plus sanglants, il ne pouvait qu'être incarné par Sean Connery. Le vétéran de la bande. À sa droite, le Capitaine Némo de Jules Verne, misanthrope rebelle et inventeur génial, désormais enturbanné et la barbe en pointe, que joue le comédien indien Naseeruddin Shah, surtout remarqué dans **Le Mariage des moussons**.

À la gauche d'Allan Quatermain, le séduisant et sombre Dorian Gray d'Oscar Wilde, aristocrate vaniteux que la peur de vieillir amène à figer son image dans un tableau tandis qu'il bénéficie de tous les bienfaits de la nature. Un vrai tueur, cependant. Dans la peau de ce personnage ambivalent : Stuart Townsend, le vampire Lestat de **La Reine des damnés**. C'est justement la « fiancée » du plus fameux des vampires, Dracula, à savoir Mina Harker, apparue dans le roman de Bram Stoker, qui apporte l'indispensable touche féminine au groupe. Une guerrière des ténèbres interprétée par Peta Wilson, alias Nikita dans la série télé éponyme. Le chimiste Henry Jekyll est l'élément le plus incontrôlable de tous puisque son double maléfique, Mister Hyde, réagit au quart de tour à la plus petite provocation. À Jason Flemyng, vengeur pathétique du **Bruiser** de George Romero, de lui prêter ses traits. Pas très malléable non plus, Rodney Skinner, alias l'Homme Invisible de Herbert George

Wells, un rustre qui use de son don dans le seul but de se remplir les poches. Un rôle pour Tony Curran, second rôle furtif dans **Pearl Harbor** et **Blade II**. Quant au jeune Tom Sawyer (Shane West, surtout vu dans la série ***Deuxième chance*** et **Dracula 2001**), héros de Mark Twain, c'est l'agent américain de la bande, le seul également à ne pas présenter d'aptitudes surnaturelles. Une pièce rapportée ? Affirmatif, puisque le studio imposa au scénario un personnage qui devait répondre à certains critères. « *Il devait être populaire, jeune et Américain pour aux États-Unis, fédérer le jeune public.* » soutient le producteur Don Murphy.

LA LÉGENDE DES SIÈCLES

Hétéroclite, la Ligue des gentlemen extraordinaires, tellement d'ailleurs que le désabusé et expérimenté Allan Quatermain passe une partie du scénario à en préserver l'unité contre les forces du Mal. Ses préjugés, Quatermain est le premier à les exprimer, contre Nemo, qu'il juge comme un dangereux anarchiste. Lequel le lui rend bien, en le stigmatisant comme le symbole de toute l'arrogance de l'impérialisme britannique. Ça chauffe également entre la vampire Mina Harker et l'immortel Dorian Gray qui, jadis, furent amants…

« *Alan Moore revisite avec talent l'Histoire et les mythologies.* » affirme James Dale Robinson. « *Il les mixe et les éclaire sous un jour nouveau. Il passe son inspiration dans un matériau assez noir, plutôt ironique et d'une veine typiquement britannique. Toutes choses qui ne plaisent énormément.* » En vantant les mérites de son collègue, le dessinateur de *La Ligue des gentlemen extraordinaires* ne verse nullement dans la flagornerie puérile. Si Alan Moore arrache tous les personnages principaux à leurs auteurs littéraires, c'est pour à la fois leur restituer leur patrimoine et les réinventer dans la même perspective historique que *From Hell*. Lorsque le monde bascule d'un millénaire à l'autre, quand les changements laissent redouter le pire, quand une ère nouvelle enfonce la précédente dans les eaux de l'oubli… « *L'histoire, traitée avec humour et fantaisie, illustre les dangers représentés par les hommes ou les nations qui se croient invincibles et s'arrogent tous les droits.* » poursuit Robinson, comme pour marteler que le projet ne se résume pas au gimmick de la réunion de figures pittoresques, rassemblées pour botter les fesses du Fantôme, incarnation du péril technologique. « *Ce sont des super-héros avant l'heure.* », super-héros dont l'Anglais Stephen Norrington se charge de mettre en valeur la cinégénie.

LE NAUTILUS NOYÉ

Réalisateur de **Blade**, Stephen Norrington endure sur le tournage de **La Ligue** les pires tracas. Ses relations tendues avec Sean Connery d'abord, star omnipotente et producteur tout puissant du film. Limite que le sémillant septuagénaire ne l'ait pas viré, comme il avait déjà remplacé Antoine Fuqua par Jon Amiel sur le plateau de **Haute voltige**. « *C'est inévitablement ce qui survient quand vous avez deux fortes personnalités qui savent précisément ce qu'elles veulent et qui ont parfois quelques problèmes de communication. Sean Connery et Stephen Norrington ne travaillant pas de la même manière et affichant des points de vues parfois opposés, le clash était inévitable.* » témoigne le producteur Don Murphy. « *Les inondations exacerbèrent encore la tension.* »

Ce ne sont pas les conditions météorologiques qui contribuèrent effectivement à la décrispation. Car, en août 2002, le déluge s'abattit sur Prague. Ironiquement, c'est le décor du Nautilus, « *l'équivalent sous-marin du Taj Mahal* » dixit Naseeruddin Shah, qui souffrit le plus des intempéries. Pas moins de sept mètres d'eau dans l'entrepôt du submersible. « *Tout a été détruit.* » précise le coproducteur Michael Nelson. « *Cet entrepôt constituait en outre notre studio principal. Il abritait notre atelier effets spéciaux, nos accessoires, nos costumes, dont l'essentiel fut emporté par les eaux.* » Une poisse terrible, qui faillit également engloutir un film dont le tournage ne connut qu'un arrêt de trois semaines. Bénin, en regard du pire. Aujourd'hui, à l'écran, le Nautilus constitue l'une des grandes attractions du film, un personnage à part entière d'après certains. Notamment dans la séquence où, équipage au complet sur le pont, il accoste au milieu des canaux de Venise pour y lâcher dans les rues étroites un surprenant et luxueux véhicule. Un morceau de bravoure semble-t-il, dans une épopée baroque « *qui a nettement dépassé nos prévisions les plus optimistes* » surenchérit Don Murphy. On ne demande qu'à le croire.

Marc TOULLEC

Ci-dessus, de gauche à droite :
Dorian Gray prend exceptionnellement la barre du Nautilus à la place du Capitaine Nemo.

Allan Quatermain prend le jeune Tom Sawyer sous son aile.

Mina Harker s'apprête à mordre au cou l'une de ses victimes.

TERMINATOR 3 : LE SOULÈVEMENT DES MACHINES

DE JONATHAN MOSTOW

Malgré des délais de bouclage plutôt serrés et des distributeurs français décidés à ne pas nous montrer leur rejeton (les entretiens qui suivent ont été réalisés à Cannes, sans qu'il ait été possible de voir le film), on a quand même fini par le voir, ce TERMINATOR 3. Grâce à notre Didier Allouch national, qui, figurez-vous, a pris un bon gros panard à la vue des nouvelles aventures de notre Arnold cybernétique.

IL EST R

EVENU !

NOCES D'ACIER

FURIEUX, VIOLENT, BOURRIN, SOMBRE ET BIEN SECOUÉ. NON, CE N'EST PAS L'ÉTAT NATUREL DE DIDIER (QUOI QUE... FALLAIT LE VOIR À LA SORTIE DE LA PROJO...), MAIS PLUTÔT LES QUALITÉS PRESQUE INATTENDUES ET SURPRENANTES DE CE TROISIÈME **TERMINATOR**. MALGRÉ LA PRÉSENCE À BORD DU TALENTUEUX JONATHAN MOSTOW, CET OPUS 3 NOUS LAISSAIT PLUTÔT CIRCONSPECTS. ET POURTANT, VOICI DONC LA BONNE SURPRISE DE CET ÉTÉ 2003 !

Ci-dessus :
Comme dans le précédent épisode, Arnold Schwarzenegger reprend le rôle d'un « gentil » T-800, envoyé à notre époque pour empêcher la TerminatriX (Kristanna Loken), un robot redoutable capable de manipuler les machines, de tuer John Connor.

Kate Brewster (Claire Danes), la partenaire de John Connor, met tout en oeuvre pour remplacer la mère de ce dernier dans le rôle de la femme d'action.

Jeudi 26 juin dernier. 19 h 30. Première projection de presse de **Terminator 3** à Los Angeles. 12 ans d'attente. 12 ans depuis que Schwarzie terrassait le T-1000 pour protéger le jeune John Connor. 12 ans que les très nombreux fans (rappelons que le second épisode a rapporté 532 millions de dollars de recettes mondiales en salles) n'en pouvaient plus d'attendre la suite. 12 ans de batailles juridiques pour relancer une des franchises les plus lucratives de l'histoire. 12 ans que Schwarzie promet de revenir. Sans James Cameron cette fois, parti vers d'autres horizons titanesques. **Terminator** sans Cameron. Autant imaginer **Le Seigneur des anneaux** sans Peter Jackson ou **Star Wars** sans George Lucas (quoi que...). Nous sommes donc tous rentrés à reculons dans cette salle gigantesque de Sunset Boulevard. Un peu peur de voir l'une de nos plus grandes passions de jeunes cinéphiles réduite à néant par un gros film de bourrin pas fin pour un sou, un autre de ces blockbusters décevants qui fleurissent sur les écrans ricains cet été, probablement l'un des étés les plus consternants à ce niveau. Rien de cela. Ceux qui ont eu la chance d'assister à cette projection de presse sont tous sortis de la salle avec la banane.

Oui, **Terminator 3** est largement digne de ses deux prédécesseurs. Oui, Jonathan Mostow se sort parfaitement de la pourtant difficile succession de James Cameron. Et oui encore, *« Arnold is back ! »*.

Drôle de film que **T3**. Une œuvre qui essaie tout le temps d'être une sorte de remake de son prédécesseur. Sans jamais y arriver vraiment. Jonathan Mostow aboutit à quelque chose de bien plus intéressant. Une vraie suite, très sombre, où la science-fiction prend le pas sur l'action sans pour autant que l'action en souffre. Difficile équilibre, réalisé grâce à quelque chose de franchement inattendu : un bon scénario. Là réside la véritable surprise de **T3**.

Pour ceux qui connaissent les deux premiers **Terminator**, autrement dit pour les trois-quarts de la planète, les prémices de l'histoire de **T3** n'ont rien d'étonnant. John Connor a 22 ans aujourd'hui. Traumatisé par son expérience passée, il vit en marge de la société. Pas d'adresse, pas de papier, pas de carte de crédit, Connor ressemble au héros d'**Invasion Los Angeles**, vivant en marge d'une société décrite sans fioritures, comme au bord d'un chaos inévitable. Pour oublier son passé, John Connor s'interdit tout avenir, errant de ville en ville sur une vieille moto. Le problème avec le futur, c'est qu'il n'y a pas trop de moyen d'y échapper. La fin du second épisode laissait à penser que l'humanité avait échappé à son destin funeste avec la destruction de Skynet par John, sa mère et le Terminator. Tout faux. En fait, une réplique de Skynet est aux mains des militaires. Le jour du jugement n'a pas été évité, il a juste été repoussé. Onze ans plus tard, donc, un T-X (pour TerminatriX), Terminator nouvelle version, féminine, très sexy et encore plus redoutable que le T-1000, est envoyé dans le passé pour détruire Connor. Et, comme dans le deuxième épisode, la résistance du futur envoie un T-800 pour le protéger. C'est reparti pour une course poursuite aussi haletante et hallucinante que celle du précédent opus.

Au milieu du film, nous avons même droit à l'une des plus monstrueuse poursuites en voiture jamais vue sur un écran. Après la « car chase » de **Matrix Reloaded**, nous nous disions qu'il faudrait attendre quelques bonnes années avant de voir une scène de ce genre aussi forte. Un mois aura suffi. Celle de **T3** est peut-être encore plus impressionnante parce que plus urbaine. Elle a lieu en plein dans le quartier industriel de Los Angeles. La T-X a le pouvoir de commander les machines à distance. Elle envoie donc deux voitures de police et deux ambulances à la poursuite de la camionnette conduite pas John Connor. Quant à elle, elle conduit un « truck » énorme transportant une échelle géante. Dépliée, l'échelle emporte tout sur son passage : poteaux, voitures en stationnement, immeubles... Un vrai jeu de massacre

parfaitement jouissif. Ajoutez, plusieurs explosions nucléaires, de très violentes bastons entre les deux robots et de très longs gunfights, et vous comprendrez que les spectateurs venus chercher de l'action pure et dure en venant voir **T3**, ne seront pas déçus.
Pas décevant non plus, le nouveau T-X. Kristanna Loken est une bombe dans tous les sens du terme. Elle possède tous les attributs du T-1000 plus des petites surprises, comme toute une variété d'armes cachées dans son bras droit ou une faculté sans limites à se plier dans tous les sens. Le pauvre T-800 a bien du mal à lui résister. Nous aussi. Stan Winston et ILM ont fait du super-boulot. Le mélange animatronique-digital marche impeccablement. La T-X est tout le temps crédible.
Au rayon ratage, l'humour, assez malvenu dans un tel film mais inévitable depuis le fameux *« Hasta la vista ! »* du second volet. Comme s'il s'en était aperçu, Mostow abandonne les « one-liners » en cours de route pour se concentrer sur les autres aspects de l'histoire. Là où **T3** prend toute sa personnalité, toutes ses différences. Difficile de vous révéler les « twists » du film sans vous gâcher le plaisir de découvrir ce qui transforme **T3** en un film de SF à l'ancienne. Disons simplement que la fin du film ouvre sur une mythologie bien plus passionnante que l'espèce de culte idiot développé autour des **Matrix**. Ici, pas de philosophie à deux balles, mais une furieuse envie de voir **T4**, là, tout de suite. **Terminator 3** est digne de ses prédécesseurs. Un authentique SF-actioner qui aboutit à un mariage heureux et équilibré des deux genres. Comment voulez-vous ne pas aimer ça ?

Didier ALLOUCH

TERMINATOR 3 : RISE OF THE MACHINES. USA. 2003. RÉAL.: JONATHAN MOSTOW. SCÉN.: JOHN D. BRANCATO, MICHAEL FERRIS ET TEDI SARAFIAN, D'APRÈS LES PERSONNAGES CRÉÉS PAR JAMES CAMERON ET GALE ANNE HURD. DIR. PHOT.: DON BURGESS. MUS.: MARCO BELTRAMI. PROD.: MARIO KASSAR, ANDREW G. VAJNA, HAL LIEBERMAN, JOEL B. MICHAELS ET COLIN WILSON POUR WARNER BROS., C-2 PICTURES, IMF PICTURES, PACIFIC WESTERN ET LIEBERMAN PRODUCTIONS. INT.: ARNOLD SCHWARZENEGGER, NICK STAHL, CLAIRE DANES, KRISTINNA LOKEN, DAVID ANDREWS, MARK FAMIGLIETTI, EARL BOEN... DUR.: 1H49. DIST.: COLUMBIA TRISTAR FILMS. SORTIE LE 6 AOÛT 2003.

ARNOLD SCHWARZENEGGER LE T-800
BACK IN BLACK

LE MOINS QUE L'ON PUISSE DIRE, C'EST QU'APRÈS TROIS FILMS DE LA SAGA, ARNOLD REVIENT AUJOURD'HUI AU RÔLE QUI L'A RENDU CÉLÈBRE DANS LE MONDE ENTIER. ENTRETIEN RAPIDE AVEC LA STAR ADEPTE DE L'AUTO-PROMO. HEUREUSEMENT, QUELQUES PERLES DE LUCIDITÉ SE SONT GLISSÉES AU MILIEU DU SEMPITERNEL DISCOURS MARKETING...

À propos du film

Dès que **Terminator 2** est sorti, les fans nous ont demandé une suite. C'est un fait assez rare, et ce n'est pas comme si l'on s'asseyait tous autour d'une table pour se dire *« Allez, on va plumer le public et se faire du pognon ! »*. Ce sont les fans de la franchise qui désiraient plus que tout une suite à **Terminator 2** et je n'allais certainement pas me mettre à pinailler puisque j'adore interpréter ce rôle. Ce rôle a eu un impact énorme sur ma vie en général, on ne parle même pas de ma carrière là, juste de ma vie privée. Et j'adore les thèmes abordés par cet univers, le côté Frankenstein, tout ça. Je ne me voyais pas refuser le rôle, ne serait-ce que parce que c'est moi qui l'ai créé et que c'est moi que les fans veulent voir à l'écran dans le rôle du Terminator. Du coup, même si le film arrive plus tard que prévu, ça vaut mieux que jamais.

À propos du body-building

Je crois que le déclic s'est fait quand j'ai découvert les magazines de body-building avec tous ses mecs baraqués et qu'au même moment, j'ai vu des films avec ces mêmes baraqués qui jouaient les héros. Je me souviens plus particulièrement d'une couverture avec Reg Park, Monsieur Univers en 1958, dont l'accroche posait cette question *« Comment Monsieur Univers est devenu la star de films Herculéens ? »* (notamment dans **Hercule à la conquête de l'Atlantide** de Vittorio Cottafavi et **Hercule contre les vampires** de Mario Bava - ndlr). J'ai lu l'article, où j'ai appris qu'il avait amassé l'argent du cinéma pour fonder un gymnase, qu'il a fait fortune, et qu'il vivait heureux en Afrique du Sud avec sa femme et ses enfants. Tout de suite, je me suis dit que c'est ce que je voulais devenir : riche et célèbre comme lui ! J'ai donc accroché des posters de Reg Park dans ma chambre et chaque fois que je les regardais, ma motivation reprenait le dessus. Du coup, ça a même fait peur à ma mère, qui a appelé le docteur du coin pour lui demander comment ça se faisait que les autres garçons du quartier avaient des posters de Playboy accrochés dans leur chambre et que son fils préférait des types à moitié nus et musclés de partout !

À propos de la concurrence et de la classification

Je ne me soucie pas de la concurrence avec **Matrix Reloaded** car en fait, il n'y en a pas ! Les deux films sont distribués par Warner Bros aux USA et le studio a fait très attention de ne pas les mettre en compétition, surtout qu'il s'agit de deux films aux thèmes similaires. De plus, le studio a énormément travaillé sur le marketing de notre film, dans le sens où ils ont insisté pour que la bande-annonce de **T3** passe avant chaque projection de **Matrix Reloaded** dans toutes les salles du pays. N'oublions pas non plus que **Reloaded** ne sera plus aussi présent sur les écrans au moment de la sortie de **T3** puisque les dates de lancement sont espacées de deux mois. **T3** est un film classé R, tout comme les deux premiers films de la saga. Il serait insensé, ne serait-ce que d'un point de vue commercial, de faire un **Terminator** qui ne soit pas classé R. Les spectateurs s'attendent forcément à un film violent et exaltant. Je me souviens que Dino de Laurentiis avait décidé de faire la suite de **Conan** en la classant PG-13. Il s'est dit *« **Conan le Barbare** aurait pu rapporter 200 millions de dollars s'il avait été classé PG-13 et si les gosses avaient pu rentrer dans la salle ! »*, ce qui s'est avéré complètement faux puisque au final, les enfants sont restés chez eux. Et c'est normal : quand j'étais jeune et que je jetais un œil sur les films à voir dans le journal, je cherchais à voir les films classés R par goût de l'interdit. Les interdictions sur un film doivent être logiques : quand vous faites **Un flic à la maternelle** ou **Junior**, c'est normal que les enfants puissent le voir. Mais quand vous faites **Terminator 3**, il faut rester cohérent avec l'univers violent que vous souhaitez dépeindre.

Propos recueillis et traduits par Stéphane MOÏSSAKIS

INTERVIEW JONATHAN MOSTOW - RÉALISATEUR

DANS L'OMBRE DU ROI DU MONDE

RÉALISATEUR TALENTUEUX ET INTELLIGENT (**BREAKDOWN**, **U-571**), JONATHAN MOSTOW EST ÉGALEMENT BOURRÉ D'HUMOUR. IL PREND PLACE SUR SON FAUTEUIL ET LANCE UN *« MAD MOVIES, C'EST UN MAGAZINE DE CINÉMA DE GENRE ? ET ÇA VOUS PLAÎT, COMME MÉTIER ? »*. TIMIDE, STÉPHANE LUI RÉPOND *« ET BIEN, DISONS QU'ON PEUT Y ÉCRIRE CE QU'ON VEUT... »*. SUR CE, LE RÉALISATEUR SE PENCHE VERS LE MICRO AVEC LE SOURIRE D'UN GAMIN ET LANCE UNE BORDÉE DE *« PUTAIN ! CHIASSE ! PISSE ! »* DU PLUS BEL EFFET. ET C'EST LUI LE RÉALISATEUR DE **TERMINATOR 3** ? ET OUI, POURQUOI PAS... EN TOUT CAS, ON L'AVAIT PRÉVENU QUE ÇA SERAIT PUBLIÉ !

Ci-contre : Schwarzenegger incarnant un Poncherello new look dans un épisode inédit de ***CHIPS*** ? Non, tout simplement le T-800 lors d'une poursuite qui se transforme rapidement en jeu de massacre.

Mario Kassar prétend qu'il faut beaucoup de courage pour reprendre en main la franchise initiée par James Cameron. Vous confirmez ?

Oh oui, je suis un homme très courageux, cela va sans dire (rires) ! Non, je vais vous dire : on peut appeler ça du courage, mais aussi de la folie. Quand j'ai été contacté pour ce film, ça a d'ailleurs été l'une de mes plus grosses préoccupations. Je me suis même dit que les chaussures de James Cameron étaient trop grosses pour moi. Et puis, au bout du compte, lorsque je me suis demandé quel type de films je voudrais faire, j'ai élaboré une histoire qui m'a beaucoup plu et que je voulais vraiment raconter. Le truc avec moi, c'est qu'une fois que je me suis mis en tête de raconter une histoire, personne ne peut m'en dissuader. Prenez **Breakdown**, par exemple. J'en ai écrit le script et j'ai fait le tour des studios, qui l'ont tous refusé pour diverses raisons : trop ennuyeux, trop mal foutu. Mais j'ai tenu bon et le film a fini par se faire. Ici, c'est pareil. D'ailleurs, à partir du moment où j'avais signé pour la réalisation du film, il y a eu un buzz très négatif sur Internet, comme quoi je n'étais pas le choix idéal pour faire ce film. Je lisais des trucs du genre : *« Mostow est un crétin, je n'aime pas ses films et même si j'aimais ses films, ce ne serait toujours pas le bon choix. James Cameron DOIT réaliser ce film ! »*. À ce stade, je me suis dit que je ne pouvais rien y faire, et surtout pas contrôler ce flux négatif. Du coup, je ne me suis préoccupé que de faire le meilleur film possible. Ce que les autres peuvent penser avant d'avoir vu le film n'était plus très important. Je suis un énorme fan des deux premiers **Terminator** donc, du coup, je me suis mis dans cette position en me demandant quel serait le troisième film que je voudrais voir. Suis-je courageux ? Non, je ne crois pas, parce qu'en fait, une fois que j'ai signé, je me suis dit que ce n'était même pas la peine de se demander ce que Cameron ferait à ma place, sinon j'allais devenir complètement fou. J'ai juste tenté de faire le film que j'avais en tête.

À savoir ?

Terminator 2 est un film assez épique et j'aime vraiment ce côté-là, mais c'est surtout un road-movie d'action avant tout. C'est marrant, je viens de me rendre compte que tous mes films sont des road-movies, d'ailleurs. Mes personnages voyagent durant tout le film. Dans **Breakdown**, c'est le cas. Dans **U-571** aussi. Même dans mon premier film, un tout petit budget, **Flight of the Black Angel**. Et c'est définitivement le cas dans **Terminator 3**. C'est intéressant de faire ce genre d'interviews, parce que je viens de me rendre compte de ce lien entre tous mes films. Les gens s'imaginent que le réalisateur débarque le matin sur le plateau en pensant à son style, à la signature qu'il va apposer sur son film. Mais ce n'est jamais le cas. Moi, je me demande surtout comment je vais faire passer une information narrative, comment je vais rendre une scène cohérente, comment je veux que le public se sente à ce moment précis. Et là-dessus, l'instinct joue quand même beaucoup, même si le film est préparé à l'avance. Du coup, en vous parlant, je me suis rendu compte que tous mes films sont des road-movies...

N'ayant pas vu le film, je ne saurais dire si votre présence au générique est une bonne chose ou pas pour la franchise, mais je dirais que votre nom est plus synonyme de classicisme que celui de James Cameron, à la sensibilité plus néo-classique. Du coup, on n'aurait pas forcément pensé à vous comme son successeur attitré.

De deux choses l'une : soit vous parlez de style, de la manière dont je place ma caméra, dont je choisis mes angles, dont je décide de tourner une scène, soit vous parlez de ce que je place devant ma caméra, ce qui n'a plus aucun rapport avec le style, mais plutôt avec la sensibilité. **Terminator 2** est un film très classique dans la façon dont il a été réalisé. Mais devant la caméra, Cameron a mis en place toutes sortes d'effets spéciaux novateurs, du jamais vu à l'époque. Pour **Les Fantômes du Titanic** (le docu en 3-D de Cameron, qui sort chez nous à la rentrée - ndlr), c'est la même chose. Il a tourné en 3-D, ce qui permet de décou-

« Quand j'arrive sur un plateau, je me demande comment je

Ci-dessous : La TerminatriX, un adversaire de taille aux multiples ressources pour le T-800. Et sexy en plus !

KRISTANNA LOKEN LA T-X
LE CYBORG EST L'AVENIR DE LA FEMME

KRISTANNA LOKEN A COMMENCÉ SA CARRIÈRE COMME MANNEQUIN DÈS L'ÂGE DE 15 ANS. AUJOURD'HUI ÂGÉE DE 24 ANS, ELLE INCARNE LA TERMINATRIX, UN PUISSANT CYBORG AUX TRAITS FÉMININS CHARGÉE DE BOTTER LE CUL DU T-800. VOILÀ QUI DOIT LA CHANGER DES PETITES SÉRIES B DIRECT-TO-VIDEO TELLES QUE **GANGLAND**, **AIR PANIC** OU MÊME LA SÉRIE TÉLÉ ***MORTAL KOMBAT CONQUEST*** !

À propos de son personnage

Arnold ayant incarné un Terminator par deux fois, j'ai pas mal fait attention à ce qu'il faisait sur le plateau.

Ci-dessus :
Les menaçants cyborgs du futur débarquent dans notre monde pour l'anéantir... L'heure du jugement dernier aurait-elle enfin sonné ?

vrir l'océan d'une autre manière, mais le film reste très classique dans son filmage. Peut-être que nous nous comprenons mal et qu'il s'agit pour nous d'une différence sémantique mais quoi qu'il en soit, **Terminator 3** regorge de séquences qui n'ont jamais été montrées sur un écran de cinéma. Il n'empêche qu'il est filmé de façon classique, dans un style purement hollywoodien, celui qui me convient le mieux.

Pour moi, le néo-classiscisme reflète surtout la fusion harmonieuse des deux éléments que vous évoquez. La caméra sert de narrateur au spectateur, dans le sens où elle dicte l'émotion transmise par l'intrigue. Les bases du classicisme y sont respectées, mais servent surtout à parfaire la transmission des émotions. Il me semble que cette façon de faire sera amenée à être reprise, tout comme le classicisme et son sens de la dramaturgie servent de référence aujourd'hui...

Ah d'accord... Disons que c'est plutôt ce que j'ai tenté de faire avec **Breakdown** alors, plus que sur **Terminator 3**. Le truc, c'est que l'intrigue d'un **Terminator** est tout de même tarabiscotée : un robot qui ressemble à Arnold voyage à travers le temps. Déjà, faut y croire ! Ça ressemble quand même à une de ces petites séries B comme on en voit pulluler au marché du film, et d'ailleurs, c'est ce que le premier **Terminator** était à la base. Comment raconter une histoire aussi absurde et faire en sorte que le public puisse y croire ? À mon sens, il faut la filmer de manière très classique pour que le public n'ait pas conscience du filmage, que tout se déroule naturellement. Du coup, en tant que cinéaste, vous hésitez énormément à utiliser le néo-classicisme et certains angles de caméra reflétant la psychologie des personnages. Certes, **Terminator 3** fonctionne également sur la psychologie de ses personnages, mais beaucoup moins qu'il ne compte sur la nécessité dramatique. Le plus important ici est de laisser l'histoire se dérouler de la manière la plus limpide qui soit.

Vous cherchez donc l'efficacité avant tout ?

Oui, tout à fait. Si l'on parle de films de la génération MTV, on ne peut pas dire qu'ils soient dotés de très bons scénarios. Alors évidemment, les réalisateurs tentent de compenser ce manque par une imagerie visuellement riche, bourrés d'effets spéciaux, et qui s'adresse particulièrement au jeune public. Si vous n'avez pas grandi avec ce type de cinéma, votre cerveau ne souhaite pas que les choses aillent aussi vite. En ce sens, si vous faites du cinéma, vous vous devez d'avoir un bon scénario, et si c'est le cas, votre façon de filmer doit servir ce scénario au maximum.

Il faut également tenir compte du fait que les* Terminator *sont des films-univers, tout comme* Star Wars *ou certains films de Terry Gilliam...

Oui, mais c'est plus facile dans le cas d'un **Terminator**. À l'époque de la sortie du deuxième opus, je travaillais pour Roger Corman et il s'agissait du film le plus cher de tous les temps. Mais quand je l'ai vu, je me suis dit que tous les décors du film ressemblaient à ceux d'un film produit par Corman : l'aciérie abandonnée, les rues de Los Angeles, la vallée de San Fernando... Et je me suis rendu compte que c'est ce qui faisait que le film fonctionnait. Les décors y sont tellement communs qu'on pouvait croire sans peine tout ce qui s'y déroulait.

Comment définiriez-vous votre* Terminator *?

Mon film prend clairement ses bases sur les deux premiers films et se sert du vécu des personnages pour raconter une histoire que je trouve très émouvante. Bien sûr, c'est très orienté action, effets spéciaux et suspense mais il contient également un type d'humour assez particulier. Arnold EST le Terminator et, aussi iconique que soit son rôle, il est possible de jouer avec pour introduire une forme d'humour barrée. On a testé le film auprès du public et, aussi surprenant que cela puisse paraître, l'humour a été plus apprécié que sur certaines comédies ! À mon sens, il y a deux types de films : ceux que l'on regarde et ceux que l'on ressent. Je tente de travailler dans la seconde catégorie et j'espère que **Terminator 3** sera une sacrée expérience pour le public.

Propos recueillis et traduits par Stéphane MOÏSSAKIS

vais faire passer une information narrative, rendre une scène cohérente. »

mais je me suis également inspiré du travail de Robert Patrick dans **Terminator 2** pour incarner la T-X. Il a cependant fallu digérer ces influences et rendre une performance d'actrice unique, ou du moins différentes de celles d'Arnold et de Robert Patrick, et je pense y être parvenue en jouant sur ma féminité. Ceci étant dit, je peux vous dire que ça fait du bien de pouvoir lui botter le cul ! Il est clairement établi qu'il existe une certaine tension sexuelle entre les deux Terminators, ce qui peut paraître assez étrange puisqu'il s'agit de deux machines mais en même temps, ce n'est qu'un léger sous-texte. Arnold et moi n'avons pas eu à en jouer véritablement, tout était dans les mouvements et le rendu physique des combats. Lors d'un combat, vous me verrez même en train de lui empoigner le service trois pièces, c'est assez comique ! Maintenant, il est certain que mon rôle est très physique mais contrairement à ce qu'on pourrait croire, j'ai également quelques lignes de dialogues. Rien de bien faramineux en fait, car la T-X, comme les autres Terminators, reste très monolithique et finalement, c'est assez difficile de trouver le bon ton. À ce titre, Jonathan a été très souple et m'a vraiment laissé incarner le personnage comme je l'entendais tout en me prodiguant quelques précieux conseils.

À propos de son entraînement

J'ai suivi un sacré entraînement physique pour le rôle, entraînement qui a débuté six semaines avant le début du tournage et qui s'est poursuivi durant les prises de vues. J'ai également dû suivre les conseils d'un nutritionniste et j'ai pris environ dix kilos de masse musculaire. J'ai ensuite suivi un entraînement pour le maniement des armes et une formation au close-combat israélien. Mais le plus décisif aura été ma rencontre avec mon coach émotionnel. C'est lui qui m'a appris à jouer sur mes émotions faciales et physiques et au bout du compte, à cerner le mieux possible les limites de mon personnage en tant que machine. C'est un protégé du mime Marceau et il m'a été d'une très grande aide durant le tournage, surtout qu'il s'agit tout de même d'incarner une tueuse pour laquelle le public peut un minimum être concerné. Du coup, j'ai contrôlé mes émotions, j'en laisse transparaître quelques-unes et je reviens à l'état de machine aussitôt afin de ne pas trahir mon humanité en tant qu'actrice. La gymnastique était parfois difficile, mais je pense que le résultat parle pour lui-même.

Propos recueillis et traduits par Stéphane MOÏSSAKIS

INTERVIEW MARIO KASSAR ET ANDY VAJNA - PRODUCTEURS

LES DERNIERS NABABS

LES DEUX MOGULS RESPONSABLES DE CAROLCO AURONT MIS PRÈS DE 10 ANS À REFORMER LEUR ALLIANCE MAGIQUE RESPONSABLES DE SUCCÈS TELS QUE **RAMBO, TOTAL RECALL** OU ENCORE **CLIFFHANGER.** LOGIQUEMENT, ILS REVIENNENT AUJOURD'HUI SUR LE DEVANT DE LA SCÈNE AVEC LEUR FRANCHISE LA PLUS POPULAIRE ET S'EXPLIQUENT SUR LEUR PASSÉ ET LEUR PASSION.

C'est une sorte de résurrection pour vous, non ?

Mario Kassar : Oui effectivement. On peut dire ça comme ça.

Andy Vajna : Moi je suis resté dans le bussiness via ma boîte Cinergi, mais Mario a effectivement traversé une mauvaise passe. Avec la faillite de Carolco, il ne pouvait plus produire de films, puis il a été récupéré par la Paramount pendant quelque temps mais le système des studios ne lui convenait pas. Après un certain temps, nous nous sommes rendus compte que nous étions plus efficaces en travaillant ensemble et nous avons décidé de réunir de nouveau nos forces. Ensemble, nous sommes plus à même de nourrir la créativité de chacun et puis c'est toujours plus facile de travailler avec quelqu'un que vous connaissez déjà. Quand les financiers me foutent à la porte, Mario revient par la fenêtre !

Mettre en place* T3 *vous a pris pas mal de temps et James Cameron a refusé de le réaliser... Du coup, vous avez dû trouver un autre réalisateur...

M.K. : Voilà comment ça c'est passé : on a eu la chance de pouvoir racheter la moitié des droits à Carolco, puisque la société était en faillite et que les droits ont été remis en vente aux enchères. On n'a pu récupérer que 50 % de ces droits puisque l'autre moitié appartenait à Gale Anne Hurd, l'ex-femme de James Cameron. Du coup, je l'ai appelé et je lui ai demandé s'il voulait faire le film avec nous. Il ne voulait pas, mais ça ne nous a pas arrêté. Gale Anne Hurd, pensant que le film ne se ferait jamais sans Cameron, a décidé de revendre ses parts et nous les avons achetées, ce qui fait de nous les détenteurs de la franchise **Terminator**. À ce stade, Arnold voulait toujours tenter de persuader Cameron de faire le film. On s'est dit qu'effectivement, une discussion avec son ami pouvait le faire revenir sur le projet. Nous avons cependant imposé une condition sous forme de limite temporaire. Au-delà de celle-ci, si James Cameron n'avait pas pris sa décision, nous pouvions quand même lancer la production. Il a refusé pendant que nous étions déjà en train de travailler sur le script et nous avons reçu un coup de fil de l'agent de Jonathan Mostow, un grand fan de la franchise, qui nous a déclaré que son client était très intéressé par le projet. Après une réunion qui nous a enchanté, nous avons décidé de le présenter à Arnold, afin de voir si les deux pouvaient travailler ensemble et ce fut le cas... Du coup, nous l'avons engagé.

Quelle direction avez-vous pris avec ce troisième film ?

M.K. : **Terminator 3** est un film très spécial. D'une part, il faut vraiment avoir le courage de Jonathan Mostow pour prendre la place de James Cameron. D'autre part, c'est un film très porté sur les personnages, plus encore que **T2**. Du coup, je pense que c'est un film dont la grandeur se ressent au niveau du cœur. La fin va très certainement vous nouer la gorge, j'en suis sûr.

Comment vous voyez-vous en tant que producteurs à Hollywood ?

M.K. : Nous sommes différents, je pense. N'ayant jamais fait de film pour un gros studio, nous n'appartenons pas au système et, du coup, nous passons certainement pour des outsiders. Tant mieux, cela nous permet de faire les films à notre façon : comme on veut, quand on veut et si on le veut.

A.V. : Les anciens moguls, ceux qui ont créé ce business, aimaient vraiment le cinéma. Ils se sentaient responsables de la qualité des films, ils bossaient dessus comme des acharnés pour que le film puisse être réussi et ainsi plaire au plus grand nombre. C'est ainsi que Mario et moi aimons fonctionner. Nous ne ferions pas de bons yes-men.

Ci-dessous :
La démonstration des différents pouvoirs qui donnent sa force à la TerminatriX, un cyborg encore plus puissant que le T-1000. En plus de son bras droit, qui dissimule une grande variété d'armes, elle peut se transformer en tank ! Page ci-contre :

Pourchassés par la TerminatriX, Kate Brewster et John Connor (Nick Stahl) s'allient pour sauver leur vie.

« La fin de Terminator 3 va très certainement vous nouer

SIMON CRANE CHEF CASCADEUR

J'ai commencé à travailler sur ce film six mois avant le tournage. Arriver aussi tôt sur **T3** m'a permis d'apporter mes propres idées. J'ai par exemple suggéré l'utilisation d'un camion-grue géant pour la scène de poursuite. Cette scène a été très compliquée à régler parce que nous lancions ce véhicule à 60 km/h, et ce genre d'engins ne tourne pas rapidement et freine sur plusieurs mètres. C'était une scène très dangereuse.

Je travaille avec un noyau dur de huit personnes, mais une cinquantaine de cascadeurs au total ont participé au film. Nous nous sommes beaucoup entraînés avec Kristanna durant la pré-production, pour établir une charte de mouvements spécifiques à son personnage. Nous voulions à tout prix éviter le look kung-fu des scènes de combat. En fait, la plupart des combats sont basés sur une simple constatation : ces deux robots pèsent un poids considérable. Nous avons donc réglé leurs empoignades comme si nous filmions deux camions qui se foutaient sur la gueule.

Propos recueillis, traduits et mis en forme par J.D.

En tant qu'indépendant, Carolco prenait beaucoup de risques, notamment en termes de budgets. Chaque film représentait une sorte de pari, non ?

M.K. : En tant qu'indépendant, je suis donc un producteur qui joue gros quasiment à chaque fois, ce qui est le cas de tous les producteurs indépendants. C'est comme à Las Vegas : si on joue gros, on peut perdre gros. **Total Recall**, **T2** et aujourd'hui **Terminator 3** sont des films aux budgets énormes. Oui, ce sont donc des gros paris.

A.V. : On pourrait appeler ça des paris, oui, mais pour ma part, il s'agit plus de risques liés au business. Des risques calculés d'ailleurs, que l'on tente de minimiser au maximum, mais évidemment, on ne peut pas gagner à tous les coups.

M.K. : Mais vous savez, certains films de studios coûtent aussi très chers et on en parle moins que sur certains de nos films. D'ailleurs, les studios savent déjà très bien cacher leurs budgets. En étant indépendant, vous devenez une cible. On vous attaque pour tout et rien...

Du coup, vous pensez que c'est ce qui a précipité votre chute ?

A.V. : En vérité, pendant longtemps, les studios n'ont pas capitalisé sur les recettes du marché étranger. Nous, au contraire, nous nous sommes rendus compte qu'il était possible de faire participer les distributeurs qui, comme nous, étaient indépendants. Du coup, avec les succès à l'étranger de films indépendants comme **T2** ou encore **Total Recall**, les studios ont vu qu'il y avait un marché hors des États-Unis. Et même si nous étions des pionniers à ce niveau-là, il n'a pas été simple de tenir la distance face à la machine de guerre des studios.

M.K. : Nos films gagnaient de l'argent, mais Carolco était mal capitalisée. On avait un deal avec Tri-Star à l'époque, pour la distribution. Ils avançaient un pourcentage du budget et le reste se composait de pré-ventes dans le monde entier. Pour minimiser les risques, nous devions cependant donner une plus grosse part des recettes à chaque distributeur de chaque pays. Du coup, plus les films cartonnaient, moins la société touchait d'argent. Paradoxalement, au fur et à mesure que Carolco grandissait, nous avancions vers la chute.

la gorge, c'est sûr.»

Vous êtes connus pour vos franchises comme* Rambo *ou* Terminator, *mais vous avez également produit de plus petits films...

A.V. : C'est ce qui faisait la différence de Carolco. Pour les exécutifs, il s'agit d'un métier, mais pour nous, il s'agit d'une passion : nous aimons vraiment le cinéma.

M.K. : Les gens oublient effectivement nos petits films comme **L.A. Story**, **Rambling Rose** ou **Angel Heart**. On nous colle une image de money-makers, ce que nous sommes évidemment, mais comme le dit Andy, il ne faut pas oublier qu'on fait aussi ce métier parce qu'on aime le cinéma. Sans ça, ces petits films n'auraient jamais vu le jour...

Propos recueillis et traduits par Stéphane MOÏSSAKIS

CLAIRE DANES KATE BREWSTER
LA PETITE FIANCÉE DU MESSIE

APRÈS DÉJÀ UNE BONNE DIZAINE DE FILMS, CLAIRE DANES SE FAIT REMARQUER AUX CÔTÉS DE LEONARDO DICAPRIO DANS LE ROMÉO + JULIETTE DE BAZ LUHRMAN. SUIVENT U-TURN D'OLIVER STONE ET L'IDÉALISTE DE FRANCIS FORD COPPOLA, PUIS DES TITRES MOINS GLORIEUX TELS QUE MOD SQUAD ET BANGKOK ALLER SIMPLE. UNE CARRIÈRE EN DENTS DE SCIE QUE CLAIRE DANES COMPTE BIEN RATTRAPER EN INCARNANT LA COMPAGNE DE JOHN CONNOR DANS CE NOUVEL OPUS DE LA SAGA TERMINATOR.

À propos du film

C'est mon premier film d'action et je n'ai pas pu préparer mon rôle. Ce qui s'est passé, c'est que la production avait engagé à la base une autre actrice (Sophie Bush - ndlr) et ils se sont rendus compte, au bout de quelques jours de tournage, qu'elle était trop jeune pour le rôle. Elle n'avait pas la carrure d'une femme mature et son côté ado était en porte-à-faux avec son personnage. À l'époque, je rentrais tout juste d'Australie et l'après-midi même, j'ai reçu un coup de fil de mon agent qui m'a expliqué qu'il y avait un problème sur le tournage du nouveau **Terminator** et que les producteurs voulaient m'engager. J'ai dû lire le script dans la soirée et donner ma réponse tout de suite après. Bien que sonnée par la surprise et le décalage horaire, je me suis vite rendue compte que je ne pouvais pas refuser une telle opportunité de travail. J'ai beaucoup aimé le script qui, à ma grande surprise, s'est avéré plutôt carré mais c'est surtout la présence de Jonathan Mostow derrière la caméra qui m'a poussé à accepter, puisque j'avais adoré **Breakdown**. Personnellement, je ne pense pas qu'il existe beaucoup de franchises de films d'action aussi réussies que celle des **Terminator** et je savais que John serait capable de rendre justice à cette série qui, encore aujourd'hui, continue d'inspirer pas mal de films d'action.

À propos de son personnage

Il y a sûrement pas mal d'attente de la part du public en ce qui concerne mon personnage. La féminité dans les **Terminator** est représentée par Sarah Connor et de ce fait, j'imagine que certains s'attendent à ce que je sois aussi balèze qu'elle. Mais j'ai eu la chance de pouvoir jouer un personnage nouveau dans la saga, donc je n'avais pas à me conformer à certaines idées préconçues sur le rôle de Kate. Quoi qu'il en soit, je ne pouvais pas me permettre de penser que je devais succéder à Linda Hamilton, sinon j'aurais été complètement paralysée par la pression et n'aurais pas pu faire mon travail correctement. L'un des aspects qui m'a énormément plu, dans mon rôle, c'est que le film établit un lien romantique entre Kate et John Connor, mais de manière subtile. Après tout, le film se déroule sur un ou deux jours et nous sommes au milieu de la fin du monde. Du coup, il aurait été malvenu de jouer les amoureux transis. En cela, montrer une affection grandissante mais retenue fut particulièrement agréable à jouer.

NICK STAHL JOHN CONNOR
UN MESSIE PAS COMME LES AUTRES

NICK STAHL EST UN HABITUÉ DES RÔLES UN PEU FRAPPADINGUES, NOTAMMENT À TRAVERS COMPORTEMENTS TROUBLANTS ET BULLY, DEUX FILMS IMPORTANTS DANS SA JEUNE CARRIÈRE. NATURELLEMENT, IL PREND LA PLACE D'EDWARD FURLONG POUR INCARNER JOHN CONNOR, LE LEADER DE L'OPPOSITION AUX MACHINES À LA PSYCHOLOGIE TROUBLE.

À propos de son personnage

L'histoire se déroule de nos jours, dix ans après les événements du premier épisode. John Connor mène une vie assez solitaire et isolée, de manière complètement paranoïaque quant à la fin du monde annoncée. Il vit assez mal le rôle de sauveur de l'humanité qui lui a été imposé et le ressent plus comme un poids, une malédiction, qu'autre chose. Je suis intéressé par les rôles intenses comme dans **Bully** et donc **Terminator 3**. Ce type de rôles présente des opportunités de jeu très intéressantes et d'ailleurs, depuis mon adolescence, on ne me caste quasiment que pour ce type de personnages un peu tarés. Ce n'est pas seulement ce que je veux faire dans ma carrière mais disons que j'ai l'impression que c'est avec ces rôles-là que j'exprime le mieux mon jeu d'acteur. Et il y a clairement une connexion entre mes personnages de **Comportements troublants** ou **Bully** et celui que j'incarne dans **Terminator 3**. Il y a cette scène où je menace de me suicider si le Terminator ne m'aide pas à enrayer la fin du monde et c'est assez intense à jouer. John Connor est un rôle génial à interpréter, surtout dans le genre anti-héros puisqu'il n'est pas habituel de trouver des personnages aussi précis et troubles dans un film de cette taille.

À propos du réalisateur

Jonathan Mostow m'a beaucoup aidé à travailler mon personnage, et j'ai revu et analysé **Terminator 2**, où la base du personnage était très clairement établie. Il faut d'ailleurs reconnaître que Jonathan a été plus concerné sur ce film par les liens entre les personnages et la psychologie de ceux-ci que par les effets spéciaux pyrotechniques. Il a parfaitement compris, en tant que fan de la saga d'ailleurs, que c'est ce qui a tant plu aux spectateurs dans les deux premiers films. C'est normal : on ne peut pas réussir un film si les scènes d'action ne sont pas intrinsèquement liées à des émotions humaines et identifiables par le public. Dans le cas contraire, **Terminator 3** aurait sûrement donné un blockbuster fadasse de plus, du genre de ceux que les spectateurs oublient très vite. Et pour tout vous dire, je pense que c'était l'intention de départ de John, puisque c'est lui qui a insisté pour qu'on m'engage sur le film. Et on ne peut pas dire qu'à la base, j'en imposais particulièrement en action-star...

Propos recueillis et traduits par Stéphane MOÏSSAKIS

INTERVIEW JOHN D. BRANCATO - CO-SCÉNARISTE

CORMAN CONNECTION

FORMÉ, COMME JAMES CAMERON, À L'ÉCOLE CORMAN, JOHN D. BRANCATO A DÉJÀ COLLABORÉ AVEC MOSTOW SUR LE PREMIER FILM DE CELUI-CI, **FLIGHT OF THE BLACK ANGEL**. ACTUELLEMENT EN TRAIN DE PEAUFINER LE SCRIPT DU **CATWOMAN** DE PITOF, IL NOUS PARLE DE SON EXPÉRIENCE SUR **TERMINATOR 3**.

Pouvez-vous nous parler de* MindWarp, *votre premier script (co-écrit par son alter ego, Michael Ferris, en 1991). Généralement, ce genre de travail est déterminant dans la carrière d'un auteur.

En fait, il ne s'agit pas du premier script que j'ai écrit avec Michael. **MindWarp** est le premier script pour lequel nous ayons été crédités sous nos vrais noms. Avant cela, nous écrivions sous le pseudonyme de Henri Dominic. Voilà, maintenant vous savez qui se cache derrière le scénario de **The Unborn**, **Severed Ties**, **Watchers II** et **The Flight of Black Angel** (rires). Évidemment, tous nos premiers scripts étaient des commandes pour des films fantastiques à petit budget. Cela nous a permis de mieux cerner les techniques d'écriture pour le cinéma et d'affirmer un style. Et puis il fallait aussi se plier aux contingences de la production. **MindWarp** est le premier scénario portant le fruit de toutes nos expériences antérieures.

Parlez-nous de* The Game. *Le film est sorti en 1997, mais je crois qu'il s'agit d'un projet développé à la même époque que* MindWarp *?

C'est exact. Le premier jet date de 1991. À l'époque, nous travaillions principalement pour Roger Corman. Mais il a fallu attendre six ans, quand David Fincher a lu et aimé le scénario, pour que la production commence. **The Game** fut notre premier projet hollywoodien.

La franchise* Terminator *semble indissociable du nom de Roger Corman. Que retenez-vous de votre passage dans sa firme ?

La principale chose que Roger Corman m'ait appris, c'est de ne jamais perdre de temps sur un film. Il vaut mieux faire les choses plutôt que d'en discuter. D'une certaine manière, je crois que c'est une leçon aussi importante pour un scénariste que pour un metteur en scène. Si on a le budget, il faut filmer l'explosion, pas seulement l'évoquer. Le cinéma n'est pas le meilleur média pour faire des démonstrations, de la philosophie ou encore de l'abstraction. Il s'agit d'avoir du rythme et de maintenir l'intérêt du public à un haut niveau.

La genèse de* T3 *s'apparente à un vrai parcours du combattant.

C'est vrai. John (Mostow) fut contacté pour travailler sur la base du script rédigé par Tedi Sarafian car nous avions collaboré ensemble au début de nos carrières respectives (**The Flight of Black Angel**). Il nous a donc envoyés une copie du scénario, en nous signalant qu'il ne lui semblait pas adéquat pour prolonger la saga. Nous avons donc décidé de tout réécrire. Il nous a semblé logique de nous intéresser particulièrement au personnage de John Connor. Sa mère lui a révélé il y a dix ans qu'il serait le sauveur de l'humanité. Il fallait savoir comment ce genre d'idée évolue dans la tête du héros, à quoi elle le conduit, et surtout comment il réagit quand arrive l'heure H. Deux options s'offraient à nous : faire de John un entrepreneur surdoué et millionnaire, ou un gars génial mais mal dans sa peau. Ce dernier concept nous a séduit et nous a semblé le plus adapté à la série.

Ci-dessus:
La TerminatriX transforme son bras droit en lance-flamme. Les pompiers vont avoir du taf !

Page ci-contre :
Le T-800 partiellement défiguré au terme d'un combat et la Terminatrix sous son vrai jour.

Du script de Tedi Sarafian, vous avez quand même conservé la Terminatrice ?

Certes. Mais elle pouvait se rendre invisible et toute une partie de l'intrigue se développait autour de la sexualité des robots. Si cela vous intéresse, ce script est disponible sur Internet. Quand vous aurez vu notre film, vous comprendrez que nos intentions sont très différentes de celles de Tedi Sarafian.

Michael Ferris est votre meilleur ami depuis 25 ans. Je suppose que vous devez avoir une routine de travail bien établie ?

Pas tant que cela. La seule chose qui soit systématique, c'est que notre collaboration prend toujours la tournure d'une discussion sur ce que devrait être le film. Ensuite, nous nous enfermons chacun de notre côté et nous écrivons. Les idées jaillissent et nous les mettons en commun. Toutefois, même si nous travaillions ensemble sur tous les aspects d'un script, je peux dire aujourd'hui que Mike a un meilleur feeling que moi en ce qui concerne les dialogues, alors que je suis le plus visuel des deux.

PABLO HELMAN SUPERVISEUR DES EFFETS SPÉCIAUX VISUELS POUR ILM

LE CHAOS STRUCTURÉ

DU PLUS DISCRET (THE PLEDGE) AU PLUS VOYANT (L'ATTAQUE DES CLONES), LE TRAVAIL DE PABLO HELMAN CONTIENT CE QU'ILM A FAIT DE MIEUX CES DERNIÈRES ANNÉES. LOGIQUEMENT, IL PREND DU GALON EN DEVENANT SUPERVISEUR POUR T3.

J'imagine que pour quelqu'un comme vous, travailler sur un film de cette série est un rêve...

Oui, c'est indéniable, même s'il serait stupide d'attendre que ce film ait le même impact sur l'industrie que **T2**. **T2** a été réalisé il y a plus de dix ans. Entre-temps, les effets spéciaux visuels ont beaucoup changé et le public a évolué. Sur **T2**, ILM avait fait quelque chose comme 47 plans truqués. Sur **T3**, nous en avons plus de 500. Ce n'est même pas comparable. Maintenant, les effets visuels de **T3** vont être très surprenants. Nous avons quand même passé entre six et sept mois sur les seuls développements de logiciels, en nous attachant tout particulièrement à la simulation de liquide par ordinateur. Et je suis fier d'annoncer que nous sommes parvenus à des rendus totalement inédits. Et puis, nous avons aussi contribué à l'avancée des doubles numériques d'acteurs...

Ce qui est la grande gageure actuelle du numérique...

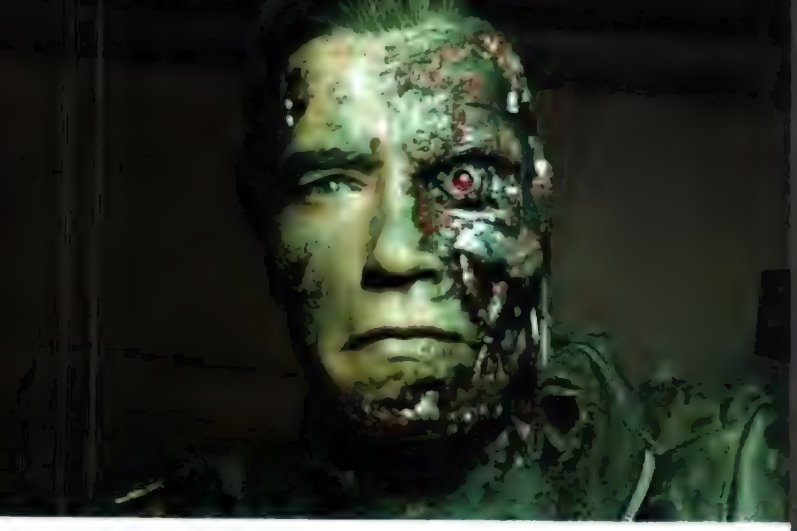
Oui, de ce point de vue-là, nous vivons une période enthousiasmante et nous apportons notre pierre à l'édifice avec **T3**. Je pense d'ailleurs que la doublure d'Arnold fonctionne bien mieux que celle de Kristanna. Il faut savoir en effet que plus votre doublure numérique possède d'imperfections, et plus le résultat final sera convaincant. Or, Kristanna a un visage très fin et soyeux.

Mostow ne semble pas faire partie de ces réalisateurs qui prônent le tout numérique...

Oui, c'est vrai. Nous avons utilisé toute la palette des effets spéciaux visuels sur **T3** : des miniatures, de la synthèse 2D et 3D, des environnements virtuels, des mattes-paintings, des simulations de fluides, des gestions de particules. Mais même si Jonathan n'est pas un adepte du 100 % numérique, certains plans, comme les quatre qui concluent la course poursuite en camionnette, sont entièrement réalisés en synthèse.

Qu'en est-il de la guerre du futur ?

C'est une des grandes icônes de la franchise et nous avons donc observé en détail ce qui avait été fait dans les deux premiers films. Ces séquences sont de bons exemples du mélange des techniques de **T3**. Prenons le plan qui débute sous l'océan, pour s'élever au-dessus des vagues afin de révéler un paysage post-apocalyptique. Les crânes humains étaient des miniatures en perspective forcée, un truc écul déjà utilisé sur le premier **Terminator**. L'eau et les vaisseaux sont, eux, entièrement en images de synthèse. Le panorama qui s'étend au loin est un matte painting numérique, agrémenté de quelques buildings miniatures et de flammes filmées sur fond noir. Enfin, il y a une douzaine de T-800 animés en synthèse 3D.



ALLEN HALL SUPERVISEUR DES EFFETS SPÉCIAUX PHYSIQUES

J'avais déjà travaillé avec Jonathan sur **U-571** et non seulement c'est un mec brillant, mais en plus, nous partageons les mêmes goûts. En l'occurrence, on en a un peu marre du tout numérique. On préfère le look des bons vieux effets spéciaux physiques à l'ancienne.

Je suis arrivé sur **T3** très tôt, en août 2001 si mes souvenirs sont bons. On a eu le temps de faire des centaines de tests avant le tournage. Sur un **Terminator**, un superviseur des effets spéciaux physiques doit se frotter à tout type d'effets. C'est à la fois compliqué et enthousiasmant.

Notre plus gros travail a résidé dans la poursuite avec le camion-grue, qui nous a demandé à elle seule trois mois de tournage ! Nous avons fait beaucoup de recherches. Par exemple, nous avons mis au point une cabine téléphonique en fibre de verre, qu'un cascadeur pouvait traverser sans danger. Sur cette scène comme sur les autres, nous avons abordé les effets spéciaux comme s'il s'agissait d'un film réaliste. Par exemple, nous nous sommes demandés quelles incidences physiques sur l'environnement pouvait avoir le voyage temporel. J'ai donc mis au point des effets à base de machines à fumée et de ventilateurs, pour mieux les ancrer dans la réalité. Enfin, si j'ose dire...

Propos recueillis, traduits et mis en forme par J.D.

Comment écrivez-vous les scènes d'action, surtout quand elles sont aussi nombreuses que dans* T3 *?

Notre principale préoccupation était qu'aucune de nos scènes d'action ne soit gratuite. Nous mettions un point d'honneur à ce que s'y noue un enjeu dramatique, ou à ce que s'y révèle quelque chose d'important concernant les personnages. Chaque scène d'action est donc une chorégraphie contenant des informations inédites. Cette trame narrative n'a pas beaucoup évolué. Par contre, l'aspect visuel des scènes a longuement été discuté avec Jonathan Mostow, en fonction des lieux de tournage, du matériel disponible, des décors... Certaines modifications ont même été effectuées en plateau. Nous avons beaucoup réécrit les scènes d'action en cours de tournage, car, si le résultat final de chaque scène était inamovible, la manière d'y parvenir était flexible.

Quand avez-vous commencé à rédiger le script de* Terminator 3 *?

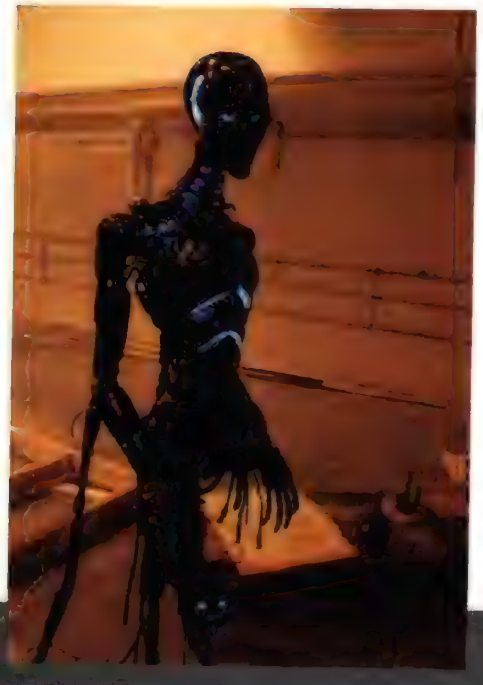
Je vois, vous voulez savoir si c'était avant la sortie de **Matrix** ou après. C'était bien après, en mars 2001. Il est vrai que **Matrix Reloaded** et tous ses développements se sont beaucoup rapprochés de **Terminator**, tandis que **Matrix** posait seulement la question du réel et de l'artificiel. Mais nous n'avons pas été influencé par **Matrix**, alors que je crois que **Terminator** fut une grande source d'inspiration pour les frères Wachowski. Ils semblent revenus à une logique d'affrontement hommes-machines. Reste à savoir ce que le duel **Terminator 3**/**Matrix Reloaded** donnera en salles (rires). La grande différence entre **Reloaded** et **T3**, c'est que si l'on ne savait pas que c'est la même équipe qui a réalisé **Reloaded**, on pourrait en douter. Au contraire, notre objectif était de faire croire aux gens que depuis **T2**, rien n'avait changé.

Mais il y a bien des changements, des prises de position par rapport à* T1 *et* T2 *?

Je vous en laisse la surprise. Mais, fondamentalement, **T1** avait été écrit en fonction des effets spéciaux dont les développements spectaculaires débutaient à peine. Dans **T2**, il était encore question de mettre en valeur le Terminator en métal liquide. Nous n'avons pas eu ce genre de contrainte. La progression des SFX permet aujourd'hui de tout réaliser. Je pense que notre scénario y a gagné en richesse. Par exemple, dans **T1**, Arnold incarnait le Mal à l'état pur. Dans **T2**, il était le sauveur de l'humanité. Dans **T3**, il est... imprévisible !

Avez-vous été en contact avec James Cameron ?

Non, pas du tout. Et c'est dommage. Mais il semble qu'il se soit complètement désintéressé de la saga, ou en tout cas de **T3**. Personnellement, je trouve cela très étonnant, car il a porté le projet en lui pendant beaucoup d'années et semblait y avoir projeté des choses très personnelles. Ça m'a donné l'impression qu'il abandonnait son bébé. D'une certaine manière, c'était assez frustrant. Son aide ou son avis auraient été très bien accueillis.



Bien connaître Jonathan Mostow a dû vous aider à mieux cerner ses objectifs et, par conséquent, les vôtres ?

C'est certain. Mais cela nous a surtout permis d'être impliqués sur le film jusqu'à la fin. Notre premier draft aurait coûté 20 fois le budget du film (rires). Mais comme Jonathan est particulièrement doué lors de la phase de montage, cela ne lui faisait pas peur. On savait qu'il serait capable de composer **T3** en en conservant tous les éléments forts, en dépit des multiples coupures. En fait, on avait comme objectif commun de partir du plus gros « truc » possible et de parvenir à en conserver toute l'essence. Ça donne un film rythmé, dense et énergique.

Et* Terminator 4 *?

Tout est possible, ça dépend essentiellement de l'accueil du public. Mais comme la fin de **T3** est la partie du film qui me plaît le plus, je ne vous cache pas que j'ai une petite idée de la manière dont la saga pourrait se poursuivre.

Propos recueillis et traduits par Bertrand ROUGIER

Avez-vous utilisé les miniatures construites par Fantasy II pour les machines de guerre futuristes ?

Non, mais nous sommes allés dans leurs locaux pour prendre leurs maquettes en photo et les observer dans le détail. Nous avons aussi créé un nouveau véhicule, plus petit, que vous verrez dans une séquence très étonnante. Ces véhicules ont été la source de bien des soucis, parce qu'ils sont filmés de très près dans certains plans. Il fallait donc que leur surface soit extrêmement détaillée.

Vous avez changé le look des voyages temporels, n'est-ce pas ?

Non, ce n'est pas tout à fait vrai. Si vous revoyez attentivement les deux premiers films, vous constaterez que nous n'avons jamais vraiment bien vu ces voyages temporels. On assistait à leur fin, c'est tout. Ensuite, nous avions un problème avec le look un peu trop plat de ces voyages.

Et pour cause : ils avaient été réalisés en animation traditionnelle...

Alors que nous pouvions utiliser l'image de synthèse. On ne s'est donc pas privé : nous avons bougé la caméra autour des bulles pour les dévoiler sous toutes les coutures. Ces voyages temporels sont aussi représentatifs d'un problème que nous avons dû affronter sur la presque totalité des SPFX de **T3**. En effet, le souvenir que le public a des trucages des deux premiers films est en réalité bien supérieur à la réalité. Nous étions donc toujours sur la corde raide. Si nous respections à la lettre ces effets, le public aurait trouvé le rendu ringard. Et si nous les avions trop modifiés, nous aurions été accusés de trahison.

Parlez-nous de la cohabitation entre vos effets et ceux du Stan Winston Studio...

Déjà, nous avons scanné Arnold et Kristanna et nous avons partagé ces données avec le Stan Winston Studio, afin que nous travaillions tous à partir du même matériau. Ensuite, nous avons commandé au SWS des mannequins que nous emmenions sur le plateau pour avoir des références. Nous avons tenté des choses étonnantes en mélangeant les prises de vue avec Arnold et notre T-800 numérique...

Car les ando-squelettes des T-800 sont aujourd'hui en synthèse...

Bien entendu, puisqu'animer un T-800 en synthèse est ce que nous rêvions tous de faire depuis des lustres. Nous avons essayé de leur conférer le look saccadé de l'image par image et des poupées animatroniques, les techniques utilisées dans les deux premiers films. Vous verrez d'ailleurs qu'il est impossible de différencier les T-800 numériques de leurs homologues animatroniques.

Finalement, quel a été votre plus grand défi sur* T3 *?

C'est très simple à expliquer : le coup de maître de **Terminator** reposait sur un ando-squelette réalisé en animatronique et image par image. Celui de **T2** se basait sur un androïde liquide réalisé en synthèse. Dans **T3**, nous mélangeons les deux gageures ! Notre plus grand défi a en effet consisté à passer, dans un seul plan continu, d'un cyborg à un visage liquide pour conclure sur Kristanna. Certains de ces plans nous ont demandé six mois de travail ! Mais le jeu en valait la chandelle : c'est un régal pour les yeux.

Propos recueillis et traduits par Julien DUPUY

HULK
DE ANG LEE

Le moins que l'on puisse dire, c'est que le HULK de ang lee ne fait pas l'unanimité. sans générer des appréciations totalement divergentes, le film a tout de même suscité de bonnes discussions à la rédac. Du coup, on vous fait le coup du pour et du contre. après, à vous de vous faire votre propre idée...

FEU VERT FEU ROUGE

POUR : LE GRAND CARNAVAL

Disons-le tout net : le **Hulk** de Ang Lee n'appartient pas au camp des réussites définitives et incontestables, loin de là. Et pourtant, ce que vous allez voir relève définitivement du jamais vu, du spectacle totalement inédit. Pour vous donner une petite idée, **Hulk** se présente sous la forme d'un film d'action psychanalytique teinté de comic book, de théâtre antique et moderne, et de « pop art ». Bref, un film-mutant, une véritable monstruosité, une excroissance cinématographique aux accents à la fois fulgurants et bordéliques. Franchement, on pressentait que **Hulk** allait nous révéler un Ang Lee inattendu mais pas à ce point-là. Et à ce titre, le tour de passe-passe le plus époustouflant du film réside dans le fait que le réalisateur de **Raison et sentiments** ait totalement réussi ses scènes d'action, pour finalement aborder le versant psychologique de manière bien souvent assez pataude. Un parti pris comme celui du split-screen va en faire râler certains : omniprésent, parfaitement utilisé dans certaines scènes de dialogues ou d'action, cette figure de style vient pourtant parfois amoindrir l'impact d'autres séquences. Mais en soi, cet effet facilement identifiable (et donc aisément critiquable) nous montre Ang Lee tel qu'il apparaît au travers de son film : sans masques, à découvert et prêt à tout. À plusieurs reprises, on se pince pour se persuader qu'on est pas en train d'halluciner devant ce qui défile à l'écran, tellement Lee se comporte en funambule, marchant en équilibre sur un fil instable tendu entre le sublime et le ridicule. La mort violente d'un personnage traitée comme une vignette de Roy Lichtenstein, le dialogue final entre le père et le fils, sorti tout droit d'une pièce d'Antonin Artaud, les 20 dernières minutes du métrage... Toutes ces séquences totalement barrées, mais ratées, font ouvertement basculer **Hulk** du côté de l'œuvre maladroite et incontrôlable. Ces ruptures de ton improbables constituent le principal défaut du film, empêchant de laisser s'épanouir la charge émotionnelle de l'intrigue. Pourtant, alors que le spectateur reste interdit devant

ces partis pris douteux. Ang Lee réussit le tour de force de le ramener à lui régulièrement, en lui envoyant dans les mirettes des scènes énormes. Et ce n'est pas un hasard si ces scènes mettent en scène le monstre. Hulk désarmé devant la fragilité et la beauté de Betty, Hulk laissant exploser sa rage face aux militaires, Hulk, grisé par l'étendu de sa puissance, en train de survoler le Grand Canyon, l'une des plus belles séquences de transformation jamais vues sur un écran... Autant de morceaux d'anthologie, où Lee s'autorise à nouveau des idées complètement folles (le lancer de tank, le désamorçage d'un missile avec les dents, la scène de l'avion) mais qui, cette fois-ci, emportent l'adhésion de par l'identification fusionnelle du cinéaste à son personnage, identification rendue possible par des effets spéciaux carrément révolutionnaires (n'écoutez pas les grabataires qui disent que le monstre ressemble à un bout de chewing-gum, ce sont les mêmes qui trouvaient, à l'époque, les monstres de Harryhausen trop « carton-pâte »...). Des instants furieux et audacieux qui montrent que le réalisateur aime profondément son monstre et n'oublie jamais de faire exploser à l'écran toute la gamme de ses pouvoirs : bref, Lee a toujours gardé à l'esprit qu'il faisait un film de super-héros et un film de monstre. En cela, **Hulk** apparaît alors comme un film profondément franc et rare, l'inverse d'un film de petit malin, et même si l'ensemble est entaché par les interférences déjà évoquées, on ne peut que louer le courage (presque inconscient) et l'implication totale de Lee dans son projet (1). À l'arrivée, à l'image de son personnage principal, **Hulk** est bel et bien un film aussi coulu et rentré dans le lard que déroutant et malhabile. En tout cas, quelque chose de dix fois plus audacieux et de beaucoup moins lisse qu'un **X-Men 2**.

Arnaud BORDAS

(1) Il est même allé jusqu'à servir de doublure du monstre, lors des séances de « motion capture » pour la scène du tank.

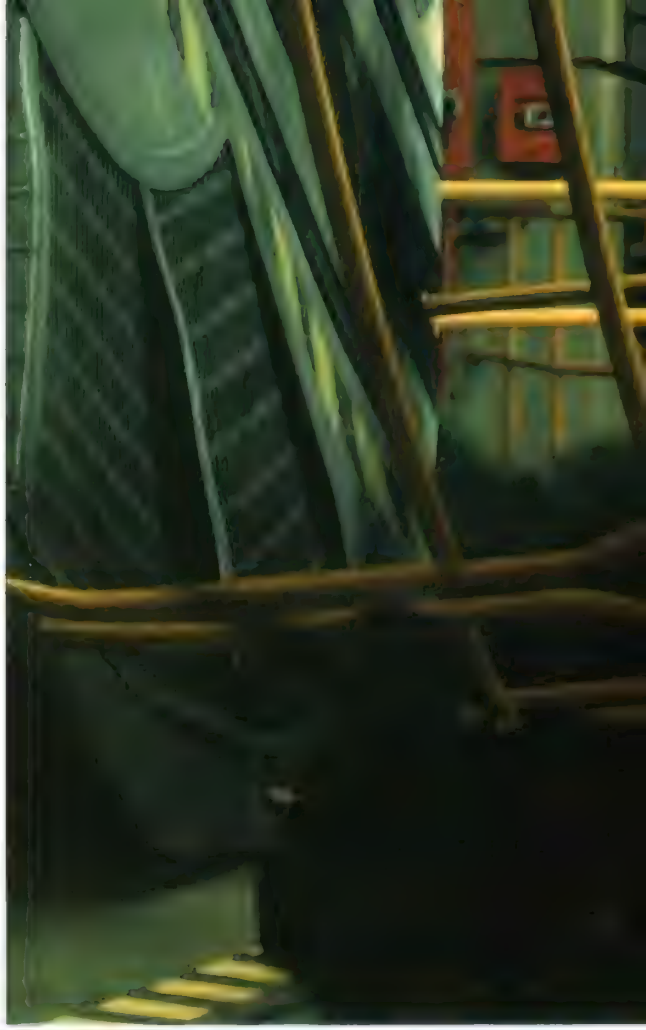
Ci-dessus :
Hulk, le monstre mythique de la Marvel vu par Ang Lee, dans une pose bien énervée et fidèle à l'esprit hargneux du personnage originel.

CONTRE : LE VERT DANS LE FRUIT

Si l'on peut abhorrer au plus haut point la façon dont Ang Lee a interprété une BD qui, bien au-delà de ses allégories shakespearo-nietzschéennes de mes deux, était avant tout un condensé de furie barbare et d'ironie mordante, cela ne veut pas dire que l'on est incapable de reconnaître les (rares) réussites du film. Aussi, avant de s'aventurer dans une déstructuration à la mesure de l'édulcoration débilitante du projet, rendons à Banner ce qui lui appartient, histoire de donner des cartouches à l'ami Bordas, dont on se demande encore s'il n'a pas été le seul à avoir fumé la moquette pendant la projection *(ouais, moi je me contente de la fumer, je ne l'injecte pas en intraveineuse, la moquette… – ndAB)*.

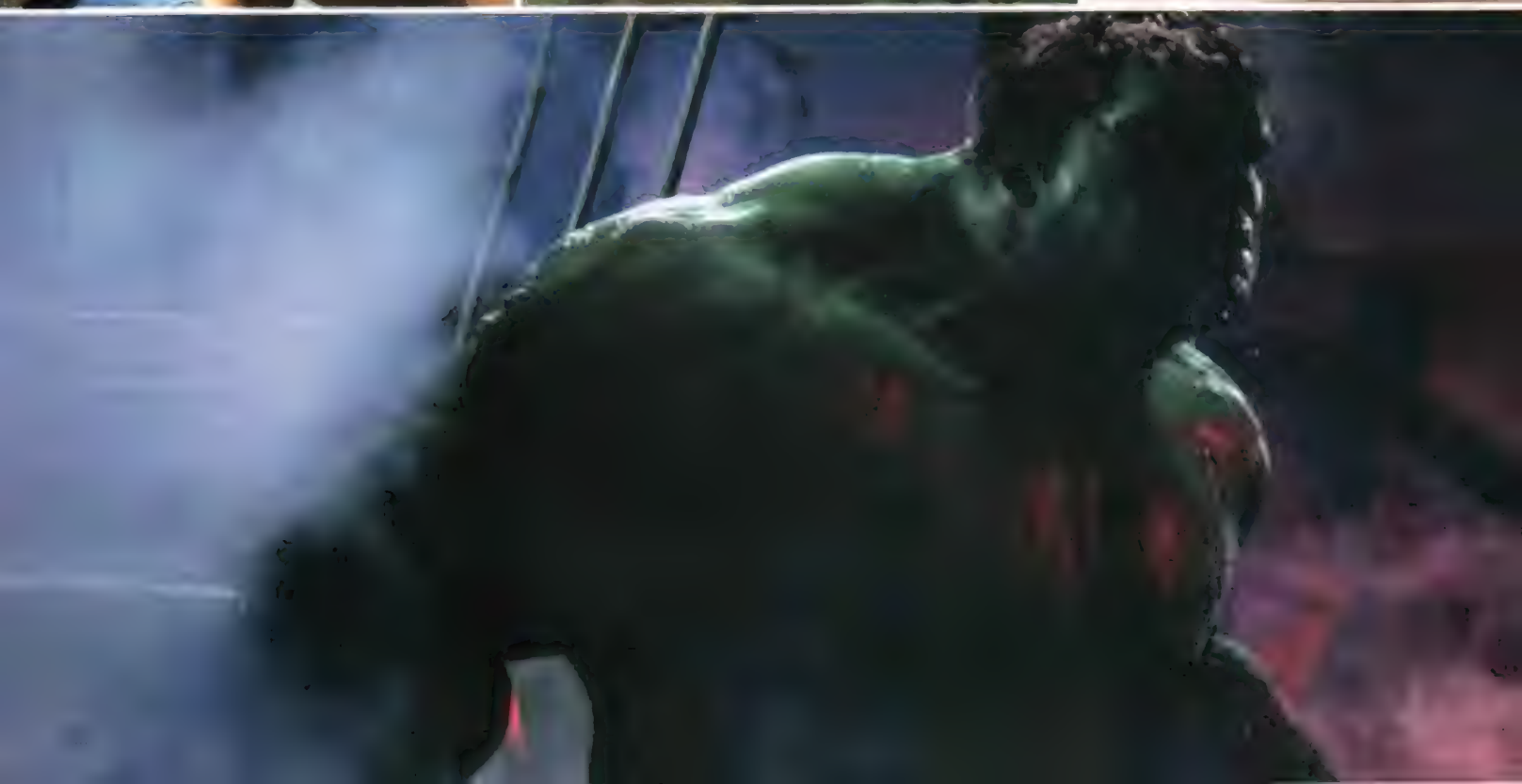
Non, **Hulk** n'est pas la pire bouse de l'année, même s'il faut reconnaître qu'en face de **Daredevil**, **En sursis** ou **2 Fast 2 Furious**, cette assertion a une valeur toute relative. On peut même affirmer qu'il réussit là où nous pensions qu'il allait se planter (l'inverse étant, bien sûr, tout aussi vrai). Alors que les opprobres allaient bon train quant à la numérisation du géant vert, ce sont les SPFX et les scènes d'action qui, contre toute attente, s'en sortent avec les honneurs. Non seulement Hulk est irréprochable mais encore ses prestations « héroïques » face à trois clébards mutants ou quelques hélicos en synthèse, sont totalement dans l'esprit du comics, bénéficiant d'une réelle dynamique de mise en scène.

Le hic, c'est que ces deux (et uniques) séquences trippantes sont noyées dans 2 h 20 de bouillie molle et indigeste, où se mêlent symbolique de bazar, expérimentations visuelles douteuses et choix scénaristiques ineptes. Ang Lee voulait que Hulk soit la star du film et que le résultat se pose comme une fusion audacieuse entre la pop culture et la tragédie grecque. Si l'on ne remettra



Ci-contre, à droite : Hulk s'échappe du labo où l'armée le retenait prisonnier. Notez la taille du soldat !

Ci-dessous : Malgré le soutien de sa bien aimée Betty (Jennifer Connelly), Bruce Banner (Eric Bana) n'arrivera pas à contrôler la bête qui sommeille en lui, un alter ego ivre de rage et de liberté.



pas en cause sa sincérité, force est de reconnaître qu'il échoue lamentablement sur les deux tableaux. Il faut ainsi attendre 40 minutes d'exposition lente et bavarde avant de voir débarquer le géant vert. 40 minutes, où, navrés, on assiste, en vrac, au générique le plus moche jamais réalisé, à une exposition aux rayons Gamma digne de la série télé (une mini explosion verte fluo sur fond noir… plus Z, tu meurs !), à des interprétations lamentables de la part de Connelly et Bana, mais surtout à une succession de scènes si didactiques et redondantes qu'une fois Banner transformé, on est déjà en train de roupiller sec !

Mais le reste est à l'avenant, plombé par deux ratages majeurs. Tout d'abord un scénario bancal, qui aurait mérité d'être sacrement élagué, tant dans sa structure (Talbot alourdit d'autant plus le film qu'on ne sait jamais s'il est censé servir un hypothétique triangle amoureux ou une confrontation ultime) que dans ses dialogues (voir l'horripilant monologue final de Nolte, façon « actor's studio » du pauvre). Un scénario qui n'a d'ailleurs jamais compris, en termes symboliques, la limite dangereuse entre finesse et ridicule. Banner trouvant Hulk dans son placard ou se tapant la sempiternelle dualité du miroir, fait mal à tous ceux qui attendaient de Lee l'intelligence psychologique d'un **Ice Storm**. Ensuite, une mise en scène aux aberrations visuelles permanentes. Entre ces plans psychédéliques de mollusques dans le désert et ce maelström numérique sans queue ni tête qu'est censé être le père de Hulk (je défie quiconque de comprendre ce qui se passe à l'écran dans la scène finale !), entre le split screen tout pourri (faussement déférent envers le comics, jamais utile, et visiblement trafiqué par la prod) et le grotesque de certains choix (la mort figée de l'un des protagonistes), on a du mal à garder son calme ! Non, décidément, la colère qui aurait dû être sur l'écran a éclaté dans la salle. Voilà sans doute la plus grande réussite de Hulk : rendre ses fans verts de rage !

Yannick « Bring me Hellboy ! » DAHAN

THE HULK. USA. 2003. RÉAL.: ANG LEE. SCÉN.: JOHN TURMAN, MICHAEL FRANCE ET JAMES SCHAMUS, D'APRÈS LES PERSONNAGES CRÉÉS PAR STAN LEE ET JACK KIRBY. DIR. PHOT.: FREDERICK ELMES. MUS.: DANNY ELFMAN. PROD.: JAMES SCHAMUS, LARRY FRANCO, GALE ANNE HURD ET AVI ARAD POUR UNIVERSAL PICTURES, MARVEL ENTERPRISES, VALHALLA MOTION PICTURES ET GOOD MACHINE. INT.: ERIC BANA, JENNIFER CONNELLY, SAM ELLIOTT, JOSH LUCAS, NICK NOLTE, PAUL KERSEY, CARA BUONO… DUR.: 2H20. DIST.: UIP. SORTIE LE 2 JUILLET 2003.

EFFETS SPÉCIAUX

LA FABRICATION DU GÉANT VERT

Les effets spéciaux de Hulk ont été supervisés chez ILM par une légende du métier : Dennis Muren. Ce dernier a d'ailleurs abandonné le poste de superviseur sur **L'Attaque des clones**, et a décliné bien d'autres propositions (on ne l'avait pas vu depuis **A.I.**) pour créer un humain photo-réaliste. Son but était simple : parvenir avec Hulk à l'equivalent humanoïde des dinosaures numériques de **Jurassic Park**. Et contrairement au Gollum de Weta, ILM n'a employé la capture de mouvement qu'en guise de référent, et non comme base de travail. Hulk est donc de A à Z une création entièrement synthétique issue des ordinateurs d'ILM. Un beau galop d'essai avant le long-métrage en 3D que prépare la firme. Voici un exemple des différentes étapes à suivre pour obtenir un géant vert numérique convaincant.

Julien DUPUY

1/ Une fois que l'animation est bloquée (avec notamment le logiciel Cari, datant de **Cœur de dragon** et également mis au point par Pixar), un premier rendu est calculé : il s'agit de définir les zones éclairées sur le personnage. D'où une image très contrastée.

2/ La couleur de la peau du personnage est ensuite rendue par les logiciels d'ILM.

3/ Le personnage est également sali : le placement du sable et de la poussière est alors calculé.

4/ Rendu de l'effet Fresnel : cette fois, c'est le comportement de la lumière sur la peau qui est étudié.

5/ Le comportement de la lumière est ensuite calculé uniquement pour les cheveux du personnage.

6 et 7/ La réfraction de la lumière ambiante sur le personnage est rendue. Logiquement, les zones de grande pilosité (la barbe et les cheveux) ne réfléchissent que très peu la lumière.

8 / Cette fois, ce sont toutes les irrégularités de la peau (cicatrices, aspérités), y compris les éléments sous-cutanés (veines) qui sont calculés.

9 et 10/ La sueur de Hulk joue aussi un rôle déterminant dans le comportement de la lumière sur son corps : des effets réfléchissants sont alors ajoutés, ainsi que le parcours de la sueur sur ses muscles.

11 et 12/ Hulk est alors entièrement rendu et peut être incrusté dans la pelure du désert.

À LA POURSUITE

Pour nombre d'entre vous, Hulk fait partie du patrimoine culturel du fantastique. Berçés par des dessins animés aux graphismes sommaires ou une série TV devenue culte, vous avez sans doute une vision assez monolithique de Hulk. Et pourtant, le géant vert muet de l'écran est en réalité un des personnages les plus complexes et les plus « parlants » de l'univers Marvel...

Haut de page :
Une superbe illustration de Dale Keown pour le crépusculaire *Hulk : The End*, un épisode du comic book qui nous raconte la fin du titan vert, alors qu'il a dépassé les 200 ans d'existence.

Ci-dessous :
La toute première apparition d'un Hulk alors tout gris, sous le pinceau du grand Jack Kirby.

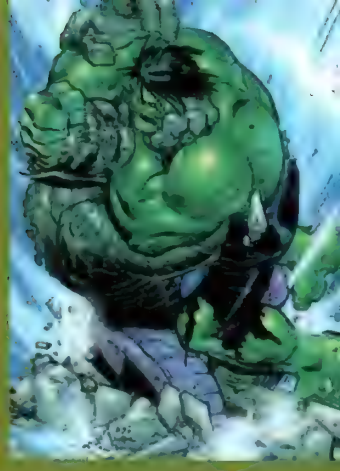
Hulk est un pur produit des années 60. Une période faste pour l'économie américaine. Le début de la décrispation politique avec l'Europe de l'Est et l'avènement de John F. Kennedy. Mais également une période de doutes et de craintes concernant l'avenir. En 1962, la Crise des missiles de Cuba secoue l'opinion et fait planer le risque d'une attaque nucléaire sur les États-Unis. Depuis le largage des bombes américaines sur Hiroshima et Nagasaki, le nucléaire fait peur autant qu'il fascine. Pour Stan Lee, tout ce qui touche à la science est suspect. De manière plus ou moins consciente, la plupart des personnages qu'il a créés à cette époque sont nés d'une exposition à des rayons ou des radiations : Les Quatres fantastiques ont été bombardés de rayons cosmiques, Daredevil a perdu la vue à cause de produits toxiques, une araignée radioactive a donné naissance à Spider-Man, les X-Men sont des mutants dont on suppose (au début) que leurs parents ont été contaminés par de quelconques rayons. Quant à Hulk, il est le produit d'une exposition accidentelle aux terribles rayons gamma. Le fait que tous ces personnages soient des héros permet à Stan Lee de sublimer ses craintes et de fournir un « happy end » à l'histoire. Mais on sent bien que l'auteur cherche à dénoncer les apprentis sorciers qui jouent avec une science qu'ils ne maîtrisent pas vraiment. Cette adéquation entre Lee et son époque est d'autant plus remarquable que la crise de Cuba intervient en octobre 1962 alors que Hulk est apparu en avril... En tendant virtuellement un miroir à la société, Stan Lee va communiquer son audace à ses successeurs. Hulk sera ainsi une des premières séries à évoquer le problème du Sida de manière explicite dans les années 90. Peter David abordera également le problème de la culpabilité perpétuelle de Banner, ou encore le veuvage.

COLÈRE MONSTRE

De la même manière que les animaux actuels sont issus d'une évolution, les créatures qui constituent le bestiaire imaginaire de la BD naissent rarement par génération spontanée. Outre ses racines littéraires et cinématographiques (Dr Jekyll & Mister Hyde, la version Karloff de Frankenstein...), une partie de la maturation qui allait mener à Hulk (celui que vous connaissez) allait être réalisée « en interne » dans les pages de l'éditeur américain Marvel Comics. Il faut dire que de tout temps, chez Marvel, on a bien aimé les monstres. Même au crépuscule des années 30, qui vit la naissance des super-héros en tant que genre, cette société se distinguait de la concurrence par ses créatures étranges. Chez DC, on créait vraiment du « super-héros » avec l'accent sur « super » : Superman ou Batman étaient dans l'ensemble des êtres parfaits qui, s'ils avaient quelques limitations (la kryptonite pour Superman, par exemple), n'avaient pas vraiment de défaut physique ou psychique. Chez la Marvel d'alors, au contraire, le héros était rarement humain au sens strict. Il serait même plus exact de parler d'anti-héros tant les personnages phares de la firme étaient initialement des robots pourchassés par la race humaine, ou des princes de mondes oubliés partant en guerre contre l'humanité. Il faudra l'imminence de l'entrée des USA dans la deuxième guerre mondiale pour que Marvel rentre dans le rang et accouche d'un bellâtre plus « traditionnel » : Captain America. Il n'en reste pas moins qu'historiquement et philosophiquement, Marvel (ou quelque soit le nom qu'a porté la firme ces 65 dernières années) est toujours restée la maison des monstres. En lointain ancêtre du Hulk moderne, Marvel testera ainsi la recette avec The Terror, un homme-monstre doté d'une force surhumaine et constamment furieux à la suite d'une expérience où on lui a injecté du sang de chien enragé !

Par la suite, dans les années 50, quand les super-héros passèrent de mode, Marvel se trouva un nouveau filon en abandonnant masques, capes et super-pouvoirs pour privilégier le terrain de l'horreur et, vous l'aurez deviné, créer une nouvelle farandole de monstres. Les super-héros reviennent ? Pas de problème, Marvel (et son éditeur scénariste emblématique Stan Lee)

DU GÉANT VERT



Ci-dessus :
Hulk en pleine empoignade avec l'un de ses ennemis intimes : L'Abomination.

Ci-dessous :
Une image, signée Mike Deodato Jr., résumant à elle seule toute la richesse picturale et thématique de Hulk.

s'adapte en créant une nouvelle série, Les Quatre Fantastiques, dont le membre le plus charismatique est – bien entendu – un monstre, la Chose. Mais la Chose est déjà une concession faite au genre super-héroïque, dans la mesure où le monstre doit partager la vedette avec trois autres héros, qui sont, eux, physiquement parfaits. Très vite, et sans doute par automatisme après ces années de créations monstrueuses, Lee va jouer avec l'idée d'un monstre d'anticipation qui porte un peu plus la marque de fabrique de la maison Marvel.

LE HULK À POILS BLANCS

Chez Marvel, donc, on aimait les monstres. Mais on avait aussi d'autres recettes « maison ». Comme celle de traîner un nom ou une expression de série en série jusqu'à ce qu'elle rencontre le succès. Martin Goodman, propriétaire de l'entreprise dans ses premières années, imposait donc à ses auteurs d'utiliser jusqu'à la corde des termes qu'il pensait facilement mémorisables. « Marvel » fut le premier de ces « mots-clés », tout comme « Amazing » et, au cas où vous ne l'auriez pas vu venir, « Hulk » faisait partie de ce vocabulaire à répétition. On va voir ainsi au fil des ans les expressions « Hulk » ou « Hulking » promenées d'un concept à l'autre. Parfois, il s'agit d'un éphémère robot, d'un monstre sans lendemain qu'on traite de « Hulk » en usant du terme comme d'un adjectif plus que comme un nom propre. Le proto-Hulk le plus célèbre apparaît dès novembre 1960 (plusieurs mois avant que ce même éditeur lance *Les Quatre Fantastiques*) dans *Journey Into Mystery #62*. Il s'agit d'une colossale créature mais la taille et la force sont les seuls points communs avec le Hulk que nous connaissons aujourd'hui. « The Living Hulk » est en fait un extra-terrestre à fourrure blanche, vêtu de métal, arrivé sur Terre non pas pour la sauver mais pour en prendre le contrôle avec ses pouvoirs mentaux. L'invasion échoue grâce à l'intervention d'un technicien mais l'effet produit par l'épisode a dû être notable car, dès mars 1961, Marvel lui donne une suite (*Journey Into Mystery #66*) où l'alien albinos fait une nouvelle tentative pour s'opposer à l'humanité. Connaissant le fonctionnement interne de Marvel et de Martin Goodman en particulier, on peut dire que c'est à ce moment que germe l'idée de sortir à moyen terme une série qui s'appellera Hulk, quand bien même elle ne mettra pas en scène le même personnage, dans la « logique » des mots à répétition chère à Goodman.

MONSTRES NOCTURNES

En avril 1962, dans *Journey Into Mystery #79*, Stan Lee invente le « Monstre de Minuit », un concept qui, s'il n'aura pas de lendemain, porte déjà en lui un nombre important d'éléments qu'on retrouvera avec le « vrai Hulk », tout en ayant de grandes ressemblances physiques avec la Chose des Fantastiques : le Midnight Monster est un savant qui, par jalousie, s'administre à lui même un sérum qui le transforme en monstre méconnaissable, doté d'une force prodigieuse. L'idée du monstre est d'aller tuer incognito son rival amoureux et la femme qui vient de le rejeter. Rapidement pris en chasse par l'armée, ce prototype de Hulk va donner lieu à des cases qui sont de véritables brouillons des scènes où, plus tard, l'armée américaine s'opposera au géant créé par la bombe Gamma. Mais le Monstre de Minuit n'a aucune morale, aucune qualité attachante, et Stan Lee va donc retravailler son idée quelques semaines plus tard. C'est en mai 1962 que paraît l'épisode 1 de *Hulk*, un mois après le Monstre de Minuit. Et ce Hulk des premiers temps doit beaucoup à la mentalité du Monstre qui l'a précédé dans la mesure où, au moins les premiers mois, il partage le même cynisme et la même défiance envers la race humaine. En fait, on peut dire que dans *Hulk #1*, la principale invention de Stan Lee, ce n'est pas Hulk (vu que, quelque part, c'est un monstre qu'il promenait, sous une forme ou une autre, depuis des années) mais bien Bruce Banner, l'alter ego de la créature qui, dans cette version, n'a pas cherché volontairement à se transformer et essaye au contraire, dans ses moments de lucidité, d'échapper à cette véritable malédiction. Il faut souligner que dans sa phase initiale, Hulk est encore assez différent de celui que nous connaissons tous. À l'origine, Banner dispose d'une identité secrète (l'armée ne réalise pas que le monstre qui terrorise le pays est en fait un de ses principaux savants), se transforme non pas selon ses accès de colère mais la nuit venue. Enfin et surtout, le monstre en lequel Banner se transforme n'est pas le même : le Hulk en question est gris, pas vert (mais la couleur changera vite, pour des questions d'imprimerie) et parle avec éloquence.

Ce n'est pas un gentil idiot (comme il le sera longtemps dans la série) mais un être intelligent, cynique et bien décidé à éliminer tout ce qui se trouve sur son passage.

LE PEAUFINAGE

Le problème, c'est qu'après le succès des *4 Fantastiques*, *Hulk* est le premier gros plantage de la Marvel. Les ventes ne décollent pas et l'éditeur arrête les frais dès le numéro 6. Stan Lee et Jack Kirby vont donc promener leur monstre dans d'autres séries. Puisqu'on ne peut le rendre viable en héros, on va en faire un « mauvais »... Que les héros de l'éditeur (les Fantastiques, les Vengeurs ou Spider-Man) auront bien sûr à cœur d'arrêter. Chacune de ces apparitions est aussi un moyen de changer tel ou tel élément de Hulk, de manière à le « remixer », à en faire un anti-héros plus charismatique. Dès *Hulk #2* par exemple, la couleur grise avait été changée, au bénéfice du vert, mais dans ces années intermédiaires, où Hulk n'a plus sa série, Lee va graduellement oublier l'aspect cynique, intelligent, de la créature pour la faire évoluer vers un monstre bourru, au cœur tendre et au Q.I. d'un enfant de trois ans ! Le monstre qui voulait détruire l'humanité a cédé la place à une sorte de gamin maladroit, pourchassé par une armée américaine qui ne parle que le langage des armes alors qu'elle aurait résolu le problème depuis longtemps si elle avait essayé de comprendre la créature plutôt que de l'abattre. À noter que ce revirement n'est peut-être pas si innocent qu'il y paraît. Entre sa première apparition en 1961 et sa formule de croisière vers la fin des années 60, il y a eu un événement déterminant : le Viet-Nam. Bien que la série aborde très peu le sujet en tant que tel, elle porte cependant les traces d'un revirement graduel de l'opinion publique. En 1961, l'on est encore dans l'ère Kennedy, avec une foi dans l'état qui admet peu la critique. L'armée est héroïque et ne peut se tromper sur les menaces qu'elle affronte. Si, dans les Marvel Comics, l'armée affronte Hulk, c'est que celui-ci doit forcément être un ennemi. Mais arrivé en 1968, le son de cloche est différent : la guerre ne fait plus l'unanimité. L'armée américaine a été vue réprimant des émeutes raciales et se trouve au centre de bien des polémiques. Alors, la roue tourne. Marvel, qui se veut « pop » et s'adresse à la génération des ados (la mention « Pop Comics » fleurie même sur les couvertures de la firme) est le reflet de cette évolution des mentalités. Si Hulk (qui, entre temps, a retrouvé le droit de paraître dans ses propres aventures) est pourchassé par l'armée, c'est sans doute qu'il est sympathique d'une manière ou d'une autre. Et c'est cette défiance envers l'armée qui va continuer d'en faire un héros fort à propos dans les années 70, quand le Viet-Nam tournera à la bérézina, ou encore au moment du scandale du Watergate. De franchement paubarlaire, Hulk est devenu un héros incompris, inconsciemment contestataire.

LES ORIGINES DE HULK SELON MARVEL

Robert Bruce Banner est le fils de Brian et Rebecca Banner. Son père était violent et lui a fait subir de nombreux mauvais traitements. Brian pensait que son père était un monstre et qu'il en était devenu un à son tour. Il pensait ne jamais avoir d'enfant, pour ne pas avoir à devenir cette personne. Brillant étudiant, il se spécialise dans la physique nucléaire. Le stress engendré par ce job l'entraîne à boire et à avoir un comportement déviant. Il provoque un accident après avoir bu un verre de trop. Il remonte cependant la pente et Rebecca tombe enceinte. Brian, pensant toujours qu'il était maudit, s'éloigne de Bruce après sa naissance. Déstabilisé par cet enfant dont il n'avait pas voulu, il passe souvent ses nerfs sur lui. Quelques années plus tard excédée, Rebecca décide de quitter son mari avec Bruce. Brian s'y oppose et tue sa femme, accidentellement. Traumatisé, Bruce se ferme comme une huître et rejette toute forme de sentiments. À l'université, il se passionne pour la physique nucléaire, comme son père. Après avoir obtenu son diplôme, il propose l'idée de la bombe gamma au général Thunderbolt Ross. Une bombe qui détruirait tout mais laisserait les gens en vie... Ross, bien que fasciné, se méfie de Banner. Et il se méfie encore plus du flirt de sa fille Betty avec ledit Banner. Le jour du test de la bombe, tout dérape par la faute de Rick Jones, un adolscent casse-cou qui s'est infiltré sur la base à la suite d'un pari stupide. En essayant de sauver Rick, Bruce est bombardé par les rayons gamma. Le reste fait partie de l'histoire.

BILLETS VERTS

Les années 70 seront véritablement celles de la renaissance commerciale de Hulk. En 1968, *Tales to Astonish*, la revue qui héberge Hulk pendant sa « convalescence », devient officiellement *The Incredible Hulk* dès le n°102. En 1972, Hulk arrive en France dans les pages de la revue *Etranges Aventures* sous l'égide des Éditions Artima. Ironiquement, c'est un format de poche en noir et blanc et il faudra quelque temps avant que les lecteurs ne découvrent les vraies couleurs de l'épiderme vert et du fameux pantalon mauve. C'est dans cette période, que le monstre se lie d'amitié avec certains autres grands délaissés du monde Marvel, comme le Dr Strange ou le Surfeur d'Argent. Marvel finira par les réunir, ensemble (et avec quelques autres), au sein d'un groupe de super-héros appelé les Défenseurs (*Marvel Feature #1*) qui va durer plusieurs années. Hulk y joue le rôle du monstre gentil, mais qui s'énerve grave lorsqu'on touche un cheveu de ses amis. Il lui arrive même de pleurer à l'occasion ! Et lorsqu'il est plus calme, on le voit... jouer à la poupée (en VF dans l'album *Défenseurs #8* d'Artima). C'est une période faste pour la créature, qui va rencontrer de nombreuses « guest stars », en particulier un certain Wolverine dans les n°180-181 (ce sera sa toute première apparition).

Mais le grand événement de la décennie, c'est le transfert sur petit écran du personnage de Hulk, dans la fameuse série avec le culturiste Lou Ferrigno. À l'époque, Marvel avait l'habitude, pour les grands événements, de lancer des magazines grand-format mettant en scène ses plus célèbres comics. Après Conan le Barbare, Spider-Man et Star Wars, ce fut donc au tour de Hulk d'être la vedette, dès 1977, de *Rampaging Hulk*, une revue d'abord en noir & blanc (le succès aidant, elle aura droit à des couleurs) dont les histoires étaient autonomes par rapport à la série régulière. Grâce à la série TV, les comic-books de Hulk sont plus populaires que jamais. Mais Marvel risque de passer à côté du rendez-vous. Alors que le Hulk de la TV est encore plus brute que celui de la BD (celui de l'écran ne sait même pas parler), c'est l'opposé qui arrive dans le comic book au moment où sort le premier téléfilm : ce mois-là, le scénariste a décidé de rendre Hulk intelligent. Grâce à un sortilège, il a récupéré la personnalité de Bruce Banner. Mais conscient du décalage, les scénaristes ramènent au plus vite le Hulk sauvage et pourchassé, fidèle à l'esprit de la série TV. D'ailleurs, puisque ça marche, Marvel lance un « spin-off », un comics qui se veut être ce que ***Super-Jaimie*** est à ***L'Homme qui valait trois milliards*** : Miss Hulk, cousine de Bruce Banner, fait alors son apparition et se voit directement attribuée sa propre série, au cas où une chaîne télévisée voudrait s'y laisser prendre. Peine perdue, à part un vague projet avorté qui aurait vu Brigitte Nielsen endosser le rôle de la sauvage verte (en 1989), la cousine de Hulk ne connaîtra jamais aucune carrière à l'écran.

HULK, OUI... MAIS LEQUEL ?

Dans les années 80, le comics change encore de ton. Débarrassés du carcant de la série et de son thème musical lancinant, les responsables éditoriaux réclament de l'originalité ! Scénariste du moment, Bill Mantlo reprend le Hulk intelligent pendant une vingtaine de numéros (#272-295). Là encore, Marvel décide de ramener le personnage à son incarnation ori-

Une des séries les plus humaines de l'univers des comics.

ginelle de sauvage. Mais Mantlo n'est pas décidé à se laisser imposer des contraintes sans rien dire. Il va pousser le principe du Hulk décérébré à son paroxysme en faisant du personnage un héritier direct des héros de **La Guerre du feu** (dès le n°299), un animal vert simplement mû par l'instinct de survie. Fort heureusement, cette période est temporaire. Mais il ne restera pas longtemps, car en 1986, sous l'impulsion de John Byrne (aux dessins et au scénario), Hulk et Bruce Banner se séparent grâce à la science. La chasse au monstre repart donc de plus belle avec une équipe de choc pour rattraper Hulk : les Hulk-Busters, dirigés par… Bruce Banner, décidé à tuer son ancien alter ego. Comme c'est un peu compliqué, on fera vite machine arrière, avec Hulk et Banner à nouveau fusionnés, à nouveau pourchassés par l'armée.

Là encore, c'est un nouveau scénariste qui va remettre de l'ordre dans la série : Peter David. Arrivé au n°328 pour un court interlude puis définitivement installé au n°330 (avril 1987), David sera l'auteur resté le plus longtemps sur Hulk : 11 ans (jusqu'au n°467). Conscient que le changement d'apparence et de personnalité du monstre constitue un des ressorts de la série, l'auteur va jouer la carte de l'instabilité mentale et émotionnelle de Banner. Dès ses premiers numéros, il réintroduit le Hulk gris, la première version du personnage. Son Hulk possède une intelligence dans la moyenne, mais se distingue par un sens de la morale bien à lui qui l'incite à se jouer d'autrui, à mentir, tricher, piéger. Il finit même par intégrer la pègre sous le nom de Joe Fixit ! Quant à Bruce Banner, il ne disparaît pas dans l'opération, mais se voit contraint de partager sa vie avec Joe Fixit, le Hulk Gris n'apparaissant que la nuit. La série deviendra alors très populaire, grâce aux scénarios à tiroirs de Peter David et aux dessins de Todd McFarlane (futur créateur de *Spawn*).

EX-FAN DES SIXTIES

Le Hulk Gris/Joe Fixit restera dans les parages jusqu'en 1991. À ce moment de l'histoire, Bruce Banner est tiraillé entre ses différentes personnalités. Dans l'espoir de l'aider, son ami Léonard « Doc » Samson lui fait subir une thérapie afin de soigner son déséquilibre. Il en ressort un Hulk nouveau, version idéalisée de Banner : « le Professeur ». QI maximal, force incroyable, très sûr de lui, le Professeur reprend sa place dans la communauté scientifique et dans celle des super-héros.

Mais comme souvent dans les comics, les bonnes choses ont une fin et la malédiction de Hulk revient sous la forme de nouveaux avatars : Le Hulk inversé (*Incredible Hulk* #425), où Hulk doit rester calme sinon il se transforme en un Banner fou furieux qui n'a pas un gramme de force (le monde à l'envers, quoi). Ou encore l'Ultime Hulk sauvage à partir de 1996 (*Incredible Hulk* #446). Durant cette période, Bruce Banner et Hulk sont à nouveau séparés de force : Hulk gardant l'intelligence et la force mais perdant toute notion du Bien ou du Mal. Banner, lui, est expatrié dans un univers parallèle où il doit revivre sa vie et inexorablement redevenir Hulk ! Pas de chance pour lui…

RETOUR AUX SOURCES

Mais suite à des divergences éditoriales, Peter David finit par claquer la porte de cette série dont il est devenu emblématique, non sans avoir écrit un dernier épisode qui se passe dans le futur, une sorte de bilan de la série. Beaucoup de lecteurs fidèles de David font comme lui et abandonnent le titre. En 1998, alors que les ventes sont au plus bas, Marvel tente un redémarrage de la série au numéro un. D'ordinaire, ce subterfuge permet à une série en perte de vitesse de générer un « buzz » suffisant pour redresser la situation. Hélas, l'équipe créative affectée (John Byrne/Ron Garney) et le thème choisi (faire comme l'ancienne série télé) déplaisent fortement aux lecteurs. Tout ce petit monde est débarqué au bout de huit numéros. De numéros bouche-trou en aventures spéciales, le titre flotte pendant encore quatre numéros jusqu'à l'arrivée du scénariste anglais Paul Jenkins. Ce dernier reprend l'intrigue là où Peter David l'avait laissée des années plus tôt, cherchant à résoudre définitivement le problème de crise d'identités que traverse Bruce Banner. Un personnage ressort grandi de cette épreuve : Bruce Banner. Il devient le centre de la série au lieu de n'en être que le second rôle. Bruce Jones, qui succède à Jenkins, en fait son seul héros, Hulk n'apparaissant plus que de manière sporadique. La chasse à l'homme reprend ses droits, mais plus dans le seul but d'éliminer la bête. On nage ici en plein ***X-Files***, avec des complots partout et des agences gouvernementales secrètes à gogo.

ULTIMATE

Enfin, tout comme Spider-Man ou les X-Men, Hulk a aussi été relancé en version « Ultimate » comme membre fondateur des Ultimates (une version moderne des Vengeurs affiliée au S.H.I.E.L.D., une section des services secrets US). Ici, Bruce Banner est un scientifique dont la mission est de recréer le sérum qui a donné ses pouvoirs à Captain America. Mais Banner est un névrosé qui n'arrive pas à stabiliser sa formule. Las, devant l'incrédulité de ses pairs, il décide de leur montrer l'avancement de ses recherches, et s'injecte le sérum. Il devient alors l'incroyable Hulk. Maîtrisé, Banner est mis en quarantaine, mais continue ses expériences. Lorsque l'équipe des Ultimates se forme, elle ne trouve pas d'ennemi à sa mesure. Pensant que le gouvernement coupera les crédits à une section qui ne sert à rien, Banner décide de donner une menace « décente » aux Ultimates : il redevient Hulk et détruit la moitié de New York !

Hulk est définitivement à part dans l'univers des comic-books. Sur le fond, c'est une série incroyablement contemporaine, se réinventant sans cesse. La schizophrénie du héros en fait un feuilleton passionnant dont on ne compte plus les rebondissements. Sur la forme, Hulk est aussi un des rares titres, depuis l'origine, dont le succès repose autant, si ce n'est plus, sur ses scénaristes que ses dessinateurs (pour exemple Herb Trimpe, dessinateur généralement peu apprécié qui resta cependant des années sur la série). L'immense Jack Kirby l'avait bien compris et n'a dessiné que quelques numéros avant de passer la main (même si sa patte a marqué le personnage, il s'est curieusement désintéressé de ce héros nerveux alors que traditionnellement il avait pourtant un faible pour les monstres grande-gueules). Et tous les artistes de talents (en plus de ceux déjà cités parlons de Steve Ditko, Marie et John Severin, Sal Buscema, Dale Keown, Gary Frank, etc.) qui se sont succédés sur le titre savaient que sans d'excellents scénarii, *L'Incroyable Hulk* ne serait qu'une succession de combats de bêtes féroces. A priori basée sur un monstre, la série Hulk regorge d'ellipses et de paraboles qui en font une des séries les plus humaines de l'univers des comics.

Xavier FOURNIER et Fabrice SAPOLSKY

Après avoir été traduit pendant de longues années par Arédit-Artima puis par les éditions Lug-Semic, les aventures de Hulk sont aujourd'hui à nouveau disponibles en France chez Panini Comics (arrêtez quelques temps, la traduction de la série est relancée, sous son propre titre, à la faveur de la sortie du film).

Page de gauche, en bas : Hulk aux prises avec le terrible Homme Absorbant dans *The Incredible Hulk* #59, à paraître cet été aux USA. Un dessin bien énervé du talentueux Leo Fernandez.

Ci-dessous : Magnifique variation autour de la figure imposée de la transformation par Mark Fredrickson.

ABÎMES
DE DAVID TWOHY

Grand film habité et angoissant, malheureusement sabordé par ses distributeurs, ABÎMES vient confirmer, après le coup de poing Pitch Black, tout le bien que l'on pense de David Twohy, un cinéaste qui rend toutes ses lettres de noblesse à la notion d'efficacité. Et du grand B classieux comme ça, on en redemande !

CRISE D'APNÉE

Un gros coup de gueule pour commencer : **Abimes**, titre sous lequel se cache l'excellent **Below**, nouveau film de David Twohy, a bien failli ne jamais sortir en salles chez nous. Tourné depuis plus de deux ans, le film a volontairement été mis en stand-by aux États-Unis par Miramax, la firme productrice, pour d'obscures raisons. Officiellement, de la bouche même de Twohy, – **Abimes** *devait sortir en février 2002, en même temps que* **Rollerball** *et* **Dommage collatéral**, *qui avaient été repoussés à cause des événements du 11 septembre. Pour je ne sais quelle raison, le studio a senti que ces films représentaient des concurrents directs. Rétrospectivement, ce n'était pas le cas. Plus tard,* **K-19** *a également représenté une menace et nous ne pouvions pas concourir contre ce film fourré de stars. Après sa sortie et la déception engendrée par ses résultats au box-office, Dimension a perdu son enthousiasme pour son propre film de sous-marin.* ». Ainsi, le film sort aux USA le 11 octobre 2002 dans une combinaison particulièrement restreinte de 168 salles, ce qui équivaut à un suicide commercial, même pour une production de 30 millions de dollars, chiffre devenu commun à Hollywood. Confortée dans son choix de non-distribution par les malheureux 600 000 dollars amassés aux USA, Miramax aura bloqué la sortie d'**Abîmes** chez nous, envisageant même l'insulte suprême d'en faire un direct-to-video, jusqu'à ce qu'un certain bouche-à-oreille critique, particulièrement favorable au film, ne change la donne. La pratique n'est pas nouvelle, surtout chez cette firme qui préfère passer sous silence ses œuvres ambitieuses (**Heaven** de Scott Reynolds, **Hero** de Zhang Yimou ou encore **Legend of Zu** de Tsui Hark, dont elle possède les droits US) au profit de ses merdiques brouettes à Oscars (**Shakespeare in Love**, **Chicago**) ou encore de ses pseudos films d'horreurs « hype » qui auront plus fait de tort au genre qu'autre chose (**Scream**, **Dracula 2001** et on en passe). Le plus rageant sera finalement de constater que les qualités d'**Abimes** sont également commerciales et que, malgré son casting exempt de stars majeures, le film aurait parfaitement pu se tailler une place sympathique au box-office. Les faux indépendants de Miramax brûlent le

Ci-contre : Claire Paige (Olivia Williams) et un de ses compagnons d'infortune. Deux survivants d'un navire hospitalier britannique qui ont été recueillis par l'équipage de l'USS Tiger Shark.

cinéma commercial ? Bah tiens… Il se trouve surtout qu'**Abîmes** fonctionne, de manière très logique d'ailleurs, sur des principes formellement très classiques, du fait même de son sujet et de l'époque durant laquelle est située l'intrigue. L'approche excessivement franche de David Twohy se trouve ainsi en porte-à-faux avec le « nouveau cinéma » de petits malins amorcé par la firme des frangins Weinstein, et c'est donc le film qui trinque. Miramax, grands amoureux du cinéma devant l'éternel ? Ouais, et mon cul c'est du poulet ???

Sillonnant les mers durant la Seconde Guerre Mondiale, l'USS Tiger Shark recueille les survivants d'un navire hospitalier britannique. Très vite, l'équipage dirigé par le commandant Brice (Bruce Greenwood) prend en grippe les réfugiés, ce qui n'arrange rien puisque des manifestations ectoplasmiques se font entendre et que le haut commandement semblerait porter un lourd secret. Voilà pour le pitch ultra-efficace d'**Abîmes**, qui mélange le film de sous-marin (sous-genre du film de guerre) et le film de maison hantée en une seule et même intrigue. Ce qui aurait pu donner, sous la coupe de son initiateur (Darren Aronofsky, parti faire **Requiem for a Dream**), ce que Miramax en attendait (un horror-movie « hype ») devient ici un film mû par ses intentions premières, de genre donc. Twohy cite énormément le Jacques Tourneur de **La Féline** comme influence principale de son film. La référence est logique, d'une part car le travail d'atmosphère sur **Abîmes** compte pour beaucoup dans l'efficacité directe du film, d'autre part car elle sert de référent direct à l'inconscient des spectateurs concernant les films d'horreur des années 40, décennie où se situe l'action du film. Ainsi, aucune idée exprimée (un yo-yo indiquant l'inclinaison du bateau), aucun mouvement de caméra (un plan séquence en forme de téléphone arabe présentant les coursives du navire), aucun enchaînement de plan (l'équipage attentif à la réaction d'une mine longeant le sous-marin) d'**Abîmes** ne dévie de sa fonction principale : celle de créer un suspense prenant, un spectacle claustrophobique plus angoissant que véritablement terrifiant et, comme tout bon film de sous-marin qui se respecte, énormément porté sur la caractérisation des protagonistes. À ce titre, le traitement de l'élément fantastique fonctionne mieux par petites touches, chose dont Twohy a pleinement conscience. Du premier plan magnifique à la dernière image crépusculaire, **Abîmes** prouve que c'est en lorgnant sur les bonnes choses de son passé que le cinéma peut mieux construire son avenir. Le cinéaste l'a compris et offre ainsi à son film une gueule de classique. Dommage que Miramax n'ait pas encore retenu la leçon…

Stéphane MOISSAKIS

Ci-dessus :
Le Lieutenant Loomis (Holt McCallany) remet Claire Paige à sa place. Elle est un peu trop curieuse et embarrassante à ses yeux.

Ci-contre :
À bord de l'USS Tiger Shark, le Lieutenant Coors (Scott Foley) fait office de jeune premier mal dégrossi mais courageux.

BELOW. USA. 2001. RÉAL.: DAVID TWOHY. SCÉN.: LUCAS SUSSMAN, DARREN ARONOFSKY & DAVID TWOHY. DIR. PHOT.: IAN WILSON. MUS.: GRAEME REVELL. PROD.: SUE BADEN-POWELL ET MICHAEL ZOUMAS POUR PROTOZOA PICTURES/MARTY KATZ PRODUCTIONS/DIMENSION FILMS. INT.: BRUCE GREENWOOD, MATT DAVIS, OLIVIA WILLIAMS, HOLT MCCALLANY, NICK CHINLUND, JASON FLEMYNG, SCOTT FOLEY, NICK HOBBS… DUR.: 1H45. DIST.: TFM DISTRIBUTION. SORTIE LE 30 JUILLET 2003.

INTERVIEW **ALEX HOPE**, PRODUCTEUR DES EFFETS SPECIAUX VISUELS POUR DOUBLE NEGATIVE

TROMPE-L'EAU

ALEX HOPE (STALINGRAD, THE BORROWERS), DE LA SOCIÉTÉ LONDONIENNE DOUBLE NEGATIVE, NOUS PARLE DES EFFETS SPÉCIAUX VISUELS D'ABÎMES ET NOUS DÉVOILE LES INNOVATIONS D'UN TRAVAIL BEAUCOUP PLUS POINTU QU'IL N'Y PARAÎT.

Quelle a été la première étape de votre travail ?
Nous avons commencé par réviser nos classiques afin de dresser une liste exhaustive de toutes les techniques employées auparavant. Nous avons surtout revu **Á la poursuite d'Octobre Rouge** (effets spéciaux d'ILM), **USS Alabama** (effets spéciaux de Dreamquest) et **U-571** (effets spéciaux de Cinesite, POP et Hammerhead), ce dernier étant le film de sous-marin le plus récent lorsque nous avons débuté la production.

***Je trouve qu'Abîmes fait surtout penser à* L'Odyssée du sous-marin Nerka...**
En fait, le film de Robert Wise a vraiment été notre mètre étalon pour les scènes se déroulant en surface. La production de Nerka avait utilisé un véritable sous-marin de la Seconde Guerre mondiale et on a énormément observé ce film pour voir comment l'eau se comportait autour du bâtiment. Nous avons également étudié de près leurs plans sous-marins, mais cette fois, c'était pour définir ce qu'il fallait éviter. Les prises de vue en miniature se repèrent facilement à cause de leur profondeur de champ, et de leur trop grande visibilité en milieu marin. Après avoir étudié tous ces problèmes, nous avons finalement opté pour l'image de synthèse sur les scènes sous-marines et pour des modèles réduits sur les scènes en surface. On a donc fabriqué un modèle réduit du sous-marin qui faisait près d'un mètre de long.

Comment avez-vous contourné les problèmes d'échelle qui se posent lorsque l'on confronte des miniatures avec de l'eau ?
En n'utilisant que très peu l'eau à l'échelle miniature. Je m'explique : nous sommes allés en pleine mer filmer des portions quasiment grandeur nature, mais très grossières, du sous-marin. Nous avons tourné avec cette doublure peinte en bleue toutes les scènes montrant le sous-marin à la surface. Une fois ces plans mis en boîte, nous sommes retournés dans nos locaux et nous avons repéré numériquement les mouvements de la reproduction du sous-marin et de la caméra dans ces plans. Nous avons alors transmis ces données à une motion control et à un bras articulé piloté par ordinateur. Nous avons ensuite filmé avec la motion control notre miniature fixée sur le bras articulé dans le bassin 007 à Pinewood, en reproduisant les plans tournés en pleine mer. Enfin, nous avons mélangé les deux prises obtenues. Nous sélectionnions la miniature et une très petite section de son interaction avec l'eau du bassin 007, et nous mixions cette prise avec les remous obtenus en pleine mer. Nous avons enfin peaufiné les plans ainsi obtenus en filmant divers éléments d'eau (gouttes, vaguelettes) sur les rivages anglais. Comme, dans ces plans de plongée, la tourelle du sous-marin n'est jamais en contact direct avec l'eau, nous pouvions nous passer d'une miniature et nous nous sommes contentés d'une reproduction en images de synthèse pour cette portion du submersible. Au fur et à mesure que le sous-marin plonge dans l'océan, nous passons de ce mélange de miniature et de mer réelle, à un sous-marin et à un environnement marin entièrement en synthèse.

Vous n'avez donc jamais utilisé la technique du « dry for wet » (1) ?
Non, parce que David Towhy souhaitait obtenir des vues sous-marines d'un genre spécial, c'est-à-dire très denses et claustrophobiques, bourrées de milliers d'éléments en suspension. Nous avons donc créé un logiciel de gestion de particules que nous avons appelé DNA. Ces particules nous ont été d'un grand secours. Elles nous ont donné des repères pour les scènes sous-marines. On pouvait mieux retranscrire ainsi la vitesse du submersible, la distance entre les éléments, l'échelle des différents composants des plans... Ces images nécessitaient quatre couches successives. La première concernait les particules, la seconde l'environnement (c'est là que l'on donnait ses couleurs au sous-marin, qui allaient du bleu profond pour les grands fonds, au gris pour la surface). La troisième couche générait la lumière sur le bâtiment et la dernière calculait l'eau numérique.

Comment avez-vous créé ce sous-marin ?
Nous sommes allés aux États-Unis pour étudier le USS Silver Side, qui est l'un derniers sous-marins de la Seconde Guerre mondiale en état. Nous avons pris des mesures, et surtout une grande quantité de photos. Nous avons beaucoup travaillé les textures du sous-marin virtuel. David Towhy voulait que ce bâtiment donne l'impression d'être une entité maléfique.

J'imagine que les raies mantas sont également numériques...
Oui, nous avons regardé beaucoup de documentaires pour les modéliser puis les animer. Les plongeurs que l'on aperçoit dans cette scène ont été filmés sous l'eau puis incrustés sur le sous-marin en images de synthèse. Pour qu'ils se fondent dans cet environnement virtuel, nous les avons rotoscopés, afin d'obtenir des doubles numériques assez grossiers. De cette façon, nous pouvions les faire interagir avec les particules en suspension dans notre mer numérique.

La mort de Loomis est un plan incroyable.

Ci-dessous, de gauche à droite :

Une réplique peinte en bleu du sous-marin, servit à capturer des remous et vagues à taille quasi réelle.

Une maquette du sous-marin et une tourelle en images de synthèse sont superposées aux prises de vue obtenues en pleine mer.

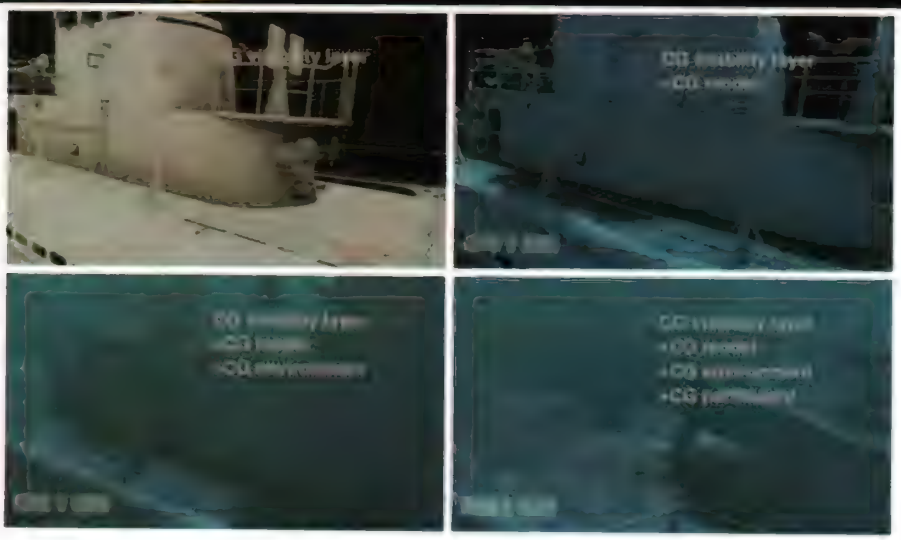
Le composite final est un mélange de remous à taille réelle, de miniature, d'une tourelle en synthèse et de gouttelettes et vagues filmées en mer.

Sous l'océan, le sous-marin est virtuel.

C'est David Towhy et Peter Chiang, le superviseur des effets spéciaux, qui en sont les vrais instigateurs. Mais beaucoup de personnes sont responsables de la réussite de ce plan. À commencer par le comédien, Holt McCallany, qui a été d'un courage exceptionnel pendant le tournage éprouvant sur fond bleu, qui s'est déroulé sous l'eau.

Vous auriez pu lui éviter ce martyre, non ? Après tout, à la fin de* La Communauté de l'anneau, *un gros plan de Sam a été tourné en « dry for wet » et le résultat est très convaincant.
Oui, mais nous recherchions un réalisme absolu. Nous voulions avoir les vraies bulles qui sortaient de sa bouche, les cheveux secoués par les courants, le regard très spécial d'une personne plongée sous l'eau... Bref, autant de choses qui ne seront jamais totalement réalistes si vous employez le « dry for wet ». En filmant les pelures sous l'eau, nous obtenions une base idéale pour atteindre la perfection. Il était d'ailleurs primordial de conserver la performance du comédien aussi longtemps que possible. Nous voulions même au début l'utiliser de A à Z, mais nous avons dû faire une transition, environ à la moitié du plan, avec une doublure numérique. Nous avons également ajouté des bulles supplémentaires qui s'extirpaient de sa bouche et du sang pour son empalement.

En dehors des plans impliquant le sous-marin, quel a été votre rôle sur* Abîmes *?
Nous avons réalisé les plans avec le bateau de sauvetage. Nous étions alors débordés de travail (nous avons fait une totalité de 210 plans tout de même) et nous avons essayé de trouver un moyen simple et bon marché d'obtenir ces plans composites. Nous avons donc opté pour la projection de texture. Il s'agissait d'une peinture en 2D, projetée sur une surface en 3D. Nous avons complètement repeint le ciel, qui apparaît dans ces derniers plans également.

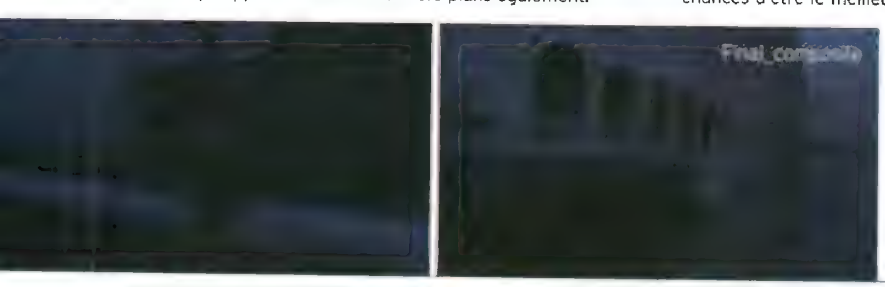


Après* Pitch Black, Abîmes *marque votre seconde collaboration avec le duo Peter Chiang et David Towhy. J'ai l'impression que votre travail en commun est particulièrement fructueux...
Oui, c'est vrai. David est quelqu'un d'extrêmement méticuleux, de quasi maniaque. Par exemple, il avait des directives hyper strictes sur le comportement de la lumière en milieu aquatique suivant les heures de la journée et les profondeurs. Je crois parler au nom de tous les techniciens lorsque je déclare que travailler avec un réalisateur pareil est un rêve. Je sors tout juste d'une réunion de pré production sur **Chronicles of Riddick**, la préquelle de **Pitch Black**, et j'ai énormément hâte de me mettre au travail. Ce film a des bonnes chances d'être le meilleur de David. En tout cas, je sais déjà que ce sera son film le plus énorme.

(1) Technique qui consiste à filmer un environnement sec (dry) reproduisant un milieu aquatique (for wet). En gros, le plateau est enfumé et baigne dans une lumière bleutée. La plupart des plans sous-marins d'**Abyss** a été obtenue de cette façon.

Special Thanks to Melissa Taylor

Propos recueillis et traduits par Julien DUPUY



Ci-dessus, de gauche à droite et de haut en bas : Les quatre étapes de la création d'un plan entièrement numérique du sous-marin.
Le rendu avec ombre seulement, une fois l'animation bloquée.

Rendu définitif du sous-marin, texturé et éclairé.

Le véhicule numérique est ensuite placé dans un univers liquide virtuel.

Touche finale : des particules le fondent définitivement dans son environnement.

NARC
DE JOE CARNAHAN

Sous ce titre sobre se cache l'un des plus gros chocs cinématographiques de cette année. Un film précieux, qui a redoré le blason d'un genre tombé en totale désuétude : le polar urbain et musclé, dont le dernier chef d'œuvre en date fut le Contre-enquête de Sidney Lumet (il y a treize ans !). Un voyage urbain au cœur des ténèbres, dont la maestria visuelle et dramatique a placé son réalisateur, Joe Carnahan, dans le rang des cinéastes à suivre de très près...

FLIC STORY

C'est le plus grand film policier de tous les temps ! a déclaré William Friedkin après la projection de **Narc**. Si cet argument, sorti de la bouche du responsable de **French Connection**, **Cruising** et **Police Fédérale Los Angeles** (trois pièces maîtresses du genre), ne vous a pas convaincus, c'est qu'il y a un problème ! **Narc** est l'un des rares films à avoir su retranscrire fidèlement le quotidien trouble et violent des agents des forces de l'ordre, en nous faisant plonger aux fins fonds de leurs crises et de leurs tourments. Un drame humain d'une férocité exceptionnelle, guidé par des personnages tridimensionnels, vivant constamment sur la brèche. Dans **Narc**, il n'y a ni héros, ni anti-héros. Seulement des personnages dont la vision du bien a été douloureusement altérée par des années passées sur le bitume, au contact des pires travers de la société. Daryl Gates, l'ancien chef de la police de Los Angeles, avait déclaré : *« Nous sommes les bouchers de la société. Tout le monde mange de la viande, mais personne ne veut savoir comment elle a été fabriquée. La population veut un travail de policier efficace, mais elle refuse d'en savoir plus sur la nature de notre métier. Ce qui est, à mes yeux, un refus de compassion et de compréhension. Nous sommes devenus les cibles d'une société dominée par la criminalité. Nous ne faisons plus les règles aujourd'hui, les rues ne nous appartiennent plus ! Nous sommes condamnés à nous rabaisser au niveau des criminels pour rouler en conséquence. Nous, policiers, vivons dans un monde où les vivants sont au dessus, les morts en dessous, et nous, au milieu... »* **Narc** est la parfaite synthèse cinématographique de ce discours. Une synthèse pertinente, concise et terriblement efficace, narrant l'enquête éprouvante de deux policiers dans un monde dominé par la corruption, le vice et la déchéance.

Ancien agent infiltré des stups, Nick Tellis (magnifique Jason Patric) doit reprendre du service à la demande de ses supérieurs. Ces derniers pensent que ses connaissances et connexions dans le milieu de la drogue pourront l'aider à élucider le meurtre d'un autre agent infiltré, Michael Galvess, abattu dans de mystérieuses circonstances. C'est au gré de l'enquête que le chemin de Tellis croisera celui du Lieutenant Henry Oak (Ray Liotta dans son meilleur rôle), un as de la lutte anti-gang, mais aussi un homme psychologiquement instable, qui fut l'un des proche de Galvess. Guidé par un désir de vengeance, Oak fera équipe avec Tellis afin de retrouver les coupables du meurtre. Ce sera le début d'un véritable cauchemar pour Tellis, qui verra Oak basculer progressivement dans une incontrôlable folie meurtrière, pour étouffer les véritables circonstances du drame...

Il ne fait aucun doute que l'ombre des plus grands pèse lourdement sur **Narc**. Joe Carnahan va bien au delà du genre policier, en nous livrant ici une brillante étude psychologique sur deux êtres marqués par la haine et la violence de la rue. Un voyage cérébral dans l'univers sinueux de la criminalité, qui rappelle les moments forts des polars de Friedkin, ainsi que les romans de James Ellroy (notamment *Le Grand nulle part*). Le point fort de **Narc** réside dans la psychologie de ses personnages. Un parti pris dominant, et rigoureusement travaillé, qui devient le point de repère principal du film, sans pour autant compromettre sa narration. Un exercice qui trouve tout son sens par le biais d'une mise en scène sèche, rapide et sans fioritures, et par un jeu d'acteurs imparable. La conviction de Ray Liotta et Jason Patric dans la scène de planque, où le premier révèle comment le métier a eu raison de lui après la mort de sa femme, en est un parfait exemple. En l'espace d'un court instant, Carnahan dévoile la véritable nature de ses personnages, en les mettant en perspective avec le décor. La quiétude d'un terrain enneigé pour Patric, les fils barbelés et la façade délabrée d'un immeuble pour Liotta. Un effet subtil, qui expose brillamment le conflit intérieur de chaque personnage. Le film regorge d'effets similaires qui font de **Narc** une œuvre majeure. Un film qui a d'ores et déjà l'étoffe d'un classique impérissable du 7e Art.

Fathi BEDDIAR

USA, 2002. RÉAL. ET SCÉN. : JOE CARNAHAN. DIR. PHOT. : ALEX NEPOMNIASCHY. MUS. : CLIFF MARTINEZ. PROD. : RAY LIOTTA, DIANE NABATOFF, MICHELLE GRACE ET JULIUS NASSO POUR TIARA BLU FILMS. INT. : RAY LIOTTA, JASON PATRIC, CHI MCBRIDE, DAN LEIS, BUSTA RHYMES, JOHN ORTIZ... DUR. : H45. DIST. : PARAMOUNT. SORTIE LE 30 JUILLET 2003.

INTERVIEW **JOE CARNAHAN** - SCÉNARISTE ET RÉALISATEUR

LA RELÈVE

EN AVRIL 2002, PERSONNE NE CONNAISSAIT LE NOM DE JOE CARNAHAN. APRÈS UN PREMIER FILM INÉDIT CHEZ NOUS, IL VENAIT AU FESTIVAL DU FILM POLICIER DE COGNAC PRÉSENTER **NARC**, UN POLAR BRUT DE DÉCOFFRAGE. À PART LE JURY SPÉCIAL POLICE (COMPOSÉ DE VRAIS FLICS) QUI LUI REMIT SON PRIX, **NARC** REPARTIT DISCRÈTEMENT. MAIS DEPUIS, LES CHOSES ONT CHANGÉ POUR JOE CARNAHAN. ENCENSÉ PAR WILLIAM FRIEDKIN ET PAR TOM CRUISE (CARNAHAN VA RÉALISER **MISSION : IMPOSSIBLE 3**), **NARC** EST DÉFINITIVEMENT L'UN DES GRANDS FILMS POLICIERS DE CES DERNIÈRES ANNÉES. RENCONTRE AVEC SON AUTEUR.

Ci-dessus :
L'officier Nick Tellis (Jason Patric) procède à l'arrestation de Beery (Busta Rhymes), un petit trafiquant de drogue qui semble lié au meurtre d'un policier.

***Narc** est votre second film. Pourquoi avoir choisi une histoire réaliste, sombre et violente, qui rappelle plus les polars urbains des seventies comme* **French Connection** *que ceux qu'on voit actuellement ?*

Je pense que je suis fasciné par les personnages de flics, et ce sens de la morale qui est en même temps lié aux deux côtés de la justice, c'est-à-dire le bon et le méchant, le flic et le criminel. Et parfois, cela n'est pas clairement défini. Il est si facile de plonger dans l'autre camp, même par « honnêteté ». C'est une histoire qui mûrissait en moi depuis des années, au moins 10 ans en tout cas, à l'époque où j'étais encore au collège et que je faisais mes courts-métrages. En fait, c'est une histoire simple qui ressemble à un conte moral. Les personnages sont complexes, mais ils ont une psychologie basée sur des valeurs que nous connaissons tous : la morale, la loyauté, la trahison, l'amour, la haine, l'honneur, les engagements... Toutes ces notions qu'on retrouve dans les plus grands films comme **La Grande illusion** de Jean Renoir, qui est un de mes films favoris. Et je voulais retrouver cela dans un polar qui serait plus noir, qui irait plus profondément dans les implications des personnages par rapport à leurs actes. Mon premier film était... une sorte de test, pour voir comment je me débrouillais tant avec un scénario qu'avec une caméra. Celui-ci est plus abouti, plus personnel, bien plus sérieux. Même cinématographiquement : il sort vraiment de moi, c'est ce que je voulais faire depuis tout ce temps.

Et comment pensiez-vous encore pouvoir intéresser le public avec une histoire aussi intense et noire, alors que la mode est au spectaculaire, aux explosions et à l'humour type « buddy movie » ?

Je pense que cela repose beaucoup sur la manière dont le film est réalisé. Pour revenir à **French Connection**, William Friedkin m'a dit après avoir visionné **Narc** que c'était le meilleur polar urbain qu'il ait jamais vu ; et moi, je pense que **French Connection** est le meilleur polar urbain jamais fait ! (rires). Vous savez, mon scénario a traîné pendant 3 ans et demi parce que personne n'en voulait. On était en pleine vague des séries TV œuvrant dans ce genre et pour beaucoup, **Narc** n'était qu'un épisode de plus. Du coup, le polar urbain au cinéma n'avait plus lieu d'exister. Et ce qui a relancé le projet, même si je n'en suis pas un grand fan, c'est **Training Day** d'Antoine Fuqua. Ce film est sorti quelques semaines après le 11 septembre, et il a quand même trouvé son public. Je pense que s'il y a un bon matériau, et si vous osez casser le moule du genre, alors vous pouvez de nouveau intéresser le public. Il faut nouer une relation entre le spectateur et les personnages que vous créez, faire exister ces derniers pour qu'on y croit, qu'on se sente impliqué dans leur vie. Quand on voit Jason Patric, il ne fait pas d'actions démesurées, il traduit tout par des expressions faciales, par son regard, de façon minimale mais brillante. Et quand vous avez, par exemple, cette scène où il a son bébé avec lui, sous la douche, où il y a vraiment une connexion émotion-

nelle, juste après cette poursuite qui se termine dans un bain de sang, là, vous créez le lien entre vos personnages, votre histoire et le public. C'est vrai que je voulais retrouver le ton d'un **French Connection** ou d'un **Serpico**, mais pas être un nouveau **French Connection** ou un nouveau **Serpico**, donc ne pas faire de **Narc** une copie de ces grands films. Pour moi, tout repose sur la création et l'exécution la plus réaliste et intense possible, non pas de la vie des flics mais de celles d'êtres humains dans l'univers de leur métier, celui des flics urbains.

Justement, en parlant du succès des séries TV policières sur ce thème comme Homicide, NYPD Blues, etc. Vous ont-elles inspirées pour* Narc *?

Non, pas vraiment... Vous voyez, même si les histoires des épisodes de ces séries sont excellentes, parfois elles... Elles restent dans un contexte télévisuel, pour moi. Un film vous donne plus de temps pour créer, décrire et faire exister un personnage auquel vous vous accrochez. La télévision demeure prisonnière de ses contraintes : une durée courte, les coupes publicitaires, et du coup, vous ne vous impliquez pas vraiment dans ce que vous voyez, dans ce que l'on vous montre. Sauf si vous êtes un pur accro aux séries TV. Mais là, je pense que vous n'appréciez plus le cinéma en tant que tel. Parce que vous n'aurez pas la même appréhension de l'intrigue et de ses motivations. Mais j'admets que c'est surtout propre aux States. En Europe, les séries TV produites en Angleterre par Channel 4 ou chez vous ne sont pas coupées et cela constitue un excellent exercice pour un jeune réalisateur. Regardez Ken Loach et Mike Leigh, ils ont fait leurs armes à la TV, sans coupures publicitaires. Leur seule contrainte était de respecter un délai. J'ai déjà vu des épisodes de ***NYPD Blues***, ils sont bons mais... Mais c'est tout. Cela manque d'intensité dramatique sur l'ensemble d'un épisode, et vu comment est découpée une série TV aux USA, c'est tout à fait normal. Je n'aurais jamais pu créer le personnage de Jason Patric tel qu'il est dans **Narc** pour un épisode de série TV. Dans **Narc**, vous le voyez vivre en tant que flic, mais aussi en tant que père, en tant qu'homme : vous le voyez se raser, parler à sa femme, être flic, tirer, courir, vous voyez tout son personnage. Pas uniquement le meilleur, le plus mouvementé, le plus violent, ce qui serait le cas dans ***NYPD Blues***. La télévision ne vous donne pas le choix, ni le temps de créer une vie, une existence, du moins avec les codes actuels à respecter. Mes acteurs ont eu le temps de créer leur personnage comme ils le voulaient, comme ils le sentaient. Je n'ai même pas voulu qu'ils voient ou revoient des classiques tels que **French Connection** ou **Serpico**. C'était leur univers, et on avait le temps et la liberté de le créer.

Ray Liotta s'est investi dans* Narc *au point de le co-produire. Dès le départ, il a aimé votre scénario ?

Vous savez, tout acteur cherche ou attend le grand rôle de sa carrière. Ray a trouvé qu'avec **Narc**, c'était l'opportunité d'interpréter un grand personnage tel qu'il le recherchait depuis longtemps. Il a adoré le scénario et sa femme Michelle encore plus. Elle lui a même dit qu'elle divorcerait s'il ne le faisait pas ! (rires). Le film a eu du mal à trouver son financement. Mais quand Ray s'est impliqué dans le projet, je savais qu'on trouverait 3 ou 4 millions de dollars de plus, parce qu'en plus, c'est ce qu'il vaut dans un film sur un plan international, c'est sa « valeur » sur le marché actuel. Ça a pris presque un an entre le moment où il a été intéressé, et celui où on a tourné. Mais Ray n'a jamais abandonné : il voulait ce rôle, c'est lui qui en plus l'a créé « physiquement », avec la barbe, son look brutal, son aspect plus que baraqué. Il s'est volontairement vieilli alors qu'en vrai, il fait beaucoup, beaucoup plus jeune (il a 47 ans - ndlr). Son agent trouvait que ce n'était pas une bonne idée pour sa carrière actuelle de se vieillir ainsi. Il n'a pas cédé, il n'a jamais remis en doute son choix et son engagement. Ray est de la même étoffe que des acteurs comme De Niro, Keitel ou Nick Nolte.

Ci-dessus, de haut en bas et de gauche à droite : Le Lieutenant Henry Oak (Ray Liotta) mène l'enquête. Il s'est juré de retrouver l'assassin de son ancien équipier par tous les moyens possibles !

Ancien drogué réintégré dans le service des stupéfiants de la police de Détroit, Nick Tellis doit affronter son passé pour mener à bien son enquête.

« William Friedkin m'a dit après avoir visionné **Narc** que c'était le meilleur polar urbain qu'il ait jamais vu. »

Ce qui est drôle, c'est qu'un des derniers meilleurs rôles de Ray Liotta, c'est dans* Copland*, où il incarnait aussi un flic. Et par moments, on avait l'impression qu'il « débordait » de ce qui était écrit pour faire exister encore plus son personnage. Et dans* Narc*, on ressent cela à plusieurs reprises.

Oui, c'est vrai. En gros, tout était écrit mais Ray a poussé encore plus loin son implication dans ce rôle. Par exemple, la scène où il est dans sa voiture, en planque, et qu'il repense à sa femme, je lui avais dit de regarder les arbres devant lui en essayant d'aller « au-delà ». Regardez bien Ray dans cette scène : c'est incroyable, parce qu'on voit qu'il plonge bien plus profondément que je ne l'espérais pour trouver l'émotion, les souvenirs douloureux liés à cette période de sa vie. C'était extraordinaire parce que je n'avais plus Ray Liotta devant ma caméra mais bel et bien le lieutenant Oak. Et quelques semaines après la fin du tournage, nous nous sommes revus et j'ai trouvé qu'il y avait encore du Oak en lui.

Justement, en parlant de cette scène, je trouve qu'elle est excellente, comme celle de Jason Patric sous la douche avec son bébé, parce que toutes deux montrent qu'il s'agit d'une histoire d'êtres humains avant d'être une histoire de flics.

Je suis entièrement d'accord avec vous, et c'est ce que je voulais réussir à montrer. Si vous n'avez pas ces moments-là, vous êtes perdus, vous ne tiendrez pas le coup face aux difficultés de ce job, qui peuvent briser littéralement le plus endurci des hommes. Ce qui est drôle avec vous, les Français, c'est que vous arrivez à comprendre les résonances psychologiques dans une histoire. Les Américains, eux, ne le verront pas ou ne le comprendront pas. Pour eux, mon gros plan sur Ray Liotta dans la voiture, c'est parce que je suis fasciné par ses yeux bleus ! Alors que le public français, lui, est plus sensible à ces instants et comprend parfaitement leur sens dans l'histoire. Vous y réfléchissez encore, même quand arrive l'action. Mais vous avez vu juste : ces scènes sont là pour montrer que sans ces moments intimes, privés et heureux, ils ne tiendraient pas le coup...

Ci-dessus :
Pour interpréter le Lieutenant Henry Oak, Ray Liotta s'est beaucoup investi et réalise un véritable tour de force. Il semble tout simplement possédé par son personnage !

Narc ***est aussi très réaliste dans sa visualisation du quotidien des flics. Vous avez travaillé avec de vrais flics, dans leur environnement ?***

À Detroit, non, car le film a été entièrement tourné à Toronto, sauf une journée à Detroit. Et c'est pour une scène importante, la finale. Tout le monde tourne à Toronto parce que ça ressemble à beaucoup de villes. Mais même si c'est le cas, ce ne sera jamais New York, ni Paris, ni San Francisco, même si on arrive à y croire. Or, à la fin de **Narc**, si vous regardez bien le montage, vous verrez que les tout derniers plans où Jason Patric s'en va, tournés dans un vieil entrepôt de Detroit, ne correspondent pas vraiment au paysage vu 10 minutes auparavant. Mais comme les toutes dernières images montrent l'environnement dans lequel il opère, à Detroit, on ne pourra pas me reprocher de ne pas y avoir tourné ! (rires). Quant aux flics, j'ai eu des contacts avec des policiers depuis très longtemps, j'ai même eu des contacts avec des dealers. Beaucoup de mes amis sont devenus flics. J'ai bâti **Narc** avec pas mal d'éléments que j'ai recueillis auprès d'eux... Quand j'y repense, j'aurais vraiment aimé tourner entièrement le film à Detroit.

Ci-dessus :
Henry Oak et Nick Tellis : deux policiers qui enquêtent sur la même affaire mais qui ne se font pas forcément confiance...

Narc ***est un film indépendant, où vous aviez une totale liberté. Pour votre prochain film, vous seriez prêt à travailler pour une major ?***

Oh... J'ai un projet, qui me tient vraiment à cœur, intitulé **Killing Pablo**, sur la chute du caïd de la drogue, Pablo Escobar. À la base, il y a un bouquin écrit par Mark Bowden, celui qui écrivit l'article sur l'attaque ratée et meurtrière des marines à Mogadiscio, et dont Ridley Scott tira son film **La Chute du faucon noir**. J'ai rédigé le scénario, il est prêt, et c'est vraiment excellent. Mais je ne veux pas juste en faire un polar à grande échelle. Pour moi, **Killing Pablo** sera un film sur le pouvoir. Vous savez, quand il s'est fait choper, Escobar était au téléphone avec sa famille, et c'est comme ça que la CIA l'a repéré. Les flics ont assailli sa maison, il en a buté quelques-uns avec ses deux pistolets au poing avant d'être mis hors-course. Je veux faire de ce film une sorte de *Roi Lear* déguisé en western, comme on en faisait il y a une quarantaine d'années. Et Paramount serait intéressé pour le faire, avec un certain budget. Je sais qu'il y aura beaucoup de tractations financières pour débloquer le budget. Là, je devrai négocier avec des financiers qui sont moins qu'honnêtes. Car ce sont d'abord des hommes d'argent pour qui tout est lié aux coûts et aux revenus. Je sais que je perdrai un peu de liberté, que je devrai partager ma créativité avec leurs impératifs financiers. Ils me donnent l'argent mais ils attendent quelque chose en retour. Il y aura des conflits, et des concessions. Et à la fin, je dirais peut-être : *« Plus jamais ça ! »* ou *« Finalement, ça ne s'est pas si mal passé que ça... »*. On verra. Mais je sais que je ferai **Killing Pablo** (étant donné que Carnahan fait **M:I3** pour Cruise et Paramount, il y a de grandes chances pour que dans l'accord, il y ait une option sur la mise en chantier consécutive de **Killing Pablo** - ndlr).

Propos recueillis au Festival de Cognac 2002 par Stéphane THIELLEMENT

L'ULTIME PASSION DU CINÉMA

DVD MANIA

L'ULTIME PASSION DU CINEMA

+ DE 250 DVD CHRONIQUÉS
TOUTES LES SORTIES JUSQU'EN DÉCEMBRE
LES NOUVEAUX MATOS
LES COMBIS DVD/VHS

LE DVD ÉVÉNEMENT
LE SEIGNEUR DES ANNEAUX LES DEUX TOURS
EN ATTENDANT LE RETOUR DU ROI

> Interviews DVD
Peter Jackson
Leonardo DiCaprio
Gangs Of New York

> Sergio Leone
enfin en DVD !

> TOUTES LES SORTIES JUSQU'A DECEMBRE : ARRETE MOI SI TU PEUX . 8 MILE . INDIANA JONES
2 COMPARATESTS : > LES CHAINES PANASONIC JVC PIONEER MECER TOSHIBA. > LES COMBIS DVD/VHS JVC TOSHIBA LG AIWA
> PHILIPS, LES AVANT PREMIERES IFA : LECTEURS-ENREGISTREURS, TV DISQUE DUR, ECRANS PLATS.
> VOTRE AUTO TOUT DVD A MOINS DE 1000€

En vente chez votre marchand de journaux

BANGKOK DANGEROUS & THE EYE

DE OXIDE ET DANNY PANG

DES FLINGUES ET DES FANTÔMES

L'attente aura été longue, mais le polar BANGKOK DANGEROUS sort enfin en France, accompagné de son petit frère horrifique THE EYE. Deux films signés par les frères Pang, le duo le plus en vue d'Extrême-Orient.

Ci-dessus : La pendaison d'une voyante thaïlandaise. Un acte qui aura des répercussions cauchemardesques (The Eye).

Alors que Hong Kong n'est plus que l'ombre d'elle même (malgré, heureusement, quelques films remarquables comme **Infernal Affairs**, **PTU**, **New Blood**...), la Thaïlande a pris la relève de l'ancienne colonie britannique en produisant des films novateurs, dynamiques voire carrément époustouflants (en l'occurrence **Bang Rajan** et **Ong Bak**). Boosté par une génération de metteurs en scènes à la recherche de nouveaux codes filmiques, la Thaïlande s'est imposée en quelques années (n'en déplaise à certains) comme l'un des points d'encrage cinématographique en Extrême-Orient. Et c'est dans ce nouvel échiquier asiatique que sont arrivés les frères Pang.

Originaires de Hong Kong, Oxide et Danny vivent en Thaïlande depuis plusieurs années déjà. C'est d'abord Oxide qui est parti s'installer dans la capitale du Siam en 92 pour travailler dans un studio de post-production local. Son frère le rejoint plus tard, après avoir travaillé à Hong Kong sur le montage de **Storm Riders** et **Sausalito**, et s'attèle au montage du premier long de Oxide, **Who is Running ?**, l'un des films étendards de la «nouvelle vague» thaïe. Succès critique plus que public, **Who is Running ?** annonce l'arrivé d'un nouveau talent en devenir. Après la sortie de **Bangkok Dangerous** – deuxième long d'Oxide et première expérience dans le domaine de Danny, beaucoup se rendent alors compte que le duo n'est plus à suivre : il est déjà installé.

Bangkok Dangerous, co-réalisé donc par les deux frangins, suit un tueur à gage sourd, Kong (Pawalit Mongkolpisit), vivant à demi reclus dans une petite pièce délabrée de Bangkok. Coupé du reste du monde à cause de son handicap, Kong n'entretient des rapports qu'avec Joe (Pisek Intrakanchit), le professionnel de la gâchette qui lui enseigna l'art du meurtre, et Aom (Patharawarin Timkul), une jeune femme travaillant dans un cabaret et qui lui sert d'indic. Un jour où il ne se sent pas bien, Kong se rend dans une pharmacie où il rencontre la jolie Fon (Premsinee Ratanasopha). Et sa vie prend alors une tournure nouvelle : lui qui n'a jamais connu la moindre marque d'affection se retrouve face à une personne qui non seulement essaie de le comprendre mais qui en plus fait preuve d'un attachement qui ne manque pas de le troubler. Kong, probablement pour la première fois de sa vie, tombe amoureux. Mais après que Aom ait été violée par un mafieux, Joe est blessé à la main en tentant de la venger et se retrouve obligé d'arrêter son métier. Kong doit alors faire face à ses propres démons et retourner dans le seul monde qu'il connaisse...

BOUDDHISME, KARMA ET FUSILLADES

Bangkok Dangerous porte les stigmates du polar post-John Woo, c'est évident, mais le film ne peut en aucun cas être simplement considéré comme une énième variation du mythe romantique du tueur au grand cœur. Le centre du film repose en effet sur une notion essentielle du bouddhisme : la croyance au karma. Sans rentrer dans des explications théologiques, le karma est la représentation de la chaîne de causalité de notre monde : toute action ou pensée, bonne ou mauvaise, a des conséquences qui créent un karma déterminant le futur de l'individu. Et tout karma empêche l'homme d'atteindre le Nirvana. Plus simplement : vos mauvaises actions vous promettent un futur ou une renaissance douloureux, alors que vos bonnes actions vous assureront joie et bonheur – tout en vous empêchant cependant d'échapper au cycle des renaissances. Kong, qui n'a fait que

Ci-dessus :
Joe, un as de la gâchette, et Aom, employée dans un cabaret, s'entrainent à leur sport favori dans une salle de tir. Le calme avant la tempête... (Bangkok Dangerous).

semer la souffrance autour de lui, a un karma très chargé – ce dont il se rend compte petit à petit après sa rencontre avec Aom. Lorsqu'il part venger Aom et Joe, les gunfights quittent leur dimension terrestre pour s'imposer comme des véritables batailles karmiques. Un affrontement qui se situe tout aussi bien au niveau physique (le sang et la douleur) que psychologique et spirituel (les doutes, les regrets, les remords. la recherche de rédemption...). Au final, seul un être sans karma pourrait réchapper de ce combat sans fin. Les frères Pang se placent là directement comme les dignes héritiers de John Woo, qui faisait du final de **The Killer** une confrontation entre les forces du Mal et du Bien. La différence, c'est que Woo ne faisait qu'esquisser ce thème, alors que les frères Pang placent cette thématique carrément au cœur du film.

Si la dimension métaphysique de **Bangkok Dangerous** est vraiment étonnante, le travail visuel ne l'est pas moins. Alternant le super 8, le 35mm, la DV, les images surexposées, granuleuses, les arrêts sur image, les ralentissements et accélérations, les frères Pang ont créé un film qui possède une rare dynamique cinématographique. Loin d'un assemblage flashy et tendance propre au vidéo-clip formaté MTV, **Bangkok Dangerous** est un film qui utilise tout cela avec une réelle intelligence de l'image.

L'ŒIL DE LA MORT

Après, selon les sources, le succès du film (du côté de la production) ou son échec (d'après ce que confiait Pisek Intrakanchit), Oxide s'est lancé dans un projet solo, **One Take Only**, pendant que Danny tournait de son côté **Nothing To Lose** – deux films qui ont contribué à renforcer le poids du nom Pang. Mais c'est avec leur seconde réunion, **The Eye**, que les frères Pang vont vraiment réussir à conquérir le marché international. Quoi de mieux en effet qu'un bon film d'horreur, lorsque le genre bat son plein dans tout l'Extrême-Orient, pour faire parler de soi ?

Mann (Angelica Lee) est aveugle depuis l'âge de deux ans. Âgée aujourd'hui de vingt ans, elle espère enfin pouvoir retrouver la vue grâce à une greffe de cornée. L'opération réussit et Mann, malgré des problèmes liés à la lente réadaptation, retrouve lentement l'usage de ses yeux. Au début, elle n'aperçoit que des ombres, puis, petit à petit,, des formes bien distinctes. Le problème, c'est que ce retour de vision s'accompagne d'un étrange phénomène : Mann voit effectivement des gens que personne d'autre ne voit. Incapable dans un premier temps de faire face à l'incroyable, Mann doit bientôt se rendre à l'évidence : elle voit des fantômes. D'un don de la médecine, sa nouvelle vue se transforme en véritable cauchemar...

Les frères Pang ont indéniablement beaucoup regardé de films horrifiques ces dernières années, la trilogie **Ring** en tête. **The Eye** trouve donc bien naturellement sa place dans la vague psycho-horrifique qui sème la terreur aux quatre coins du globe depuis la fin des années 90. Jouant sur des effets sonores stressants, de brusques flashes déstabilisants, une bonne dose de suspense et l'investissement personnel du spectateur dans l'histoire, les Pang ont réussi leur pari : **The Eye** fout authentiquement la trouille... dans sa première partie tout du moins. La progression de l'histoire va en effet faire dévier le film vers un thriller quelque peu plus conventionnel. Quelque peu seulement, car la fin s'avèrera de nouveau surprenante.

Efficace, **The Eye** l'est indubitablement, même si son développement ne fonctionne pas entièrement sur la progression classique en crescendo de l'élément horrifique – mais cela sert aussi à déstabiliser le spectateur. Malgré des apports financiers de la compagnie hong-kongaise Applause Pictures de Peter Chan (voir l'histoire de sa précédente boîte dans les NA), **The Eye** se place de nouveau comme un film profondément thaï, qui prolonge notamment les réflexions sur le bouddhisme et le karma abordées dans **Bangkok Dangerous**. Ce qui tombe très bien, vu que les deux films sortent quasiment en même temps sur nos écrans !

Julien SÉVÉON

BANGKOK DANGEROUS. THAILANDE. 1999. RÉAL. ET SCÉN.: OXIDE ET DANNY PANG. DIR. PHOT.: DECHA SRIMANTRA. MUS.: ORANGE MUSIC. PROD.: NONZEE NIMIBUTR POUR FILM BANGKOK ET PANG BROS. INT.: PAWALIT MONGKOLPISIT, PISEK INTRAKANCHIT, PREMSINEE RATANASOPHA... DUR.: 1H42. DIST.: EUROPACORP DISTRIBUTION. SORTIE LE 16 JUILLET 2003.

KHON HEN PHI. THAILANDE/HONG KONG. 2002. RÉAL.: OXIDE ET DANNY PANG. SCÉN.: OXIDE ET DANNY PANG, JO JO YUET CHUN HUI. DIR. PHOT.: DECHA SRIMANTRA. MUS.: ORANGE MUSIC. PROD.: PETER CHAN, LAWRENCE CHENG POUR APPLAUSE PICTURES, FORTISSIMO FILM SALES, PREMIER PR ET RAINTREE PICTURES. INT.: ANGELICA LEE, LAWRENCE CHOU, CHUTCHA RUJINANON... DUR.: 1H36. DIST.: EUROPACORP DISTRIBUTION. SORTIE LE 27 AOÛT 2003.

INTERVIEW OXIDE ET DANNY PANG
DUO DYNAMIQUE

GRÂCE À QUELQUES FILMS DYNAMIQUES ET ORIGINAUX (AINSI QU'UNE BONNE PROMOTION), LES FRÈRES PANG SONT DEVENUS LES NOUVELLES COQUELUCHES DU CINÉMA ASIATIQUE. ORIGINAIRES DE HONG KONG MAIS TRAVAILLANT EN THAÏLANDE, OXIDE ET DANNY ONT UN SENS DE L'IMAGE ET DU MONTAGE QUI A PERMIS À LEURS FILMS, NOTAMMENT **BANGKOK DANGEROUS** ET **THE EYE**, DE SE FAIRE REMARQUER INTERNATIONALEMENT. UN DUO EN VOIE DE DEVENIR INCONTOURNABLE.

Ci-contre de haut en bas : L'un des passants fantômes que les frères Pang se sont amusés à placer un peu partout dans The Eye.

L'une des premières scènes vraiment flippantes du film : l'héroïne se retrouve face à un fantôme qui ne veut pas lui laisser sa place.

Bien que vous soyez originaires de Hong Kong,* Bangkok Dangerous *et* The Eye *sont beaucoup plus thaïs dans leurs développements que hong-kongais, en particulier en ce qui concerne les très fortes notions de bouddhisme qui sont au cœur des deux films. Pensez-vous que vous auriez pu tourner de tels films si vous étiez restés à HK ? Et de quelle manière votre vie en Thaïlande a-t-elle affecté votre vision du monde ?
Vivre en Thaïlande n'a pas changé nos perspectives fondamentales du monde. Ayant grandis à Hong Kong, nous croyons au karma, ce qui n'est pas pré-requis, mais qui est néanmoins une croyance très largement acceptée. Donc, même si nous n'avions pas vécu en Thaïlande, il n'y aurait pas eu de véritables différences pour **The Eye** - sauf pour le lieu de l'action de la seconde partie de l'histoire, qui serait indubitablement autre. Par contre, en ce qui concerne **Bangkok Dangerous**, l'histoire nous est venu suite au visionnage sur une télé locale d'un tueur confessant ses crimes... Donc, il y a peu de chance effectivement que nous ayons accouché de cette histoire par nous-mêmes à Hong Kong.

Bangkok Dangerous ***donne une image plutôt sombre et violente de la capitale thaïe. Est-ce que cela découle de votre propre vision de la ville ?***
Bangkok Dangerous est l'histoire d'un tueur qui doit tenir dans une présentation de deux heures, d'où cet aspect fort et dramatique. Nous ne voyons pas Bangkok comme une ville particulièrement violente ou sombre, mais ce sont les aspects que nous avons voulu développer dans **Bangkok Dangerous** et ils existent d'ailleurs dans n'importe quelles autres villes du monde. On peut entendre parler d'événements violents dans les infos aux quatre coins du monde mais nous ne sommes pas submergés par ce genre de news parce que nous n'en entendons pas parler en même temps.

Bangkok Dangerous ***est assez différent de ce que l'on voit généralement dans le domaine, mais il partage néanmoins certains éléments avec les polars hong-kongais. Avez-vous été influencés par certains titres en particulier ?***
Nous avons été baptisés par **Le Syndicat du crime** de John Woo, comme beaucoup d'autres de notre génération.

L'un des aspects les plus intéressants de* Bangkok Dangerous *est que la violence n'est pas montrée sous un éclairage glamour mais comme un élément vraiment douloureux et traumatisant. Est-ce que cela découle de votre propre croyance au karma ?
Nous avons essayé de ne pas nous placer dans la position de juger les responsables d'actes violents et nous avons donc dépeint la violence en noir et blanc - même si nous n'avons pas été concrètement aussi loin -, un peu à la manière d'un documentaire, donc douloureux et traumatisant, ce qui est la réalité.

Vous utilisez la DV, des caméras 35mm, l'image est parfois saturée, parfois granuleuse... Est-ce que chaque choix de caméra et d'esthétisme est lié à un type de sentiments que vous essayez de faire passer ?
Nous utilisons effectivement l'aura de différentes pellicules et caméras afin de générer les sentiments que nous voulons créer : la nostalgie via le noir et blanc ou une image teintée, la solitude chez soi via le super 8, l'indépendance et la surveillance via la DV, l'intransigeance des aspects low tech par des sous-éclairages venus des productions indépendantes ou des documentaires, etc. C'est amusant comment nous avons développé et accumulé ces émotions spécifiques en même temps que la technologie avance et se développe.

Après* Ring *de Hideo Nakata, l'horreur cinématographique est (re)devenue la nouvelle sensation du moment en Asie.* The Eye *fait partie de cette nouvelle vague psycho-horrifique. Qu'est-ce qui vous intéresse en particulier dans ce genre ? Et comment définiriez-vous cette nouvelle approche de la peur sur grand écran ?
Le succès de **The Eye** est un effet de cette vague. Cependant, notre initiative personnelle était juste de tourner notre premier film d'horreur. Ce qui est amusant, lorsque l'on fait un film d'horreur, par rapport à tous les autres genres, c'est que le public vient chercher des émotions qu'il n'apprécierait pas dans la vie réelle. Bien que notre mission puisse se résumer simplement à faire peur, le public est entraîné, en particulier les fanatiques du genre. Donc on peut voir, dans les films d'horreur récents, une nette inclinaison vers l'histoire et le suspense, à l'inverse du littéral et du grotesque. Ce n'est pas quelque chose d'entièrement nouveau, mais les films d'horreur asiatiques, avec cette approche particulière, ont particulièrement bien fonctionné sur le marché local et ils ont aussi réussi à attirer l'attention d'Hollywood. C'est cette volonté de percer dans le mainstream, au niveau de l'Asie, ainsi que cette rencontre entre l'Orient et l'Occident, qui définissent cette nouvelle vague psycho-horrifique.

The Eye* *est composé de deux parties complètement différentes : on assiste d'abord à un pur film d'horreur, puis on dérive vers un thriller plus traditionnel. Est-ce la volonté d'illustrer la façon dont chacun de vous a voulu traiter le sujet ? Ou est-ce une façon de se démarquer des figures imposées du cinéma horrifique ?
Face à un public expérimenté, nous avons voulu présenter de l'inattendu. Sans aucun doute, la seconde partie du film, à propos du périple de Mun en Thaïlande, fonctionne vers une résolution des problèmes de Mun, ce qui est très similaire à l'acte final de n'importe quelle histoire. Mais bien sûr, nous n'avons pas voulu résoudre le « mystère » d'une façon traditionnelle - sous la forme d'un exorcisme ou d'une bataille entre le bien et le mal, les vivants et les morts... Surtout que nous n'avons jamais considéré à la base les morts comme une force démoniaque. Nous voulions une conclusion qui ramène l'étendu de l'histoire vers ses racines, c'est-à-dire l'idée de destin. En faisant cela, nous nous sommes échappés d'une thématique plus horrifique, par nécessité.

La scène où l'héroïne réalise que son visage n'est pas ce qu'elle voit est l'une des plus mémorables et flippantes du film, à cause, notamment, de toutes ses implications. Qui a eu l'idée de cette scène particulière ?
Nous ne détenons pas l'entière responsabilité de cette idée. Elle provient en fait des séances de brainstorming lorsque nous débattions avec notre producteur et co-scénariste de « l'illumination » de Mun. C'est vraiment un résultat collectif.

Dans le métro, juste avant que l'héroïne réalise qu'elle ne voit pas son propre visage, on peut apercevoir le reflet du visage d'une étrange dame sur la fenêtre près d'elle. Qui est-ce ? La voyante ?
Non. En fait, nous avons caché des « passants » fantômes un peu partout dans le film, juste pour rire.

The Eye* *fait une très grande utilisation de sons et de bruits visant à créer la peur. Comment avez-vous travaillé dans ce

domaine pour trouver les sonorités qui pouvaient convenir aux sensations que vous vouliez provoquer ?
Nous avons quasiment décidé du genre de son dont nous avions besoin lors du montage, en utilisant des samples d'autres BO si nécessaires, puis nous avons revu le son plus tard en studio. De cette façon, nous avons eu un premier cut assez précis. Et les samples servaient de références utiles : nous ne quittions pas le studio tant que nous n'avions pas trouvé un son meilleur que ces samples.

Des films hong-kongais ont essayé de copier* The Eye, *en l'occurrence* Inner Senses *et* My Left Eye Sees Ghost. *Qu'en pensez-vous ?
Inner Senses est sorti avant **The Eye** et **My Left Eye Sees Ghost** est une comédie... Je ne crois pas que nous puissions, à cause de cela, vraiment les commenter.

Quand vous tournez un film ensemble, que ce soit* Bangkok Dangerous, The Eye *ou* One Take Only, *l'atmosphère du film et la fin sont particulièrement sombres. Quand Danny tourne tout seul* Nothing to Lose, *le film a tendance à être beaucoup moins dramatique et plus humoristique. Et-ce que c'est le fait de travailler ensemble qui vous rend si pessimistes ou est-ce que cette touche sombre et nihiliste est un apport particulier d'Oxide ?
Non, c'est juste que notre sens humoristique commun n'a pas encore été montré.

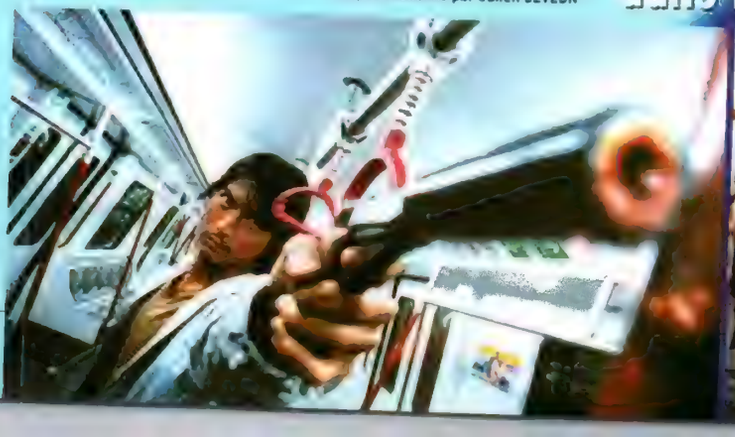
Vous tournez en duo mais travaillez-vous ensemble sur toutes les scènes ou vous répartissez-vous les tâches ?
Nous travaillons sur le plateau par roulement : l'un de nous va sur le tournage pendant que l'autre monte ce que nous avons filmé le jour auparavant. C'est une façon très efficace de pouvoir remarquer les défauts très tôt. Nous venons ensemble sur le plateau seulement lorsqu'il y a plusieurs caméras qui tournent. Nous n'avons pas séparé le travail de réalisation en deux, juste au milieu - nous le partageons, simplement. En ce qui concerne le scénario, nous nous lançons des idées l'un à l'autre jusqu'à ce que nous soyons d'accord et que nous sachions exactement comment les filmer. Donc, savoir qui va sur le tournage n'a pas d'importance lorsqu'il faut tourner telle ou telle scène.

Oxide, votre premier film,* Who's Running, *est arrivé en même temps que les premiers films de la nouvelle vague cinématographique thaïe (*Nang Nak, Fun Bar Karaoke*) et est effectivement considéré comme l'une des premières œuvres de cette nouvelle vague. Pensez-vous faire partie de cette génération de réalisateurs thais ?
Je suis honoré d'être intégré à cette nouvelle vague de réalisateurs thaïs parce que la Thaïlande est le pays où j'ai commencé mon travail dans le cinéma. Je partage d'ailleurs le même background que ses réalisateurs (Pen-ek Ratanaruang, Nonzee Nimibutr - ndlr), ayant évolué du tournage de pubs au tournage de longs-métrages cinéma.

Quelles sont les différences entre le tournage d'un film en Thaïlande et à HK ? Préférez-vous le travail en Thaïlande ?
Nous préférons effectivement travailler en Thaïlande à cause des notions plus larges de temps et d'espace que l'on a ici. Hong Kong est connu pour sa rapidité dans tous les secteurs, notamment dans le cinéma : du coup, la recherche d'endroits pour tourner est un travail difficile, car la majorité des lieux ne facilite pas le tournage d'une scène en une seule prise.

Propos recueillis par Julien SÉVÉON

« Ce qui est amusant, lorsque l'on fait un film d'horreur (...), c'est que le public vient chercher des émotions qu'il n'apprécierait pas dans la vie réelle. »



Ci-contre de gauche à droite :
L'anti-héros de **Bangkok Dangerous** prêt à tuer.
Quand la seule issue est la fuite...

DÉTOUR MORTEL

DE ROB SCHMIDT

Une petite promenade en forêt, ça vous dit ? Et si en plus vous êtes perdu, blessé et traqué par ce que l'Amérique est capable de faire de mieux en matière de dégénérescence mentale, ça vous branche toujours ? Alors dans ce cas, embarquez pour DÉTOUR MORTEL, le nec plus ultra du survival, genre prouvant une fois de plus, après Haute tension, qu'il est toujours d'actualité.

AFFREUX, SALES

Détour mortel est un survival classique, au sens noble du terme. Ses détracteurs vous diront qu'il est simpliste, trop pour être honnête. Oui, **Détour mortel** est un film à la simplicité limpide, mais à l'heure où des dizaines de scénaristes se triturent la cervelle dans tous les sens afin de trouver le twist ultime, à tel point que certains ne veulent plus rien dire, poser un regard candide sur le genre relève presque de l'outrage pour certains. Dommage pour eux car ils passent à côté d'un putain de bon film d'horreur à l'ancienne, où le seul enjeu est la survie. L'histoire ? On la connaît tous par cœur. Elle n'a pas évolué d'un iota depuis **Massacre à la tronçonneuse**, **Délivrance** et **La Colline a des yeux** mais attise toujours notre désir de spectateur. Au volant de sa voiture, Chris Finn (Desmond Harrington) se perd dans les montagnes des Appalaches avant de rentrer violemment en collision avec un groupe de cinq amis partis en week-end. Les voitures sont inutilisables, les portables déchargés et quelque chose semble les épier depuis les arbres. Une menace latente qui ne tardera pas à se matérialiser sous la forme de Saw Tooth, One Eye et Three Fingers, trois montagnards mongolos et cannibales, résultats improbables de multiples liaisons consanguines. La chasse est officiellement ouverte.

Oui, c'est vrai, il n'y a pas un pet d'originalité dans ce script qui se résume en deux lignes mais on s'en fout. Nous, on est justement là pour ne voir pas plus qu'une impitoyable traque en forêt orchestrée par de véritables monstres de foires aux tronches pas possibles made in latex et aux méthodes expéditives, cruelles, voire barbares. Et tout ça, le réalisateur Rob Schmidt nous le sert sur un plateau avec un film qui a déjà le mérite de tenir toutes ses promesses, un gage d'honnêteté et de respect vis à vis du spectateur et des classiques auxquels il se réfère. Clé de voûte de l'entreprise, les sauvages et leur environnement sont le point central du film. Passée une scène d'introduction particulièrement stressante (deux grimpeurs se font tuer, on ne verra et on n'entendra rien d'autre que des arbres agités de soubresauts et des rires de déments), **Détour mortel** expose rapidement tous ses personnages pour les jeter aussitôt dans la gueule du loup, ou plutôt dans sa tanière. L'ingénuité tant fustigée du début cède alors la place à la fascination la plus morbide lorsqu'on découvre cette maison nichée au cœur d'une vallée rocailleuse, maison que les héros se doivent de traverser en silence sans réveiller l'ogre qui y habite, sous peine d'être dévorés. Des bocaux remplis de dents humaines, une pelletée de clés de voitures, un étrange ragoût qui mijote sur le feu et les restes d'un cadavre dans la baignoire sont autant d'éléments découverts par Chris et ses nouveaux amis, les confortant

ET MÉCHANTS

dans l'idée qu'ils ont à faire à de grands malades. Cachés sous un lit, ils assisteront impuissants au dépeçage de l'un d'entre eux puis attendront patiemment que leurs bourreaux s'endorment pour s'enfuir. D'une rare intensité, cette scène (la meilleure du film) fait entrer **Détour mortel** dans le domaine du conte pour enfants. Un conte gore et brutal.

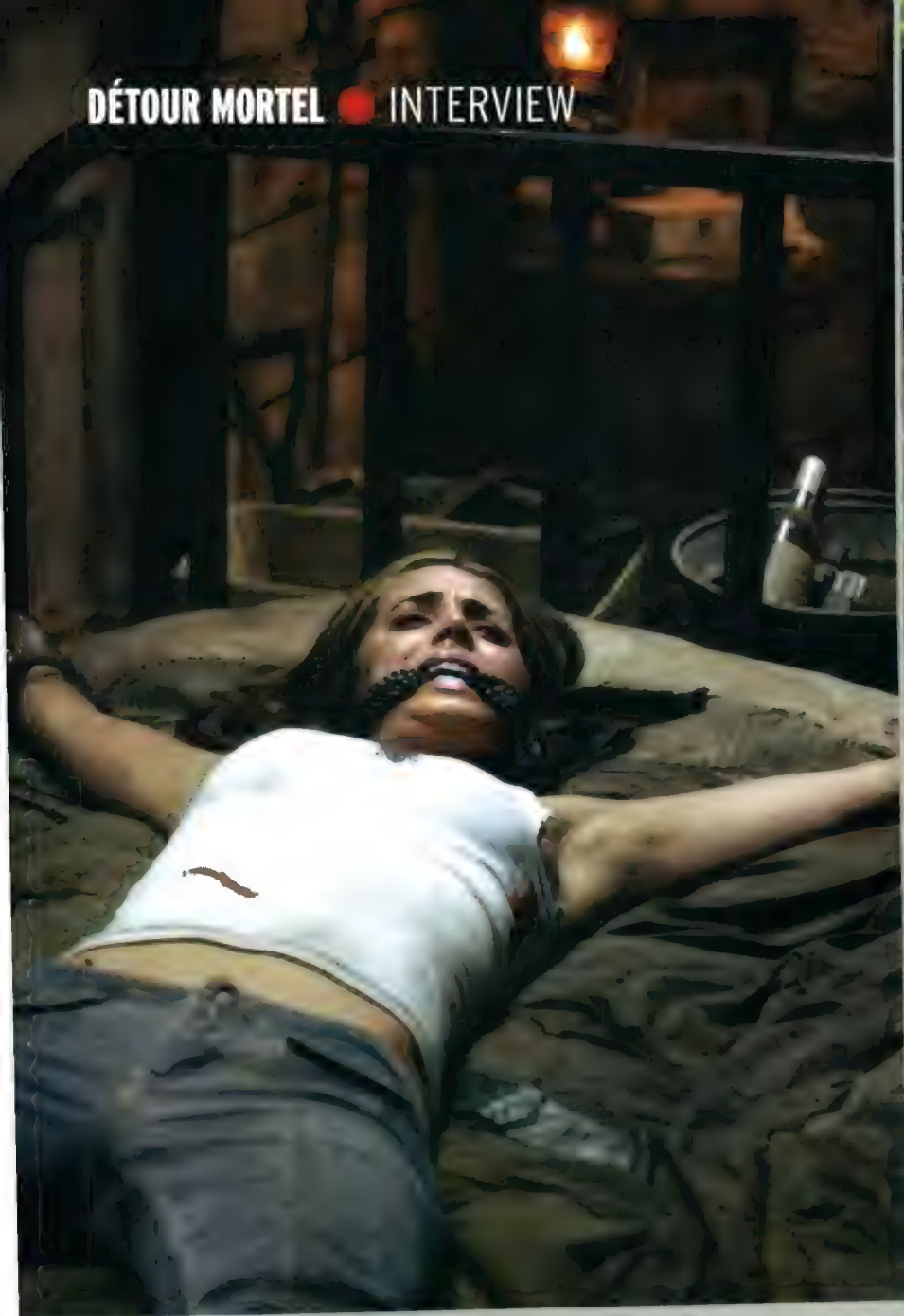
Gore pour ce cadavre amputé d'une jambe et négligemment allongé sur une table crasseuse, pour cette tête à moitié coupée horizontalement à la hache, pour un œil transpercé par une flèche en plan-séquence (un effet que l'on n'avait pas revu depuis **Massacre au camp d'été**) ou pour cette mâchoire défoncée au fil barbelé.

Brutal dans ses règles, règles fixées d'entrée de jeu par la nature. Au début du film, Chris a quelques problèmes avec son autoradio. Son disque est éjecté et, tout en conduisant, il essaye de le récupérer sous le siège passager. On s'attend forcément à l'accident mais, contre toute attente, Chris récupère son disque et reprend sa route. Quelques secondes après, il jettera un rapide coup d'œil sur cette biche morte sur le bord du chemin, juste assez de temps pour ne pas voir la voiture en panne qui lui barre le passage.

Complice des monstres qu'elle abrite, Dame Nature n'hésitera pas à placer un hypothétique abri sur la route de nos héros, une gigantesque tour de garde qui s'avérera être rapidement un piège mortel obligeant ses occupants à s'enfuir dans les arbres, pour une course-poursuite à plus de vingt mètres du sol. Cruel, sauvage, stylisé (la rencontre avec Three Fingers sur la branche d'un arbre est traumatisante – Stan Winston, qui désirait vraiment nous foutre la trouille, a réussi son pari), **Détour mortel** est le digne héritier des films tant chéris par son réalisateur (voir interview). Et que ceux qui font encore la gueule après une telle démonstration oublient ce film pendant une bonne quinzaine d'années. Là, ils le redécouvriront et se diront sûrement qu'il était pas si mal, ce petit survival, presque aussi bien que **Massacre à la tronçonneuse**. Un futur classique, on vous le dit depuis le début. Vivement le DVD, qu'on s'en repaye une bonne tranche.

Alexandre BUSTILLO

WRONG TURN. 2003. RÉAL.: ROB SCHMIDT. SCÉN.: ALAN B. MCELROY, ADAM COOPER ET BILL COLLAGE. DIR. PHOT.: JOHN S. BARTLEY. MUS.: ELIA CMIRAL. PROD.: HAGEN BEHRING, DON CARMODY, BRIAN J. GILBERT, ROBERT KULZER ET STAN WINSTON POUR SUMMIT ENTERTAINMENT ET CONSTANTIN FILM. INT.: DESMOND HARRONGTON, ELIZA DUSHKU, EMMANUELLE CHRIQUI, JEREMY SISTO, JULIAN RICHINGS, TED CLARK... DUR.: 1H20. DIST.: CTV INTERNATIONAL. SORTIE LE 23 JUILLET 2003.



INTERVIEW **ROB SCHMIDT** - RÉALISATEUR

IL FAUT MANGER POUR VIVRE

RÉALISATEUR DE **CRIME + PUNISHMENT** (DOSTOÏEVSKI POUR LES DJEUN'S !), ROB SCHMIDT RESTE DANS LE REGISTRE POST-PUBÈRE AVEC **DÉTOUR MORTEL**, UN SURVIVAL PLUTÔT ANGOISSANT QUI A FAIT DÉCOLLER DE JOIE NOTRE ALEX, LE FAN NUMBER ONE DU GENRE, QUI TENAIT À TOUT PRIX À RENCONTRER LE BONHOMME. ALEX, C'EST À TOI...

Qu'est-ce qui vous a plu dans l'histoire de* Détour mortel *?
Quand j'étais plus jeune, j'allais au cinéma pour voir des films d'horreur. J'y allais comme on allait à la fête foraine, je voulais y ressentir la même chose que dans un manège. Je voulais ressentir une grosse dose d'adrénaline. Et quand j'ai lu le script de **Détour mortel**, qui est très simple, j'ai ressenti cette excitation, cette adrénaline que je cherchais tant dans tous ces films d'horreur.

Détour mortel *renoue avec le survival, genre qui a connu son apogée à la fin des années 70 avec des films comme* **Massacre à la tronçonneuse** *ou* **La Colline a des yeux**, *et un peu plus tard,* **Mother's Day** *et* **Sans retour**. ***C'est un genre que vous appréciez ?***
J'adore tous ces films. Cela me fait vraiment plaisir que vous pensiez que **Détour mortel** s'en rapproche. C'est en pensant à tous ces films que j'ai élaboré le mien. Je voulais qu'il puisse ressembler à un film d'horreur de cette période. C'est pour ça que je voulais vraiment que Desmond Harrington tienne le rôle principal car il ressemble beaucoup à Steve McQueen jeune (!). Je tenais vraiment à retrouver l'essence même de tous ces films.

***Personnellement, j'ai trouvé que* Détour mortel *est l'un des meilleurs survivals depuis* Délivrance...**
Vraiment ? Cela me fait extrêmement plaisir.

Encore plus qu'à tous ces films,* Détour mortel *ressemble, en beaucoup mieux, à* Survivance *de Jeff Lieberman. Vous l'avez vu ?
Non, on m'en a beaucoup parlé mais je ne l'ai pas vu. Si **Détour mortel** lui ressemble, c'est normal. Le survival est un genre très codifié. On suit une galerie de personnages en milieu hostile et on sait qu'ils vont se faire massacrer de façon sauvage.

Vous ne pensez pas que votre film va faire de l'ombre au remake de* Massacre à la tronçonneuse *?
Nous verrons bien (rires). J'aime tellement l'original. C'est un de mes films préférés. C'est un chef-d'œuvre. Sûrement le plus grand film d'horreur jamais réalisé. Concernant le remake... Je ne sais pas... J'espère qu'on lui fera de l'ombre... (il réfléchit)... J'en suis sûr et je le dis : **Détour mortel** est sûrement meilleur que ce remake (rires).

Ci-contre, de gauche à droite :
Jessica Burlingame (Eliza Dushku), bâillonnée et ligotée dans l'antre de la folie. Il va y avoir de la bimbo au menu !

Jessica, Chris Finn (Desmond Harrington), Carly (Emmanuelle Chriqui) et Scott (Jeremy Sisto), une bande de jeunes en plein remake de Délivrance.

Jessica, perplexe devant une macabre découverte : le pire est à venir.

Jessica et Chris, armés pour répondre, prêts à vendre chèrement leur peau.

Pour en revenir au casting, comment s'est-il déroulé ? Pour le coup, Jeremy Sisto semble vraiment sortir d'un film d'horreur des années 70...
Le casting était essentiel. Comme je vous l'ai dit, Desmond Harrington était incontournable. Il était mon seul et unique choix. Pour Jeremy Sisto, que je connais depuis un moment déjà et que j'aime beaucoup, nous voulions depuis longtemps faire un film ensemble et **Détour mortel** était l'occasion rêvée. Desmond Harrington et Jeremy Sisto ont beaucoup contribué à l'authenticité de ce film, à sa cohésion.

Et pour ceux qui jouent les sauvages ?
C'était la partie la plus excitante du casting. Vu qu'ils étaient maquillés, ces acteurs devaient être assez physiques et capables de transmettre la folie dans leurs gestes et leurs déplacements. Three Fingers est mon préféré. Julian Richings le joue. Je l'avais remarqué dans **Cube**. Pour leurs maquillages, on s'est inspiré d'une collection de visages d'américains inconnus photographiés aux quatre coins du pays. On a retenu les plus dérangeants, les plus curieux. On a exagéré certains traits et le résultat est vraiment convaincant.

Les visages déformés lors du générique du début sont très impressionnants. Sont-ils tirés d'un livre médical ou les avez-vous créés ?
Certains sont tirés de livres médicaux et on a créé les autres. Stan Winston a fait un bon boulot. Il voulait vraiment nous foutre la trouille avec ces visages.

Vos décorateurs ont fait un travail remarquable sur la scène de la cabane. Quelles étaient leurs consignes ?
C'est Alicia Keywan qui s'en est chargé. Elle occupait déjà le poste de chef décorateur sur **La Fiancée de Chucky**. Elle a aussi bossé sur **Faux-semblants**. Son boulot était un peu différent sur **Détour mortel**. Elle est partie faire plus de 600 photos de cabanons, de vieilles maisons, de fermes et de chalets un peu partout dans le monde. À son retour, nous avons tout épluché et retenu tout ce qui nous intéressait.

Où avez-vous tourné ?
À Toronto, pour un budget de 10 millions de dollars.

Vous avez amplifié la forêt par images de synthèse, lors des vues aériennes ?
Oui, nous l'avons fait. Il n'y a que de la forêt à perte de vue dans **Détour mortel**. Filmer un tel plan à Toronto est impossible. Nous étions donc obligés de tricher.

Y a-t-il beaucoup de plans truqués numériquement ?
Nous en avons 235. C'est assez conséquent pour ce film.

Détour mortel est très gore. On est bien loin de Scream. Vous avez eu des problèmes avec la censure ?
Oui (rires). Nous avons eu énormément de problèmes. Et encore, ils ont échappé au pire. Dans le script, il était question qu'un des fous, je crois que c'était One Eye, fasse l'amour avec le cadavre de la fille amputée d'une jambe. Là, on s'est nous-mêmes censurés car c'était trop. Après le montage, on savait qu'environ 21 plans allaient poser problème avec la censure. Ils nous ont surtout emmerdés pour trois plans.

« Quand j'ai lu le script (...), j'ai ressenti cette excitation, cette adrénaline que je cherchais tant dans tous les films d'horreur que j'allais voir étant jeune. »

L'un des meurtres les plus réussis est la tête à moitié coupée à la hache. L'effet est apparemment très simple puisqu'il repose essentiellement sur le montage mais l'idée est très rarement exploitée. Elle est de vous ?
L'idée nous est venue à l'élaboration du storyboard. À 13 ou 14 ans, j'ai réalisé un court-métrage en super 8 et j'avais réussi à faire ce trucage vraiment facile à réaliser. Ça fonctionne à merveille et c'est une des meilleures scènes du film.

On ne voit pas clairement les cannibales manger. Est-ce un choix de votre part ou une décision de la production afin de ne pas être interdit aux mineurs ?
J'ai tourné des scènes où les trois dégénérés mangent le corps de la femme amputée pendant que ses amis se cachent sous le lit. Lors des projections-tests, on s'est aperçu que cette scène faisait retomber le suspense de la séquence. Il n'était pas utile de la montrer. Ça fonctionne vraiment mieux sans. Mais, même si je n'en suis pas sûr encore aujourd'hui, ces scènes devraient être dans le DVD.

Vous êtes satisfaits du montage final ?
Globalement, oui. Les projections-tests étaient satisfaisantes. Les changements les plus notables sont les scènes dont nous venons de parler et le plan final où Three Fingers revient pour tuer le flic avec sa hache. La production y tenait, en vue d'une séquelle.

Vous avez des projets ?
Oui, je vais tourner mon prochain film cet été, mais je ne veux absolument rien dire dessus pour l'instant.

Propos recueillis et traduits par Alexandre BUSTILLO

Ci-dessus, de haut en bas et de gauche à droite : Une des premières victimes des cannibales de **Détour mortel**. Pas beau à voir...

Pourchassés par les cannibales, Jessica et Chris se réfugient dans les arbres de la forêt voisine. La meilleure scène de **Détour mortel** !

Parti chercher de l'aide, Scott est stoppé dans sa course par les flèches d'un cannibale.

INTERVIEW STAN WINSTON - PRODUCTEUR ET MAQUILLEUR

AFFREUX JOJO

IL EST INUTILE DE REVENIR SUR LA CARRIÈRE DE STAN WINSTON, L'UN DES PLUS GRANDS MAQUILLEURS DU MONDE, DONT LE TRAVAIL EST ENCORE UNE FOIS DANS DÉTOUR MORTEL À LA HAUTEUR DE SA RÉPUTATION. PAR CONTRE, IL EST INTÉRESSANT DE SAVOIR COMMENT LA STAR A GÉRÉ LA PRODUCTION DE SON PREMIER FILM DESTINÉ AU GRAND ÉCRAN...

Détour mortel est clairement un hommage au cinéma des années 70, époque du début de votre carrière (Gargoyles - 72, Bat People - 74).
Je suis un grand fan de ce cinéma. Depuis que je suis petit, je me passionne pour la science-fiction. Et, quand je parle d'horreur, je sous-entends de la pure frayeur. Aussi, à quelle époque voulez-vous que je me réfère si ce n'est celle-là ? Les séries B récentes, faussement « flippantes », me dégoûtent. Je ne considère pas **Détour mortel** en termes de série A, B, C ou Z. Le seul objectif était de faire un film d'horreur hardcore. Je crois que c'est réussi. Même s'il est très difficile de financer un tel projet, qui se paye rapidement une mauvaise réputation auprès des gens du marketing, car ils ne savent pas quelle télé et quelle marque de café va bien vouloir sponsoriser.

Il paraît que le script vous a vraiment séduit.
C'est exact. Je n'avais jamais rien lu d'aussi effrayant depuis **Massacre à la tronçonneuse**. Le scénario ne parle pas de poésie, de politique ou de moralité. Il n'y a aucune métaphore. Il est uniquement question de survie et de terreur. C'est pourquoi j'ai décidé de produire **Détour mortel**, et j'en suis très fier.

Les hommes des montagnes sont extraordinaires...
Ce sont les vrais héros du film. Je voulais en faire des prédateurs, des créatures fantastiques mais qui soient scientifiquement correctes. J'étais persuadé de leur potentiel à l'écran. Sur le papier, la première scène dans le chalet m'avait également beaucoup impressionné. Je voulais qu'elle soit la clé du film, car je l'ai trouvé hallucinante.

C'est pour cela que vous avez demandé à la décoratrice, Alicia Keywan, de particulièrement fignoler ce décor...
En tant que producteur, j'avais deux objectifs concernant le chalet. D'abord, mon but d'en faire un personnage à part entière. Pour cela, il fallait que le spectateur pense que le chalet est un décor naturel, non pas une création faite en studio. Un de nos principaux challenges a consisté à maquiller habilement toutes les scènes tournées en studio. Car, comme il y a beaucoup de plans filmés en décor naturel, et que le film est également un survival, le contraste entre décors extérieurs et studio est très nuisible... Ensuite, il fallait que je donne les moyens à Rob Schmidt pour qu'il puisse tenir le film jusqu'à cette scène, à partir de laquelle les choses techniquement compliquées commencent, mais où l'attention du spectateur est définitivement acquise.

En quoi avez-vous particulièrement aidé Rob Schmidt ?
Il était tellement passionné que son énergie venait à bout de tous les obstacles. Moi, je lui ai apporté la garantie que, tant que ses choix restaient cohérents et avaient comme ambition d'effrayer le public, il serait soutenu. Je lui ai également assuré que nous parviendrions à donner vie aux personnages des montagnards et, notamment par le maquillage, que nous pourrions leur donner trois personnalités très distinctes. En fait, la production a simplement comblé les vides laissés par Rob.

Pour en revenir au script, ce dernier a tout de même un défaut. Il ne donne aucune profondeur aux personnages. C'est particulièrement gênant en ce qui concerne les hommes des montagnes.
Je suis tout à fait de votre avis. S'il y avait une chose que je puisse encore modifier au film, ce serait celle-là. D'autant plus que nous avons tenté de rendre nos créatures crédibles en étudiant les maladies et les déformations que peuvent engendrer la génétique et la fécondation artificielle. Ensuite, nous avons fait un véritable travail anthropologique pour déterminer quelle pourrait être le mode de vie de telles créatures. Mais, nous avons cruellement sous-estimé leur pouvoir de fascination et l'intérêt que pouvait leur porter le public. Il se pourrait bien que nous remédions à cela dans **Détour mortel 2**.

Dites-moi la vérité : vous éprouvez un plaisir pervers à effrayer les gens ?
C'est une nouvelle fois exact. Je le revendique, j'en retire un énorme plaisir, une grande satisfaction. Le but de la vie est de faire ressentir des émotions aux gens qui nous entourent. C'est également le but du cinéma, qui vous permet de toucher une audience plus large. Je crois que chaque personne a besoin, dans une journée, de sa dose d'émotions. Parmi celles-ci, il y a la peur. C'est un sentiment puissant, qui donne du plaisir et auquel on est facilement accro. Il est autant nécessaire d'avoir peur que de pleurer, de rire ou d'avoir des relations sexuelles. La différence, c'est que pour éprouver de la peur, il faut se mettre en situation de danger, ce qui va à l'encontre de notre instinct de survie. Les parcs d'attraction et certains films sont donc là pour vous apporter votre dose sans risque. Je crois sincèrement que c'est très noble. Cela devrait même être remboursé par la sécu.

Même dans un film fantastique, vous recherchez toujours à être le plus réaliste possible. C'est un peu paradoxal ?
C'est la clé de l'entertainment et de la dramatisation. Il faut contourner la réalité, la pousser vers ses limites, être « bigger than life », mais toujours la garder comme référence, de manière à ce que le public puisse croire à ce que vous racontez ou montrez, même s'il est question d'aliens ou de dinosaures.

Propos recueillis et traduits par Bertrand ROUGIER

COLLECTION IMPACT

1 Commando / Rocky 4 / Les Morts-Vivants

2 Highlander / 3 Kitcher - Cobra / 4 Jack Burton / 6 Le Jour des morts-vivants / From Beyond / 7 Platoon / 11 Full Metal Jacket / 12 / 13 / 14 / 15 Double Detente

Maniac Cop / 16 Rambo 3 / Cyborg / 17 Freddy 4 / Piege de Cristal / Robin 3 / 18 Freddy 4 / L'Arme Absolue / 19 / Punisher / 20 Indiana Jones / Punisher / La Mouche 2 / 21 Total Recall / Freddy 5 / Cobra / 22 Batman / L'Arme Fatale 2 / 23 / Indiana Jones / Puncher / Society / The Killer / 24 / 26 / 27 / 29 Total Recall / Predator 2 / 30 La saga des Rocky / 31 Highlander 2 / Coups pour Coups / Danse avec les Loups / 32 Le Silence des Agneaux / Predator 2 / Terminator 2 / 33 Terminator 2 / 35 Terminator 2 / 36 / Universal Soldier / Aliens 3 / 37 Les Nerfs a Vif / JFK - Le Dernier Samaritain / 38 Basic Instinct / Batman 2 /

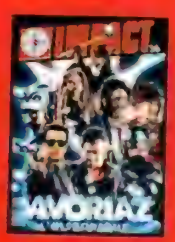
39 L'Arme Fatale 3 / Universal Soldier / Batman 2 / 40 / Reservoir Dogs / Chiffmanger / Impitoyable / 41 / C'est Arrivé près de chez vous / 42 Dracula / 43 Bad Lieutenant / Cavale sans issue / 44 / 45 / A Toute Epreuve / RoboCop / Last Action Hero / 46 Le Fugitif / Last Action Hero / 47 / Cliffhanger / 48

49 / Demolition Man / 50 / 51 Pulp Fiction / Killing Zoé / Amicalement Vôtre / 52 Speed / Killing Zoe / The Crow / 53 True Lies / Pulp Fiction / TimeCop / 54 / Entretien avec un Vampire / Crying Freeman / 55 Les Evadés / Streetfighter / Mortal Kombat / 56 Judge Dredd / The Killer / Sonatine / GoldenEye / 57 Mort ou Vif / Batman et Robin / Une Journee en Enfer / 58 Judge Dredd / Desperado / USS Alabama /

59 Mortal Kombat / Assassins / Apollo 13 / 60 Seven / GoldenEye / James Bond / Showgirls / 61 Broken Arrow / Heat / Casino / L'Armee des 12 Singes / 62 Dossier Crying Freeman / L'Effaceur / Mort Subite / 63 L'Effaceur / Le Grand Voyage / Rock / Twister / Fargo / 64 Mission impossible / L.A. 2013 / 65 Au Revoir a Jamais / Daylight / Risque Maximum / 66 / X-Files / Mars Attacks ! / Star Wars / 67 Batman & Robin / Roméo & Juliette / Kids Return / Le Sixième Elément / 68 Dossier Dobermann / Le Monde Perdu / Double Team / Speed 2 /

69 X-Files / Titanic / Volte/Face / Volcano / Les Ailes de l'Enfer / 70 Copland / L.A. Confidential / Hana-Bi / Ailes 4 / Le Pacificateur / 71 Titanic / Demain ne Meurt Jamais / Starship Troopers / U-Turn / Spawn / 72 Jackie Brown / Il Etait une Fois en Chine / 73 Un Tueur pour Cible / Pluie d'Enfer / U.S. Marshals / 74 L'Arme Fatale 4 / Sexcrimes / Jackie Chan / 75 Chapeau Melon / Godzilla / 76 Le Masque de Zorro / Snake Eyes / Hors d'Atteinte / 77 Soldier / Rush Hour / Lumiere d'Etat / Oz / 78 Star Wars / Un Plan Simple / 79 /

Le 13ème Guerrier / Matrix / 80 Matrix / Le Corrupteur / 81 Dossier Buffy / Le 13ème Guerrier / 82 Austin Powers 2 / Fight Club / Les Soprano's / 83 Sleepy Hollow / La Fin des Temps / Les Rois du Désert / The Practice / 84 American Psycho / Les Rois du Désert / Buffy & Angel / 85 / American Psycho / 87 X-Men / Shanghai Kid / En Pleine Tempête / 88 The Cell / Tigre et Dragon / L'Enfer du Devoir / 89 Incassable / X-Files / Ray of the Gun /



BON DE COMMANDE

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez votre commande, accompagnée de votre règlement (chèque à l'ordre de **Mad Movies/CPF** ou formule de débit par carte bancaire), à l'adresse suivante : **D.I.P. - Mad Movies, 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19**
(Ligne spéciale abonnements et anciens numéros Tél. : 01 44 84 85 29)

Chaque exemplaire : 4,00 € (3,80 € + 1 € de participation aux frais d'envoi). Frais de port gratuits à partir de 4 numéros commandés. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon (n°5, 8, 9, 10, 26, 28, 34, 86 et 90 : épuisés). Pour l'étranger : 5,00 € par exemplaire. Attention, nous n'acceptons que le paiement direct par carte bancaire ou par mandat international.

Oui, je désire recevoir les numéros de **Impact** entourés dans le tableau ci-contre (cerclez les numéros commandés)

Je règle par : ☐ chèque ☐ carte bancaire ☐ mandat lettre

IMPACT									
1	2	3	4	6	7	11	12	13	14
15	16	17	18	19	20	21	22	23	24
25	27	29	30	31	32	33	35	36	37
38	39	40	41	42	43	44	45	46	47
48	49	50	51	52	53	54	55	56	57
58	59	60	61	62	63	64	65	66	67
68	69	70	71	72	73	74	75	76	77
78	79	80	81	82	83	84	85	87	88
89									

NOM _____ PRÉNOM _____

ADRESSE _____ CP _____ VILLE _____ PAYS _____

N° | | | | | | | | | | | | | | | | |

Date d'expiration | | | | | Mois/Année

Date et signature obligatoires

☐ J'autorise Mad Movies et ses partenaires à me faire parvenir des propositions commerciales sur leurs produits et services. Si vous ne le souhaitez pas, cochez la case ci-contre.

CHARLIE'S ANGELS : LES ANGES SE DÉCHAÎNENT

DE MCG

UN PETIT PEU DÉCHU

On attendait beaucoup de CHARLIE'S ANGELS 2 mais on espérait secrètement que McG n'allait pas foirer le coup, trop content que nous étions à l'idée de se reprendre une bonne dose de plaisir purement fantasmagorique... Malheureusement, le réalisateur commet l'erreur de se prendre au jeu de la séquelle à surenchère, où les clichés du fantasme masculin et de l'érotisme soft se bousculent avec des scènes d'action un peu trop expéditives. Ici, l'accent est mis sur ce que l'on suppose des goûts du public, à savoir la redite pure et simple, notamment dans l'humour, et chacun sait que le terrain de la supposition est toujours glissant !

Si encore aujourd'hui, on en vient à se demander comment un film tel que **Charlie et ses drôles de dames** a pu nous contenter au-delà de nos plus folles espérances (quasi-nulles il est vrai, notamment en ce qui concerne l'adaptation d'une série télé assez pervse, exécutée par un clippeur inconnu), on revient surtout dans l'histoire les deux influences majeures derrière la réussite de ce passage sur grand écran. La première sera celle de McG, jeune prodige de la vidéo musicale promotionnelle. Surtout connu à l'époque pour avoir dirigé le clip de la chanson « Pretty Fly (For a White Guy) » du groupe Offspring, celui-ci fait preuve d'un certain talent à se nourrir des images et des idées des autres pour se confectionner son propre catalogue de sensations, ultra-référentiel forcément. Il y a à boire et à manger chez McG (on y croise autant du James Cameron que du **Austin Powers**), mais le mélange est sans cesse harmonieux puisque le réalisateur parvient, pour son premier film, à faire passer toutes ses références par le prisme des multiples fantasmes masculins (les siens notamment) en jouant notamment sur le concept réjouissant, mais ultra-limité, de la série qu'il est chargé d'adapter. Au moment où le premier **Matrix** était parvenu, quant à lui, à faire avaler les pirouettes de ses personnages à travers l'élaboration d'un univers crédible (dans le domaine de la science-fiction), McG, chambonle la donne en offrant au spectateur son propre monde fantasmatique immédiatement abordable où trois super-donzelles sont capables de toutes les actions défiant la gravité, sans même le moindre effort. On ne compte plus les références à la pop-culture diverses et variées (surf, rock, Formule 1, kung-fu et même porno !) la plupart du temps érigées en une image purement iconique et symbolique devenant source ultime du plaisir inoffensif que procure le film.

À LA RECHERCHE DE L'ADO PERDUE

Qu'on apprécie ou pas le travail de McG, on ne peut pas lui enlever une volonté de démarche clairement consciente

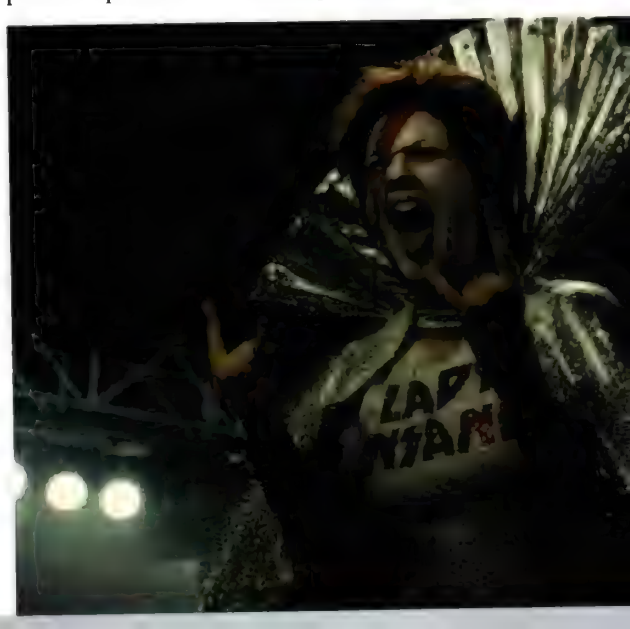
Sur cette page, de haut en bas :
Natalie (Cameron Diaz), Dylan (Drew Barrymore) et Alex (Lucy Liu) dans une séquence de « Car Wash » humide et rigolarde.

Une Dylan survoltée pour une séquence de catch complètement délirante.

puisque dans le cas des cinéastes issues du même médium, c'est précisément cette absence de démarche qui fait défaut. À cela s'ajoute la seconde influence majeure de **Charlie et ses drôles de dames** : Drew Barrymore. Depuis qu'elle s'est sortie de l'enfer traversé durant son enfance et son adolescence, l'actrice (ici également productrice) semble vouloir à tout prix revivre ses années d'insouciance perdues en accumulant les rôles représentatifs de chaque stade par lequel une jeune ado peut passer. Des exemples ? **Collège attitude** (et son syndrome du bal de fin d'année), **Écarts de conduite** (syndrome de l'ado enceinte), **À tout jamais** (syndrome du prince charmant) ou encore sa production **Donnie Darko**, œuvre de S-F nostalgique dont l'action se situe en 1988, époque précise où ses excès ont défrayé la chronique ! Bref, Drew Barrymore refuse quelque part de grandir et accepte cet univers de fantasmes, y apportant donc ses obsessions véritables (précisons que l'actrice, dans ses pires moments, a failli y passer), un certain esprit bon enfant et une attitude frondeuse de « biatch » (au sens urbain du terme) déjà bien relayés par McG. Se complétant parfaitement, ce nouveau couple cinématographique parvient ainsi à un résultat unique mais immédiatement reconnaissable et assimilable, du fait de leurs diverses influences. **Charlie et ses drôles de dames** apparaît donc comme un spectacle généreux, soucieux de son public, bourrés d'idées et surtout, qualité principale, particulièrement spontané. Ici, le public n'est pas visé, il est directement happé par le film dès lors qu'il en accepte la confection. Alors certes, les notions dramaturgiques habituelles sont détournées de leur fonction première (ici, le suspense ou la narration ne comptent pas), ce qui pourrait faire gueuler certains défenseurs du classicisme (dont nous faisons partie) mais comme dit l'adage : *« Si c'est un tort d'aimer* **Charlie et ses drôles de dames**, *alors on a pas envie d'avoir raison ! »*.

DANS LE MAUVAIS SENS DU POIL

Cette longue introduction devrait donc vous avoir mis la puce à l'oreille : ici, à Mad (rédaction exclusivement composée de mâles bourrues appréciant les belles pépées quasi-nues et les kicks aéro-spatiaux), on attendait donc **Charlie's Angels : Les Anges se déchaînent** avec la bave aux lèvres. À vrai dire, il s'agit même d'un des rares blockbusters sur lesquelles nous misions nos espoirs pour nous sortir du marasme d'un été qui s'annonce finalement assez peu généreux en matière de spectacles dignes de ce nom : sorti de **Matrix Reloaded** et peut-être **T3** si l'on en croît l'ami Allouch, difficile de bander devant le ratage d'un **X2**, le semi-foirage de **Hulk** ou encore les **2 Fast 2 Furious** et autres **Tomb Raider 2**. Autant crever l'abcès tout de suite, c'est raté ! En effet, si **Charlie's Angels 2** tente de se positionner d'entrée comme une séquelle bigger-better-louder, on attendait de McG qu'il parvienne à transcender le premier opus, le poussant un peu plus loin dans son excitant concept de « fantasme pour toute la famille ». Malheureusement, le cinéaste commet l'erreur de jouer la carte sécurisante au lieu de se mettre un minimum en danger par rapport aux attentes de son public potentiel. Bien sûr, replaçons la chose dans son contexte : il aurait été idiot de lui demander de repenser le premier film, en garder les composantes et offrir aux spectateurs une nouvelle perspective en forme de parallaxe à la manière des frères Wachowski et de **Matrix Reloaded**. Ce n'est pas le but premier d'un film tel que **Charlie's Angels 2**. Mais



Sur cette page, de haut en bas :
La candide Natalie, prête pour la grande castagne. Distribution de coups de lattes en perspective !

La vénéneuse Madison Lee (Demi Moïssakis... euh pardon !... Demi Moore !), une ancienne employée de Charlie qui est passée du côté obscur de la force.

rythme interne par des séquences d'explications sous forme de comique de situation : le remplacement de Bosley par un homonyme black (l'excellent Bernie Mac) est ainsi justifié par une sous-intrigue pas forcément réussie, alors même que le spectateur était prêt à accepter cette incohérence dans l'univers mis en place par le réalisateur puisque c'est précisément ce qui fait le charme de l'entreprise. Au rayon de la copie conforme, notons également que certaines scènes d'actions (très courtes pour la plupart) subissent le même traitement : la séquence de motocross remplace ainsi celle de la F1, toujours au niveau des enjeux, même si elle s'avère plus réussie, notamment dans son utilisation assez barrée du « temps zéro ». Bref, l'élément véritablement manquant de cette suite s'avère ainsi être la spontanéité évoquée plus haut. Les responsables ont conscience de la popularité du premier opus et en jouent maladroitement, cherchant à deviner ce qui a plu au spectateur pour le lui resservir ici. Lorsqu'on raconte deux fois une blague de la même manière à la même personne, il y a des chances que l'élément de surprise ne fasse plus son effet et c'est ici le cas... Frustrant.

IN LOVE WITH DEMI

Mais pour autant décevante qu'elle soit, cette suite propose malgré tout son lot de séquences savoureuses. On ne sera pas étonnés de découvrir que c'est surtout le cas lorsque McG explore son concept d'origine pour lui faire franchir une sacrée étape. Ainsi, la première séquence, et surtout sa conclusion explosive, s'avère riche en promesses qui ne seront que succinctement tenues. En effet, ce sont surtout les éléments nouveaux qui risquent de plaire aux fans du premier opus, du

Chaque séquence connue du premier film trouve ici son pendant.

devons-nous pour autant assister à une copie conforme du premier film, jusque dans le déroulement de l'intrigue ? Chaque séquence connue du premier film trouve ici son pendant à peine masqué puisque les scénaristes reprennent les mêmes situations, les mêmes enjeux et poussent carrément le vice jusqu'à réutiliser les mêmes vannes au même moment ! Natalie (Cameron Diaz) drague de nouveau un gars plutôt gauche, Alex (Lucy Liu) refuse les avances d'un dragueur de manière sèche durant une mission, et Dylan (Drew Barrymore) craque de nouveau pour le méchant. Pour ce dernier exemple, les génies responsables du script poussent le bouchon en réitérant la situation sur chaque bad guy de l'intrigue ! De la même manière, le fil conducteur qui sert d'intrigue (en gros, les filles enquêtent sur une série d'assassinats dont les victimes sont des témoins protégés par le gouvernement), à la manière du premier, se retrouve plombé dans son

fait de leur rapport direct avec celui-ci : la découverte du passé de Sac d'os (génial Crispin Glover) et son retour névrosé à l'écran, quelques caméos poussant le film vers une sorte de sitcomisation de l'action (à ce titre, l'apparition de Bruce Willis fait malgré tout office de pétard mouillé), les références cinématographiques tellement appuyées que les séquences adéquates semblent tout droit sortir du film cité (en l'occurrence **La Vie, l'amour, les vaches** et **Les Nerfs à vif**, de Ron Underwood à Scorsese, McG reste éclectique, donc surprenant) et surtout, surtout, l'introduction du personnage de Madison Lee, un ange de Charlie déchu et passé à l'ennemi, ici interprétée par une Demi Moore qui signe son come-back. Clairement iconisée par un McG fou amoureux, l'actrice de **Ghost** crève ici l'écran et vole la vedette aux trois stars féminines, malgré un temps de présence à l'écran foutrement limité. Plus encore, elle porte sur ses épaules les rares moments où le film laisse entrevoir ce qu'il aurait dû être, comme cette séquence de confrontation dialoguée entre le microphone de Charlie et Madison qui lance, les larmes aux yeux, un fatidique *« Je n'ai jamais été bonne... J'ai été excellente... »* avant d'ouvrir le feu sur le speaker. Le long exil hollywoodien de celle qui fut LA star des années 90 apporte ainsi à la réplique un semblant d'émotion certes factice mais pourtant prégnant. Et on sait bien que c'est dans ses moments-là que le concept de l'original prenait toute sa saveur, non ?

Stéphane MOÏSSAKIS

CHARLIE'S ANGELS : FULL THROTTLE. USA. 2003. RÉAL.: MCG. SCÉN. : JOHN AUGUST, CORMAC ET MARIANNE WIBBERLEY, D'APRÈS LA SÉRIE CRÉÉE PAR IVAN GOFF ET BEN ROBERTS. DIR. PHOT.: RUSSELL CARPENTER. MUS.: EDWARD SHEARMUR. PROD.: DREW BARRYMORE, NANCY JUNOVEN ET LEONARD GOLDBERG POUR FLOWER FILMS, MANDY FILMS ET COLUMBIA PICTURES. INT.: CAMERON DIAZ, DREW BARRYMORE, LUCY LIU, DEMI MOORE, BERNIE MAC, JUSTIN THEROUX, ROBERT PATRICK, LUKE WILSON, MATT LE BLANC, CRISPIN GLOVER, JOHN CLEESE... DUR.: 1H45. DIST.: COLUMBIA PICTURES. SORTIE LE 16 JUILLET 2003.

LES ENFANTS D'ABRAHAM
DE PACO PLAZA

Une jeune femme qui cherche à comprendre pourquoi son père s'est suicidé va finir par déterrer un effroyable secret familial lié à une secte religieuse. Tel est le sujet des ENFANTS D'ABRAHAM, le premier long-métrage de l'Espagnol Paco Plaza, un thriller bien construit, tout aussi calme qu'il peut être terrifiant !

PASSÉ TROUBLE

Logiquement, le premier long-métrage de Paco Plaza est un film d'école empruntant d'un certain formalisme. Disons-le d'emblée : nous n'allons pas le lui reprocher. Pourtant, il est certain que l'influence du producteur Julio Fernandez (**Darkness**), l'un des grands manitous du Fantastique sauce ibérique, a considérablement influencé la destinée des **Enfants d'Abraham**. Les moyens techniques et esthétiques mis en œuvre sur les films de Plaza et de Balagueró sont d'ailleurs à ce point identiques que si l'on ne savait pas les deux hommes amis, il faudrait rechercher le vilain plagiaire. D'autre part, dire du film de Plaza qu'il est un bel exemple de littérature filmée n'est pas lui faire offense, car l'esprit du roman fondateur de Campbell (*Pact of the Fathers*) est parfaitement restitué. Cependant, si l'on veut décrypter cette bande et l'apprécier à sa juste valeur, c'est dans **Rosemary's Baby** (encore et toujours) et, plus étonnant, chez Naruse (**Rêve de chaque nuit**, **Moments de terreur**) qu'il faut aller quérir des références.

Pour que les liens unissant le film de Polanski et **Les Enfants d'Abraham** apparaissent, il suffit de révéler que ce dernier montre la désagrégation de l'univers affectif et mental d'Erica Prior à mesure qu'elle découvre que, depuis sa plus tendre enfance, une secte contrôle son existence et s'intéresse de très près à sa future descendance.

Quant à l'influence de Naruse, elle apparaît en filigrane dans les partis pris de mise en scène de Paco Plaza, qui soumet son héroïne à l'écoulement du temps et rend inexorable son incarcération dans une spirale d'événements tragiques. Comme dans les meilleurs films du maître japonais, la principale thématique est le calvaire d'une femme, victime de son amour aveugle pour un homme (ici, son père) et de la perfidie de tous les autres. Le film se présente donc en coupes sédimentaires, donnant à lire consécutivement différents éléments d'une intrigue qui ne se mélangent que dans les dernières minutes, où l'héroïne (de même que le spectateur) résout enfin l'énigme et surtout, comprend la « logique » du monde au sein duquel elle a évolué 95 minutes durant. Évidemment, dans ces conditions, vous aurez deviné que le point de vue adopté par le cinéaste est un peu (trop ?) distancié. Il empêche les émotions (peur, identification, pitié…) de transpercer réellement de l'écran. Il faut dire qu'à l'instar de Naruse, Paco Plaza bannit toute ostentation et cherche des moyens subtils pour impliquer le public dans son film. Aussi, il bouge peu sa caméra, sinon pour de légers mouvements qui captent les imperceptibles évolutions psychologiques de ses personnages. Bien qu'un peu austère, cette méthode possède l'énorme avantage de conférer au métrage une grande fluidité, qui met en valeur une composition du cadre et une lumière très soignées. Si l'on prend garde de bien scruter, à l'intérieur de cet écrin, les déambulations emphatiques de l'héroïne, Daniella, qui la mènent à l'accomplissement résigné de son karma et de sa vie terrestre, deviennent, de manière soudaine, totalement bouleversantes.

Bertrand ROUGIER

EL SEGUNDO NOMBRE. ESPAGNE, 2002. RÉAL. : PACO PLAZA. SCÉN. : PACO PLAZA ET FERNANDO MARÍAS D'APRÈS UN ROMAN DE RAMSEY CAMPBELL. DIR. PHOT. : PABLO ROSSO. MUS. : MIKEL SALAS. PROD. : JULIO FERNANDEZ ET JOSEP AMOROS POUR FILMAX INTERNATIONAL, CASTELAO PRODUCCIONES, JUST FILMS ET VIA DIGITAL. INT. : ERICA PRIOR, TRAE HOULIHAN, DENIS RAFTER, CRAIG STEVENSON, JOHN O'TOOLE, FRANK O'SULLIVAN, TOBY HARPER… DUR. : 1H35. DIST. : BAC FILMS. SORTIE LE 13 AOÛT 2003.

INTERVIEW **PACO PLAZA** - CO-SCÉNARISTE ET RÉALISATEUR

L'ENVOÛTÉ

VOICI QU'ARRIVE AUJOURD'HUI LE BENJAMIN DE L'ACTUELLE NOUVELLE VAGUE ESPAGNOLE, PACO PLAZA, ŒUVRANT POUR L'INSTANT CHEZ FANTASTIC FACTORY (LA BOÎTE DE BRIAN YUZNA ET JULIO FERNANDEZ), COMME SON POTE JAUME BALAGUERÓ. ET COMME CE DERNIER, IL SIGNE AUSSI UN PREMIER FILM ADAPTÉ D'UN ROMAN DE RAMSAY CAMPBELL, SUR DE MYSTÉRIEUX ADEPTES D'UNE RELIGION AUJOURD'HUI BANNIE.

Ci-dessus :
Paco Plaza, très attentif sur le tournage des Enfants d'Abraham.

En haut, de gauche à droite :
En cherchant à comprendre pourquoi son père s'est suicidé, Daniella (Erica Prior) va découvrir un homme complètement différent de celui qu'elle connaissait, dépendant d'un effroyable secret.

Mensonges, mystères, religion et mort attendent Daniella au détour de son investigation.

Les Enfants d'Abraham est votre premier film. Et comme votre compatriote Jaume Balagueró avec* La Secte sans nom, *il s'agit d'une adaptation d'un roman de Ramsay Campbell. Vous êtes tous deux fans de cet auteur ou est-ce un pur hasard ?
Non, non, c'est encore plus simple. Le producteur de **La Secte sans nom**, Joan Ginard, était au Festival de FantasPorto et il y a vu mon court métrage, **Abuelitos**. Il l'a vraiment beaucoup aimé, et un jour, il m'a appelé pour savoir si j'avais des projets de longs-métrages. Je n'en avais pas. Il a d'excellentes relations avec Ramsay Campbell depuis le succès de **La Secte sans nom**. Ils sont toujours en contact parce que Joan voulait acheter les droits d'un autre de ses romans. Alors, il m'en a donné quelques-uns à lire, et lorsque j'ai lu celui-ci, intitulé *Le Pacte des pères*, j'ai vraiment adoré, j'ai trouvé qu'il y avait une histoire très forte. En fait, le hasard veut surtout qu'il y ait le même producteur à la base de tout.

Quand vous avez commencé* Les Enfants d'Abraham, *La Secte sans nom était déjà sorti. Est-ce que vous vous en êtes inspiré pour votre film, qui en est quand même assez proche par son histoire, son traitement très froid, avec ce suspense qui s'insinue discrètement pour se terminer par une révélation impitoyable et glaciale ?
Mais tout cela est déjà dans le roman, et on ne peut pas y échapper. Bien sûr, nous étions conscients que la proximité dans le temps de ces deux films susciterait des comparaisons, surtout qu'une partie de l'équipe technique a aussi travaillé sur **La Secte sans nom**. Mais on a mis des éléments susceptibles de les faire diverger. Comme la lumière par exemple, qui est plus « chaude », alors que dans **La Secte sans nom**, elle est plus blafarde, plus froide. Ici, la dominante est plus jaune, donc plus lumineuse. Nous avons essayé d'être différents, parce que nous savions que les références seraient très proches. Mais encore une fois, ce sont des choses qui proviennent d'un roman du même auteur et quand vous lisez du Ramsay Campbell, vous trouvez beaucoup de points communs dans ses histoires : les personnages, leurs motivations, les secrets, etc.

Et vous souhaitiez, pour* Les Enfants d'Abraham, *un look plus britannique qu'espagnol ?
On a tourné à Barcelone. Mais les producteurs souhaitaient que tout le film soit en anglais, pour les ventes à l'international. Ce qui était étrange pour moi, parce que je parlais en espagnol à mon équipe, et les acteurs jouaient en anglais. Et en même temps, je voulais que mon film ait une identité plus personnelle. Donc, en le tournant à Barcelone, et avec des dialogues anglais, j'ai tout fait pour accentuer le fait que cela puisse se passer nulle part.

Vous avez fait des recherches sur cette religion des Abrahamites ?
Il y avait quelque chose qui n'était pas développé dans le roman, et c'était ce concept religieux. Avec Fernando Marías, mon co-scénariste, on a voulu approfondir cette partie. On a pris contact avec des théologiens du Vatican, après avoir trouvé dans la *Bible* des références au premier enfant né sacrifié. On a beaucoup échangé d'e-mails, on a beaucoup discuté, et ce qui en ressort et qui est très étonnant, c'est que si vous faites une fiction sur les Abrahamites, vous pouvez trouver des centaines d'éléments et d'histoires étranges pour étayer votre récit.

Vous est-il arrivé de vous référer à des classiques du genre, ou avez-vous tout fait pour donner à votre film une identité inédite ?
Je pense que le fait d'aimer des films part déjà de ce qu'on a en soi. On a des mains, on a des pieds, et dans la tête, on peut avoir **Rosemary's Baby**. (rires) En fait, quand nous avons décidé de faire **Les Enfants d'Abraham**, nous n'avons pas revu d'autres films liés à ce genre. Mais nous avons lu beaucoup de comics, vu beaucoup de tableaux, car je trouve qu'il y a de bonnes leçons visuelles à retirer de ces autres arts. Si, celui qui m'a servi, en plus de **Rosemary's Baby** quand même, c'est **Music Box** de Costa-Gavras, car c'est ce qu'il y a de mieux sur le sujet : une jeune femme découvrant un horrible secret lié au passé de son père.

Le personnage du père n'est pas aussi maléfique qu'on aurait pu le penser. Était-ce pour accentuer le réalisme de l'abomination de son secret ?
Disons qu'on souhaitait avoir plus un aspect documentaire qu'un pur film d'épouvante. Et pour cela, je ne souhaitais pas avoir un personnage purement mauvais dès le départ. Quelqu'un qui est corrompu, qui n'est pas sain d'esprit, qui est un tueur en puissance, ne possède jamais un signe physique distinctif. Les gens normaux peuvent cacher les pires monstres. Et c'est pour cela qu'en même temps que l'on voit les actes des adeptes de cette religion, je tenais aussi à montrer leur tristesse au moment où ils commettent leur crime. Parce que tout en épousant les convictions de leur religion, ils hésitent quand même à accomplir ce sacrifice. Et de tout ça, il en ressort des personnages tout à fait humains mais qui sont corrompus par ce qui est pour moi la plus puissante de toutes les armes : la foi en une croyance, quelle qu'elle soit. Regardez l'histoire, regardez les pires des massacres : ils sont dus pour la plupart aux religions.

Dans* Les Enfants d'Abraham, *le flic ne fait pas sérieux, il fait penser un peu à Columbo. C'était voulu, pour atténuer un peu le sérieux de l'intrigue ?
Oui, parce que dans ce genre d'histoire, normalement, tout le monde y croit tout de suite. Et je souhaitais quand même avoir un personnage plus suspicieux, moins enclin à accepter tout de suite l'inconcevable et l'effroyable. Quelqu'un de plus cynique, plus détaché. En fait, quand j'ai écrit ce personnage, je l'ai vu comme le flic de **L'Exorciste**, vous savez, Lee J. Cobb : un type un peu en dehors du truc, qui ne peut ou ne veut pas croire à ce qu'il découvre progressivement. Et je l'ai fait encore plus terre-à-terre, avec un aspect Columbo, comme on me l'a déjà fait remarquer. Mais ça renforce le réalisme de l'histoire. Il

est un peu « hors du film », un peu comme Mike Hammer semble anachronique par rapport à son époque.

Comment interprétez-vous le succès actuel du cinéma espagnol, notamment dans le domaine du Fantastique, avec des réalisateurs tels que Jaume Balagueró, Alejandro Amenábar, et même Julio Medem ? Et en ce qui vous concerne, vous continuerez dans le Fantastique ou vous souhaitez faire un film différent, dans un autre genre, mais toujours avec ce style qui caractérise le cinéma espagnol actuel ?

Ce que je pense, c'est que nous appartenons à une nouvelle génération de cinéastes qui n'ont pas été traumatisés ou censurés par le régime franquiste. La génération d'avant était bien plus proche de la réalité, voulant révéler comment l'Espagne vivait à cette époque-là. Il n'y avait pas de liberté d'expression. Nous constituons la première génération qui n'est pas « touchée » par cela. Et nous voulons faire des films qui ne s'y réfèrent pas, parce que nous en sommes malades et lassés : nous ne pouvons pas toujours revenir sur ce passé, sur ces années qui font partie de notre histoire. Je pense que les réalisateurs de notre génération ont eu la chance, vers 12 ou 13 ans, de faire leur culture cinématographique grâce aux vidéo-clubs, où l'on redécouvrait tout ce qui n'était pas sorti en salles, ou qui était interdit. Je me souviens de ces soirées du samedi où, quand on se retrouvait au lycée, on se disait : « Wouah, j'ai vu **L'Exorciste 1** et **2**, et **3** ! Et la trilogie de **La Malédiction** !... ». (rires) Je pense que vous avez là les 2 principales mamelles du cinéma espagnol actuel : tout d'abord, une réaction envers ce cinéma vérité, et ensuite notre culture vidéo-club, qui nous a révélé bien d'autres genres de films. Et le succès du **Darkness** de Jaume Balagueró en Espagne, en Italie ou encore au Japon, prouve qu'on peut faire d'excellents films de genre espagnols, compétitifs avec les anglo-saxons dans des domaines même très définis.

Et justement, en parlant de Jaume Balagueró, vous vous concertez parfois mutuellement ?

Ensemble, on a juste fait un documentaire. Nous sommes amis depuis longtemps. C'est vrai que nous bossons tous deux pour Filmax, que dirige Julio Fernandez, et plus exactement en ce moment pour Fantastic Factory, avec Brian Yuzna, et donc on se voit souvent. Quand j'étais sur mon film, Jaume avait fini le sien, et on s'est parfois rendus visite sur nos tournages. Moi, je vais tourner cet été mon nouveau film, lui écrit le scénario de son prochain, mais on s'échange des idées. Je sais que je ferai le making of de son prochain film, et lui celui du mien. C'est un truc qu'on s'est promis.

« Les cinéastes espagnols actuels appartiennent à une nouvelle génération qui n'a pas été traumatisée ou censurée par le régime franquiste. »

Et donc, votre prochain film,* Romasanta, *sera encore fantastique ?

Complètement. Mais il le sera vraiment, **Les Enfants d'Abraham** étant plus un drame selon moi, avec des éléments fantastiques. Celui dont je vais commencer le tournage est 100 % pur fantastique, puisqu'il s'agit d'une histoire de loup-garou, qui part d'une légende locale, située en 1850 dans un petit village côtier espagnol. Ce sera très classique, mais très gothique aussi.

Propos recueillis par Stéphane THIELLEMENT

Ci-contre :
Internée dans un asile psychiatrique et régulièrement privée de toute visite, la mère de Daniella (Birgit Bofarull) semble avoir plongé définitivement dans la folie. À moins que quelqu'un n'essaye de la faire taire...

Ci-dessous :
Un homme assassiné selon un rituel bien précis... Une des scènes choc des Enfants d'Abraham !

Parmi les cinéastes transalpins, Sergio Martino est sans aucun doute celui dont la filmographie est la plus riche. Un parcours étonnant, où Martino s'est essayé, avec une aisance proche du grandiose, à tous les genres possibles et imaginables : documentaire, études de mœurs, giallo, polar, péplum, western, fantastique, horreur et érotique ! Retour sur la carrière d'un des plus prolifiques réalisateurs du cinéma bis italien.

LE BIS ET LA VERTU

Comment avez-vous atterri dans le milieu cinématographique ?
Je suis issu d'une famille qui baignait dans le cinéma depuis des lustres. Mon grand-père maternel était déjà réalisateur juste après la Première Guerre Mondiale. Il a énormément contribué au 7e Art. Il avait même réalisé le premier long-métrage sonore en Italie ! C'était un proche de Vittorio DeSica également. Lorsque j'étais enfant, pendant la Seconde Guerre Mondiale, j'avais assisté au doublage d'un film dans les locaux de mon grand-père. J'étais émerveillé par ce qui se passait à l'écran, et par l'interaction des personnes qui prêtaient leurs voix aux interprètes. C'était un moment magique pour moi !

Votre frère Luciano a commencé avant vous dans le milieu ?
Oui, il était plus âgé que moi. Il a démarré comme assistant dans le métier, puis il a cumulé diverses fonctions. Il a été scénariste sur **Le Colosse de Rhodes** de Sergio Léone, et il était impliqué dans les productions de pas mal de films réalisés par Pasolini et Rossellini. Il était très polyvalent. Ensuite, j'ai suivi le même parcours.

Vous avez commencé comme assistant-réalisateur, vous aussi ?
Non. Avant, je lisais les scénarios pour une commission chargée des subventions pour le cinéma italien. C'est comme ça que j'ai appris comment écrire et structurer un scénario. Ensuite, tout comme mon frère, j'ai accumulé les expériences : assistant-réalisateur, stagiaire de production, script-doctor et même acteur ! J'avais décroché un petit rôle dans **Ragazzi Dei Parioli** de Sergio Corbucci.

Votre frère était scénariste sur ce film, je crois ?
Exact ! Vous l'avez-vu ?

Hélas, non. J'en ai entendu parler. Il y avait Raf Mattioli et Ennio Girolami dans ce film ?
Tout à fait ! C'était un film qui suivait le quotidien de jeunes gens issus du quartier riche de Parioli, à Rome. Corbucci avait réalisé ce film en 1958. Pas mal de monde avait démarré dans **Ragazzi Dei Parioli**. Nino Manfredi avait même un petit rôle dans le film.

Comment vous êtes-vous retrouvé en tant qu'assistant de production sur* Le Corps et le fouet *de Mario Bava ?
Mon frère, qui avait co-écrit le scénario du film avec Ernesto Gastaldi, en était le co-producteur. Grâce à lui, j'ai réussi à décrocher un boulot sur le film. Je gérais beaucoup de choses sur le tournage. Gastaldi était également présent, et il faisait quelques fois l'assistant-réalisateur. Bava était un personnage ! C'était un homme très patient et méticuleux. Il arrivait à obtenir ce qu'il voulait avec une économie de moyens hors normes. C'était quelqu'un de très inventif et de très passionné. Et puis, quel plaisir de voir sur le plateau des gens comme Christopher Lee et Dahlia Lavi !

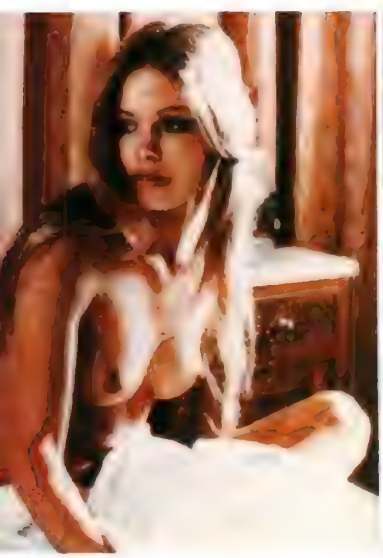
Dahlia Lavi, que vous avez retrouvée sur* Le Démon dans la chair *de Brunello Rondi, avec Frank Wolff. Un film extrêmement bizarre, sur lequel vous étiez assistant-réalisateur...
Exactement. C'est vrai que **Le Démon dans la chair** est un film assez bizarre dans son genre (rires) ! Dahlia Lavi n'a jamais eu la carrière qu'elle méritait. Elle était partie aux USA suivre une carrière d'actrice, mais elle n'a jamais vraiment décollé, parce qu'elle était juive. Elle a eu des petits rôles, comme dans **Falstaff** d'Orson Welles, mais l'anti-sémitisme était assez présent dans le milieu à cette époque. La rumeur voulait qu'un film avec des Juifs ne pouvait pas être exploité dans les pays arabes ! Quel motif ridicule ! Mais Dahlia est une femme magnifique. Elle brillait dans les films que vous venez de citer.

Votre premier scénario adapté fut* Le Jour de la haine, *réalisé par Giovanni Fago, avec Gianni Garko et Claudio Camaso...
Exactement. C'était un très bon western. Je faisais le script doctor pour Luciano assez régulièrement, et j'avais décidé d'écrire un western pour moi. Je l'avais écrit assez rapidement, et j'ai pu le faire circuler

Page précédente : L'inimitable Daniel Greene, qui apparaît aujourd'hui dans presque tous les films des frères Farrelly, du temps où il se prenait pour Arnold Schwarzenegger, dans Atomic Cyborg.

chez pas mal de monde. C'était mon tout premier scénario porté sur grand écran, et ça faisait vraiment plaisir de voir Garko et Camaso (le frère de Gian Maria Volonté - ndlr) énoncer mes dialogues.

Qu'est-ce qui vous a décidé à sauter le pas de la réalisation ?
C'était la seule fonction que je n'avais pas expérimentée. Et le travail accompli par le passé m'avait préparé à cela. J'avais commencé comme réalisateur sur un documentaire titré **America, Cosi Nuda, Cosi Violenta** en 1970. C'était un doc sur les différentes crises qui secouaient l'Amérique pendant la guerre du Vietnam, la formation des mouvements hippies, Nixon, etc. Je ne sais pas si le documentaire est sorti en France. C'était une première expérience formidable pour moi. Je l'avais tourné pendant mes trois mois de vacances avec une équipe réduite. J'avais même réussi à filmer le décollage de Apollo 13 à Cap Canaveral ! Je me souviens que la veille, j'étais venu avec mon équipe près de la rampe de lancement pour filmer plusieurs plans de la fusée. Nous étions à moins de cent mètres et personne ne nous avait rien dit. Alors que nous commencions nos plans, la police nous est tombée dessus en hurlant : *« Qu'est-ce que vous foutez là ? ! »*. La tendance d'alors était aux pirates de l'air, et ils pensaient que nous voulions détourner la fusée de sa trajectoire ! (rires)



Ci-dessus, de gauche à droite : Susan Player dans L'Initiatrice, un des nombreux films érotiques réalisés par Sergio Martino.

Autre comédie érotique de Sergio Martino, Les Zizis baladeurs, qui compte à son générique l'incontournable Edwige Fenech, devenue spécialiste du genre avec la série de films La Toubib.

Ursula Andress, la Bond girl de Dr. No, joue les aventurières et se fait tripoter 1h30 durant par les autochtones de La Montagne du dieu cannibale !

« Tout bon réalisateur doit évoluer avec le public.

Vous avez réalisé* Mondo Sex *après ?
Oui. C'était une comédie dramatique aux accents érotiques. Le titre original italien n'est pas **Mondo Sex**, mais **1000 péchés et 1000 vertus**. C'était un film un peu spécial. À cette époque, le nu n'était pas vraiment accepté majoritairement en Italie, c'était encore un peu tabou. Je voulais montrer ces changements de mœurs dans mon film, avec l'explosion Outre-Atlantique des mouvements hippies. Malgré la réglementation cinématographique italienne stricte de l'époque, mon film avait plus ou moins bien marché. Il avait même créé un mini scandale à sa sortie.

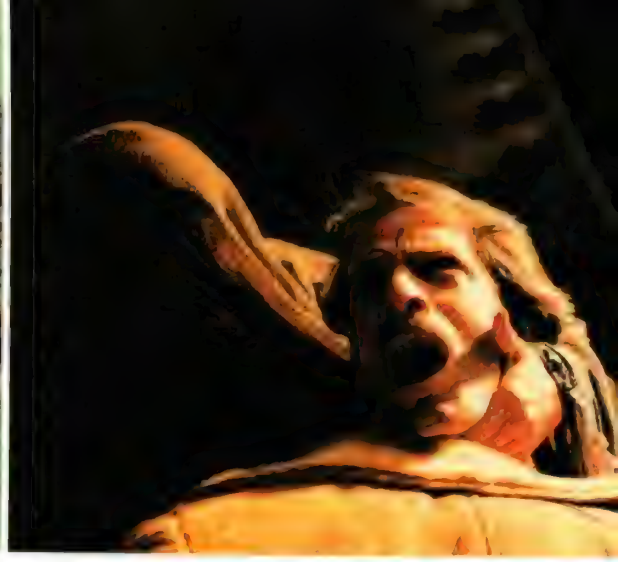
Comment avez-vous rencontré Ernesto Gastaldi, le scénariste attitré de vos films ?
Ernesto avait fait une école de cinéma à Rome, et il était fraîchement diplômé. Mon frère était à la recherche de jeunes scénaristes ambitieux pour ses films et des amis le lui ont recommandé. Mon frère me l'a présenté et le courant est très vite passé entre nous. C'est un homme merveilleux, doté d'un talent scénaristique sans égal ! Il avait une telle facilité d'écriture qu'il pondait 6 à 8 scénarios par semaine... et écrits à la main ! Son esprit était tout le temps en ébullition. Il imaginait des histoires formidables et son enthousiasme était très communicatif ! Il œuvrait dans tous les genres : western, horreur, péplum, polar, drame... Mais sa spécialité, c'était les films fantastiques. Il adorait ça ! C'est quelqu'un de très prolifique et il a travaillé pour beaucoup de metteurs en scène : Sergio Léone, Tonino Valerii, Robert Aldrich, Antonio Margheriti, Mario Bava... C'était le scénariste le plus en vogue en Italie à cette époque. Je ne pouvais pas me passer de lui, Ernesto est présent dans 80 % de ma filmographie. Il a aussi été metteur en scène. Dans son premier film, **Libido**, il avait révélé Giancarlo Giannini alors qu'il n'était qu'un débutant !

Vos premiers films étaient soit des documentaires, soit des études de mœurs. Votre approche, en tant que réalisateur à cette époque, était assez didactique. Juste après, vous vous êtes mis au film de genre, avec le giallo. Expliquez-nous ce revirement artistique ?
En fait, ma préoccupation, en tant que réalisateur, était de faire des films qui pourraient facilement s'exporter à l'étranger. Mes premiers films avaient plus ou moins bien marché, mais ils avaient pour but d'éclairer le public italien sur certains états de faits. **America, Cosi Nuda, Cosi Violenta** et **Mondo Sex** étaient très symptomatiques de leur époque. Ils ne pouvaient pas être compris de tous. Avec le giallo, je voulais me tourner vers un genre plus populaire destiné à être vu par le plus de monde possible. Le péplum était mort à cette époque, et le giallo l'avait remplacé. Tout bon réalisateur doit évoluer avec le public. C'est pour ça que je me suis mis au giallo. C'est un genre très populaire, avec lequel on peut prendre certaines libertés artistiques. Et puis, avec des films de ce genre, on pouvait multiplier les coproductions avec l'Allemagne, la France et l'Espagne, parce qu'il y avait une demande importante là-bas aussi.

Votre premier giallo fut* L'Étrange vice de Mme Warth *?
Oui. Je me familiarisais avec le genre. C'était le premier d'une série de quatre autres giallos. Les autres furent : **La Queue du scorpion**, **Ton vice est une chambre close dont moi seul ai la clé** et **Torso** ! Je les avais tournés en un temps record.

Les quatre films ont eu du succès ?
Les deux premiers, oui. Ils avaient très bien marché. Les autres aussi avaient marché, mais pas autant que les premiers. **Torso** avait bien marché dans le nord de l'Italie, mais il était sorti à Rome en même temps que **Le Dernier Tango à Paris** de Bernardo Bertolucci, qui avait bénéficié d'une campagne promotionnelle gigantesque, et qui était précédé d'une réputation sulfureuse. Malgré ça, **Torso** a marché, mais pas autant que prévu. Par contre, du côté américain, ce fut la surprise totale ! **Torso** est rapidement devenu un film culte, et ce, bien avant que Tarantino ne le cite comme l'un de ses giallos préférés.

Est-ce que c'est parce que vous pensiez avoir fait le tour du giallo avec ces quatre films, que vous vous êtes réorienté vers le « Polizioteschi », le polar à l'italienne ?
Oui. J'avais envie de changer de registre et le film policier tombait à pic. C'était le nouveau genre en vogue du cinéma italien. J'ai donc suivi la mouvance.



Ci-dessus, de gauche à droite :
Les hilarants monstres amphibiens en latex du **Continent des hommes-poissons** se lancent à la poursuite de la ravissante Barbara Bach, qui rempilera l'année suivante dans **Alligator**, toujours de Sergio Martino.

Une des malheureuses victimes de **Crime au cimetière étrusque**, qui marque le retour un peu fatigué de Sergio Martino au giallo.

La société italienne avait basculé dans le chaos total au cours des années 70, avec les exactions régulières de la Mafia et la montée en force des Brigades Rouges. Ces événements vous ont-ils influencé lorsque vous avez fait* Police parallèle en action *et* La Police accuse *?
Oh, oui ! La situation était chaotique. L'insécurité était très importante en Italie à cette époque. La police était dépassée par les événements et elle n'avait plus aucun pouvoir. La base de **Police parallèle en action** était un fait divers qui avait écœuré l'opinion publique : l'enlèvement et la torture d'un commissaire de police incorruptible qui avait déclaré la guerre à la criminalité ! Ernesto Gastaldi s'était inspiré de ça pour écrire le scénario. Je l'avais tourné à Milan, en pleine rue, dans les quartiers les plus violents de la ville. Je me souviens que lorsque nous tournions, une bombe avait soufflé un commissariat de quartier situé à quelques centaines de mètres derrière nous ! Chaque jour était un nouveau cauchemar, en Italie. La délinquance était en hausse, et une majeure partie allait grossir les rangs de la Mafia, les banques étaient sans cesse braquées, les agressions étaient très fréquentes... En tournant **Police parallèle en action** et **La Police accuse**, avec Tomas Milian et Merenda, j'avais fait en sorte qu'ils s'imprègnent du sentiment d'insécurité qui nous entouraient. C'est pour ça que les scènes étaient entièrement tournées dans la rue. Je voulais capter cette électricité qu'il y avait dans l'air, de manière à ce que la menace soit palpable à l'écran. Tout ce qui est raconté dans mes films policiers est bel et bien vrai. Chaque situation dépeinte a vraiment eu lieu dans le pays ! **Police parallèle en action** et **La Police accuse** sont des films policiers tragiques. Steno avait aussi fait un film audacieux à cette époque, **La Polizia Ringrazia** avec Enrico Maria Salerno, où l'on voyait des policiers devenir hors-la-loi ! Ce genre de choses étaient très courantes en Italie. Ces films marchaient très bien parce que le public avait besoin d'être rassuré en quelque sorte.

Ces films dégagent des propos assez extrémistes. Je suis tout de même assez étonné que le public ait pu réagir positivement à vos films ?
Le public était conquis par ces films ! Les gens se rangeaient tous du côté de la police. Ils étaient très solidaires des forces de l'ordre. Il y a même eu un film dont le titre synthétisait parfaitement la situation de la police pendant cette période : **La Police a les mains liées** avec Claudio Cassinelli. Ce qui était vrai ! La population en avait marre que la criminalité salisse le pays. Elle prônait des mesures impopulaires mais efficaces ! C'était une décennie difficile pour l'Italie et toute la population avait été mise au pied du mur. On en était arrivé à un point tel que le vol faillit être légiféré en Italie, tellement c'était devenu chose courante ! Quand je vous disais que tout bon réalisateur doit évoluer avec son public, c'était valable dans ce cas de figure aussi. Encore une fois, nous n'avons rien exagéré ! Tout ce qui a été montré dans les films policiers italiens les plus marquants s'est réellement passé !

Dans* Police parallèle en action *et* La Police accuse, *le sentiment d'urgence était très prononcé. Vous tourniez caméra à l'épaule et l'on sent que certains plans ont été filmés à l'arraché. Vous tourniez sans autorisation dans les rues ?
À plusieurs reprises même. Je voulais une réaction spontanée de la part des gens que nous filmions à leurs insu, face à diverses situations violentes. Une fois, nous avions même eu un sérieux incident pendant que nous tournions une scène d'action pour **Police parallèle en action**. Un cascadeur sur une moto avait violemment percuté une jeune femme en pleine rue, et elle s'était brisé le col du fémur. La caméra était cachée, personne ne savait que l'on filmait ! Nous avons conduit la jeune femme à l'hôpital et nous avons pris en charge ses frais médicaux. Dieu merci, elle va mieux maintenant. Si c'était à refaire aujourd'hui, je ne le ferais plus ! J'ai causé suffisamment de dégâts comme ça ! (rires)

Vous aimez prendre le public à contre-pied lorsque vous mélangez les genres. Vous aviez signé un film intitulé* Le Parfum du Diable *avec Luc Merenda, qui trouvait le juste milieu entre le polar musclé et le giallo...
Oui. J'adore mélanger les genres. C'est une façon de faire des films qui sortent un peu de l'ordinaire. J'ai œuvré dans tous les genres possibles et inimaginables du cinéma italien. J'aime beaucoup l'éclectisme. Pour **Le Parfum du Diable**, je voulais depuis longtemps faire fusionner le polar et le giallo. Je m'étais familiarisé avec les codes de l'un et de l'autre. Je suis plutôt content du résultat. Et puis, je voulais vraiment faire un film qui se passe dans des tripots. J'aime beaucoup jouer aux jeux d'argent, sans pour autant avoir ça dans le sang. Je connaissais très bien le milieu des tripots à Rome, et il y avait vraiment un film à faire là-dessus. Merenda aussi connaissait ce milieu.

Comment avez-vous rencontré Luc Merenda ?
Il faisait partie d'une agence française qui envoyait beaucoup d'acteurs faire des films en Italie. Je l'avais rencontré lors d'une soirée organisée par le producteur Carlo Ponti, pour lequel il avait déjà fait un film. Luc avait un sacré charisme, et il avait suivi des cours d'art dramatique au Conservatoire de Paris. Nous avions sympathisé et par la suite, j'ai immédiatement pensé à lui pour le rôle principal de **Torso**. À cette époque, tout le monde pouvait devenir une star en Italie. C'était le cas de Luc après **Torso**. C'était devenu un acteur rentable, qui avait le vent en poupe. Malgré ça, pour **Police parallèle en action**, la production voulait engager Enrico Maria Salerno pour le rôle principal et j'avais refusé. Salerno est un grand acteur, mais j'avais imposé Luc. Il était vraiment fait pour le rôle.

C'est pour ça que je suis régulièrement passé d'un genre à l'autre. »

Dans la foulée, vous avez réalisé* Mannaja, l'homme à la hache. *Un western crépusculaire qui mettait Maurizio Merli dans la peau d'un chasseur de prime écologiste. C'est tout de même étrange que vous ayez fait un western et non un polar, avec Merli ?
Merli me répétait souvent qu'il était l'un des rares acteurs en Italie à ne pas avoir fait de western. Il était devenu une star en Italie avec des polars comme **Rome violente** et **La Peur règne sur la ville**. Lorsque j'ai écrit **Mannaja**, j'ai fait en sorte que le personnage principal ait la même personnalité que Merli, tel que je le connaissais. C'est quelqu'un de très fort et de très autoritaire, mais c'est aussi un grand défenseur de la nature. Merli est écologiste ! Et puis, j'ai trouvé intéressant d'aborder brièvement le problème de la pollution dans un western. C'était une idée un peu originale.

Merli avait la réputation d'être quelqu'un de très caractériel sur les tournages. Comment s'est passée votre relation avec lui sur* Mannaja *?
C'est vrai qu'il avait la réputation d'entrer en conflit avec les metteurs en scène. Mais avec moi, tout s'est très bien passé. En tant que réalisateur, j'aime bien me faire respecter par les acteurs et montrer qui est le maître à bord. Mon attitude avait plu à Maurizio et nous nous sommes donc très bien entendus.

« Aujourd'hui, je suis reconnu pour mes films antérieurs et cela me

Ci-dessus, de gauche à droite : Michael Sopkiw et Valentine Monnier, les deux héros de 2019, après la chute de New York, la réponse de Sergio Martino aux Mad Max de George Miller. Notez que dans ce monde apocalyptique, la police préfère les chevaux aux voitures !

Daniel Greene, encore, bande les muscles à bloc et démastique sévère dans Atomic Cyborg, ersatz très fidèle du Terminator de James Cameron.

Deux victimes de l'inénarable Rickshaw, sorti chez nous en exclusivité à l'Hollywood Boulevard, dans lequel le pauvre et fatigué Donald Pleasence se transformait en cochon lors des scènes finales.

Vous aviez les mêmes relations avec vos autres acteurs principaux ?
Oui. Ça se passait toujours très bien généralement. Même avec quelqu'un comme Tomas Milian sur **La Police accuse** et **Sex with a Smile**. C'était quelqu'un qui était toujours à l'écoute du metteur en scène. Tomas avait fait l'Actor's Studio et ça se voyait. Même s'il s'était fait un nom dans le cinéma italien, ce n'était pas vraiment une star. Milian a fait profil bas quand j'ai travaillé avec lui. Plus tard, lorsque ses films sont sortis, avec les personnages de Nico Giraldi, Monezza et Il Gobbo, et ont fait un carton, j'ai entendu dire qu'il n'était plus le même. J'ai gardé le souvenir de Milian comme quelqu'un de très professionnel. J'ai eu une drôle de surprise lorsque je l'ai vu dans **Traffic** de Soderbergh. Tomas était excellent dans le rôle. Il n'a pas perdu son charisme ni son talent d'acteur, malgré son âge avancé.

Après* Mannaja, *vous avez directement embrayé sur le film d'horreur en signant* La Montagne du dieu cannibale, *avec Stacy Keach et Ursula Andress...
Les films de cannibales marchaient énormément depuis **Le Dernier monde cannibale** de Ruggero Deodato. Évidemment, je ne pouvais pas passer à côté ! (rires) Avec **La Montagne du dieu cannibale**, je voulais faire bien plus qu'un film sur l'anthropophagie. Les autres films n'étaient qu'un enchaînement de séquences violentes, avec des acteurs non-professionnels et sans histoire cohérente. Moi, je voulais faire un film d'aventure, avec une histoire et des acteurs, un peu à la manière des **Mines du Roi Salomon**. On avait obtenu un financement par le biais d'une coproduction avec la France et de plusieurs prêts contractés auprès de médecins et d'avocats. Le budget était ridicule, mais le film a bénéficié d'un gros succès à sa sortie. Il a énormément bien marché en France et aux Pays-Bas, malgré le fait que Stacy Keach, qui était une star à l'époque, mourait dans la deuxième partie du film. Encore aujourd'hui, j'entends toujours *« Pourquoi tu as tué ta star en plein milieu du film ? Tu es fou ? »* (rires). J'ai eu le même problème avec **Sex with a Smile**, où l'on avait mis Marty Feldman en tête d'affiche, alors qu'il n'avait qu'un petit rôle.

La tendance était au film érotique lorsque vous avez signé* Sex with a Smile *?
Oui. De toute façon, le film érotique est un genre qui n'a jamais cessé de marcher.

Vous aviez réuni une sacrée équipe sur* Sex with Smile. *Le film était écrit par Tonino Guerra, le scénariste de Fellini et Antonioni, et il y avait à l'affiche : Tomas Milian, Aldo Maccione, Barbara Bouchet, Marty Feldman et Edwige Fenech, la reine du genre, qui était votre belle-sœur à l'époque...
Oui. Quelle belle femme, Edwige ! (rires) Le fait que Tonino Guerra ait écrit le film nous a permis de réunir toute cette brochette d'acteurs. Ils appréciaient tous son travail et mouraient d'envie de réciter ses lignes. Les gens de La Médusa n'ont eu aucune difficulté à les convaincre.

Vous n'aviez pas réécrit le scénario ?
Si. Mais personne n'y a fait attention. Même Marty Feldman m'avait dit que ses répliques étaient géniales, alors qu'il ne savait même pas que je les avais réécrites. (rires) Sinon, **Sex with a Smile** a obtenu un très bon accueil commercial et j'ai signé d'autres comédies érotiques avec Edwige Fenech.

Ce sont vos films avec Edwige Fenech qui ont le plus marché dans votre carrière ?
Oui, presque autant que mes giallos et mes polars. En fait, mes comédies érotiques marchaient plus longtemps à l'étranger parce que l'Italie a la réputation d'avoir les plus belles femmes et...

...tout le monde voulait voir Edwige Fenech nue !
C'est exact ! (rires) **Mademoiselle longues cuisses** était resté très longtemps à l'affiche des cinémas de la 42e Rue de New York.

Les Zizis baladeurs *avait bien marché en France...*
Ah, **Les Zizis baladeurs** . Quel beau titre ! (rires) J'ai eu beaucoup de plaisir à le tourner. Depuis le temps qu'on faisait ce genre de films, le plateau n'était constitué que de copains. Il y avait Edwige, Barbara Bouchet, Renzo Montagnani, Lino Banfi... Les habitués du film érotique.

Est-ce par lassitude que vous avez délaissé la comédie érotique pour faire des films plus centrés sur l'action et le fantastique comme* 2019, après la chute de New York *?
J'avais envie de faire autre chose. J'étais sous contrat chez La Médusa et ils m'ont proposé de faire un film d'action futuriste, après le succès du **New York 1997** de John Carpenter. J'ai écrit le scénario rapidement et ils m'ont donné le feu vert pour le réaliser. J'aime beaucoup l'idée de la dernière femme féconde, qui est le dernier espoir de l'humanité. Ça donne un côté un peu romantique, lorsqu'elle rencontre Michael Sopkiw. C'est aussi un film d'action qui bouge beaucoup, avec quantité d'effets spéciaux. Il y a aussi un peu de **Mad Max** dans **2019, après la chute de New York**. Le personnage de Michael Sopkiw a un côté très Mel Gibson au début du film.

***C'était le début d'une longue déclinaison italienne de gros succès américains, dont les plus mémorables sont* Apocalypse dans l'océan rouge *et* Atomic Cyborg, *deux versions bis des* Dents de la mer *et de* Terminator...**
C'étaient des filons en or ! On tournait tant qu'il y avait de la demande. La chose était devenue tellement courante, que le public attendait systématiquement la version italienne d'un gros succès américain. Ce qui était incroyable ! C'était devenu une habitude en Italie. **Apocalypse dans l'océan rouge**, que j'ai co-réalisé avec Lamberto Bava, et **Atomic**

réconforte énormément. Je n'ai aucun regret. »

Cyborg ne restaient pas longtemps à l'affiche, mais marchaient du tonnerre en vidéo. Ce sont des films d'honnête facture, qui sont très divertissants. Je préfère cependant **Atomic Cyborg**. J'aime beaucoup son côté western moderne et son casting. Il y avait Daniel Greene, John Saxon, Luigi Montefiori et Donald O'Brien.

Où avez-vous trouvé Daniel Greene ?
Je cherchais un acteur ayant le même physique que Arnold Schwarzenegger. Je n'avais trouvé personne en Italie et j'ai décidé d'aller à Los Angeles pour continuer mes recherches. En suivant les recommandations d'amis que j'avais sur place, je suis allé dans une salle de musculation sur Sunset Boulevard et c'est là que j'ai trouvé Daniel. Il correspondait parfaitement à ce que je cherchais pour **Atomic Cyborg**. Notre collaboration s'est très bien passée, et j'ai fait par la suite **Sur les traces du Condor** et **Mal d'Afrique** avec lui. Je ne sais plus du tout ce qu'il est devenu aujourd'hui.

Il fait des seconds rôles dans les comédies des frères Farrelly. On l'a vu dans* Fous d'Irène *avec Jim Carrey, où il faisait le méchant, et dans* L'Amour extra-large *avec Jack Black et Gwyneth Paltrow.
(étonné) Ah Bon ? ! C'est pas possible ! Daniel dans des films à gros budget hollywoodiens ! Ça alors... Je ne me fais pas de souci pour lui ! (rires)

Sinon, vous avez aussi commis l'un des OVNI du cinéma bis :* Le Continent des hommes poissons *!
Ce film avait coûté très cher à cause des effets spéciaux. Environ 1 milliard de lires. Je l'avais tourné en Sardaigne et aux alentours de Rome. C'était un film un peu spécial. La fabrication du costume des hommes poissons était assez longue, et le temps jouait contre nous. Malgré ça, j'ai bouclé le film en temps et en heure.

Vous êtes rentré dans vos frais lorsque le film est sorti ?
Largement ! Le film a fait un carton partout dans le monde. Même avant ça, nous l'avions très bien pré-vendu au marché du film en 1979, alors que nous n'avions qu'un flyer. C'est un film qui, depuis, a fait son temps, et il est devenu un petit classique du cinéma bis.

Vous êtes un brillant adepte du marketing et des nouvelles formules. Avec* Crimes au cimetière étrusque, *vous avez compilé 7 épisodes d'une série que vous aviez créée, pour pouvoir l'exploiter à l'étranger comme un film d'horreur à part entière...
C'est vrai. La série était bonne, mais ne pouvait pas être vendue à l'étranger sous cette forme. C'était une mini-série à gros budget avec beaucoup d'effets spéciaux, et de bons acteurs comme John Saxon et Van Johnson. C'était un peu dommage de ne pas pouvoir l'exporter. J'ai donc décidé de compiler les 7 épisodes, de couper certains passages d'exposition qui n'étaient plus nécessaires, et de filmer plusieurs raccords. Le film a été ensuite vendu dans plusieurs pays. René Château l'avait distribué pour la France et il avait assez bien marché, si mes souvenirs sont bons.

Vous l'aviez aussi ressorti en Italie sous cette forme ?
Oui, mais il n'a pas du tout marché.

Aujourd'hui, vous êtes reconnu comme l'un des plus grands cinéastes bis à travers le monde. Comment gérez-vous cette soudaine reconnaissance ?
J'étais un peu surpris. Ça fait toujours plaisir d'être reconnu pour sa contribution au cinéma de genre. Je reçois sans cesse des lettres en provenance d'Allemagne, des Pays-Bas, des États-Unis, d'Espagne et de la France pour me féliciter d'avoir fait certains films. Il y a des sites web qui me sont consacrés, et mes films se font réévaluer par beaucoup de magazines. Même Tarantino s'est avoué fan de **Torso**, **2019, après la chute de New York** et **Atomic Cyborg**.

Quel regard portez-vous sur votre carrière, aujourd'hui ?
J'ai eu une carrière assez riche. J'ai accepté beaucoup de compromis, et je pense avoir fait le tour de tous les genres que le cinéma pouvait offrir. Aujourd'hui, je suis reconnu pour mes travaux antérieurs et cela me réconforte énormément. Je n'ai aucun regret. J'ai fait certains films qui n'ont plus aucune raison d'être aujourd'hui, mais je ne les regrette pas. Ce sont mes choix et je les assume.

Quel est le film que vous préférez dans votre filmographie ?
C'est **La Bellissima Estate**. Une comédie dramatique que j'avais faite pour Carlo Ponti en 1974, juste avant **Le Parfum du Diable**. C'était un petit film vraiment très touchant, qui racontait l'idylle amoureuse entre deux adolescents. Hélas, il n'y a pas beaucoup de personnes qui ont vu ce film. Sinon, j'adore **Police parallèle en action** ! Je pense sincèrement que c'est le film sur lequel j'ai donné le plus de moi-même. Le scénario de Gastaldi était extrêmement bien écrit, et j'ai tout fait pour hisser la mise en scène au même niveau. Par contre, je trouve que **La Police accuse** n'est pas vraiment un bon film. Partout ailleurs, j'entends les gens dire que c'est l'un des meilleurs polars italiens jamais faits. Je pense que ces gens devraient revoir leur jugement. Je l'ai revu récemment, et me suis rendu compte que je suis passé à côté de pas mal de choses en le réalisant. Sinon, je ne regrette pas de l'avoir fait. Tout comme **Le Continent des hommes poissons**. **Torso** est aussi un bon film, mais je trouve qu'il est un peu gratuit au niveau de la violence.

Que pensez-vous du cinéma actuel ?
Il n'y a pas assez de bons films. Il y a des réalisateurs dont je suis la carrière, comme Oliver Stone, dont je suis un inconditionnel, et Pedro Almodóvar. Sinon, mes maîtres à penser sont morts. Ils s'appelaient Frederico Fellini, Sam Peckinpah et Claude Sautet.

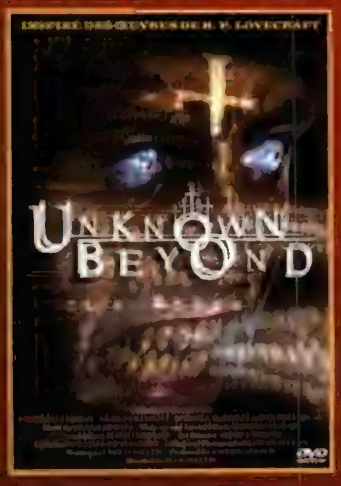
Propos recueillis par Fathi BEDDIAR

FILMOGRAPHIE SÉLECTIVE DE SERGIO MARTINO

Né le 19 Juillet 1938 à Rome.

1969 : AMERICA, COSI NUDA, COSI VIOLENTA
AMERICA, UN GIORNO
MONDO SEX
1970 : L'ÉTRANGE VICE DE MME WARTH
ARIZONA
LA QUEUE DU SCORPION
TON VICE EST UNE CHAMBRE CLOSE
DONT MOI SEUL AI LA CLÉ
TORSO
1972 : POLICE PARALLÈLE EN ACTION
1973 : LA POLICE ACCUSE
LE PARFUM DU DIABLE
TENDRE INCESTE
1974 : LA BELLISSIMA ESTATE
SEX WITH A SMILE
1976 : SEX WITH A SMILE 2
MILANO, MORTE SOSPETTA DI UNA MINORENNE
1977 : MANNAJA : L'HOMME À LA HACHE
1978 : LA MONTAGNE DU DIEU CANNIBALE
LE CONTINENT DES HOMMES POISSONS
1979 : ALLIGATOR
MADEMOISELLE LONGUES CUISSES
1980 : LES ZIZIS BALADEURS
1982 : CRIME AU CIMETIERE ÉTRUSQUE
2019, APRES LA CHUTE DE NEW-YORK
1984 : APOCALYPSE DANS L'OCÉAN ROUGE
L'ALLENATORE NEL PALLONE
1986 : ATOMIC CYBORG
1987 : UPPERCUT MAN
1988 : CASABLANCA EXPRESS
1990 : SUR LA TRACE DU CONDOR
MAL D'AFRIQUE
R.C.K.S.H.A.W.
1995 : LA REGINA DEGLI UOMINI PESCE
1999 : MOZART É UN ASSASSINO

UNCUT MOVIES présente LES FILMS GORE LES PLUS FOUS DE LA PLANÈTE !



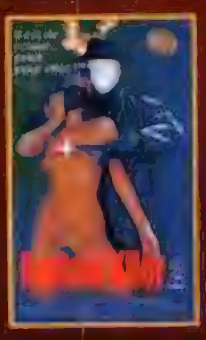
Ambiance gothique, éclairages baroques, atmosphère angoissante et scènes chocs sont au programme de ce film époustouflant que vous feriez mieux de ne pas regarder tout seul ! DVD

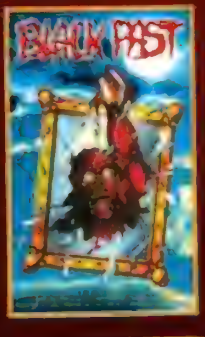
ÉDITION COLLECTOR LIMITÉE À 1 000 EXEMPLAIRES

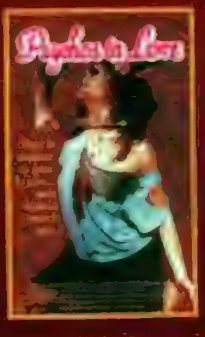
La célèbre Scream Queen Tiffany Shepis (TROMEO AND JULIET) et la star du porno américain Ron Jeremy (TERROR FIRMER) sont à l'affiche de DEATH FACTORY, un film gore particulièrement féroce qui ravira les amateurs de bidoches bien saignantes ! DVD

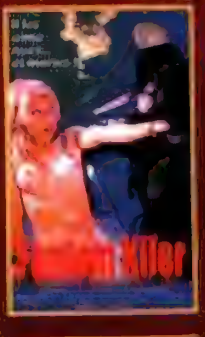
ÉDITION COLLECTOR LIMITÉE À 1 000 EXEMPLAIRES

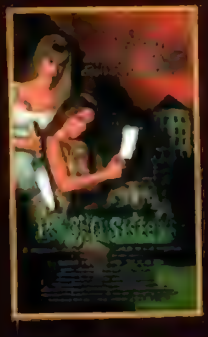
SITE INTERNET http://pageperso.aol.fr/UNCUTMOVIES











Bon de commande à retourner à : UNCUT MOVIES - 53, rue du faubourg Madeleine 45000 ORLÉANS
Tél. 02.38.43.06.57 - Fax 02.38.43.94.82 - e-mail UNCUTMOVIES@aol.com

OFFRE SPÉCIALE : 20 € la cassette VHS (SECAM) - OFFRE SPÉCIALE : 26 € le DVD (PAL/Zone 2)

FRAIS DE PORT (Colissimo suivi) : 1 à 3 articles - 5 € ; 4 articles et plus - PORT GRATUIT !

- ❑ PSYCHO SISTERS
- ❑ BACK FROM THE DEAD
- ❑ BLACK PAST
- ❑ FANTOM KILER 2*
- ❑ TERROR TOONS
- ❑ THE DEAD NEXT DOOR
- ❑ THE BURNING MOON
- ❑ PSYCHOS IN LOVE
- ❑ FLESH EATING MOTHERS
- ❑ UNKNOWN BEYOND (DVD)
- ❑ THE NECRO FILES*
- ❑ REDNECK ZOMBIES
- ❑ FANTOM KILER*
- ❑ THE DARKNESS BEYOND
- ❑ DEATH FACTORY (DVD)
- ❑ PREMUTOS
- ❑ SCRAPBOOK*
- ❑ PARTS OF THE FAMILY
- ❑ DEMONIUM
- ❑ INFANTRY OF DOOM
- ❑ ANGEL OF DEATH*
- ❑ SKINNED ALIVE
- ❑ I PISS ON YOUR GRAVE**

Je désire recevoir les articles cochés et ci-joint mon règlement de _____ € par ❑ chèque ou ❑ mandat cash à l'ordre de UNCUT MOVIES.

Nom : _____ Prénom : _____

Adresse : _____

Code Postal : _____ Ville : _____

*Déconseillé. *aux moins de 16 ans - **aux moins de 18 ans. Contient des scènes érotiques explicites.*

Pour l'étranger, mandat international uniquement. Tous nos films sont présentés dans leur version intégrale, en VOSTF et réservés à un public averti. Livraison sous 10 jours environ.

Madgazine

DVD • VIDÉO • TÉLÉ • MANGA • JEU VIDÉO • GOODIES • LIVRES • MUSIQUE

Sortez de chez vous ! Il fait beau !

sommaire

#88 DVD
Juste avant de partir en vacances, Stéphane s'est enfermé chez lui une semaine avec son ordinateur et un bon stock de clopes. Quelques coups de fil tonitruants pour relancer les attachés de presse et les pigistes, quelques heures de prise de tête sur traitement de texte, et voilà le travail ! Un cahier DVD tout beau, avec du Carpenter, du Cronenberg, de l'**Animatrix**, du Delon, du Troma et du Bronson !

#96 TÉLÉ MANIAC
Yannick vient de monter chez lui une parabole révolutionnaire qui lui permet de capter toutes les chaînes télé de la galaxie. Il ne mange plus, il ne dort plus, et il passe ses journées à mater des millions de séries rien que pour vous. Il en ressort une petite preview de ce qui vous attend à la rentrée : ***Battlestar Galactica*** et ses gros vaisseaux, ***Dead Like Me*** et ses morts qui marchent, et ***NYPD 2069*** et ses flics futuristes déprimés.

#97 ANIME NATION
À Cannes, Bertrand courait partout, rentrait dans toutes les projos, même les plus secrètes, et squattait les soirées les plus improbables, uniquement dans le but de grapiller la moindre petite info ou le plus petit extrait de film. Et oui ! Tranbert, c'est un peu notre James Bond à nous. Résultat : le coquin a réussi à voir **Wonderful Days**, **Interstella 5555** et **Nazu**. Chapeau !

#98 PLAYMAD
On a retrouvé Yannick prostré sur son divan, les yeux hagards et injectés de sang, les mains tremblotantes et le pantalon souillé au niveau de l'entre-jambe. Il ne parle plus, ne s'exprimant que par des borborygmes étranges et se contente de hocher la tête d'un air ahuri. On a réussi à comprendre un seul mot : **Silent Hill 3** !

#101 SANG D'ENCRE
On a tenté d'expliquer à Arnaud que John Sturges ne réalisera jamais l'adaptation ciné du *Hellboy* de Mignola mais le pauvre garçon, brisé par la dure réalité, est devenu complètement fou. Heureusement que JPP est là pour lui filer un coup de main...

Carpenter et Cronenberg version intello

(FOG + NEW YORK 1997 + PRINCE DES TÉNÈBRES + INVASION LOS ANGELES + COFFRET RAGE/FRISSONS)

SI CARPENTER ET CRONENBERG ONT PU BALISER NOS ANNÉES 80 DE FILMS CERTES EFFRAYANTS MAIS ÉGALEMENT INTELLIGENTS, L'INTELLECTUALISATION OUTRANCIÈRE ET PÉDANTE DONT ILS SONT LES VICTIMES AUJOURD'HUI (ET NOTAMMENT DANS LES ÉDITIONS DVD SUIVANTES) REND NOTRE YANNICK FOU DE COLÈRE. CHAUD !

Le marché du DVD a ceci d'exaspérant qu'une bonne nouvelle en dissimule souvent de mauvaises, plus insidieuses, dont on ne mesure l'ampleur qu'après avoir ausculté dans le détail les si précieux objets pour lesquels on a dépensé sans compter. Même s'il n'y a pas de quoi hurler au scandale absolu, c'est le cas de nos films cultes du mois, réalisés par les deux cinéastes les plus subversifs des années 80, qui débarquent dans des éditions « collector » au packaging superbe. Des cinéastes à l'époque purement viscéraux, en colère, évoluant avec iconoclasme (et un militantisme véritable) au sein d'un genre dénigré par l'establishment, et dont le succès (comme le projet idéologique) fut ensuite récupéré par ceux qui aiment retourner leur veste et passer pour des découvreurs de talents. Aussi, le plus flippant dans les sorties tant attendues des 4 films de Carpenter et du coffret Cronenberg, outre une interactivité que l'on aurait aimé plus riche, est que toutes ont été orchestrées sous l'égide ou avec l'apport « immensément culturel » des Cahiers du Cinéma. Carpenter + Cronenberg = Cahiers du Cinéma ? L'équation ne nous semble pas aussi évidente. Pis, elle nous exaspère au plus haut point, démontrant cette incroyable versatilité de la critique dite sérieuse, prête à abuser d'une rhétorique alambiquée pour justifier de l'exclusivité de son intérêt ! Aussi, ce qui frappe le plus, dans toutes ces éditions, reste le hiatus monumental entre le discours et son objet, entre l'intervieweur et le cinéaste, entre le prêt-à-penser et le refus de toute labellisation. Comment ne pas rire à la tête de Carpenter lorsque son hôte lui demande s'il avait pensé, dans **Fog**, *« au brouillard comme architecture de l'invisible »* ? Comment ne pas détourner les yeux d'embarras lorsqu'un étudiant de la Femis, suffisamment passionné cela dit pour entreprendre un voyage à la rencontre de Carpenter, lui raconte sa vie sur un ton proche des interviews de Raphaël Mezrahi ? Comment, surtout, ne pas avoir envie de casser sa galette lorsque Serge Grünberg (devenu, par la flemme légendaire des medias, le « spécialiste incontesté » de Cronenberg) pérore sur *« l'aspect reichien ou la fonction de l'orgasme »* dans **Frissons** ?

Il est entendu que nous serions, nous aussi, de bien mauvaise foi si nous n'admettions pas la justesse de certaines analyses. Et il est tout aussi évident qu'au-delà de l'horreur viscérale des premiers films de Cronenberg et de Carpenter, se cache une vraie symbolique, tant politique que philosophique. Mais la condescendance avec laquelle ce discours nous est adressé, le narcissisme de paroles qui aiment davantage s'écouter qu'être intelligibles, et l'attente forcée d'un discours intellectuel de la part des cinéastes plutôt qu'un réel désir de communication, finissent de nous fatiguer, se révélant par ailleurs totalement déplacés. En témoignent les DVD de **Fog** et **Prince des ténèbres**, qui proposent des « analyses » de séquence ahurissantes. Le journaliste place Carpenter face à deux scènes sans l'aiguillonner, ou lui donner la chance de revoir la scène avant de la commenter, attendant sans doute de sa part un décryptage intello formaté, qui représente (et tout le monde le sait !) ce que Carpenter déteste le plus au monde ! Le résultat ? De longues minutes aux silences embarrassants, le regard paumé de Carpenter, et quelques paraphrases penaudes. En un bonus foireux, symptomatique de l'aveuglement de journalistes cloîtrés dans leur tour d'ivoire, les Cahiers du Cinéma réussissent à nous rendre nous aussi gênés par la situation. Un comble ! Or, ce syndrome du « prosternez-vous, on vous éduque » est si prégnant, en particulier sur le coffret **Rage/Frissons**, qu'on ne saurait trop vous conseiller de zapper les bonus en question pour directement écouter les seules personnes dignes d'intérêt : les cinéastes ! Au final, au-delà des films en question, qui justifient évidemment l'achat, seuls les excellents commentaires audio de Carpenter (sur tous sauf sur **New York 1997** : la honte !), quelques featurettes promo d'époque, le docu **Carpenter vu par...** et une maigre interview de Cronenberg sur **Frissons**, valent le détour. C'est déjà pas mal !

Yannick DAHAN

DVD ZONE 2 ÉDITEURS: STUDIO CANAL ET METROPOLITAN. TRANSFERT 2.35:1 ET 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF DES CARPENTER) ET 2.0 (VO ET VF DES CRONENBERG). BONUS: COMMENTAIRES AUDIO (SAUF SUR **NEW YORK 1997**) - PRÉSENTATION - ANALYSE DE SÉQUENCE - MAKING OF - PRISES RATÉES - DOCUMENTAIRES - GALERIE - BANDES ANNONCES (SUR LES CARPENTER) COMMENTAIRE AUDIO DE SERGE GRÜNBERG - INTERVIEWS - AUTOUR DE MARILYN CHAMBERS (SUR LES CRONENBERG).

Uncut passe au DVD !

(UNKNOWN BEYOND + DEATH FACTORY)

Enfin ! Enfin, Uncut Movies se met au DVD après nous avoir abreuvé, depuis plusieurs années déjà, de VHS remplies jusqu'à rabord de tripailles et de gonzesses pas farouches. Deux titres ouvrent le bal : **Death Factory** et **Unknown Beyond**. Voir ce dernier connaître les honneurs d'un transfert sur support inaltérable laisse un peu amer. Suite du déjà franchement pas terrible **Darkness Beyond**, le film d'Ivan Zuccon ne mérite pas tant d'honneurs, surtout que le catalogue Uncut regorge de trésors que l'on rêverait de posséder en DVD, à savoir des titres comme **Terror Toons**, **Demonium**, **Flesh Eating Mothers** ou encore le très culte **Psychos in Love**. Assez prétentieux et beaucoup trop long, **Unknown Beyond** suit obstinément le parcours chaotique d'un groupe de survivants luttant contre des démons pour la possession du Necronomicon. Un pitch toujours bandant sur le papier mais qui nécessite forcément un minimum de talent et de moyens, deux données essentielles que ne possèdent pas Ivan Zuccon. Pas grave, on ira se consoler devant **Death Factory**, la vraie surprise de cette première fournée. Réalisé par Brad Sykes (**Camp Blood 1** et **2**, deux petits slashers assez moyens avec un clown adepte de la machette), **Death Factory** nous entraîne dans une usine désaffectée où l'habituel groupe de jeunes a décidé de passer une soirée bien pourrie (genre on s'assoit sur un canapé miteux et on attend en écoutant du R'n'B). Mais lorsque déboule une mutante cannibale aux griffes acérées (la méga-bomba Tiffany Shepis, une des égéries de Troma), tout le monde fait dans son froc, perd son latin (attention réplique culte : *« Où est la sortie ? Je sais pas mais on va essayer de retrouver l'entrée ! »*) et se fait massacrer dans la joie et la bonne humeur. Avec Ron Jeremy (mais si, vous voyez très bien qui c'est...) en guest star, **Death Factory** est donc l'une des meilleures affaires du moment, surtout que le DVD a la politesse de regorger de suppléments passionnants quant à l'élaboration d'une série Z entre potes. En espérant que la suite sera du même tonneau, vous êtes priés de vous magner le cul pour les acquérir car seulement 1000 exemplaires de chaque sont disponibles. À bon entendeur...

Alexandre « uncut text » BUSTILLO

DVD INEDIT **UNKNOWN BEYOND**. ITALIE. 2003. RÉAL. : IVAN ZUCCON. INT. : EMMANUELLE CERMAN, GIORGIA BASSANO, MICHAEL SEGAL. TRANSFERT 1.66. SON 5.1 (VO UNIQUEMENT). SUPPLÉMENTS : SCÈNES COUPÉES, BANDE ANNONCE.

DVD INEDIT **DEATH FACTORY**. USA. 2002. RÉAL. : BRAD SYKES. INT. : LIZA JAY, JEFF RYAN, TIFFANY SHEPIS. TRANSFERT 1.33. SON 2.0 (VO UNIQUEMENT). SUPPLÉMENTS : MAKING OF, INTERVIEWS, BÊTISIER, BANDES-ANNONCES. DIST. : UNCUT MOVIES.

LE JOUR OÙ LA TERRE S'ARRÊTA

DE ROBERT WISE

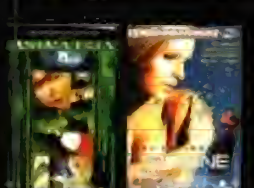
Chroniquer un DVD devient un exercice d'acrobatie de plus en plus ardu, où l'on doit passer son temps à jongler entre les versions Zone 1 et Zone 2 d'un titre, pour comprendre à quel point on s'est foutu de notre gueule. Cette fois, c'est au tour du **Jour où la Terre s'arrêta**, le célèbre « Sci-Fi flick » de Robert Wise (qui reste l'une des œuvres les plus plagiées de l'histoire du cinéma) de débarquer en Zone 2 dans une édition amputée. Si le DVD propose les mêmes suppléments que le Zone 1, il passe carrément à la trappe le documentaire sur les origines du film. À moins de vouloir faire des économies sur les sous-titres (mais faudrait être sacrément radin), on ne comprend pas ce qui motive ce type de décision ! Heureusement, l'éditeur a conservé l'excellentissime commentaire audio, réunissant Robert Wise et Nicholas Meyer, qui devrait rendre fou tous les amateurs (de plus en plus nombreux !) de **Star Trek**. Reste le film, à la fois fondamental puisque précurseur, mais aussi difficilement abordable puisque sans recul, dans la mesure où presque toutes ses scènes, voire presque tous ses plans, sont devenus les clichés récurrents du cinéma de SF des trente années suivantes.

Yannick DAHAN

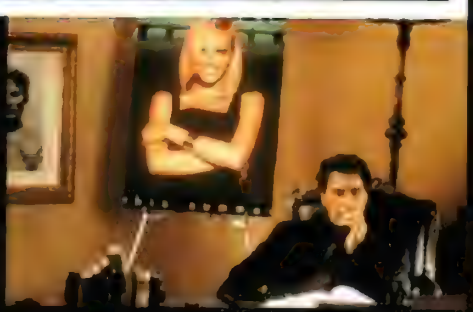
DVD ZONE 2 ÉDITEUR : F.P.E. TRANSFERT 1.33 (4/3). SON 2.0 (VO) ET 1.0 (VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRE AUDIO - ACTUS D'ÉPOQUE - DOCU SUR LA RESTAURATION - BANDE ANNONCE.

Tout sauf de la poudre aux yeux !

(ANIMATRIX + SIMONE)

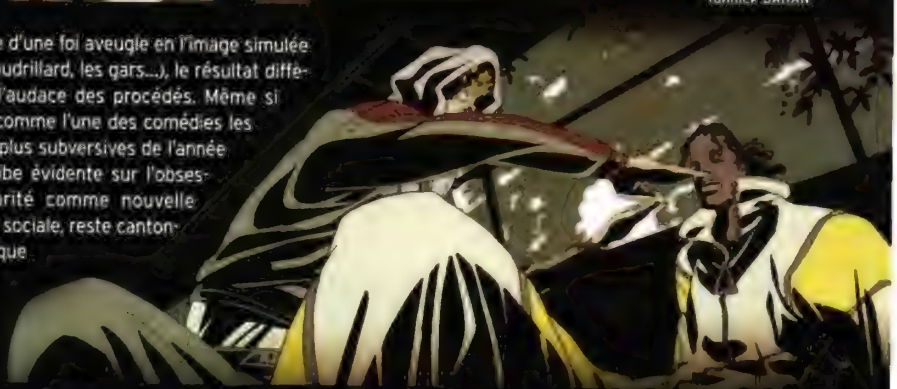


Si **SimOne** puis **Animatrix** (et par extension toute la saga des Wachowski) ne sont pas (loin de là) les pionniers d'une réflexion politique, voire philosophique, sur le rapport qu'entretient l'homme avec les images, fussent-elles représentations fidèles, icônes, ou simulacres, ils incarnent tout deux de nouvelles formes d'activisme artistique (ou d'art militant, si l'on préfère) à la fois similaires et pourtant radicalement opposées. Si le désir idéologique reste bien entendu de stigmatiser une société désormais façonnée par les images, les mythes qu'elles véhiculent s'introduisant dans le réel par la simple force d'une foi aveugle en l'image simulée (va falloir relire Baudrillard, les gars...), le résultat diffère au regard de l'audace des procédés. Même si **SimOne** se pose comme l'une des comédies les plus acides et les plus subversives de l'année dernière, sa diatribe évidente sur l'obsession de la célébrité comme nouvelle forme de pression sociale, reste cantonnée dans une logique didactique et quelque peu professorale. De son côté, **Animatrix**, comme élément du concept **Matrix**, participe d'une volonté qu'ont les Wachowski de pousser le spectateur à s'interroger lui-même, en bousculant ses idées préconçues, en jouant de certains diktats de sa pensée, en manipulant par des choix incisifs de mise en scène ses automatismes de perception, sur le rapport (religieux ? métaphysique ? sensoriel ?) qu'il entretient avec le monde qui l'entoure, désormais simple miroir des images. Bref, deux œuvres importantes, qui plus est éditées dans d'excellents DVD. La palme revient toutefois à celui d'**Animatrix** qui, s'il reste inégal (trois commentaires audio sur neuf, c'est un chouia frustrant), a le mérite non seulement de proposer un excellent docu sur la culture de l'animation, mais surtout des making of et des interviews nous permettant enfin d'entendre ces génies que sont Maeda ou Kawajiri ! À ne rater sous aucun prétexte !



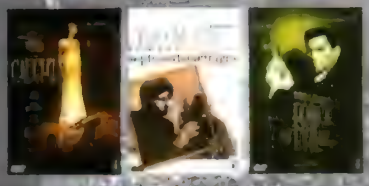
Yannick DAHAN

DVD ZONE 2 ÉDITEURS : WARNER ET METROPOLITAN. TRANSFERTS 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : DOCUMENTAIRE - COMMENTAIRES AUDIO (SUR **ANIMATRIX**) ANALYSE DES SPFX - SCÈNES COUPÉES - BANDES ANNONCES (SUR **SIMONE**) MAKING OF (SUR LES DEUX).



Introuvables noirs

(LE SECRET DERRIÈRE LA PORTE + CAUGHT + FORCE OF EVIL + 7 COURTS-MÉTRAGES DE ROMAN POLANSKI)



Introuvables, je ne sais pas, mais c'est certain que les trois films noirs que l'éditeur Wild Side sort ce mois-ci comptent parmi les raretés. D'abord, **Caught**, une tentative de concilier mélo et film noir, élégamment mis en scène par un Max Ophuls, temporairement en exil aux USA suite à l'occupation de la France par les Allemands. À défaut d'être un grand film, **Caught** offre un beau personnage de femme tiraillée entre son mari riche et psychotique et le médecin qu'elle aime. C'est déjà ça. **Le Secret derrière la porte** est une relecture freudienne de *Barbe bleue*, où une jeune femme se retrouve confrontée à l'obsession de son mari architecte de reconstituer dans diverses pièces des meurtres de femmes. Très proche du **Rebecca** de Hitchcock sur le principe, un peu moins aux vues du résultat, mais par instants, le Lang expressionniste des années 20 réapparaît sans crier gare. Mais le véritable chef d'œuvre du lot, c'est **Force of Evil** d'Abraham Polonsky, la descente aux enfers d'un petit avocat véreux qui tente de passer à l'échelon supérieur de la criminalité. Pour sûr, le film est d'une noirceur abyssale, la mise au pilori du capitalisme sans équivoque et la réalisation absolument brillante (ça ne se voit pas mais pourtant, c'est bien un premier film). Malgré ce sublime coup d'éclat, le maccarthysme stoppa nette la carrière de Polonsky et il aura fallu attendre plus de 20 ans avant de le voir retourner derrière la caméra (pour un western étonnant, Willie Boy). Et si vous doutez encore du caractère indispensable de ce titre, sachez que rien d'autre que Martin Scorsese déclare que jamais la culpabilité n'a été mieux mise en images. Tout de suite, ça calme. Niveau suppléments, c'est le Fritz Lang qui s'en tire le mieux avec un second DVD de bonus impressionnant, dont une discussion entre le réalisateur de **Metropolis** et Jean-Luc Godard. **Caught** n'est pas en reste non plus, notamment à travers un docu sur Max Ophuls. Pour finir, notons également que Wild Side sort un DVD réunissant sept courts de Roman Polanski. Eclectique !

Manuel COLOMBIER

DVD ZONE 2 : ÉDITEUR : WILD SIDE. TRANSFERTS 1.33 (4/3). SON 1.0 (VO UNIQUEMENT SUR 7 COURTS DE POLANSKI ET LE SECRET DERRIÈRE LA PORTE & VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : INTERVIEWS - FILMOGRAPHIES - GALERIE DE PHOTOS - DOCUMENTAIRE - BANDE ANNONCE

PIRANHA II

DE JAMES CAMERON

Mort de rire ! Après avoir déjà tenté de vendre un **Bad Taste** avec la mention *« Par le réalisateur du* **Seigneur des anneaux** *»*, l'éditeur GCT remet les pieds dans le plat, et de plus belle, en nous confirmant que le réalisateur de cette perlouze Z assez rigolote (ouais, enfin...) est également celui de **Titanic**, *« le film aux onze oscars »* comme le souligne la jaquette. Dans l'absolu, c'est certes vrai, mais les fans du gros bateau qui coule risquent quand même de faire la tronche. Remarquez, y'a bien une épave dans la flotte, un couple en détresse et de la poiscaille bien vénère et aéroportée en guise d'iceberg. Un petit coup de Céline Dion et on s'y croirait presque ! Bon ça va, détendez vous, on déconne...

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 2 : ÉDITEUR : GCT. TRANSFERT 1.85 (4/3). SON 1.0 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS : BANDES ANNONCES

NEW YORK, DEUX HEURES DU MATIN

D'ABEL FERRARA

Sous le titre **New-York, deux heures du matin** se cache l'un des films les plus méconnus d'Abel Ferrara. Un film qui a fait son temps dans les années 80 comme produit bis, et qui était devenu très rare à trouver après la récente consécration d'Abel Ferrara. Ce film était la déclaration d'amour de Ferrara et de son scénariste, Nicholas St John, au cinéma bis issu de la fameuse 42e Rue. Une véritable école de cinéma pour les deux compères. Ensemble, ils revisitent **M Le Maudit** de Fritz Lang, à grands renforts d'emprunts aux films de kung-fu, aux giallos de Dario Argento et aux polars européens. Il en résulte une passionnante synthèse qui comblera grandement les amateurs de cinéma « testostéronesque », où Ferrara filmait encore avec la verve qui le caractérisait. Une œuvre à découvrir, pour les néophytes et à redécouvrir pour les initiés, enfin disponible en DVD, dans une très bonne édition, qui présente le film dans une copie neuve et au format respecté. Les bonus comprennent les scènes coupées par le producteur Bruce Cohn Curtis, présentées sur le DVD sous forme de montage alternatif, ainsi qu'une longue interview de Pierre Kalfon, l'éternel comparse financier d'Abel Ferrara. Un entretien intéressant bien qu'un peu évasif, où Kalfon bifurque sans cesse sur les questions qui viennent de lui être posées. Malgré ça, le DVD de **New-York, deux heures du matin** mérite largement une place dans votre dévédétèque.

Fathi BEDDIAR

DVD ZONE 2 : ÉDITEUR : CHEYENNE FILMS. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 1.0 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : INTERVIEWS - SCÈNES ALTERNATIVES - BANDES ANNONCES - FILMOGRAPHIE

Alain Delon, flic et voyou

(LE CLAN DES SICILIENS + DEUX HOMMES DANS LA VILLE + BIG GUNS + FLIC STORY + LE GANG + TROIS HOMMES À ABATTRE + POUR LA PEAU D'UN FLIC + PAROLE DE FLIC + NE RÉVEILLEZ PAS UN FLIC QUI DORT)

Alain Delon est en DVD dans une collection qui comprend les films les plus mémorables d'Alain Delon. Des films produits par Alain Delon et avec Alain Delon. Toi, fan d'Alain Delon, tu pourras voir ton héros dans **Le Clan des Siciliens**, l'un des meilleurs polars français, où le même Delon partage l'affiche avec le père Gabin et le gars Ventura. Si tu veux voir Alain Delon dans le rôle d'un tueur qui ressemble à Alain Delon, tu peux aussi acheter **Big Guns** de Duccio Tessari. Un film d'action violent où Alain Delon liquide les parrains de la Mafia qui ont tué la femme d'Alain Delon. Dans le même registre, il y a **Le Gang**, réalisé par Jacques Deray, où Alain Delon enfile la perruque d'un braqueur qui a réellement défrayé la chronique parisienne. Dans un rôle plus dramatique, tu pourras apprécier la prestation d'Alain Delon dans **Deux hommes dans la ville**. Une chronique criminelle sur la dure réinsertion sociale d'un récidiviste joué par Alain Delon, et sa relation avec un contrôleur judiciaire joué par Jean Gabin, le mentor d'Alain Delon. Sans conteste, le meilleur film de la collection Alain Delon avec Alain Delon. Si tu en as marre de voir Alain Delon en gangster, tu peux aussi voir Alain Delon dans le rôle d'un policier avec l'uniforme d'Alain Delon. Si tu aimes Alain Delon dans les histoires vraies avec des gens qui ressemblent à Alain Delon, alors tu adoreras **Flic Story**, où Alain Delon joue le commissaire Borniche, qui court après l'ennemi juré d'Alain Delon. Alain Delon joue également du revolver dans **3 hommes à abattre**, **Pour la peau d'un flic**, **Parole de flic** et **Ne réveillez pas un flic qui dort**. Des films où Alain Delon cherche à ressembler au copain d'Alain Delon, Jean-Paul Belmondo. Maintenant, achète la collection Alain Delon pour qu'Alain Delon ne fasse plus du Buitoni et se remette à faire du Visconti (Quoi ? Visconti est mort ?...).

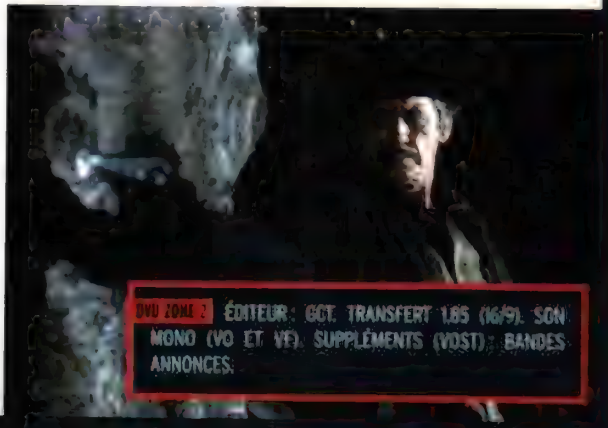
Fathi DELON-BEDDIAR

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : FPE. TRANSFERTS 1.66 ET 2.35 (16/9). SON 5.1. SUPPLÉMENTS : BANDES ANNONCES.

Coffret UN JUSTICIER DANS LA VILLE 1 et 2

La sortie (dans de bonnes copies au format) des deux premiers volets des aventures du vigilante Paul Kersey, nous donne l'occasion de revenir sur Charles Bronson et plus particulièrement, sur la saga qui fit de lui une star, en même temps qu'elle le ghettoïsait dans un registre dont il aurait désormais du mal à s'extraire. Les deux films montrent ainsi, de manière assez évidente, la tournure qu'allait prendre la série. Le premier **Justicier** reste encore aujourd'hui une vraie référence en matière de thriller urbain bien glauque (le grand angle de Michael Winner + les rues de New York + la zique de Herbie Hancock = le trio gagnant !) et surtout, frappe par la franchise presque choquante avec laquelle le film trace le portrait, à la fois terriblement fascinant et inquiétant, d'un homme au bord du gouffre. L'ambiguïté charriée par Kersey – personnage toujours à mi-chemin du courage et de la folie – contribue fortement à la force d'impact du film. Le deuxième chapitre, toujours réalisé par Winner mais produit par les incontournables Mémé et Yoyo, commencera à tirer la série vers les rives du simple « vigilante movie », évacuant peu à peu l'ambiguïté au profit de la grandiloquence et de la violence outrancière. Grandiloquence qui explosera de façon totalement décomplexée dans un troisième opus anthologique (quand ils veulent le DVD, d'ailleurs...).

Arnaud BORDAS



DVD ZONE 2 ÉDITEUR : GCT. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON MONO (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : BANDES ANNONCES.

DVD RAPIDO

FAST AND FURIOUS CUSTOMIZED EDITION : *Vous venez de vous taper 2Fat 2Furious et vous vous dites « Mais bon sang, je me referais bien le premier, surtout qu'il est ressorti pas cher et dans une édition avec plus de bonus inutiles, dont un lien entre les deux films ! » ? Vous êtes pas bien, son ?!?* (GCT)

SNIPER II : *Tom Berenger de retour en barbouze ne portant pas de caleçon parce que, comme il dit lui-même « Y'a pas de poches dans la jungle !! », ça vous tente ? Alors,* **Sniper II** *est carrément fait pour vous ! De Luis Llosa, déjà pas une flèche, à Craig R. Baxley, on y perd cependant au change, tellement ce film ne démarque que dalle !* (GCT)

LA MENTALE : *L'intention de revenir aux films de gangsters propres au ciné de genre français était carrément bonne, mais Manuel Boursinhac foire le passage à l'écran. À l'inverse de ses commentaires audio réalisés (!!), le film s'embourbe dans une impression de farniente absolue. Subsistent quelques jolies scènes, comme celle où le brigand Nacéri retrouve son père, Mesrine.* (GCT)

JEUX DE GUERRE ET DANGER IMMÉDIAT : *L'inverse total d'*À la poursuite d'Octobre Rouge *: réac, mal branlé, sans saveur et aux principes politiques à la limite du ridicule (Harrison Ford qui menace le président ? Ben bien...). Le second s'en tire cependant avec une belle scène de parade au lance-roquettes. Histoire de tester vos enceintes quoi...* (Paramount)

MISSION : *Palme d'or en 1912,* **Mission** *a (re)mangé un coup dans la gueule qu'on a encore du mal à croire que ce film d'aventures pontifiant, tout juste sorti par le charisme de ses interprètes, ait pu passer pour un quelconque classique. Mais bon, après* **Valet, Goodbye Lover** *mais aussi quelques séquences de* **Super Mario Bros** *(Palme d'or de rien du tout celui-là), on s'est bien rendu compte que Roland Joffé n'est pas vraiment un bon réalisateur. C'est juste qu'à l'époque, on le savait pas encore...* (Warner)

CUBE : *Y'avait pas forcément besoin de revenir sur* **Cube**, *petit film de S-F assez malin mais qui tourne très vite en rond, si ce n'est que sa suite pas franchement utile est actuellement sur les écrans. Mwnfin, bon, quelques propos du réal Vincenzo Natali en plus peuvent, éventuellement faire plaisir aux fans.* (Metropolitan)

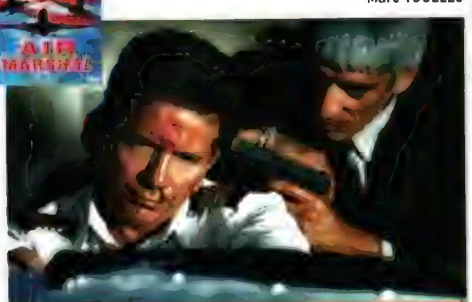
BRAQUAGES : *Après avoir scénarisé un* **Hannibal** *pas piqué des vers, David Mamet s'enfonce encore plus dans les tréfonds sordides de l'incontinence lyrique avec ce* **Braquages** *qui sent la maison de retraite à plein nez. Le pire, c'est bien que l'auteur ne se prend même plus la tête à faire un film alambiqué comme il savait le faire jadis et préfère se reposer sur les recettes du parfait petit scénariste de télé. Triste.* (Warner)

L'AFFAIRE VAN HAKEN : *Steven Seagal en barbouze (normal) adepte de l'aïkido (normal aussi) débarquant à la France pour se dépendre d'un petit dans lequel son défunt papa l'a collé, ça vous remue le cerveau ? Ben nous aussi figure-vous, sauf que son sang... Qu'est-ce que c'est mou ! Avec ses deux expressions et demi et ses allures mérovingiennes de film d'épouvante du pauvre,* **L'Affaire Van Haken** *fait vraiment peine à voir. Tu m'as déçu, Steven...* (GCT)

Collection American Héros

Dirigée par deux transfuges de la Cannon de Menahem Goian, Danny Dimbort et Danny Lerner, la firme Nu image fait son beurre avec la tragédie du 11 septembre. Pas en se hasardant à un remake de **La Tour infernal** sur fond d'attaques terroristes, mais en rassemblant sous un même pavillon, **American Héros** justement, cinq séries B guerrières, véritables instruments de propagande à la gloire de l'armée américaine. Une manière de flatter le patriotisme de l'américain moyen et d'exploiter un filon. De la menace de voir un sous-marin nucléaire russe, détourné par un criminel de guerre, envoyer un missile sur Los Angeles (**Submarine**) à la prise du pouvoir d'un cartel de la drogue sur une ex-république soviétique (**Air Strike**) en passant par la mission d'un commando chargé de délivrer une journaliste témoin d'un massacre (**Special Force USA**) et l'association Armée Rouge/yankee dans la traque d'un chef de guerre tchétchène, les scénarios justifient l'intervention armée américaine comme au bon vieux temps de Chuck Norris. Et, toujours comme au temps de Chuck, les auteurs voient les choses de manière excessivement simpliste, chargeant les méchants de toutes les tares et accordant aux troufions toutes les vertus. Toutes y compris le sens du sacrifice d'une jolie blonde pilote d'hélicoptère dans **Air Strike** ! Le shérif du ciel de **Air Marshall** fait également preuve d'un édifiant sens du devoir, incognito parmi les passagers d'un avion détourné par d'affreux pirates de l'air. Une sorte de **Air Force One** qui sort de la routine des autres **American Héros**, produits formatés, raisonnablement violents et emballés sans zèle excessif par des artisans comme David Worth (quelques Michael Dudikoff et Cynthia Rothrock), Mark Roper (**Delta Force 3** et **4**) et Isaac Florentine (**Le Dernier des dragons** avec Dolph Lundgren). À leur disposition, pas de stars ou même de comédiens connus, sinon Tim Thomerson, gueule de séries B et qui, après notamment **Air America** et **Aigle de fer**, reprend de l'altitude dans **Air Marshall**.

Marc TOULLEC



DVD INEDITS USA 2002/2003. RÉALS : ISAAC FLORENTINE, DAVID WORTH, MARK ROPER, ALAIN JAKUBOWICZ, DAVID DOUGLAS. INT : MARSHALL TEAGUE, ROBERT RUSLER, DEAN COCHRAN, JIM DAVIDSON, BRANT COTTON. TRANSFERTS : 1.33. SON : 5.1 (VF UNIQUEMENT). SUPPLÉMENTS : BANDES-ANNONCES. DIST : MZ FILMS.

Des baleines et des hommes

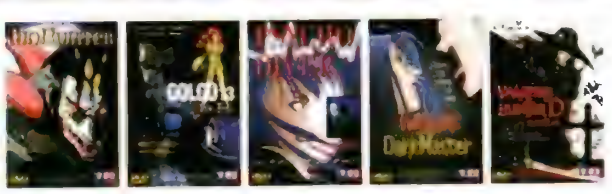
(STAR TREK 4 + COFFRET DEEP SPACE 9 SAISON 1 ET 2)

Paramount continue avec brio sur sa lancée en nous proposant ce mois-ci l'édition collector de **Star Trek 4**. Faisant suite au succès d'**À la recherche de Spock**, cet opus complètement loufoque, dans lequel l'équipage revient sur terre en 1986 pour chercher deux baleines afin de sauver le monde, doit toute son énergie comique, comme son discours écolo lourdingue, à Leonard Nimoy (par ailleurs affublé d'un bandana ridicule). Ayant acquis un statut politique important à l'aune de la franchise, ce dernier impose ainsi l'idée de voyage dans le temps dans le seul but de réaliser des scènes cocasses, depuis devenues culte. Ce qui ne plaira pas à tout le monde (n'est-ce pas Mr. Shatner ?), comme le dévoile cette édition bourrée d'excellents bonus et qui annonce la couleur en prévenant que *« Paramount n'est pas responsable des déclarations de l'équipe. »* ! Parallèlement, l'éditeur continue de sortir chaque mois les différentes saisons de ***Deep Space Nine***, troisième série dérivée mettant en scène un équipage de la Fédération occupant une ancienne station cardassienne, proche de la planète meurtrie de Bajor et d'un vortex servant de tunnel au Dominion. Vous me suivez ? Yannick DAHAN

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : PARAMOUNT. TRANSFERTS 2.35 (16/9) ET 1.33 (4/3). SON 5.1 (VO ET VF DE **DEEP SPACE 9** ET VO DE **STAR TREK 4**) ET 2.0 (VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRE AUDIO - INTERVIEWS - MAKING OF - ANALYSES SPFX - STORYBOARDS - BANDES ANNONCES (SUR **STAR TREK 4**) INTERVIEWS - GALERIES (SUR **DEEP SPACE 9**) DOCUMENTAIRES (SUR LES DEUX).

Collection Manga

(GOLGO 13 : QUEENBEE + TWILIGHT OF THE DARKMASTER + PSYCHO DIVER + BIO HUNTER + VAMPIRE HUNTER D)



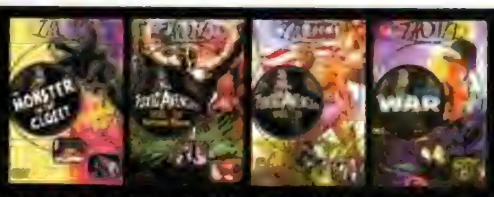
Amis bourrins, TF1 vous a entendu, et a rameuté tout ce que l'animation japonaise compte de mercenaires jusqu'au-boutistes (**Golgo 13 : Queenbee**), de démons agressifs (**Twilight of the Darkmaster**), de complots meurtriers (**Psycho Diver**) et de gros streums carnivores (**Bio Hunter**). Spontanément, on aurait pu croire que **Bio Hunter** et **Golgo 13 : Queenbee** se détacheraient du lot. À cause de la présence de Yoshiaki Kawajiri (**La Cité interdite**) en tant que scénariste et superviseur pour le premier et de celle d'Osamu Desaki (**Cobra** mais aussi le très méchant **Golgo 13** de 1983) pour le second. À l'arrivée, il s'avère que les idées passionnantes inhérentes au scénario de Kawajiri (la dualité homme/bête, la destinée expliquée via la génétique) ne seront jamais explorées et que Dezaki n'entend pas développer plus avant le personnage de tueur froid et implacable qu'il avait mis en scène 15 ans auparavant. C'est donc un étalage d'OAV de « fonctionnaires », pas vraiment trépidants, mais jamais franchement honteux que vous trouverez ce mois-ci, le tout, logiquement, dans des éditions convenables mais dépourvues de bonus conséquents. Ce qui devrait vous aider naturellement à vous tourner vers le toujours bourrin, mais classieux, **Vampire Hunter D** de Yoshiaki Kawajiri, véritable joyaux de la fournée. Mais si, Tranbert vous en parlait le mois dernier dans la rubrique Anime Nation !

Manuel COLOMBIER

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : TF1 VIDÉO. TRANSFERTS 1.33 (4/3) ET 1.77 (16/9). SON 5.1 ET DTS (VF) ET 2.0 (VO). SUPPLÉMENTS : FILM ANNONCES.

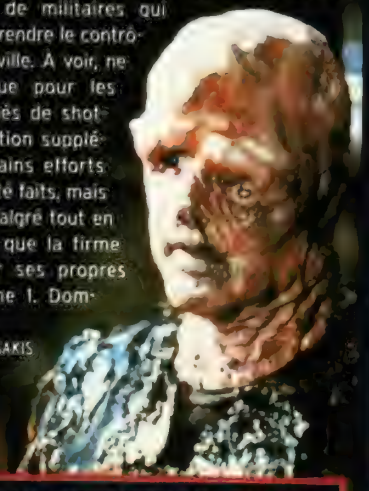
Les « classiques » de Troma

(TOXIC AVENGER 1, 2 ET 4 - MONSTER IN THE CLOSET + TROMA'S WAR)



Connue dans le monde entier comme la mère de toutes les firmes Z (d'ailleurs, il s'agit probablement de la seule qui l'assume pleinement), Troma avait jusque là eu un mal fou à voir ses films débarquer chez nous, par quelque support que ce soit. Pour un **Toxic Avenger** distribué en salles chez les fromages qui puent, combien de chefs d'œuvre impérissables sont restés sur le carreau ? Après une première salve dont nous vous parlions voici deux numéros, Sony Music continue son œuvre de bienfaisance et nous rebalance dans la tronche cinq nouveaux titres. Passons sur le relativement réussi **Monster in the Closet** et son monstre cacateux (assez rigolo donc) pour nous concentrer sur la série des **Toxic**. Si bizarrement, le troisième opus n'est pas (encore ?) distribué, il nous est enfin permis de découvrir **Toxic 4 : Citizen Toxie**, le dernier « vrai » film Troma (en opposition à ceux que la firme n'a pas produit, mais distribue uniquement) : un véritable festival d'humour cacaprout relayé par un scénario monstrueusement débile, voyant deux univers parallèles se créer dans lequel notre bon gros tas de pustules verdâtres va se battre contre son double maléfique. Conçu comme une suite directe au premier film (un chef d'œuvre, si, si), **Citizen Toxie** enfonce le piètre **Toxic 2**, ici présenté dans sa version tronquée (il n'existe d'ailleurs pas de director's cut disponible en DVD), dans lequel Toxie part à la recherche de son père, au Japon. Reste quelques parcelles de gore mais quiconque connaît la version NC-17 sait ce qu'il rate ici. Pour la bonne grosse tripaille dégueu et l'humour au ras des pâquerettes, on vous conseillera donc davantage l'inénarrable **Troma's War**, hallucinant film de guerre barré du ciboulot qui narre l'homérique bataille entre des citadins déchaînés et un groupe de militaires qui tentent de prendre le contrôle de Tromaville. À voir, ne serait-ce que pour les mêmés armés de shotguns ! Question suppléments, certains efforts ont certes été faits, mais cela reste malgré tout en deçà de ce que la firme propose sur ses propres DVD en Zone 1. Dommage.

Stéphane MOÏSSAKIS



DVD ZONE 2 ÉDITEUR : SONY MUSIC VIDEO. TRANSFERTS 1.33 (4/3). SON 2.0 (VOST UNIQUEMENT). SUPPLÉMENTS (VO NON ST) : INTERVIEWS - PRÉSENTATION DES TROMETTES - FEATURETTES - SKETCHES - BANDES ANNONCES - SCÈNES COUPÉES.

FUTURAMA saison III

DE MATT GROENING

On peut se réjouir de constater qu'en à peine un an, les trois premières saisons de la série ***Futurama*** de Matt Groening, gentiment rentre-dans-le-lard, notamment en regard des standards télévisuels actuels, soit disponible en trois coffrets. On peut ainsi constater l'évolution d'une série de qualité, de ses premiers tâtonnements hésitants à son rythme de croisière actuel. Plus axée sur les principes du gag à tout prix, souvent générés soit par la touchante bêtise des protagonistes ou alors la transposition de nos mœurs de société dans le futur, ***Futurama*** se différencie ainsi principalement des ***Simpson***, référence incontournable, d'autant que certains personnages tels que Zoidberg, Bender ou encore le Capitaine Zapp Branigann renvoient directement, et de façon à peine déguisée, à Barney, Homer ou encore Troy McClure. Si le coffret propose de nouveau les commentaires audio assez complets de l'équipe artistique et technique et des scènes coupées en pagaille, on peut noter que certains épisodes (une dizaine sur les 22 ici proposés) ne sont pas doublés en français, puisqu'ils n'ont jamais été diffusés chez nous, ce qui n'est pas bien grave, avouons-le. Bref, tout ceci est très bien, mais cela ne nous fait certainement pas oublier qu'on attend toujours la saison 3 des ***Simpson*** et qu'à ce rythme-là, on ne risque pas de posséder l'intégrale avant 2012 : pile poil pour le changement de support !

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : FPE. TRANSFERT 1.33 (4/3). SON 2.0 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRES AUDIO - SCÈNES COUPÉES - GALERIE D'IMAGES - DOCUMENTAIRE - SPOT INTERNATIONAL - BANDES ANNONCES.

AUSTIN POWERS DANS GOLDMEMBER

DE JAY ROACH

Comme prévu, cette riche édition comporte une pléiade de scènes coupées, dont certaines particulièrement réussies (notamment un passage musical durant lequel tous les personnages poussent la chansonnette). Au travers des featurettes, le schizo Mike Myers y apparaît, encore plus que sur les éditions des deux premiers opus, comme LE maître à bord, reléguant Jay Roach au rang de yes-man à l'exécution propre. Du coup, si ce **Goldmember** bande malheureusement plus mou que les précédents films, on ne peut s'en prendre qu'à lui...

Stéphane MOJOSSAKIS

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : METROPOLITAN. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRE AUDIO - FEATURETTES - SCÈNES COUPÉES - CLIPS VIDÉOS - BANDES ANNONCES.

DR. WAI

DE CHING SIU TUNG

Certes, HK Vidéo possède dans son catalogue des titres plus ambitieux et plus prometteurs que ce **Dr. Wai** un peu mollasson (au hasard... **The Blade** ?), mais force est de reconnaître que le travail est de nouveau soigné : version HK et version internationale sont ainsi disponibles (la principale différence étant que la seconde version, plus « officielle », ne propose plus la narration tendance **Le Magnifique** de Philippe De Broca) ainsi qu'une analyse sur la différence entre les deux montages. À vous de choisir quelle version vous convient le mieux...

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : HK VIDÉO. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 (VF) ET 2.0 (VO). SUPPLÉMENTS (VOST) : VERSION HK - ANALYSE - BANDE ANNONCE - GALERIE - FILMOGRAPHIES.

HARRY POTTER ET LA CHAMBRE DES SECRETS

DE CHRIS COLOMBUS

Contrairement au DVD du premier opus, celui-ci a le mérite de ne pas nous prendre la tête avec des énigmes pour accéder aux bonus tels que les scènes coupées. Des scènes coupées captivantes qui, alliées à un entretien entre Rowling et Steve Kloves, constituent hélas les deux seuls bonus « questionnant » le film. La pléiade de suppléments annexes est avant tout destinée aux mioches : visites de Poudlard dans de superbes menus animés, jeux et quizz censés les émerveiller. Bref, un double disque plutôt décevant pour un film qui, malgré ses choix scénaristiques parfois douteux, reste toujours aussi envoûtant...

Yannick DAHAN

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : WARNER. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : SCÈNES COUPÉES - INTERVIEWS - VISITES INTERACTIVES - JEUX - QUIZZ - BANDE ANNONCE.

MAD DVD

MUTATIONS

DE JUAN PIQUER SIMÓN

ENTRE LES LOMBRICS DE LA NUIT DES VERS GÉANTS **ET LES SANGSUES DE** LEECHES**, LE SEUL ET UNIQUE FILM GORE À METTRE EN SCÈNE DES GASTÉROPODES TUEURS. DES MONSTRES GLUANTS QUI PRÉFÈRENT DÉSORMAIS LA CHAIR HUMAINE À LA SALADE.**

Un cas, ce Juan Piquer Simón. Jadis réalisateur de documentaires dans l'Espagne du Général Franco, assistant sur les superproductions américaines tournées en Espagne dans les années 60 et sur **Le Bon, la brute et le truand**, où il prétend avoir étudié la mise en scène en observant Sergio Léone, il se signale d'abord par une poignée de séries B plus ou moins inspirées de Jules Verne. **Le Continent fantastique**, d'après *Voyage au centre de la Terre*, **Les Diables des mers**, d'après *Un capitaine de quinze ans*, **Le Secret de l'île aux monstres**... Des films pleins de bonne volonté, mais maladroits, ficelés avec les moyens du bord par un artisan qui prétend faire du cinéma pour exprimer son goût du bricolage et des effets spéciaux. Et, accessoirement, pour récolter les miettes des succès du moment. Ainsi, lorsque triomphe **Superman** sur les écrans, Juan Piquer Simón commet l'inénarrable **Supersonic Man**, le seul héros à porter à bout de bras un rouleau compresseur de contreplaqué ! Mais, sa réputation, l'artiste ibérique la doit essentiellement à quelques films gore bien épicées. Au **Sadique à la tronçonneuse**, à un **Magie noire** vaguement adapté de Lovecraft et, surtout, à **Mutations**, alias **Slugs**. Autrement dit **L'Attaque des limaces tueuses**, coproduction de moins d'un million de dollars entre les États-Unis et l'Espagne.

À l'origine de **Mutations**, il y a un roman de gare du britannique Shaun Hutson, *La Mort visqueuse*, best-seller qui, rien qu'en Grande-Bretagne, s'écoule à 250 000 exemplaires. De quoi susciter l'intérêt de Juan Piquer Simón et du producteur José A. Escriva. Lorsque le premier s'attèle à l'écriture du scénario, il voit grand. Excessivement grand. Sous l'influence de **Aliens**, il achève ainsi le spectacle sur l'intervention d'une limace gigantesque, une pondeuse de monstres calquée sur la reine extraterrestre imaginée par James Cameron. Initiative coûteuse mais, techniquement, la production n'est pas à la hauteur du défit. Revoyant leurs intentions à la baisse, Juan Piquer Simón et ses complices contiennent leur débordement à des centaines de véritables limaces, à d'autres en caoutchouc ou en plastique et, cerise sur le gâteau, à une limace mécanique entièrement articulée. Un exemplaire unique, indispensable à un gros plan de morsure de doigt et que manipule surtout Carlo De Marchis, assistant de Carlo Rambaldi sur notamment **King Kong**, **Conan le Barbare** et **Alien**.

Le comble de la sophistication pour un projet qui, le plus souvent, contraint son réalisateur à d'interminables nocturnes. Les limaces ne supportant ni la lumière, ni le bruit, pas d'autres choix que de passer des heures et des heures à les filmer de nuit dans des potagers. Mais le jeu en vaut la chandelle car, à la table du grand-guignol, Juan Piquer Simón apporte beaucoup. Deux séquences, particulièrement. D'abord, celle où des milliers de monstres gloutons recouvrent une jeune femme pour la dévorer toute entière. Puis celle où une tête explose sous la pression interne des limaces. Tout dans l'excès, dans des débordements que le réalisateur filme avec une jouissance toute juvénile. Quant à la fable écologique sous-jacente, il s'en bat l'œil, limitant le discours à la mutations des gastéropodes contaminés par une eau gravement polluée. C'est tout et c'est déjà assez pour justifier une accumulation badine de scènes gore. Tellement gratinées d'ailleurs que la censure de plusieurs pays tombe à l'époque sur Juan Piquer Simón et lui demande de procéder à quelques coupes. Dans le Queensland, une région d'Australie, **Mutations** est purement et simplement interdit pendant six ans. Une forme de publicité pour une série B qui, sur le plan financier, s'en tire plutôt bien. Amorti avant même d'être terminé, il devait même générer une suite, **Breeding Ground**, d'après le roman éponyme de Shaun Hutson. Il n'en fut rien.

Rangé des limaces et des escargots, Juan Piquer Simón cherche un temps à monter un **Orca 2** sans qu'aucun producteur ne prenne le risque de le suivre. Dans les années qui suivent, il allait encore tourner **L'Abîme**, au carrefour de Jules Verne et de James Cameron, et **Magie noire**, dont il attribue abusivement la paternité à Lovecraft... Rien cependant qui ne donne autant satisfaction que les croquignolesques gueuletons de **Mutations**.

Marc TOULLEC

DVD CRÉDIT SLUGS. ESPAGNE/ÉTATS-UNIS. 1988. RÉAL. : JUAN PIQUER SIMÓN. INT. : MICHAEL GARFIELD, SANTIAGO ALVARO, PHILIP MACHALE, PATTY SHEPARD, KIM TERRY... FORMAT : 1.66 COMPATIBLE 16/9. SON : LO (VF ET VO). PROPOSÉ EN PACK AVEC MAD MOVIES

▶ LES EFFETS SPÉCIAUX DE MATRIX RELOADED • HULK : POUR OU CONTRE ?

NOUVEAU

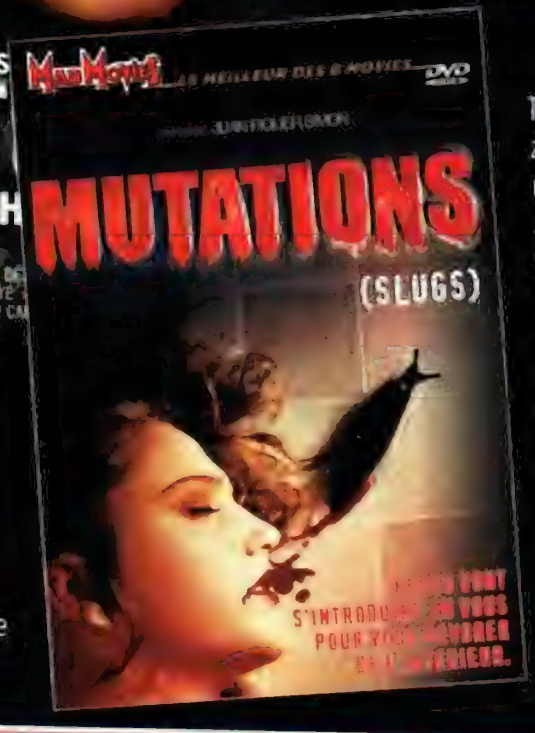
LE PACK MAG + DVD

le magazine Mad Movies

+

1 film fantastique en DVD

Collection "Le meilleur des B' Movies"



Tous les mois, retrouvez votre magazine habituel avec un film complet en DVD de la collection **Le meilleur des B' Movies.** Ce mois-ci, le film **"Mutations"**, inédit en DVD, un film de Juan Piquer Simon (**Le Sadique à la tronçonneuse**), qui rend ici un hommage gore et vibrant aux films de monstre des années 50 !

Le pack **Mad Movies 155** + le film en DVD **Mutations** est en vente chez votre marchand de journaux.

POUR VOUS ABONNER AU NOUVEAU PACK MAD MOVIES + 1 FILM COMPLET EN DVD

Bulletin à découper ou à photocopier et à renvoyer à DIP/Mad Movies, 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19. (Tél.: 01 44 84 85 29)
Joindre votre règlement à l'ordre de : **Mad Movies/CPF** ❑ par chèque bancaire (**Eurochèques non acceptés**) ❑ par carte bancaire ❑ par mandat

❑ **Oui,** je m'abonne pour **1 an** (**11 numéros du magazine + 11 DVD de la collection inédite "Le meilleur des B' Movies"**) :
92 € * (participation aux frais de traitement et d'envoi inclus), au lieu de 108,90 €, prix du pack au numéro,
soit **15 %** de réduction par rapport au prix du pack en kiosques)

Je recevrai en cadeau **2 anciens n°** au choix de Mad Movies ou d'Impact.
Je choisis le(s) n° de **Mad Movies** et/ou le(s) n° d'**Impact.**

***Offre valable pour la France et l'Union européenne seulement, par voie de surface.**
Tarifs pour les DOM-TOM et l'étranger par avion : 125 € par chèque ou carte bancaire

NOM _____ PRÉNOM _____
ADRESSE _____
_____
CODE POSTAL _____ VILLE _____
PAYS _____

				Date d'expiration :	
				Mois	Année

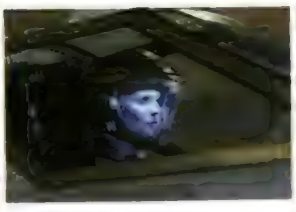
Date et signature obligatoires

❑ «Conformément à la loi Informatique et Libertés du 6 Janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions d'autres entreprises. Si vous ne le souhaitez pas, il vous suffit de cocher la case.»

➜ par Yannick DAHAN

Du fantastique en devenir

LES PREMIÈRES ANNONCES CONCERNANT LE « FALL LINEUP » DES NETWORKS RICAINS SONT TOMBÉES. DES RUMEURS ALLÉCHANTES ONT ÉTÉ CONFIRMÉES ET DE NOUVELLES SÉRIES AUDACIEUSES FONT LEUR APPARITION. PANORAMA ÉCLECTIQUE DE CE QUI NOUS ATTEND EN FRANCE... UN JOUR... PEUT-ÊTRE...



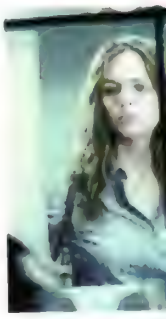
Battlestar Galactica

On vous en parlait déjà il y a deux mois : le Sci-Fi Channel produit un remake de ***Battlestar Galactica*** sous la forme d'une mini série de 4 heures. Le tournage a commencé en mars à Vancouver et, déjà, des hordes de fans (visiblement, cette communauté a su perdurer avec un activisme étonnant !) ont crié au scandale, signant pétitions sur pétitions après avoir entendu le producteur Ronald D. Moore (scénariste attitré des séries et films **Star Trek**... bon signe !) affirmer qu'il désire avant tout *« imaginer différemment l'univers de cette série culte »*. Blasphème pour les fans, d'autant plus accablés qu'ils viennent d'apprendre que Starbuck, anciennement incarné par le bellâtre Dirk Benedict, va être joué par une femme (Katee Sackhoff). Cette réaction de nerd intégral, tendance bouseux misogyne, est d'autant plus débile que, malgré un évident ravalement de façade, le concept de la série reste le même (des survivants d'un monde détruit par une race de robots s'enfuient à la recherche de leur planète d'origine : la Terre), comme la plupart des personnages : Apollo (Jamie Bamber), Adama (Edward James Olmos), Boomer (Grace Park) ou encore Gaius Baltar (James Callis). Même le mythique Lucifer referait une apparition. En revanche, on ne sait toujours rien des Cylos, dont le nouveau look a été gardé secret. Bref, une série que l'on attend de pied ferme, même si l'on est loin d'être rassuré par le tâcheron placé aux commandes : Michael Rymer, celui qui a commis **La Reine des damnés**...

Site internet : http://www.scifi.com/battlestar/trailers/

Tru Calling

Produite par Jon H. Feldman (***Dawson***) et prévue sur Fox Network pour la rentrée, à une date encore imprécise, ***Tru Calling*** s'intéresse à une jeune étudiante super sexy (Eliza Dushku de ***Buffy*** et de **Détour mortel**), qui vient d'obtenir son diplôme, et qui espère intégrer quelques mois plus tard une école de médecine. En attendant, elle trouve un job à la morgue de New York. Mais (sonnez les trompettes !) elle entend un soir les mystérieuses voix des cadavres ! Le lendemain, elle réalise qu'elle est désormais capable de revivre une journée si elle le désire, pour empêcher une personne de mourir ou pour régler certains problèmes de sa vie (j'attends de voir s'ils se résument à la batterie de son portable ou à la taille de ses escarpins !). Bref une série au postulat orienté ***Les Routes du Paradis***, certifiée « fun jeune », qui plus est réalisée (en partie) par le tâcheron Philip Noyce. Vaut peut-être mieux oublier...



Dead Like Me

Il s'agit d'un des projets les plus bizarres de l'année ! Diffusé sur Showtime depuis le 27 juin, et créée par l'un des producteurs/scénaristes de ***Star Trek Voyager*** (ça fait plaisir !), ***Dead Like Me*** s'intéresse à Georgia, surnommée George, une ado frustrée et ténébreuse qui a quitté l'école parce qu'elle se fout de tout. Mais un jour, elle meurt. Contactée par deux « grim reapers » (l'excellent Mandy Patinkin et la niaise Rebecca Gayheart), elle apprend qu'elle a été choisie pour collecter des âmes, sans quoi elle ne pourra jamais transcender sa condition de fantôme errant.

Désormais, elle doit observer ses nouveaux comparses et apprendre à escorter les morts dans ce monde parallèle aux règles étranges. Mêlant humour noir (elle voit des morts piller le corps de victimes de la pègre !) et comique absurde (Georgia meurt parce qu'elle reçoit sur la tête une cuvette de chiottes de la station Mir !!), ***Dead Like Me*** a le mérite, malgré quelques menus défauts de narration (dont une exposition trop lente), de proposer une atmosphère envoûtante, et bien éloignée des canons télévisuels. À vérifier sur la durée...

NYPD 2069

On pensait que c'était la rumeur la plus débile de l'année, et pourtant elle vient d'être confirmée. Steven Bochco, l'un des producteurs télé les plus audacieux, responsable de monuments cathodiques comme ***Hill Street Blues***, ***Cop Rock*** ou ***NYPD Blue***, se lance dans un spin off futuriste de sa dernière création. La série mettra en scène Alex Franco, un flic réduit à l'état végétatif après un accident orchestré par un homme d'affaires milliardaire qu'il soupçonne du meurtre de son épouse. Récupéré par un département secret du gouvernement, Alex va être cryogénisé et libéré, visiblement par erreur, 66 ans plus tard ! Là, non content de résoudre des enquêtes, dans la même logique que n'importe quel épisode de ***NYPD Blue***, il devra surtout s'adapter à un monde nouveau, encore plus hiérarchisé, dans lequel celui qui a voulu sa mort est devenu un homme encore plus puissant. À l'heure actuelle, le casting n'a pas été dévoilé mais l'on sait déjà que Gregory Hoblit (**Peur primale**, **Mission Évasion**) devrait réaliser le pilote. Wait and see...

The Second Generation

Au cinoche comme à la télé, l'heure est décidément aux remakes en tout genre et à une nostalgie débilitante qui commence à exaspérer. NBC en rajoute donc une couche en confirmant la préparation d'un téléfilm de trois heures basé sur la plus célèbre invasion d'aliens des années 80. Celui-ci sera produit, écrit, et réalisé par Kenneth Johnson, déjà grand manitou de la série originale, qui vient d'entrer en contact avec Marc Singer, Robert Englund et Faye Grant, afin de les convaincre de reprendre leur rôle. *« L'action se déroulera 20 ans après la première série. Les forces aliens se sont implantées durablement et ont transformé de nombreux humains en soldats obéissants afin de préparer de nouvelles conquêtes. La Résistance semble s'engager dans une bataille perdue d'avance mais, soudain, un étrange et puissant allié fait son apparition ! »* dixit Johnson, qui n'a pas encore obtenu de feu vert. Si tel est le cas, la série pourrait ne pas voir le jour avant 2004.

➜ par Bertrand ROUGIER

Cannes 2003

CETTE ANNÉE, LE FESTIVAL DE CANNES NOUS DONNE L'OCCASION DE NOUS INTÉRESSER À TROIS FILMS GRAVITANT AUTOUR DE LA CONSTELLATION « JAPANIME ». ON ALLAIT QUAND MÊME PAS LAISSER PASSER L'AUBAINE...

Wonderful days

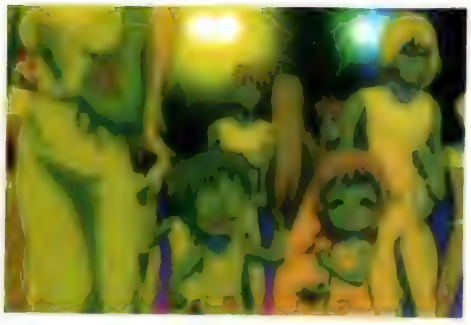
Le titre honorifique d'évènement animé du festival revenait cette année à **Wonderful Days**, le blockbuster coréen, dont les projections étaient interdites aux journalistes et au public (ne me demandez pas comment je l'ai vu). Or, force est de constater que le premier long-métrage de Moon Saeng Kim (surtout connu pour la réalisation de pubs Coca-Cola) est suffisamment (d)étonnant pour supporter le « buzz » qu'il a commencé à générer. Certes, **Wonderful Days** possède les défauts typiques des premiers films, mais il ne pouvait pas en être autrement car la récente politique du gouvernement coréen consistant à développer le marché de l'animation a eu pour conséquence directe de projeter dans le grand bain de jeunes cinéastes possédant de l'expérience mais pas de mentor. Aussi, le scénario et le découpage de **Wonderful Days** citent-ils trop explicitement, et sans valeur ajoutée, de grands classiques de l'animation japonaise, tels que **Patlabor** ou **Akira**. Toutefois, ce faisant, Moon Saeng Kim situe les ambitions narratives de son film très au-dessus de celles de **Mary Iyagi**. Sur le plan esthétique, même si on déplore, comme souvent, un manque de logique et d'habileté dans le traitement des scènes d'action, **Wonderful Days** relève avec succès, et grâce à un budget élevé pour une production asiatique, le pari de la 3D (tous les décors et véhicules). Après **Mary Iyagi**, en deux films seulement, le cinéma d'animation coréen se donne donc les moyens de couvrir un horizon graphique extrêmement vaste.

Ne serait-ce que pour cette raison, cette chronique kafkaïenne mettant en scène un gouvernement autocratique qui, après la destruction de l'écosystème, a pris la décision d'entretenir la pollution (afin de pomper son énergie) et la pauvreté du plus grand nombre pour assurer le niveau de vie d'une élite, est déjà pleine d'enseignements et de promesses. Cependant, on doit encore regretter les concessions faites par Moon Saeng Kim dans le climax à tiroirs du film et dans la gestion des relations entre personnages. En effet, ces derniers sont stéréotypés à la mode asiatique, ce qui n'est pas dénué de charme, mais est en contradiction avec le traitement de type « exhausteur de sensation » conféré par les images de synthèse photoréalistes. Malheureusement, ce défaut risque de nuire énormément aux ventes internationales du film. On doit le déplorer, car il n'est pas exclu que dans 5 ou 10 ans, **Wonderful Days** soit considéré comme un classique, ou au moins comme le pionnier qui aura révélé le potentiel et les ambitions d'une industrie : celle de l'animation coréenne. Vivement la suite...

Nasu, Summer in Andalousia

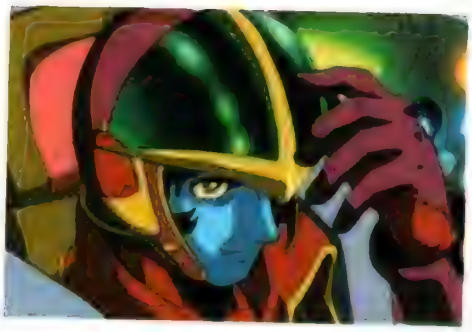
Nasu, Summer in Andalousia constitue un morceau de choix. Réalisé par Kitaro Kosaka (animateur sur **Princesse Mononoké** et **Le Voyage de Chihiro**), le film bénéficie de tout le savoir-faire de Ghibli. Pourtant, paradoxe, il a été produit dans les studios concurrents, chez Mad House, ce qui risque d'attiser la polémique au sujet d'une fuite des cerveaux et des talents désireux de quitter le giron de Miyazaki pour passer à la réalisation et conduire leurs propres projets.

Cependant, on doit encore reconnaître dans **Nasu** l'empreinte omniprésente du vieux maître. Déjà, le métrage s'intéresse à la course cycliste qui est, plus encore que l'aéronautique, la véritable passion de Miyazaki. Le sens du détail et de la dramaturgie chez Kosaka est d'ailleurs assez similaire à celui du chantre de Ghibli. Enfin, la construction de **Nasu** fait penser dans ses points forts (il n'y qu'un point faible, dans le climax) à celle de **Porco Rosso**. En effet, dans les deux œuvres la nostalgie « géographique » (un coin de l'Europe déserté) est identiquement traitée. Les histoires d'amour sont impossibles. Et, une machine un peu désuète (l'hydravion/le vélo) vole la vedette aux personnages principaux. Toutefois, ce n'est pas le mimétisme avec d'autres chefs-d'œuvre qui permet à **Nasu** d'imposer son auteur dans la catégorie des futurs génies du cinéma d'animation. Car Kitaro Kosaka n'imite pas seulement le style de son mentor : il se démarque de ce dernier en quittant le royaume de la fantasy pour s'inscrire non sans humour dans celui du documentaire. S'agissant d'un film s'intéressant à une course cycliste, on a rarement vu traitement plus pertinent. Des porteurs d'eau au directeur sportif stressé en passant par une évocation diablement habile du sprint final, tout concourt à projeter le spectateur au cœur du peloton, ce que la prise de vues directe peine à réaliser avec autant de brio.



Interstella 5555

Les fans de musique électronique et de dessins qui bougent de manière frénétique attendaient avec une impatience non feinte la projection en avant-première d'**Interstella 5555** (**The 5tory Of The 5ecret 5tar 5ystem**), le long-métrage mettant en scène la musique des Daft Punk sous la supervision de Leiji Matsumoto (**Albator**). Si les mélomanes les plus fanatiques ont apprécié cet exercice de style, force est de constater qu'il laissa le cinéphile perplexe. En effet, on nous promettait un film, et c'est logiquement un clip qui a été diffusé. En effet, le métrage réalisé par Kazuhisa Takenouchi est truffée de scories telles que : des transitions entre scènes faites en dépit du bon sens, ou une esthétique très soignée (beau décor, design impeccable) qui cache mal des carences dans le montage et l'animation. D'autre part, l'histoire racontée par les images n'est pas souvent en corrélation avec les idées scandées dans les paroles des chansons. Reste que l'univers graphique et idéologique (les charges contre l'establishment) des Daft Punk n'avait jamais été aussi bien mis en images. Mais, de là à y voir un exploit, il n'y a qu'un pas que nous ne franchiront pas. Pour cela, il aurait fallu que Kazuhisa Takenouchi ne se contente pas de recycler les poncifs faisant le succès de Matsumoto depuis plus de vingt ans.



→ par Yannick DAHAN

APRÈS UN ÉPISODE 2 CÉRÉBRAL, VOIRE FREUDIEN, DANS LEQUEL LE JOUEUR SOMBRAIT DANS LES MÉANDRES TÉNÉBREUX DE SA PROPRE PSYCHÉ, SILENT HILL 3 **CHANGE DE CAP POUR SE POSER EN VOLET MÉTAFILMIQUE. ATTENTION CHEF-D'ŒUVRE !**

Silent Hill 3

PLAYSTATION 2/KONAMI

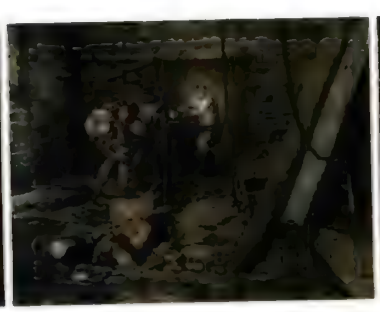
Ville-purgatoire comme miroir de nos peurs contemporaines, plongée dans les affres d'une introspection maladive, excroissance vidéoludique d'un désarroi social et idéologique, tout aura été dit sur la saga **Silent Hill**, sur sa symbolique mystico-freudienne, où l'ésotérisme grand-guignolesque se fait l'écho de notre soif absolue de croyances, a fortiori irrationnelle. Avant même la sortie de **Silent Hill 3**, c'est évidemment tout le champ lexical de la peur et des dérives de notre psyché qui s'est vu interpellé pour décrire ce qui se devait d'être la pierre angulaire apportée à l'édifice de l'horreur tant visuelle que psychanalytique. Encore une fois, il semblait bien que le scénariste Hiroyuki Owaku et le producteur et compositeur Akira Yamaoka allaient nous immerger dans une réalité alternative, privilégiant le rapport sensoriel établi entre le joueur et son avatar, afin de créer un sentiment d'effroi presque charnel. Encore une fois, ils allaient s'approprier le quotidien le plus élémentaire et abuser de ses connotations pour dynamiter nos certitudes les plus enracinées, et ce via une gestion poussée du moteur graphique. À l'arrivée, c'est-à-dire une fois le jeu terminé, ces affirmations se vérifient sans peine. Bien que le filtre soit toujours présent, tentant de renouer avec la basse résolution propre au premier opus sur PlayStation (et qui conditionnait volontairement son concept), on reste frappé par la grande richesse des détails et la beauté graphique du titre (en particulier un effet de contamination des lieux par la réalité infernale, de superbes veines de sang se répandant rapidement sur le décor jusqu'à l'engouffrer). Et, effectivement, les décors sont une nouvelle fois ceux, altérés, de notre réalité la plus consumériste (donc la plus « symbolique ») : centre commercial, parc d'attractions, métro, etc. Quant à la logique de l'effroi gérée par plan-séquence (en opposition aux surprises liées au découpage dans **Resident Evil**), elle n'évolue pas vraiment depuis le premier **Silent Hill**.

Comment se fait-il alors que **Silent Hill 3** procure un mal être plus profond, et une peur bien différente de celle qui nous assaillait dans les deux premiers volets ? La réponse tient en une idée : mise en perspective ou détachement forcé. Car d'emblée, le scénario de **Silent Hill 3** brise toutes nos attentes, autant à l'aune des opus précédents que par rapport à notre définition du gameplay, et nous déstabilise avec une force surprenante. Ainsi, aucune narration à proprement parler ne se construit pendant les 4 premières heures de jeu. À la différence des deux premiers opus, dans lesquels nous jouions un trentenaire cherchant à retrouver sa fille puis sa femme, nous incarnons ici Heather, une jeune ado torturée, aux cernes monstrueuses, et aux réflexes agressifs, qui ne se trouve même pas aux abords de la célèbre bourgade balnéaire. Une ado dont nous ne savons rien, placée dans un centre commercial qui, au bout de quelques minutes, se voit contaminé par la réalité alternative (induction sémantique oblige, elle ne nécessite aucune explication). Et nous voilà totalement solitaires, sans aucun élément scénaristique auquel se raccrocher, sans autre but que de survivre. Le lien si personnel entre le joueur et son avatar pourrait donc valider l'idée d'un jeu à l'identification telle qu'un isolement de la sorte serait la plus magnifique cause d'effroi. Mais le jeu semble avoir été réalisé avec un refus net de toute forme d'identification. Visiblement fatiguée, le regard vitreux de celle qui abuserait de substances psychotropes, la verve aisément hargneuse et la démarche syncopée, Heather n'est pas vraiment l'avatar modèle, ni héroïque (ce n'est pas le but du jeu) ni victime (tel que l'était son prédécesseur). Pire : sa surprise est clairement feinte lorsque le monde qui l'entoure s'aliène. Ses réactions nous semblent fausses (et la suite du jeu nous donne raison), totalement inadéquates par rapport à NOS attentes en tant que joueur : *« Elle n'a pas peur ? Ce n'est pas crédible ! »*. Sauf si, comme nous, elle sait très bien ce qui se passe. Sauf si ce n'est pas elle mais nous qui sommes son avatar. Heather n'est donc pas un simple personnage : elle est le premier joueur plongé tel quel dans un univers qui ne semble pas lui appartenir. Le premier joueur abandonné à sa condition. Concept magnifique, et totalement dans le même ordre d'idée que **Matrix Reloaded** : à nous de construire non seulement le sens du jeu mais le sens de notre existence en tant que joueur !

La comparaison avec **Reloaded** n'est pas simplement là pour marquer un hypocrite lien entre le cinoche et le jeu vidéo mais bien parce que **Silent Hill 3** joue, par la suite, la même carte métafilmique du rapport de croyance (carrément religieux) que nous entretenons avec les images. Pour ne pas gâcher le plaisir de ceux qui n'y ont pas encore touché, impossible d'exposer en détail cette idée, mais un fait l'atteste. Une fois Heather arrivée à Silent Hill (c'est-à-dire une fois que le scénario débute réellement : là encore, la coïncidence est vertigineuse), le spectateur est alors plongé dans un vrai puzzle mythologique. Car les enjeux de ce troisième épisode sont directement liés à ceux du premier **Silent Hill**. De révélation en révélation, nous réalisons qu'à l'instar des intentions des Wachowski sur **Reloaded**, le réalisateur Kazuhide Nakazawa nous pousse à remettre en question nombre des acquis du premier opus. La peur qu'inspire le jeu n'est alors plus la conséquence d'images horrifiques interpellant notre subconscient, ou le produit calculé d'un scénario-choc savamment mis en scène, mais de l'ordre de la remise en cause de notre foi absolue en l'image. Le meilleur exemple est cette cut-scene particulièrement intense dans laquelle un jeune homme, Vincent, interpelle Heather en lui reprochant le plaisir malsain qu'elle prend à piétiner les monstres une fois qu'ils sont tombés. Peu troublée, Heather renvoie la réaction d'indifférence du joueur qui, à cet instant, affiche évidemment un sourire narquois. Mais quand Vincent lui pose cette question terrible, *« Crois-tu vraiment que ce sont des monstres que tu as tués ? »*, le frisson le plus glacial qui soit nous parcourt l'échine…

Face aux monstres ou aux machines, comme allégories du biaisement des images, quel type de spectateur es-tu ?

On aura beau dire, cinéma et jeu vidéo se posent aujourd'hui les mêmes questions.



DVD zone 2 et zone 1 à prix réduits
neufs et occasions

K7 vidéos : 4 € le film

Photos de films

portraits d'acteurs
couleurs et N&B

MOVIES 2000

La librairie du cinéma

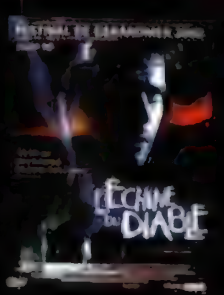
Affiches françaises
américaines et italiennes

revues et fanzines de cinéma
fantastique

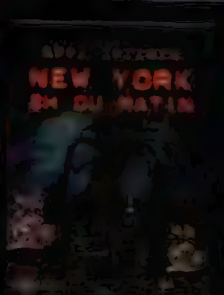
les anciens numéros de
Mad Movies et Impact

et plus encore...

DVD zone 2 neufs

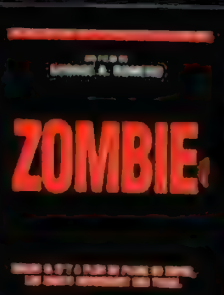


25 €



20 €

20 €



20 €

20 €

20 €

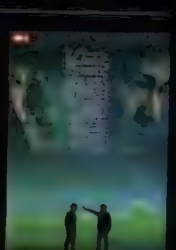
DVD zone 2 disponibles à partir de 6 € • DVD imports disponibles à partir de 10 €

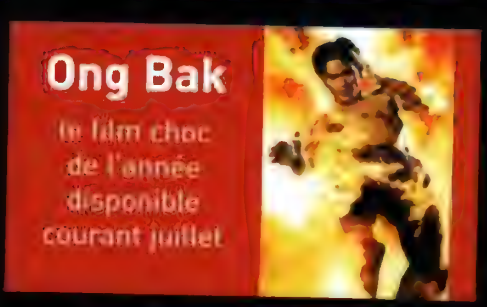
DVD asiatiques neufs

27 €

20 €

25 €


25 €



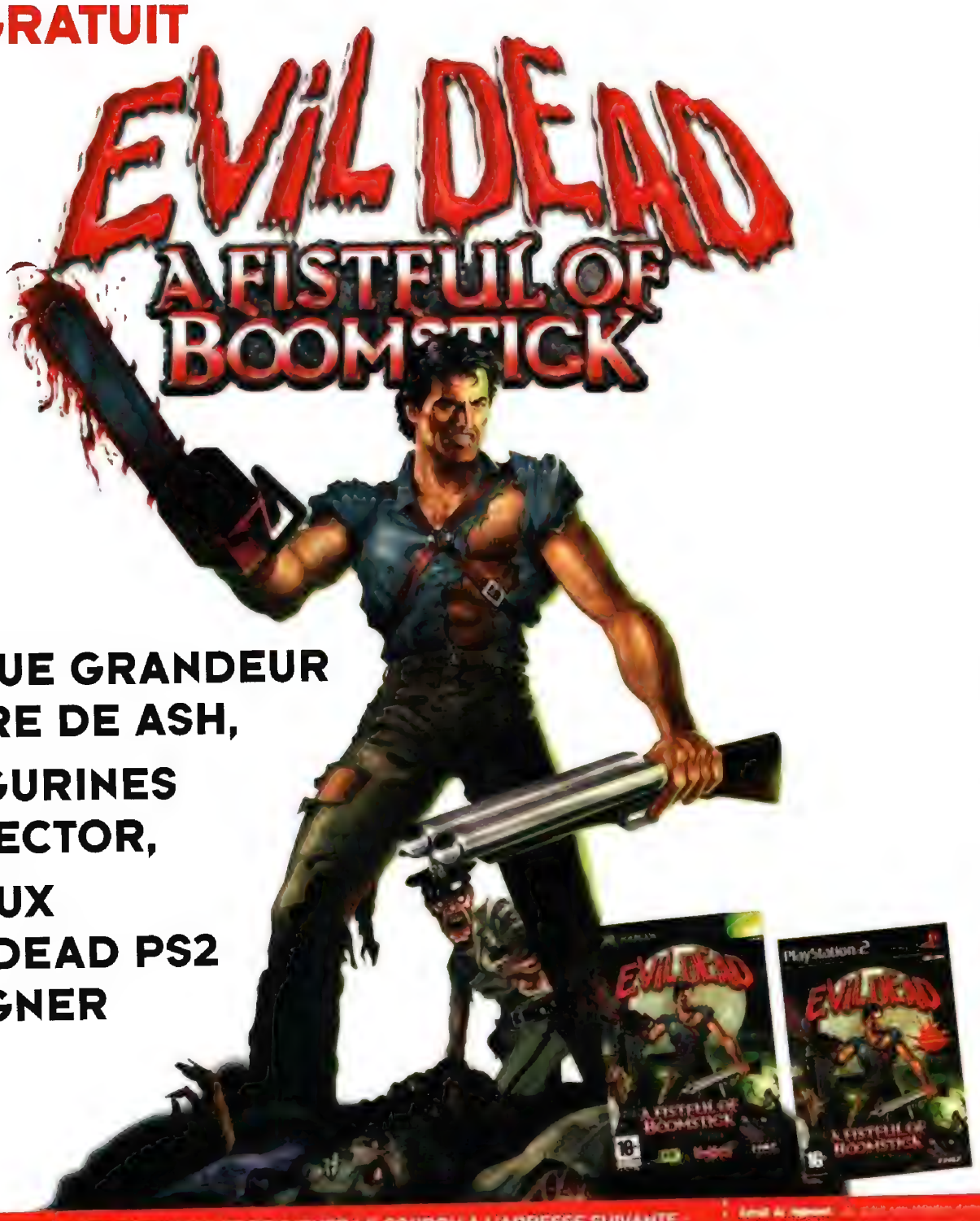
La vente par correspondance est désormais assurée.
Appellez le 01 45 26 81 20

MOVIES 2000 achète vos DVD, revues de cinéma, affiches, photos, fanzines...

49, RUE DE LA ROCHEFOUCAULD 75009 PARIS (MÉTRO SAINT-GEORGES OU PIGALLE)
TÉL. : 01 45 26 81 20. WWW.MAD-MOVIES.COM
OUVERT DU LUNDI AU SAMEDI DE 13H30 À 19H30

JEU GRATUIT

EVIL DEAD
A FISTFUL OF BOOMSTICK



1 STATUE GRANDEUR NATURE DE ASH,

20 FIGURINES COLLECTOR,

100 JEUX EVIL DEAD PS2 À GAGNER

COCHEZ LES BONNES RÉPONSES ET RENVOYEZ LE COUPON À L'ADRESSE SUIVANTE :
MAD MOVIES
JEU GRATUIT EVIL DEAD - 6 RUE RODIER, 75009 PARIS

NOM PRÉNOM
ADRESSE
CODE POSTAL VILLE TÉL.

QUESTIONS

1. QUI EST LE RÉALISATEUR DE LA TRILOGIE EVIL DEAD ?
- ☐ JOHN CARPENTER
- ☐ SAM RAIMI
- ☐ MAX PECAS

2. QUEL COMÉDIEN DOUBLE ASH DANS LE JEU EVIL DEAD A FISTFUL OF BOOMSTICK ?
- ☐ BRUCE CAMPBELL
- ☐ DARBY CONIL
- ☐ COLIN FARRELL

3. QUEL EST LE STUDIO DE DÉVELOPPEMENT DU JEU EVIL DEAD A FISTFUL OF BOOMSTICK ?
- ☐ INFOGRAMMES
- ☐ CAPCOM
- ☐ VIS INTERACTIVE

PlayStation.2 XBOX CINE FX VIS THQ

Game and Software © 2003 THQ Inc. Evil Dead and its related characters are trademarks of Renaissance Pictures and Bruce Campbell and licensed exclusively to THQ Inc. Evil Dead 2: Dead by Dawn™ & © 2000, 2003 Studio Canal Image S.A. (f/k/a Ca ar+ DA. Evil Dead 2: Dead by Daw is a trademark of Studio Cana Image S.A (f/k/a Canal+ DA. Developed by VIS. VIS is a trademark of VIS Entertainment plc. THQ and the THQ logo are registered trademarks of THQ Inc. All rights reserved

→ par Arnaud BORDAS et Jean-Pierre PUTTERS

John Sturges, histoires d'un filmaker

EMMANUEL LABORIE - DREAMLAND ÉDITEUR - 162 PAGES - 12,50 €

Qualifié le plus souvent de bon faiseur, de bon artisan ou d'autres qualificatifs aussi condescendants que réducteurs, John Sturges est toujours resté dans l'ombre des grands réalisateurs hollywoodiens de sa génération. Si la situation commence peu à peu à changer (dans le bon sens) pour des gens comme Richard Fleischer, Don Siegel ou Robert Wise (et encore...), Sturges est encore bien trop souvent réduit à ses trois films les plus célèbres (au demeurant excellents) : **Règlements de comptes à O.K. Corral**, **Les 7 mercenaires** et **La Grande évasion**. Pourtant, ce trio de tête fait hélas office d'arbre qui cache la forêt, car s'il n'a pas brillé systématiquement (notamment dans ses derniers films), Sturges est quand même le réalisateur d'un bon nombre de grands films aujourd'hui plus ou moins oubliés : **Le Peuple accuse O'Hara**, **La Plage déserte**, **Fort Bravo** (qui inspira **New York 1997** à John Carpenter, Carpenter dont Sturges appréciait d'ailleurs beaucoup le travail), l'étouffant et mélancolique **Un homme est passé**, **Le Trésor du pendu**, **7 secondes en Enfer**... Alors, franchement, des « bons faiseurs » comme ça, on en voudrait plus souvent ! Et le bouquin d'Emmanuel Laborie vient donc à point nommé pour remettre les pendules à l'heure. Même si le discours n'est pas exempt de raccourcis un peu faciles (le Hollywood des années 70 a tout foutu en l'air, le western italien c'est pas bien...), l'ensemble est animé par le feu de la passion et présente surtout l'énorme avantage de comporter un long interview de Sturges, réalisé par l'auteur en 1990, trois ans avant la disparition du cinéaste. On oubliera la maquette et l'iconographie, toutes deux totalement indigentes, et l'on regrettera que l'éditeur nous propose si souvent des livres aussi intéressants mais hélas desservis par un emballage pareil.

A.B.

Trash Times 12

Trash Times passe du petit bulletin confidentiel qu'il était il y a sept ans au presque magazine pro avec couverture couleurs et pagination substantielle (... mon mari !). Il faut dire qu'ils partaient de loin, vu que les premiers numéros dépassaient rarement les quinze pages en demi-format. La politique éditoriale vise le ton décalé, l'excès, le gore, l'érotisme, les infos inédites, les cinématographies exotiques méconnues et les dossiers chocs avec, dans ce présent numéro, une interview de Herschell Gordon Lewis, le pionnier du gore, un entretien avec Daisuke Yamanouchi (**Virgin Hell 1999**, **Dead a Go ! Go !**...), réalisateur indépendant japonais spécialisé dans le V-cinéma violent et le Pinku scabreux + filmographie commentée, un dossier « Le sexe et la plume » (trop d'auteurs confondent encore les deux avant d'attaquer leurs textes...), autrement dit la critique de divers ouvrages d'acteurs du porno français : Brigitte Lahaie, Sylvia Bourdon, Alban Ceray, Jean-Pierre Armand, Ovidie, John B. Root... Notons encore l'interview de Matthew Bright, cinéaste indépendant responsable des deux **Freeway**, **Ted Bundy**, et des scénarii de **Forbidden Zone** et **Modern Vampires**, ainsi que la suite d'un dossier David Warbeck, consacré à la carrière internationale du comédien, un regard (lubrique, donc !) sur la carrière de Laura Gemser, la star des **Black Emanuelle**, les films et la carrière de S.F. Brownrigg, réalisateur oublié d'une poignée de films chocs des 70's, plus la chronique d'une palanquée d'œuvres rares propres à satisfaire la curiosité du cinéphile averti. Le tout se commande pour la somme de 6 euros (port compris), par chèque à l'ordre de Guillaume Richard, Rés. Le Voltaire, rue de Suzon, Ent. I, appt. 270, 33400 Talence.

J.P.P.

Hellboy : Au nom du Diable

MIKE MIGNOLA - DELCOURT - 144 PAGES - 13,95 €

« *Le projet de bande dessinée le plus ambitieux auquel je me sois attelé, à la fois comme auteur et comme illustrateur.* » C'est en ces termes que Mike Mignola parle de son nouvel album de la saga *Hellboy*. Connaissant ce qui a précédé, le lecteur qui n'a pas encore lu *Au nom du Diable*, à l'énoncé de cette déclaration, est raisonnablement en droit de se ruer chez son libraire en hurlant d'impatience. D'autant plus que le dernier tome paru, *Le Ver conquérant*, était déjà une sur-tuerie totale. Après lecture de l'objet, et vérification des dires de l'auteur, une question essentielle vient à l'esprit : mais où s'arrêtera Mignola ? Les personnages récurrents de la série (Raspoutine, Roger l'Homoncule, Hécate...) s'enrichissent encore, prennent de l'épaisseur, tandis qu'un nouvel ennemi apparaît, le vampire Giurescu, et que les membres de Ragna Rok poursuivent leur noir dessein. Au milieu de tout ce joyeux foutoir, Hellboy va en apprendre un peu plus sur ses mystérieuses origines (et notamment sur ses cornes coupées, mais chut !... Vous verrez tout cela par vous-même). Le plus frappant est de s'apercevoir, au fur et à mesure que la saga progresse, de la cohérence implacable de l'entreprise, malgré le fourmillement d'influences pourtant a priori contradictoires. Il y a bien chez Mignola, outre son sens renversant de la narration visuelle, une propension admirable à régurgiter tout ce qui l'a nourri de manière totalement homogène. Si l'on y regarde bien, cette qualité artistique plus rare qu'on ne le pense, l'auteur la partage avec au moins une personne, en l'occurrence Guillermo Del Toro. C'est dire combien le film **Hellboy** qui déboulera sur nos écrans l'été prochain risque d'être quelque chose de terrible. En attendant, lisez et relisez *Hellboy*, ce comic book unique qu'Alan Moore (encore un autre fêlé, tiens...) qualifie dans sa préface très moorienne de « *pierre précieuse d'une dimension considérable et d'un éclat surprenant* ».

A.B.

Apprenez un vrai
métier créatif !

Le cinéma et le spectacle sont votre univers. Vous voulez faire de cette passion votre métier; travailler et créer pour les artistes et des personnalités médiatiques. À ITM, devenez en 2 ans, assistant, puis **maquilleur artistique professionnel.**
Des stages courts réservés aux professionnels français et étrangers sont aussi proposés à Paris et à l'étranger.

Photos S. Cohen

Maq. S. Livet

Maq. B. Vergon
Maq. L. Landais

Devenez maquilleur pour le cinéma, les effets spéciaux, la mode, le théâtre, la télévision

www.itmparis.com

ITM
Création & Maquillage
PARIS

01 44 08 11 44

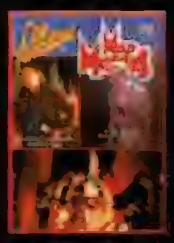
Demande de documentation gratuite à renvoyer à : ITM
Enseignement supérieur technique privé
9, rue des Arènes de Lutèce - 75005 PARIS

❑ M. ❑ Mlle Nom
Prénom
Adresse
Code Postal Ville
Année de naissance Tél.
Niveau d'études ❑ Secondaire ❑ Terminale ❑ Supérieur
Filière suivie

"Conformement à la loi "informatique et libertes" vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux informations vous concernant
Sauf refus de votre part, ces informations pourront être utilisees par des tiers"

MAD013

COMPLÉTEZ VOTRE COLLECTION MAD MOVIES



29 Avoriaz 1984 / **Brainstorm / X-Tro** / «Les Demeures du fantastique» / int. Joe Dante, Paul Naschy...

32 **La Compagnie des Loups / Dune / Greystoke / Rocky Horror**

41 **House** / «Hitchcock» (suite) / int. Steve Miner, Sean S. Cunningham, Sergio Martino...

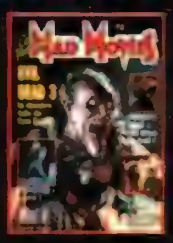
42 **From Beyond / L'Invasion Vient de Mars / Poltergeist 2 / Rencontres du 3ème Type** / «La préhistoire au

52 **Running Man / Hellraiser / Hidden / Prince des Ténèbres** / «Les films de Carpenter» / int. Donald Pleasence...

53 «Zombies Story» / **Elmer / Aux Frontières de l'Aube** / int. Kathryn Bigelow, Frank Henenlotter...

63 Avoriaz 1990 / **Simetierre / Leviathan / Society / Re-Animator 2 / Halloween 4**...

64 «Dossier Frankenstein» / **Cabal / *Freddy* TV / Basket Case 2 / Frankenhooker**...



74 **Evil Dead 3 / Rocketeer / Freddy 6 / Hellraiser 3 / TZ**...

75 Avoriaz 1992 / **Tetsuo 1 & 2 / Freddy 6 / Le Sous-sol de la Peur**...

76 **Le Festin Nu / Hook / Brain Dead /**

87 Gérardmer 1994 / **Evil Dead 3 / L'Antre de la Folie** / Brian Yuzna...

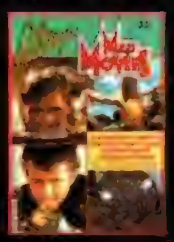
88 Dossier «Loup-Garou» / **Wolf** / tous les **Hurlements / Body Melt**...

100 **SPECIAL N°100 LES 100 MEILLEURS FILMS FANTASTIQUES DE MAD MOVIES. *X-Files* / Toy Story**

101 **Independence Day / Une Nuit en Enfer / Heavenly Creatures**...

111 Gérardmer 1998 / **Starship Troopers / Postman / Souviens-toi... l'été Dernier**...

112 **Vampires / Gattaca / Le Loup-garou de Paris / Dark City / Halloween 6**...



Picture Show / David Lynch / «Les Films après la bombe» / les séries de Gerry Anderson...

33 **Gremlins / Phenomena / 2001 : L'Odyssée de l'Espace** / «Le Psycho-Killers» / int. Dario Argento, Joe Dante, H.G. Lewis...

36 **Re-Animator / Le Jour des Morts-vivants / Lifeforce / Planète Interdite** / «Le Péplum Fantastique» / int. Tobe Hooper, Stan Winston, Tom Savini...

37 **Mad Max 3 / Legend** / dossier «Sang pour sang gores» / int. Ridley Scott, George Miller, Ruggero Deodato...

38 **Retour vers le Futur / Le Chair et le Sang / Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?** /

cinéma» / int. Brian Yuzna, Stan Winston...

43 Dossier **Aliens / Critters / Les aventures de Jack Burton** / «Les extra-terrestres au cinéma»...

44 **Massacre à la Tronçonneuse 2 / Le Jour des Morts-vivants / Evil Dead / *Le Prisonnier*** / Stephen King / Klaus Kinski / «Les films horrifi-comiques»...

45 Avoriaz 1987 / **La Mouche / From Beyond / Jason le Mort-vivant** / int. Stuart Gordon...

46 **King Kong 2 / Street Trash / Démons 2 / L'Exorciste** / «Les singes géants au cinéma»...

47 **Evil Dead 2 / Freddy 3 / Indiana Jones / Le Sixième Sens** / int. Michael Mann, Lloyd Kaufman...

54 **Bad Taste / Le** Marché du Film 1988 / «Les héros du fantastique» / «Vendredi 13, l'hécatombe» / int. Peter Jackson...

55 **Chinese Ghost Story / Le Blob / Roger Rabbit / Bad Taste** / «Freddy, le mythe» / «Empire : grandeur et décadence»...

56 **Freddy 4 / Beetlejuice / Willow / Aux Frontières de l'Aube / Elvira** / les FX d'**Evil Dead 2**...

57 Avoriaz 1989 / **Le Blob / Invasion Los Angeles / Hellraiser 2 / Faux-semblants**...

58 **Invasion Los Angeles / La Mouche 2 / Munchausen** / Cronenberg : interview et dossier...

59 **Batman / Hellraiser 2 / La Mouche 2** / la série TV ***Freddy***...

65 **Total Recall / Akira / Tremors / Halloween 4** / Lamberto Bava...

66 **RoboCop 2 / Freddy 5 / Highlander 2 / Maniac Cop 2 / Star Trek 5**...

67 **Total Recall / RoboCop 2 / Dick Tracy / Sailor et Lula** / int. Verhoeven, Irvin Kershner...

69 «Georges Lucas : la tête dans les étoiles» / **Les Tortues Ninja / Darkman** / int. Sam Raimi, Jeffrey Combs...

70 **Predator 2 / Edward aux Mains d'Argent / Massacre à la Tronçonneuse 3 / Akira / *Twin Peaks*** (série)...

La Famille Addams / int. Cronenberg, Spielberg, Barry Sonnenfeld...

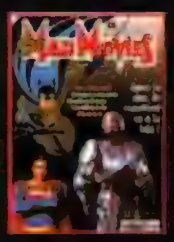
77 **Alien 3 / Batman le Défi / Universal Soldier / *Indiana Jones* TV / Twin Peaks / Le Cobaye**...

78 Dossiers **Batman le Défi & Alien 3 / Les Aventures d'un Homme Invisible / Star Trek 6**...

79 Dossier «Vampires» / les FX de **Brain Dead** et **Evil Dead 3**...

81 Avoriaz 1993 / **Dracula / Brain Dead / Candyman / Hellraiser 3 / Evil Dead 3**...

82 **Fortress / Trauma / *Les Contes de la Crypte*** / int. carrière de Joe Dante



89 Dossier TV : **Batman**, Robocop, Superman... / **Body Bags / The Crow** / la saga des **Baby Cart**...

90 **The Crow** / les séries ***X-Files***, ***Highlander*** et ***Batman*** / **Eraserhead**...

91 Dossier «Manga» / **Wolf / Tetsuo / Mask / Ed Wood**...

92 **L'Étrange Noël de Mr Jack / Entretien avec un Vampire / Freddy 7** / Hosshiro Honda...

93 Gérardmer 1995 / **Stargate / L'Antre de la Folie / Freddy 7 / Highlander 3**...

94 **Deliamore Delia-morte** / int. carrière Tobe Hooper et John Carpenter...

95 **Ed Wood / Batman Forever / Freddy 7 / Porco Rosso** / int. carrière de Fred Olen Ray...

102 **N° SPECIAL *X-Files* / Dangereuse Alliance / Planète Hurlante / Crash / Jiang-Hu...100 pages**

103 **Independence Day / Multiplicity / Starship Troopers** / Toni Mark...

104 ***X-Files*** / **Millennium / L.A. 2013** / **Disjoncté** / int. Carpenter, Martin Landau...

105 Gérardmer 1997 / **Mars Attacks ! / Fantômes contre Fantômes / Ghost in the Shell / Lost Highway**...

106 **Star Wars édition spéciale / Le Maître des Illusions** / int. George Lucas, Clive Barker...

107 **Le Sème Elément / Alien la Résurrection** /

113 **Godzilla / Dark City / Un Cri dans l'Océan / Wishmaster / Blade**...

114 **Scream 2 / Armageddon / *X-Files* / *Millennium* / Las Vegas Parano / La Mutante 2**...

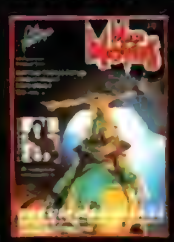
115 **Godzilla / X-Files le film / Truman Show / Small Soldiers** / «Rétro games»...

116 **Blade / Halloween : 20 ans après / *Buffy*** / dossier «Séries TV»...

117 Gérardmer 1999 / **Star Wars Episode 1 / Psycho / Virus / 1001 Pattes**...

118 **Matrix / La Fiancée de Chucky / Cube / eXistenZ / Urban Legend** / dossier «Slasher»...

119 **Matrix / Wild Wild West / The Faculty** /



«Le fantastique outre-Manche» / int. Rick Baker...

39 Avoriaz 1986 / **Re-Animator / La Revanche de Freddy** / Roman Polanski / Richard Fleischer / «Le fantastique indonésien» / int. Stuart Gordon, Jack Sholder, Rick Baker, Michael Powell...

40 **Highlander / Re-Animator / Link / *Chapeau Melon et Bottes de Cuir*** / «Hitchcock» / int. Christophe Lambert...

49 **Hellraiser / Les Sorcières d'Eastwick** / «Superman, la légende» / «La série B américaine» / int. Joe Dante...

50 **RoboCop / Hidden / Les Maîtres de l'Univers** / Index des n°21 à 49 / int. Phil Tippett...

51 Avoriaz 1988 / **RoboCop / Opéra / Hellraiser / Hidden** / int. Paul Verhoeven...

60 **Freddy 5 / Re-Animator 2 / Society / Abyss** / «Les méchants du fantastique»...

61 **Batman / Indiana Jones et la Dernière Croisade / Abyss** / «Le tour du monde des super-héros»...

62 «E.M. : La grande illusion» / **Batman / Re-Animator 2 / RoboForce**...

71 **Terminator 2 / Akira / Hardware / Ça / La Nuit des Morts-Vivants**...

72 **Les Feebles / RoboCop 3 / Freddy 6** / dossier «**La Malédiction**» / int. Peter Jackson...

73 **Spécial Terminator 2 / Rabid Grannies / Fisher King** / int. Terry Gilliam...

83 **Last Action Hero / Necronomicon / Body Snatchers / Phantasm 3**...

84 **Jurassic Park** / int. carrière de George Romero et Dick Smith / ***Wild Palms***...

85 **Spécial Dinosaures : du Monde Perdu à Jurassic Park** / int. Harryhausen, Phil Tippett...

86 **Demolition Man / Mask / L'Étrange Noël de Mr Jack / Action Mutante**...

96 **Judge Dredd / Tank Girl / Congo / Le Village des Damnés / The Kingdom**...

97 ***X-Files*** / **Waterworld / La Mutante** / les films d'Ed Wood / int. Chris Carter...

98 Dossier ***X-Files*** / **Johnny Mnemonic / Une Nuit en Enfer / Hercule** TV...

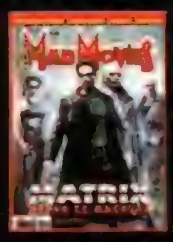
99 Gérardmer 1996 / **Seven / The Crow 2 / L'Armée des 12 Singes**...

Hellraiser 4 / Anaconda / Shining TV...

108 **Men in Black / Scream / Batman & Robin** / rétro **Godzilla** / int. Wes Craven...

109 **Volte/Face / Le Monde Perdu / Contact / Mimic / Vampires / Millennium**...

110 **Alien la Résurrection / Starship Troopers / X-Files le Film / Spawn**...

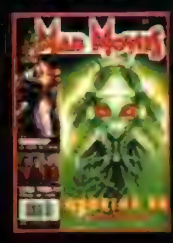


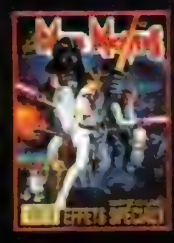
Mon Ami Joe / «La série Z à la française»...

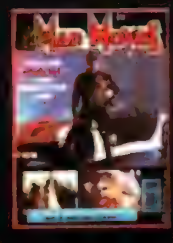
120 **La Momie / Wild Wild West / Le 13ème Guerrier / Blair Witch / Vorace**...

121 **Star Wars Episode 1 / Hantise / Jin-Roh / Perfect Blue / Princesse Mononoke**...

122 **Sixième Sens / La Fin des Temps** / «Les 25 meilleurs films de [illegible]»...







123 Gérardmer 2000 / **Sleepy Hollow** / Pour Blanche / Princesse Mononoke...

124 Scream 3 / Mission to Mars / Faust / Hypnose / *Resident Evil 3*...

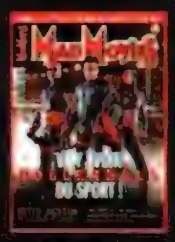
125 Le Seigneur des Anneaux / Mission to

126 Blair Witch 2 / Donjons et Dragons / Planète Rouge / *San Ku Kai* / «Hommage à la Hammer»...

129 Spiderman / Le Pacte des Loups / Rollerball / Tomb Raider / dossier «Trauma»...

Tomb Raider / Les bombes sexuelles du fantastique / dossier Jet Li

133 Final Fantasy / Jurassic Park 3 / La Planète des Singes / A.I. / poster Final Fantasy...



137 Rollerball / Monstres et Cie / The One / Peter Jackson de Z à A

138 Dossier Le Seigneur des Anneaux / Les Autres / 13 Fantômes / Gérardmer 2002

141 Dossier Resident Evil / Le Voyage de Chihiro / Spiderman / Panic Room / «30 scènes inoubliables»

142 SPECIAL 30e ANNIVERSAIRE : 1972-2002, 30 ANS DE CINEMA FANTASTIQUE Star Wars Episode II /

144 Men in Black 2 / Le Règne de feu / Brocéliande / Jeepers Creepers / Jason X / Arac Attack / Requiem / Mes chers voisins / «Nos 30 nanars assumés»

145 Dossier Minority Report / Windtalkers /

X-Men 2 / Hulk / Harry Potter et la chambre des secrets / Spider / Osamu Tezuka / int. carrière Herschell Gordon Lewis

148 Dossier Les Deux tours / Re-Animator 3 / Spy Kids 2 / Cradle of

150 Dossier Dark Water / X-Men 2 / Hulk / The League of Extraordinary Gentlemen / Solaris / Cabin Fever / Leeches / Speed Demon / Darkness Falls / Scarecrow / Les fantômes japonais / int. carrière Larry Cohen

Mars / dossier «Killers Superstars» / rétro Blair Witch...

126 X-Men / Le Pacte des Loups / Pitch Black / Destination Finale...

127 L'Homme sans Ombre / dossier «L'homme invisible» / The Cell / Scary Movie / Gemini / rétro Hellraiser...

130 Le Seigneur des Anneaux / Le Couvent / Intuitions / dossier «Trash»...

131 Le Retour de la Momie / Ghosts of Mars / Legend of Zu / dossier Momies / Pearl Harbor

132 Le Seigneur des Anneaux /

134 La Planète des Singes / Vidocq / Avalon / Samouraïs / dossier Terry Gilliam

135 A.I. / From Hell / The One / Dossier FX les Robots au cinéma / Vin Diesel

136 Dossier Ghosts of Mars / Battle Royale / Le Voyage de Chihiro / Harry Potter / Chevalier

139 Dossier From Hell / Spiderman / Versus / Donnie Darko / «Les images de Jack l'Eventreur» / «Tokyo Underground»

140 Dossier Avalon / Rollerball / Monstres & Cie / int. Dario Argento, Takashi Miike / «30 chefs d'œuvre oubliés»

int. Tobey Maguire, Kirsten Dunst / L'Echine du diable / Femme Fatale...

143 SPÉCIAL SUPER-HÉROS 2 COUVERTURES AU CHOIX : SPIDERMAN OU BLADE 2.

Dossier Spiderman / Dossier Blade 2 / Minority Report / Darkness / Metropolis / «L'esprit comic-book en 30 films»

SimOne / Signes / Blood Feast 2 / int. carrière Ray Harryhausen

146 Dossier Signes / Halloween resurrection / xXx / Terminator 3 / Kill Bill / Jeepers Creepers 2 / The Ring / Seijun Suzuki / int. carrière Jack Hill

147 Dossier Meurs un autre jour / Daredevil /

Fear / Resurrection of the Little Match Girl / Les Larmes du tigre noir / Le cinéma Thaïlandais / int. carrière Sergio Sollima

149 Dossier Gérardmer 2003 / The Matrix Reloaded / Brocéliande / Le Cercle / Gangs of New York / Le Château dans le ciel / int. carrière José Mojica Marins

151 Dossier Daredevil / Terminator 3 / Black Mask 2 / Willard / Cypher / Traqué / Star Trek Nemesis / Les films comic-books ratés / int. carrière Shinya Tsukamoto

152 Dossiers Evil Dead et Maléfique / X-men 2 / House of the Dead / Animatrix / Dreamcatcher / Destination finale 2 / Génération Evil Dead : le fantastique à l'économie / AFM 2003

153 Dossier Les Evénements de la rentrée : Kill Bill, Hero, Blueberry, Le Retour du roi, Freddy Vs Jason, Underworld... / Matrix Reloaded / Animatrix / Basic / X-Men 2 / 28 Jours plus tard

BON DE COMMANDE

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez votre commande, accompagnée de votre règlement (chèque à l'ordre de **Mad Movies/CPF** ou formule de débit par carte bancaire), à l'adresse suivante : **D.I.P. - Mad Movies. 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19**
(Ligne spéciale abonnements et anciens numéros Tél. : 01 44 84 85 29)

Chaque exemplaire : 4,80 euros (3,80 euros + 1 euro de participation aux frais d'envoi). Frais de port gratuits à partir de 4 numéros commandés. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon (Mad Movies n°1 à 28, 30, 31, 35, 43, 48 et 64 : épuisés. Pour l'étranger : **5,00** euros par exemplaire. Attention, nous n'acceptons que le paiement direct par carte bancaire ou par mandat international.
Hors-série n°1 Carpenter et n°2 Jackson. France : **7,00** euros par exemplaire (participation aux frais de port inclus). Dom-Tom et étranger : **9,00** euros par exemplaire (participation aux frais de port inclus).

Oui, je désire recevoir les numéros de **Mad Movies** entourés dans le tableau ci-contre (cerclez les numéros commandés) :

Je règle par : ☐ chèque ☐ carte bancaire ☐ mandat lettre

NOM ..... PRÉNOM .....

ADRESSE .....

CODE POSTAL ..... VILLE .....

PAYS .....

|_|_| |_|_| |_|_|_| |_|_|_|_|
Date d'expiration |_|_|_|_| Mois/Année

Date et signature obligatoires

VOIR LE SOMMAIRE DE CHAQUE NUMÉRO SUR www.mad-movies.com, RUBRIQUE ANCIENS NUMÉROS.

MAD MOVIES										
29	32	33	34	36	37	38	39	40	41	42
43	44	45	46	47	49	50	51	52	53	54
55	56	57	58	59	60	61	62	63	65	66
67	68	69	70	71	72	73	74	75	76	77
78	79	80	81	82	83	84	85	86	87	88
89	90	91	92	93	94	95	96	97	98	99
100	101	102	103	104	105	106	107	108	109	110
111	112	113	114	115	116	117	118	119	120	121
122	123	124	125	126	127	128	129	130	131	132
133	134	135	136	137	138	139	140	141	142	143 COUVERTURE SPIDERMAN
143 COUVERTURE BLADE II	144	145	146	147	148	149	150	151	152	153
154										

❑ Hors série n°1 John Carpenter

❑ Hors série n°2 Peter Jackson

Terra Incognita délaisse - provisoirement - le cinéma très agité de Turquie pour se pencher sur un film suédois du début des années 70, hélas oublié de nos jours : Thriller, un rape-revenge sans concession qui préfigure la vague américaine de la fin de la décennie. Un premier pas dans un genre pas toujours très sain, avant de faire un tour du monde du sujet dans les prochains numéros.

La vengeance qui

Alors que nombre de critiques placent **I Spit On Your Grave** (1977) comme le film fondateur de ce sous-genre qu'est le rape-revenge (viol-vengeance), le Suédois Bo Arne Vibenius se lançait dans cette veine en 1973, avec talent, rage et un goût certain pour l'exploitation, en écrivant, produisant et réalisant **Thriller**.

Avant d'aborder le film lui même, il faut bien adresser quelques notes sur le genre auquel appartient **Thriller**. Le rape-revenge est un sous-genre du cinéma d'horreur, tendance slasher, dans lequel une femme se fait violer, ne reçoit par la suite aucune aide d'un système défaillant et cherche finalement à se venger par elle même – de préférence de manière très sadique. Le rape-revenge est un genre symptomatique de l'après-MLF, faisant tout à la fois appel à une nouvelle image de la femme (elle se débarrasse violemment de ses agresseurs masculins) mais lui adjoignant quand même une certaine faiblesse originelle (tout commence effectivement par son viol, qu'elle ne réussit pas à empêcher). Oscillant dangereusement entre le pur cinéma d'exploitation typique de l'après libération sexuelle (scènes de viol filmés parfois complaisamment) et l'engagement sincèrement féministe (alors que les réalisateurs sont, dans leur immense majorité, des hommes), le rape-revenge est un genre qui dérange, offense, agresse nos sens et qui, que l'on puisse sympathiser avec les intentions du réalisateur ou non, ne laisse jamais indifférent.

LA VICTIME DEVIENT BOURREAU

Bref, lorsque Bo Arne Vibenius (sous le pseudo de Alex Fridolinski) se lance dans l'aventure du film, il faut tout de même préciser qu'il a été précédé par un petit film indépendant américain devenu depuis un classique du genre : **La Dernière maison sur la gauche**, réalisé par un inconnu nommé Wes Craven. Peut-être influencé par ce film, sûrement par la vague du cinéma kung-fu hong-kongais, par les westerns américains et italiens, le cinéma porno et, surtout, par le climat social de l'époque (nouveau statut de la femme, problèmes importants de drogue, climat urbain tendu...), Vibenius donne au cinéma un film unique qui continue aujourd'hui encore de fasciner.

Alors qu'elle n'était qu'une enfant, Frigga fut violée et perdit la parole suite à ce traumatisme. Devenue une jeune femme, elle rencontre un jour Tony, un homme présentant bien, qui l'invite au restaurant, puis chez lui, dans une belle maison retirée. Mais Tony n'est pas le Prince Charmant. Alors que Frigga ne le remarque pas, il verse de la drogue dans sa boisson... Plusieurs jours plus tard, Frigga se réveille, réalisant qu'elle est devenue accro à la cocaïne que Tony lui injectait dans les veines pendant qu'elle était « out ». Le plan de Tony est simple : Frigga lui sert de prostituée en échange de la came dont elle a besoin. Alors qu'elle essaie de s'enfuir, Tony la rattrape et lui crève un œil. Frigga se met alors dans un premier temps à lui obéir, mais son désir de liberté et de vengeance ne l'a pas quitté et elle se met à s'entraîner au karaté et au tir...

ŒIL POUR ŒIL

Crime à froid (titre de la sortie vidéo française) nous place entièrement du début à la fin dans la peau du personnage de Frigga. Le film est quasiment dénué de dialogue – ce qui ne peut que nous rapprocher de « l'héroïne » – et nous assène les séquences d'abus subis par la jeune femme dans de gros plans pornographiques qui renforcent l'horreur de l'action. Le terme pornographique est d'ailleurs utilisé ici dans son sens le plus large ; Vibenius tourne en effet de véritables scènes X ainsi que des scènes gore d'un réalisme insoutenable. Comme quoi, dès les débuts de la grande vague cinématographique du porno, Eros et Thanatos étaient déjà liés... Cela n'est évidemment pas sans poser des problèmes et la vile Dame Censure interdit carrément le film en 73 en Suède avant de le ressortir plus d'un an plus tard – avec plus de vingt minutes de métrage en moins (alors que la Suède avait un des systèmes de censure les plus permissifs). Le cas est similaire en France : lorsque le film est projeté lors du 13ème Festival du Film Fantastique de Paris en 83, c'est la version coupée qui est montrée et c'est de nouveau cette même version qui sort aux USA sous le titre

Ci-dessous, de gauche à droite :
Frigga, un œil en moins et une carabine dans la main, part abattre ses tourmenteurs. Mazette ! On dirait Daryl Hannah dans le **Kill Bill** de Tarantino !...

L'héroïne entame une descente aux Enfers sans aucune rémission.

venait du Nord

They Call Her One Eye. Bien heureusement, grâce au marché de la vidéo, **Thriller** est sorti par la suite « uncut » en France sous le titre **Crime à froid**, avec un sur-titre très racoleur : *« Le film que le cinéma n'a pas eu le courage de montrer »*.

CARNAGE ORGASMIQUE

Vibenius joue ouvertement avec le voyeurisme des spectateurs, mais il le fait consciemment, sans oublier les dangers inhérents à une telle utilisation de l'image. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si Frigga se fait rapidement crever un œil… L'incursion de courtes scènes hardcore dans le récit sert clairement à assouvir la pulsion voyeuriste du spectateur, et Vibenius n'hésite pas, parfois, à utiliser une musique légère de film porno pour les assaisonner. Il commence tout du moins sa scène avec ce genre de musique mais il la finit avec un thème industrio-noise dérangeant, quand ce n'est pas cet assemblage de bruits qui sert de bande son, cassant bien évidemment tout l'aspect titillant de la chose. Une manière de nous rappeler que même si Frigga ne se débat pas, elle n'est pas pour autant consentante et subit clairement un viol. Histoire de renforcer le malaise, Vibenius filme aussi en gros plan fixe la seule amie de Frigga, elle aussi prostituée de force, qui, les yeux vissés dans la caméra, nous raconte son parcours. Difficile de s'adresser plus directement aux spectateurs…
Si Vibenius y va carrément question sexe, il est loin de mettre un bémol sur tout ce qui est sang et violence. La scène où Frigga se fait crever l'œil, dans, de nouveau, un gros plan pervers, est tout simplement insoutenable. N'oublions pas, pour l'occasion, que Fulci n'a pas encore accouché de son **Enfer des zombies** (1979) et de sa scène d'énucléation qui en a traumatisé plus d'un. Mais c'est aussi – et même surtout – quand Frigga se venge que la violence prend un tout autre aspect. Lors d'une fusillade, elle dessoude l'un de ses ennemis dans un long ralenti qui semble directement provenir d'un film de Chang Cheh (mais probablement plus influencé par Peckinpah). Le summum est cependant atteint dans un final qui nous renvoie aux plus beaux concepts du western-spaghetti. Si Frigga « apporte » la jouissance sexuelle à certains hommes, elle trouvera quant à elle son propre orgasme libérateur en massacrant ses bourreaux.

AMBIGUÏTÉ ET POINT DE VUE

Christina Lindberg, qui joue le rôle de Frigga, transmet à son personnage une dimension dramatique qu'il est d'autant plus difficile à restituer qu'elle n'a pas la parole pour s'exprimer. Sexe star suédoise des 70's, Lindberg délivre un portrait puissant et torturé de son personnage tour à tour martyre et ange exterminateur. Le personnage est en fait même plus complexe que cela, car la scène d'ouverture où elle se fait violer laisse supposer par la suite qu'elle n'attendait que de se venger d'une manière ou d'une autre, quitte à se détruire entièrement au passage.
Petit film tourné sans grand moyen mais avec un talent indéniable, **Thriller** se prend plutôt brutalement dans la face, peu habitués que nous sommes à un tel mélange de genres. Sans être foncièrement racoleur, **Thriller** n'en est pas moins un film d'exploitation. Et Vibenius ne cherche pas, comme certains réalisateurs l'ont fait ces dernières années, à justifier ses scènes hard par un caractère « art-et-essai engagé » du plus mauvais goût. Il n'œuvre pas pour une caste élitiste mais pour le spectateur du cinéma de quartier, à la recherche d'un film choc.
Choc, le film l'est indéniablement, mais il est plus difficile de dire si Vibenius cherchait vraiment à donner un point de vue, disons, féministe de la question – comme le feront plus tard Meir Zarchi et son **I Spit on Your Grave** ou, plus près de nous, l'excellent **Baise-moi** de Virginie Despentes et Coralie Trinh Thi (même si le film n'est pas forcément à proprement parler un rape-revenge). Mais là aussi, tout n'est qu'une question de point de vue : alors que certains ne verront que l'aspect exploitation des films susdits, d'autres ne manqueront pas de remarquer avant tout l'analyse sociale. Un point est en tout cas indéniable : lorsque Frigga se met à se débarrasser brutalement de ses bourreaux, on est de tout cœur avec elle.
On peut facilement penser que **Thriller** aura joué un rôle déterminant dans l'élaboration de films comme **I Spit on Your Grave** ou **L'Ange de la vengeance**. Mais la preuve la plus flagrante que **Thriller** est une perle à (re)découvrir provient de Quentin Tarantino, qui a modelé l'héroïne de son très attendu **Kill Bill** sur le personnage de Frigga. Étonnant, non ?

Julien SÉVÉON

PS : à noter que Vibenius retentera de nouveau la sauce hardcore – violence dans son film suivant, **Breaking Point**, sorti en France sous le titre… **Elles lui ont tout appris**

Ci-dessus, de gauche à droite :
Pas besoin de deux yeux pour pouvoir bien viser !

La traumatisante scène de l'énucluéation.
À ce titre, le final renvoie directement aux meilleures heures du western italien.

Ci-dessous :
Frigga et sa seule confidente, une autre jeune femme forcée à se prostituer et qui connaîtra une fin atroce.

VIDEO STAR

WWW.VIDEO-STAR.FR

01 43 72 06 66

38, RUE DES ORMEAUX
75020 PARIS

ALIEN WARRIOR

PREDATOR HUNTER

PREDATOR

ALIEN DOG

TWINZ #1

TWINZ #2

TRINITY

MORPHEUS

NEO

SMITH

TWIN #1

TWIN #2

Ouverture boutique 7j/7 - 12h/24

11, boulevard Davout
Paris 20ème arr.
01 43 72 93 76
M° Porte de Vincennes

21, avenue Gambetta
Paris 20ème arr.
01 43 66 98 39
M° Père-Lachaise

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE GRATUIT EN NOUS APPELANT AU

01 43 72 06 66

Attention ! Videostar déménage

- www.video-star.fr
- 01 43 72 06 66
- 38,rue des Ormeaux 75020 Paris

Si le montant de votre commande est inférieur à 50€ veuillez ajouter 5 € de frais de port.

A partir de 50 € les frais de port sont offerts.

DÉSIGNATION	P.U.	QTÉ	TOTAL

SOUS-TOTAL

FRAIS DE PORT

TOTAL A PAYER

NOM
PRÉNOM
ADRESSE
CODE POSTAL
VILLE
TÉL
EMAIL

CHEQUE ☐ MANDAT
CARTE BLEUE ☐
CB
DATE DE VALIDITÉ
SIGNATURE (OBLIGATOIRE)

Joindre votre règlement et renvoyer ce coupon sous enveloppe affranchie au tarif en vigueur à :

VIDEOSTAR 38, rue des Ormeaux 75020 Paris

Video-star vous livre en colissimo suivi sous 2 à 3 jours à réception de votre commande dans la limite des stocks disponibles
Offre valable uniquement pour la France métropolitaine

Fantastic guide

PAR JEAN-PIERRE PUTTERS

CHAPITRE 42

MODE D'EMPLOI

Les films sortis en France figurent toujours sous leur titre français (suivis du titre original en caractères gras). À l'inverse, les titres inédits en salles mais parus à la vidéo conservent leur titre original.

En règle générale, nous n'avons pas retenu les films d'animation, sauf à de rares exceptions. De même, nous avons souvent omis les séries TV, sauf dans le cas d'une exploitation commerciale où le distributeur a concentré ou bien regroupé divers épisodes de façon à en faire un long-métrage. Pour ce qui concerne les serials, nous tâcherons de traiter les plus représentatifs du genre sans chercher là encore la parfaite exhaustivité.

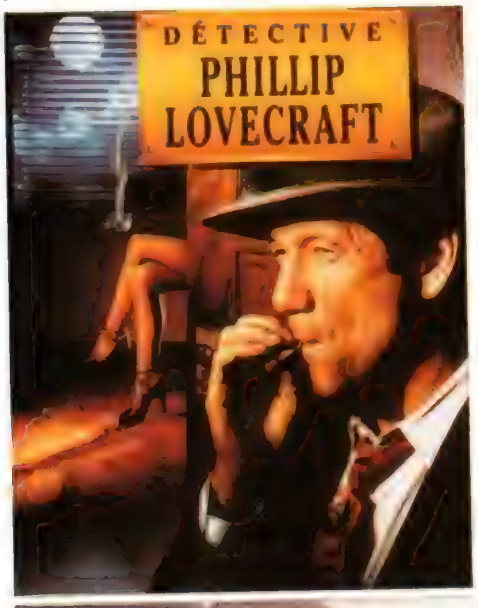
Par ailleurs, nous indiquons le plus souvent les titres vidéo des films, mais seulement quand ceux-ci diffèrent de leur titre d'exploitation sur nos écrans, ou dans le cas d'une production inédite en salles. Enfin, un titre fourni entre parenthèses ne correspond pas à une sortie précise, mais représente la traduction d'un titre étranger, parfois peu compréhensible pour le lecteur, par exemple dans le cas de films turcs, indonésiens, japonais, argentins, etc. Une traduction anglaise le plus souvent, dans la mesure où l'œuvre est parfois connue ainsi, après son passage dans des festivals ou par diverses mentions dans les revues spécialisées. Et, à propos de magazines spécialisés, nous avons le plus souvent signalé la référence pour chaque film déjà chroniqué dans Mad Movies.

CAST A DEADLY SPELL

VID.: **DÉTECTIVE PHILLIP LOVECRAFT**. 1991. RÉAL.: MARTIN CAMPBELL. TV. SCÉN.: JOSEPH DOUGHERTY. INT.: FRED WARD, JULIANNE MOORE, DAVID WARNER, CLANCY MOORE, ALEXANDRA POWERS, ARNETIA WALKER. PROD.: GALE ANNE HURD, HBO PICTURES. USA

« *Il mène une enquête diabolique* » nous annonce la jaquette vidéo, résumant assez bien le propos de ce téléfilm au budget conséquent, qui mélange film noir et sorcellerie pour tous sur fond de catastrophe ordinaire. Donc, traduisez par « *le mal va-t-il encore une fois s'emparer du monde ?* », et répondez « non », comme d'habitude (*). En fait, le récit ne vaut que pour sa belle image, des effets spéciaux corrects, et l'irruption de créatures originales : un zombie massif, une gargouille ricanante, un loup-garou bavard, quelques gremlins hystériques, plus une créature typiquement « lovecraftienne ». Pour le reste, on s'ennuie menu, malgré la brillante prestation de Fred Ward en détective désabusé, qui refuse d'utiliser la magie comme le veut la mode du moment (et pourtant nous sommes en 1948...). *HBO* tournera une suite trois ans plus tard, **Witch Hunt**, de Paul Schrader, avec cette fois Dennis Hopper dans le rôle du privé Lovecraft.

(*) Si toutefois le mal ressemble à un diable cornu ou, comme ici, un gigantesque mollusque. En revanche, s'il concerne l'impérialisme culturel, la « Macdonalisation » alimentaire généralisée, ou bien la célébration du profit comme unique valeur morale, Phillip Lovecraft et tous les autres héros ne peuvent plus rien pour vous



Cast a Deadly Spell : du roman noir à la magie noire.

IL CASTELLO DEI MORTI VIVI

1964. RÉAL.: HERBERT WISE (LUCIANO RICCI). SCÉN.: WARREN KIEFER (LUCIANO RICCI). INT.: CHRISTOPHER LEE, PHILIPPE LEROY, GAIA GERMANI, ALAN COLLINS (LUCIANO PIGOZZI), DONALD SUTHERLAND, MIRKO VALENTIN. PROD.: PAUL MALANSKY, ROBERTO DANDI, SERENA FILM/FILMSONOR. FRANCE/ITALIE.

Curieux film demeuré inédit chez nous malgré une participation française et la présence de Christopher Lee, alors vedette invitée de nombre de productions italiennes ordinairement distribuées en France : **La Crypte du vampire, La Vierge de Nuremberg, Les Temps sont durs pour les vampires, Le Corps et le fouet, Hercule contre les vampires**... L'acteur britannique incarne avec son aisance habituelle le comte Drago, inventeur d'une drogue subtile capable de pétrifier toute matière vivante. Après avoir figé son épouse légitime, conservée telle quelle sur son lit de mort, il se préoccupe d'enrichir sa collection de victimes statufiées pour l'éternité dans une des pièces de son château (les seuls morts-vivants annoncés par le titre). Une vieille sorcière, autrefois défigurée par ses soins, se vengera au final en lui administrant sa fameuse drogue. Luciano Ricci s'imprègne pour un temps de l'esprit des Bava, Freda et Margheriti et brosse une histoire simple, mais visualisée avec talent dans les décors somptueux du château Bracciano et devant les impressionnants monstres de pierre des jardins de Bomarzo. Avec le débutant Donald Sutherland dans le double rôle du sergent

Il Castello dei Morti Vivi : Chris Lee ou le cauchemar d'un Dragolas.

de police et celui, plus inattendu, de la monstrueuse sorcière (si, si, avec faux nez, fausses dents, œil mis-clos et perruque grise, vous pouvez vérifier, c'est bien lui !).

EL CASTILLO DE FU MANCHU

1968. RÉAL.: JÉSUS FRANCO. SCÉN.: PETER WELBECK, MANFRED BARTHEL, JAIME JÉSUS BALCAZAR. INT.: CHRISTOPHER LEE, RICHARD GREENE, MARIA PERSCHY, ROSALBA NERI, TSAI CHIN. PROD.: HARRY ALAN TOWERS, TILMA FILMS/BALCAZAR P. C., ITALIAN INTERNATIONAL FILM/TERRA FULMKUNST/TOWERS OF LONDON. ESPAGNE/ITALIE/ALLEMAGNE/GB

Comme auparavant pour la série des « Eddie Constantine », Jésus Franco hérite en 1968 de celle des « Fu-Manchu » interprété par Christopher Lee. Il signe ainsi **Fu Manchu y el Beso de la Muerte**, et la même année ce dernier épisode considéré comme le plus mauvais de tous. Mais l'acteur se devait d'honorer son contrat de cinq

Christopher Lee dans le rôle de Fu Manchu. Pas là pour rigoler !

films le liant (ou plutôt l'enchaînant...) au producteur Harry Alan Towers. Comme souvent, notre Chinois criminel expérimente diverses armes révolutionnaires destinées à terrifier le monde, toujours poursuivi par ses ennemis intimes, Nayland Smith et le docteur Petrie. La fin ouverte laisse échapper Fu Manchu prêt à d'autres vilénies, qui ne verront jamais le jour... du moins pas avec cette équipe, car le héros de Sax Rohmer réapparaîtra dans d'autres productions, comme **Le Complot diabolique du Dr. Fu Manchu**, ou **La Hija de Fu Manchu**, interprété cette fois par Paul Naschy (qui en avait déjà revêtu l'apparence pour une courte séquence d'**El Aullido del Diablo**).

EL CASTILLO DE LOS BOFETADAS

1945. RÉAL.: J. DE ORAZAL. SCÉN.: JUAN ARAJOL. INT.: DOMINGO BRONCHALO, DOLORÈS PARIS, ANTONIO MARTINEZ, MIGUEL ALONSO, JOSÉ ZARO, ELENA DE CASTILLA. PROD.: JUAN ARAJOL, ESCLUSIVAS ARAJOL. ESPAGNE.

Conte de fées espagnol dont le titre original (« Le Château des gifles ») laisse craindre le pire. Mêlant le mélodrame à la fantaisie, l'histoire décrit en fait les aventures du jeune Pépito, amené par trois sorcières au fameux manoir d'où personne ne ressort vivant, paraît-il, sauf bien sûr notre héros, qui restituera au passage le château à ses légitimes propriétaires.

EL CASTILLO DE LAS MOMIAS DE GUANAJUATO

1972. RÉAL.: TITO NOVARO. SCÉN.: ROGELIO AGRASANCHEZ. INT.: SUPERZAN, BLUE ANGEL, JORGUE PINGUINO, ZULMA FAIAD, MARIA SALOMÉ, TINIEBLAS EL GIGANTE. PROD.: ROGELIO AGRASANCHEZ MEXIQUE.

Super lutteurs contre momies catcheuses, telle était la recette du précédent **Santo contre les momies de Guanajuato**, un immense succès au box-office mexi-

El Castillo de las Momias de Guanajuato : Tinieblas el gigante terrasse l'ennemi (de dos, Blue Angel en embrasse un autre !)

cain. Tito Novaro, qui sortait pourtant d'en prendre avec son **El Robo de las Momias de Guanajuato** tourné dans l'urgence, s'y colle à nouveau en tâchant de changer le moins de choses possibles. Un savant fou figé dans son fauteuil de paralytique le quitte assez vite pour mener quelques expériences sur le sang et se soigner au passage d'une maladie réputée incurable. Pour ce faire, il enlève de jeunes enfants et quelques demoiselles qu'il suspend par les bras, et que ses assistants nains se mettent à torturer vaguement, car il a remarqué que les cobayes libéraient sous la douleur une certaine hormone utile à ses travaux. Un peu sorcier sur les bords, il sacrifie en outre deux ou trois poulets dont le sang répandu sur les tombes d'un cimetière provoque aussitôt la résurrection des fameuses momies de Guanajuato. Face à elles, trois catcheurs masqués se dressent : Superzan, Blue Angel et Tinieblas el Gigante (qui jouait pourtant une momie dans le « Santo » cité plus haut), lesquels viendront bien vite à bout du sinistre docteur et de ses sbires, monstres et nains (catcheurs eux aussi, sinon ça ne serait pas drôle…).

Les « Momies de Guanajuato », gros succès au box-office américain.

EL CASTILLO DE LOS MONSTRUOS

1957. RÉAL.: JULIAN SOLER. SCÉN.: FERNANDO GALIANA, CARLOS ORELLANA. INT.: CLAVILLAZO (ANTONIO ESPINO), CARLOS ORELLANA, EVANGELINA ELIZONDO, GUILLERMO ORÉA, GERMAN ROBLES, ANTONIO ESPINO. PROD.: JÉSUS SOTOMAYOR. MEXIQUE.

La séquence d'ouverture impressionne, qui rappelle les classiques de l'Universal. Une charrette à chevaux s'approche d'un vieux manoir. Un boiteux difforme frappe à la porte, qu'une créature de Frankenstein vient aussitôt ouvrir. Nous assistons en direct à la livraison d'un cadavre fraîchement exhumé pour les expériences démoniaques du propriétaire des lieux, Spoutnik, le savant fou ! La pureté du noir et blanc, le constraste des éclairages, l'ingéniosité de la prise de vue laisse un moment présager un chef-d'œuvre, mais Julian Soler tourne ici une parodie pour le comique Clavillazo (**Fantasma de La Casa Roja**, **Clavillazo en la Luna**, **Los Fantasmas Burlones**…) ; d'où l'emploi systématique de plans séquences sur l'acteur parti dans ses monologues horripilants ponctués d'une gestuelle frénétique (quand il ne chante pas, l'animal !), provoquant ainsi de gênantes ruptures de rythme au bénéfice d'un humour pas toujours perceptible. Sur un scénario prétexte, il affronte ainsi un homme-gorille, une momie, un loup-garou, un vampire (German Robles), le monstre de Frankenstein, ainsi qu'une imitation de la célèbre Créature du Lac Noir. Et plus le film avance, plus la bouffonnerie gagne (Frankenstein perd ses pièces anatomiques, le monstre marin s'écroule, transformé en simple petit poisson…), comme pour mieux faire oublier les promesses de sa brillante ouverture.

El Castillo de los Monstruos : pas sympathicas, los monstruos !

THE CASTLE

DAS SCHLOSS. 1968. RÉAL.: RUDOLF NOELTE. SCÉN.: RUDOLF NOELTE. D'APRÈS FRANZ KAFKA. INT.: MAXIMILIAN SCHELL, FRIEDRICH MAURER, HELMUT QUALTINGER, CORDULA TRANTOW, TRUDIK DANIEL, KARL HELLMER. PROD.: MAXIMILIAN SCHELL. ALFA FILM/RUDOLF NOELTE FILMPRODUKTIONS. ALLEMAGNE.

Libre adaptation du roman *Das Schloss* (*Le Château*) de l'écrivain tchèque Franz Kafka. Tout comme *Le Procès*, dépeignant les errances d'une justice aveugle, ou bien *La Métamorphose*, dramatique caricature de la condition humaine, *Le Château* s'ingénie pour sa part à cadrer les excès d'une bureaucratie dominante, avec toute l'angoisse existentielle et le sens de l'absurde que l'on connait chez cet écrivain ultra-pessimiste. Un fonctionnaire emménage dans une bourgade perdue pour y trouver du travail, mais il doit faire face à l'indifférence de ses habitants, et surtout obtenir les autorisations nécessaires auprès du fameux « Château », un monstrueux labyrinthe où des employés inhumains édictent des lois absurdes acceptées par une population étrangement soumise. Le thème n'est pas sans rappeler la série britannique ***Le Prisonnier*** (où se situe le village, quels en sont les habitants, que représente le Château, qui le dirige ?), avec cette même ambiguïté finale, car l'écrivain n'eut pas le temps d'achever son livre (il pensait néanmoins faire mourir son héros au moment où il recevait enfin l'accord attendu…). En 1996, l'Autrichien Michael Haneke adaptera ce même roman pour la télévision, avec dans les rôles principaux ses acteurs fétiches, Frank Giering, Zusanne Lothar, et surtout l'inquiétant Ulrich Mühe (**Funny Games**, **Benny's Video**).

CASTLE EROTICA

OU **CASTLE EROS**. 2001. RÉAL.: MADISON MONROE. SCÉN.: LOUISE MONCLAIR. INT.: SEBASTIEN GUY, AMBER KARNEY, HOLLY SAMPSON, GIRO TOMMASELI, CATALINA LARRANAGA, LOREDANA BONTEMPI. PROD.: SURRENDER CINEMA. USA.

Surrender Cinema, succursale friponne du bisseux Full Moon, s'ingénie depuis quelque temps à démarquer les succès du moment avec une ribambelle de titres dont l'esprit n'échappe guère à l'érotomane averti : **Pleasurecraft**, **Phantom Love**, **Andromina - the pleasure planet**, sans compter les séries des **Femalien**, **Virtual Encounters**, ou encore **The Exotic Time Machine**. Ici, deux gazelles bien gaulées découvrent un château style Renaissance dans l'Italie profonde où, par la grâce de la magie vaudou, les touristes en balade vont très vite se retrouver au lit pour d'audacieuses et sensuelles expériences. Avec, comme d'habitude, de beaux chassis peu farouches, et même trop au lit pour être honnêtes : Catalina Larranaga (**King Cobra**), Amber Karney (**Embrace the Darkness**) et surtout Holly Sampson, la belle « Emmanuelle » de la série des téléfilms américains.

CASTLE FREAK

1995. RÉAL.: STUART GORDON. SCÉN.: DENNIS PAOLI, D'APRÈS UNE HISTOIRE DE STUART GORDON ET DENNIS PAOLI. INT.: JEFFREY COMBS, JONATHAN FULLER, MASSIMO SARCHIELLI, BARBARA CRAMPTON, JESSICA DOLLARHIDE, LUCA ZINGARETTI. PROD.: MAURIZIO MAGGI, FULL MOON ENTERTAINMENT. USA.

Castle Freak retrouve le gothisme des grands classiques et ose l'exagération avec une tranquille assurance. Ça démarre fort : une horrible châtelaine s'acharne d'un long fouet clouté sur un malheureux enchaîné et visiblement déjà traité de la sorte. Puis, elle laisse une gamelle au sol, repart se coucher et meurt aussitôt ! L'image suivante voit de nouveaux propriétaires arriver sur les lieux, tandis que le monstre se casse volontairement les doigts pour ôter ses chaînes. Loin du ton ironique de ses premières œuvres, Stuart Gordon, co-auteur du script, signe là un vrai film d'horreur comme on n'ose plus en faire aujourd'hui. Sans clins d'œil démagogiques, sans ados farceurs, sans concessions au bon goût, ce récit d'un pauvre diable emprisonné

Castle Freak et son héros pas beau.

depuis quarante ans par sa propre mère émeut autant qu'il effraie, tant les monstruosités qu'il commet n'empêchent pas de nous le rendre pathétique (autrefois castré par une mère sadique, il libère sa libido en de féroces baisers qui s'achèvent par la dégustation de la chair de ses victimes). Et si Gordon compose avec les clichés du genre, rappelant parfois le fantastique italien des années soixante, il s'attache à ses personnages tous bien disjoncté, et signe là une honnête série B d'un surprenant pessimisme.

CASTLE IN THE AIR

1952. RÉA.: HENRY CASS. SCÉN.: EDWARD DRYHURST, ALAN MELV L.E. INT.: DAVID TOMLINSON, A.E. MATTHEWS, EWAN ROBERTS, PATRICIA DAINTON, HELEN CHERRY, GORDON JACKSON. PROD.: ERNEST GARTSIDE, EDWARD DRYHURST. ASSOCIATED BRITISH. GB.

Cette comédie fantastique anglaise se déroule dans les décors d'un respectable château écossais. Son propriétaire connaît des difficultés financières, mais il va vite les résoudre grâce à la présence d'un ravissant fantôme (Patricia Dainton), tout en relançant du même coup le tourisme sur la région. Un script basé sur une pièce d'Alan Melville, qui cultive un humour noir typiquement « british » et accumule les personnages originaux (comme Margaret Rutherford, la future « Miss Marple » des films tirés des romans d'Agatha Christie). Six ans plus tard, Henry Cass poursuivra son œuvre de façon plus méchante avec un très sadique **Sang du vampire.**

CASTLE OF EVIL

1966. RÉAL.: FRANCIS D. LYON. SCÉN.: CHARLES A. WALLACE. INT.: SCOTT BRADY, VIRGINIA MAYO, DAVID BRIAN, ERNEST SARRACINO, HUGH MARLOWE, LISA GAYE. PROD.: EARLE LYON, NATIONAL TELEFILM ASSOCIATES. USA.

Curieux brassage de trois thèmes distincts exploitant le huis-clos à la *Dix petits nègres*, le récit science-fictionnel avec robot/zombie et savant fou, plus l'énigme policière sur le thème de la captation d'héritage comme dans les multiples versions du **Chat et le canari**. A l'époque, le distributeur promettait un enterrement gratuit au premier spectateur qui mourrait de peur à la vision du film, ce qui semble très exagéré, quand on connaît les compétences de Francis D. Lyon dans l'art si délicat du comique involontaire (voir **The Destructors, Cult of the Cobra** et surtout le nanardissimeux **Destination Inner Space**).

CASUS KIRAN

1968. RÉAL. ET SCÉN.: YILMAZ ATADENIZ. INT.: IRFAN ATASOY, SEVDA FERDAG, YILDIRIM GENCER, SUZAN AVCI, FARUK PANTER. PROD.: YILMAZ ATADENIZ, ATADENIZ FILM. TURQUIE.

Yilmaz Atadeniz appréciait tant le serial américain et la série des super héros italiens tirés des célèbres comics qu'il les imita durant à peu près toute sa carrière du fond de sa Turquie natale. Se succédèrent ainsi Kilink (un justicier en costume de squelette ressemblant fort à Kriminal), **Yilmayan Seytan** (athlète encagoulé contre un vilain docteur Satan et son robot invincible), Kizil Maske (héros masqué avec cape et ceinture rouge rappelant Le Fantôme), Super Adam (en fait la version turque de Superman), Maskeli Seytan (Zorro moderne à la poursuite de malfrats, dont l'un se travestit en

Casus Kiran : un justicier masqué s'est glissé dans notre photo.

momie), et ici ce **Casus Kiran**, autre justicier masqué, avec petite cape et large ceinture flanquée d'un énorme X. C'est assez dire si le personnage s'inspire largement du **Mister X** tourné deux ans plus tôt par l'Italien Piero Vivarelli, au point de lui emprunter sur le matériel publicitaire le visuel assez flamboyant de son affiche originale. Ce bel essai de photocopie science-fictionnelle connut une suite, **Casus Kiran, Yedi Canli Adam**, tournée en 1970 avec quasiment la même équipe.

THE CAT

WEI SI LI ZHI LAO MAO. 1992. RÉAL.: NGAI KAI LAM. SCÉN.: GORDON CHAN, KING-KA CHAN. INT.: WAISE LEE, PHILIP KWOK, GLORIA YIP, CHRISTINE NG, SIU-MING LAU. PROD.: CHOI LAN CHAN, PARAGON FILMS. HONG KONG.

Ngai Kai Lam (parfois appelé Nam Nai-Choi, ou encore Simon Nam) s'était fait remarquer lors d'un saisissant **Erotic Ghost Story** détournant de façon salace la série des **Histoires de fantômes chinois** (lequel, comme son modèle, marcha assez pour entraîner au moins deux suites). Il récidive cette fois en s'inspirant du **The Hidden** de Jack Sholder, avec l'histoire de trois aliens venus sur Terre débusquer une affreuse créature capable d'investir les corps qu'elle rencontre pour les faire agir à sa guise. A remarquer, une multitude d'effets spéciaux gore et la présence des belles Gloria Yip (**Saga of the Phoenix, Story of Ricky**, du même Ngai Kam Lam) et Christine Ng (**The Age of Miracles, Rush Hour, Demi Haunted**).

THE CAT CREATURE

1973. RÉAL.: CURTIS HARRINGTON. TV. SCÉN.: DOUGLAS S. CRAMER, WILFORD LLOYD BAUMES, D'APRÈS ROBERT BLOCH. INT.: DAVID HEDISON, JOHN CARRADINE, GALE SONDERGAARD, MEREDITH BAXTER, STUART WHITMAN, KENT SMITH. PROD.: DOUGLAS S. CARTER, SCREEN GEMS/COLUMBIA PICTURES. USA.

David Hedison (**La Mouche noire**) incarne l'archéologue secondant la police dans cette affaire d'amulette volée auprès d'une momie plusieurs fois millénaire. L'occasion pour lui de combattre une secte à la recherche de la vie éternelle et pratiquant les sacrifices humains. Un téléfilm dont l'interprétation vaut davantage que l'intrigue dans la mesure où elle réunit une belle palette d'habitués du genre (Hedison, Carradine, Whitman, Meredith Baxter, et même Gale Sondergaard, la « Spider Woman » de la série des Sherlock Holmes avec Basil Rathbone, qui reviendra dans un logique **The Spider Woman Strikes Back**). A leurs côtés, une multitude d'acteurs spécialisés des années 40 et 50 : Virgil Frye (**Queen of Blood**), John Abbott (**Vampire's Ghost**), Keye Luke (la série des **Charlie Chan**), Ken Smith (**The Cat People**). Milton Parsons (les **Dick Tracy** originaux), jusqu'à Peter Lorre Jr. (**House of Dracula's Castle**) dans un bref rôle de composition : avec un poignard planté dans le dos. Il s'agissait d'ailleurs d'un imposteur nommé Eugene Weingan, comme devait l'établir une action en justice intentée par son faux paternel, le vrai Peter Lorre !

THE CAT CREEPS

1930. RÉAL.: RUPERT JULIAN. SCÉN.: GLADYS LEHMAN, D'APRÈS LA PIÈCE DE JOHN WILLARD. INT.: RAYMOND HACKETT, HELEN TWELVETREES, LILYAN TASHMAN, MONTAGU LOVE, LAWRENCE GRANT, THEODORE VON ELTZ. PROD.: UNIVERSAL. USA

Le remake d'une version muette d'un film de Paul Leni, **The Cat and the Canary** (en France : **La Volonté du mort**). Le sujet adapte la pièce homonyme de John Willard, créée en 1922 et dont devait s'inspirer Agatha Christie pour ses *Dix petits nègres*. Dans un huis-clos étouffant, un groupe de personnages réunies par un maître de jeu machiavélique disparaissent les uns après les autres, ici pour un héritage qu'un fou meurtrier cherche à détourner. Revêtu d'une panoplie de « chat » (horrible masque et gants à griffes), il fait joyeusement le vide autour de lui avant d'être confondu. « Joyeusement » car, suivant les versions, la comédie, ou pour le moins une certaine distanciation, prend vite le pas sur l'horreur pure. Notamment dans celles d'Elliot Nugent (titrée en France **Le Mystère de la**

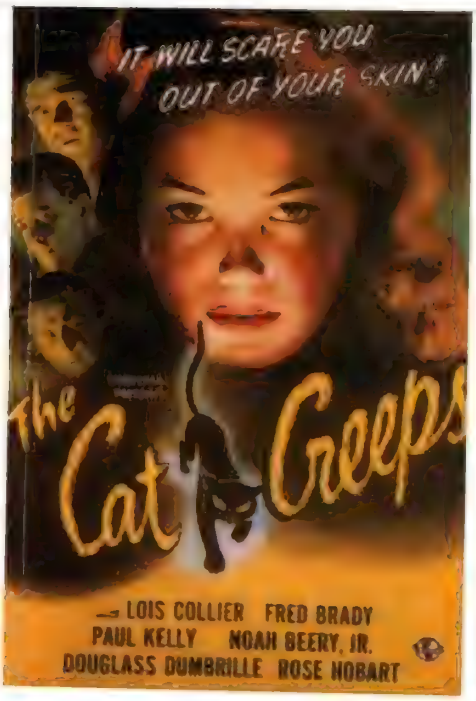
The Cat Creeps (1930) : tout va bien, on a trouvé la coupable !

maison Norman) et de Radley Metger (**Le Chat et le canari**). D'autres adaptations virent le jour, comme **Katten Och Kanarietageln** (Suède, 1961), ou bien un curieux **La Noche de los Asesinos** signé - le croirait-on ? - Jésus Franco ! Pour revenir à **The Cat Creeps**, George Melford en tourna une version espagnole dans les mêmes décors, mais avec un casting différent (Antonio Moreno, Conchita Balesteros, etc.), comme il le fera l'année suivante sur le plateau du **Dracula** de Tod Browning.

THE CAT CREEPS

1946. RÉAL.: ERLE C. KENTON. SCÉN.: EDWARD DEIN, JERRY WARNER. INT.: FRED BRADY, LOIS COLLIER, PAUL KELLY, DOUGLAS DUMBRILLE, NOAH BERRY JR., JONATHAN HALE. PROD.: HOWARD WELSCH, UNIVERSAL. USA.

Cette production n'a rien à voir avec la précédente, qui anticiperait plutôt sur des titres tels que **La**



Tombe de Ligia, ou mieux encore **Le Spectre du chat** du britannique John Gilling. Un détective et un reporter enquêtent sur le meurtre d'une femme dont l'esprit semble posséder le corps de son chat domestique. En tout cas, le félin mène le jeu et guide les enquêteurs jusqu'à la découverte du coupable, et aussi d'un trésor caché, véritable mobile du crime. N'ayant jamais su faire la part des choses, Erle C. Kenton gâche un peu l'ambiance avec l'insert de séquences humoristiques, plus proches de ses tournages pour Abbott et Costello que de son unique chef-d'œuvre fantastique, le très sadien **L'Île du Docteur Moreau**.

THE CAT GIRL

1957. RÉAL.: ALFRED SHAUGHNESSY. SCÉN.: LOU RUSSOF. INT.: ROBERT AYRES, BARBARA SHELLEY, KAY CALLARD, PADY WEBSTER, ERNEST MILTON, LILY KANN. PROD.: LOU RUSOFF, HERBERT SMITH, INSIGNIA FILM/ANGLO AMALGAMATED. GB.

Barbara Shelley, la future « Gorgone » de Terence Fisher, se demande si des fois elle ne subirait pas la malédiction familiale qui veut que l'esprit des félins s'empare, comme ça, du cerveau des individus réceptifs. Tandis qu'elle noue des rapports privilégiés avec un dangereux léopard, une série de

meurtres commence à défrayer la chronique. Si chacun s'accorde à saluer la performance de l'actrice principale dans ce rôle insolite, le sujet rappelle à l'évidence le classique de Jacques Tourneur, **La Féline**, jusqu'à l'imiter pour quelques séquences reprises quasiment clefs en mains.

CAT WOMEN OF THE MOON

1953. RÉAL.: ARTHUR HILTON. SCÉN.: ROY HAMILTON, D'APRÈS AL ZIMBALIST. INT.: SONNY TUFTS, MARIE WINDSOR, CAROL BREWSTER, VICTOR JORY, BILL PHIPPS. PROD.: AL ZIMBALIST. EXCLUSIVE DISTRIBUTION. USA.

Encore aujourd'hui les spécialistes hésitent à célébrer, avec tous les honneurs qui lui sont dûs, le plus mauvais film de SF de tous les temps. Parmi les heureux nominés figurent le stupéfiant **Plan Nine from Outer Space**, l'inexpressible **Robot Monster** et, en challenger tout à fait capable de créer la surprise, surtout en terrain lourd, ce **Cat Women of the Moon** visiblement tourné sous acide. Une expédition tendance « *Objectif Lune* » explore notre satellite, croise deux araignées géantes baladées par quelques câbles, affronte une troupe de « cat women » maquillées graves, puis s'en revient sur Terre fort satisfait du périple. En clair, il ne se passe rien, les « cat women » ne ressemblent aucunement

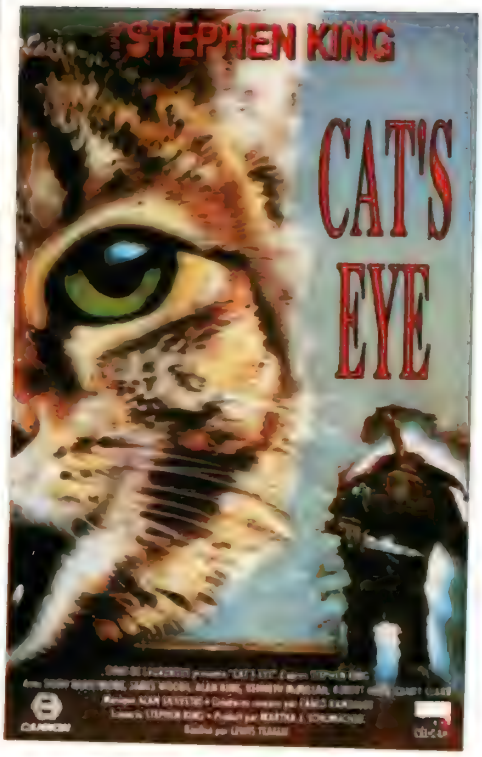
à des « femmes-chats », et jamais des effets n'ont mieux mérité leur qualificatif de « spéciaux ». Mais c'est pourtant la non-performance des acteurs qui sidère le spectateur moyen, avec, dès le départ, cette scène édifiante, quand les quatre hommes et la femme de l'équipe s'éveillent avant l'alunissage. La pimpante Marie Windsor s'étire alors de façon surjouée, puis, tandis que ses collègues masculins s'affairent auprès de rares manomètres fort peu science-fictionnels, la voilà qui sort un miroir de sa poche et tapote gentiment ses frisettes ! Le ton est donné : plus de doute, **Cat Women of the Moon**, ce sera vraiment con comme la Lune !

CAT'S EYE

1985. RÉAL.: LEWIS TEAGUE. SCÉN.: STEPHEN KING. INT.: JAMES WOODS, DREW BARRYMORE, ALAN KING, JAMES NAUGHTON, KENNETH MCMILLAN, CANDY CLARK. PROD.: MARTHA SCHUMACHER, DINO DE LAURENTIIS GROUP. USA.

Farandole désordonnée sans thème précis, dans la mesure où le chat attendu ne fait que traverser deux des trois sketches proposés, pour n'intervenir que dans le dernier récit, face à un troll résolu à ravir le souffle de vie de la petite Drew Barrymore. Malgré le sadisme des deux premières histoires (James Woods arrête de fumer au prix d'un pacte diabolique ; un mari trompé imagine une cruelle vengeance qui va se retourner contre lui), l'intrusion de private-jokes (passage de **Dead Zone** à la TV, apparitions de Christine, la voiture, et de Cujo, le chien...), l'ensemble ne convainc guère et les

Les deux vedettes de Cat's Eye. Attention, l'une des deux est Drew Barrymore !

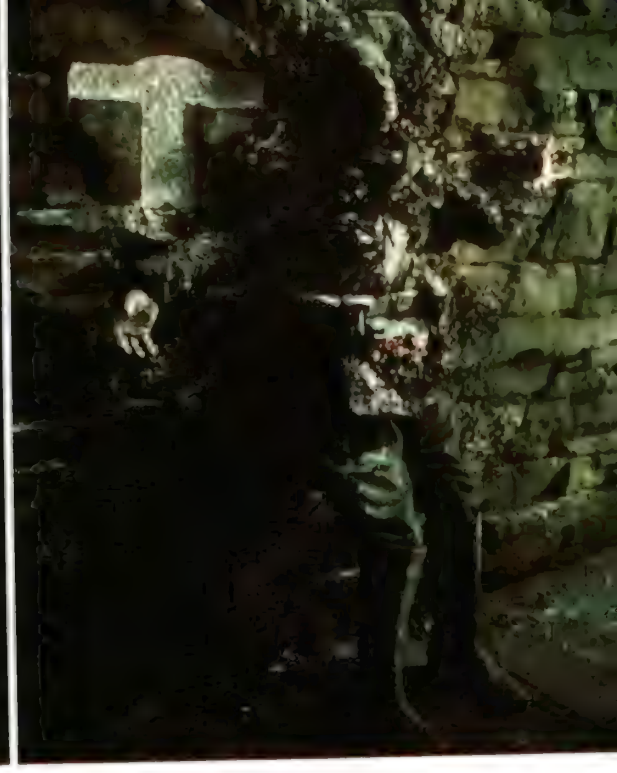


besogneux trucages du troisième épisode n'arrangent surtout pas les choses. Reste à évaluer les torts du producteur Dino de Laurentiis dans cette affaire, dont le sens du montage final échappe à la logique élémentaire.

CATACLYSM

OU **NIGHTMARE NEVER ENDS**, OU **SATAN' SUPPER**. 1980. RÉAL.: TOM MCGOWAN, GREG TALLAS, PHILIP MARSHAK. SCÉN.: PHILIP YORDAN. INT.: CAMERON MITCHELL, FAITH CLIFT, MARC LAWRENCE, ROBERT BRISTOL, KLINT STEVENSON, CHARLES MOLL, MAURICE GRANDMAISON. PROD.: DARRYL A. MARSHAK. USA.

Un ancien chasseur de nazis tente de convaincre l'agent Cameron Mitchell que le fils de Satan essaie encore une fois de s'emparer du Monde pour y répandre la terreur. Avec de nombreux effets gore, monstres craignos et même une véritable opération à cœur ouvert. La plus grande confusion règne sur ce film signé par trois réalisateurs (dont Philip Marshak, l'auteur d'un certain **Dracula Sucks**), disponibles en diverses versions aux titres et aux durées variables suivant l'humeur. Certaines séquences se retrouvent en outre dans un sketch du **Night Train to Terror** de Jay Schlossberg-Cohen, lui-même un assortiment de plusieurs métrages reliés par un fil conducteur trop fort : Dieu (Ferdy Mayne) et Lucifer y débattent en effet de l'avenir de certains mortels, bien installés dans un compartiment du fameux train en question.



La Forteresse noire

RÉSUMÉ :
Roumanie, hiver 1941. Les troupes de Hitler abordent le col des Carpathes en Transylvanie afin de commencer son invasion du pays par le Nord. Responsable de la division militaire allemande, le Capitaine Klaus Woermann (Jurgen Prochnow) établit sa base de commandement dans une forteresse perdue au milieu d'un village étrange. Malgré les avertissements des habitants, les soldats SS pillent la forteresse et volent de lourdes croix en argent disposées sur le pourtour de l'enceinte. Une force étrange commence à prendre possession des lieux et décime la majeure partie du peloton. Un démon millénaire, Molasar, vient d'être libéré de sa crypte, réveillant à son tour un guerrier énigmatique, Glacken Trismegestus (Scott Glenn) qui, dès lors, entreprend de terrasser la bête...

Métaphore sur la crainte du nazisme, LA FORTERESSE NOIRE a hérité, dès sa sortie, du statut peu envié de chef d'œuvre maudit et tronqué. Il n'en demeure pas moins un film d'une sublime noirceur qui, malgré son tournage en forme de chemin de croix, a réussi à se tailler une place de choix dans la mémoire du fantasticophile.

Début des années 80. Michael Mann prépare la sortie de son premier film officiel (1), **Le Solitaire**, une fresque criminelle aux allures quasi-gothiques située dans les bas quartiers de Chicago. La critique américaine encense Mann, voyant en lui un émule contemporain du John Huston de **Quand la ville dort**, par son maniérisme stylisé et son portrait de la pègre à la véracité incisive. Lorsqu'on demanda à Mann s'il désirait persister dans la voie du polar musclé et nerveux, ce dernier répondit : *« Non. Je veux explorer plus profondément l'aspect sombre de la nature humaine, et la rendre plus palpable à l'écran. Pour ça, il n'y a pas meilleur genre que le Fantastique ! »*.

NAZISME ET DÉMONOLOGIE

Lorsqu'il eut entre les mains le roman *Le Donjon* de F. Paul Wilson, Michael Mann vit tout de suite les fondations de son prochain film. Énième avatar du *Dracula* de Bram Stoker, le roman *Le Donjon* racontait de manière simpliste la confrontation entre une troupe de soldats SS et un vampire d'opérette, dans les catacombes de son château, avec en toile de fond l'invasion de l'Europe de l'Est par les nazis en 1942. Si le profane pouvait voir dans ce roman un quelconque potentiel cinématographique, ce serait volontiers une hypothétique production Hammer qui aurait pu réunir Christopher Lee dans le rôle du vampire et Klaus Kinski dans le rôle de l'Obergrund Führer chargé de sa suppression. Par contre, ce que vit Michael Mann fut un parfait tremplin vers ses plus chères obsessions : la confrontation entre deux forces communes mais diamétralement opposées, avec comme principale dynamique le dilemme moral d'un héros pris au piège de ses propres principes. Une thématique récurrente que l'on retrouve dans la quasi-intégralité de sa filmographie, de **Comme un homme libre** à **Ali** en passant par **Heat** et **Révélations**. Michael Mann achète les droits du roman et en écrit une adaptation libre en ne retenant que les personnages et les points de repères principaux du bouquin. Une transformation totale, où Mann réussit le tour de force de franchir le pas qui sépare le ridicule du sublime. Il fait du vampire de base une émanation ésotérique du Mal le plus impur, n'apparaissant dans le scénario que sous la forme d'une fumée noire, censée abriter une créature tout droit sortie de l'imagination de Lovecraft, nommée Molasar. Il muscle les dynamiques entre les différents protagonistes et fait de Molasar le personnage pivot. Mais ce qui rend le scénario plus intéressant, selon Mann, est l'approfondissement du dilemme auquel fait face le Professeur Cuza, un historien et archéologue juif, que les nazis exemptent du camp d'Auschwitz afin qu'il les aide à combattre cette créature indéfinie qui décime les leurs. Le dilemme prend une dimension supplémentaire lorsque Molasar propose à Cuza de mettre fin au génocide si ce dernier l'aide à retrouver sa forme humaine. Au finish, le scénario de **La Forteresse noire** ressemble plus à une parabole ingénieuse et pertinente sur le nazisme et ses conséquences, à la Fritz Lang (l'un des maîtres à penser de Michael Mann), qu'à une petite production bis signée par un Terence Fisher en fin de parcours.

MISE EN PLACE

Emballée par le contenu du scénario et convaincue de son potentiel commercial, la Paramount décide de débloquer les fonds nécessaires à la concrétisation du projet. Ayant passé une grande partie de sa vie en Grande-Bretagne, Michael Mann s'y rend pour les repérages et jette son dévolu sur la région inhabitée d'un massif montagnard du Pays de Galles. Les intérieurs seront filmés dans les studios de Shepperton à Londres, que Paramount possède en partie. Déterminé à livrer ici un véritable morceau de bravoure cinématographique, Mann s'entoure d'une équipe d'acteurs et de techniciens aux compétences et aux horizons très variés : les acteurs Scott Glenn, Alberta Watson, Gabriel Byrne, Jurgen Prochnow et Ian McKellen (dans le rôle de Cuza, qui préfigure ses prestations dans les sagas **X-Men** et **Le Seigneur des anneaux**). Les

effets visuels, qui sont primordiaux aux yeux de Michael Mann, seront signés par l'Anglais Wally Veevers (**2001**), les effets spéciaux confiés à Nick Allder et son équipe (**Alien**, le futur **Hellboy** de Del Toro), et les décors à John Box, dont Mann a pu apprécier les travaux dans l'un de ses films cultes, **Le Convoi de la peur** de William Friedkin. D'ailleurs une influence incontournable pour Mann, qui essaye dans son film de retrouver le même esprit rugueux et primitif propre au chef d'œuvre de Friedkin. Le premier tour de manivelle est donné à la fin de l'été 82. Et ce qui est pour Mann le début de la concrétisation d'un rêve va vite se transformer en cauchemar.

LE MAUVAIS ŒIL

Les premières douleurs se font sentir après une semaine de tournage. Le matériel électrique fort onéreux du chef opérateur Alex Thompson tombe en panne à cause de la faible température extérieure. Un incident qui bloque l'équipe pendant plus de 4 jours en attendant le remplacement d'un nouveau matériel qui coûta beaucoup d'argent à la production. Les jours et les mois s'allongent et les acteurs commencent à se plaindre sérieusement des conditions de tournage sous un climat glacial. Mann leur fait tourner plus de 30 prises d'affilée et ne trouve toujours pas satisfaction. Certains acteurs (Gabriel Byrne en tête) menaçant de quitter le tournage, les avocats s'en mêlent et trouvent un terrain d'entente : la hausse du cachet pour les plus récalcitrants dont la présence est primordiale. L'élaboration de la créature pose un tas de problèmes à Mann, qui, aux prises avec Nick Allder et Bob Keen (**Lifeforce**), n'arrive pas à tomber sur une idée satisfaisante. Et c'est à ce moment qu'une triste nouvelle manque d'achever le réalisateur : la mort de Wally Veevers. Travailleur solitaire et acharné, Veevers élaborait ses plans d'une manière très précise et communiquait très peu avec ses collaborateurs. Mann se retrouve avec quelques plans non-raccordables fort coûteux et ne trouve pas de successeur à Veevers, qui emporte avec lui le secret de son savoir faire. La production menace d'arrêter le tournage. Mann fait des pieds et des mains pour les en empêcher. Il décide de payer lui-même les dépassements de budget et met son salaire en jeu. Voyant qu'il doit oublier sa créature brumeuse à la Lovecraft, Mann fait appel au dessinateur français Enki Bilal (*La Foire aux immortels*) pour la nouvelle conception de Molasar. Occupé sur le tournage de **La Vie est un roman** d'Alain Resnais, Bilal trouve le temps de répondre au SOS de Mann et file en Angleterre. Sur place, il élabore plusieurs esquisses de la créature et fait part de son travail à Mann qui, entre plusieurs plateaux, donne son accord sur l'un des croquis. Il se retrouve avec un grand humanoïde aux muscles du cou hypertrophiés, dont la création sera attribuée aux équipes de Allder et Keen, qui travaillent plus de 15 heures par jour. Le budget devient incontrôlable. C'est alors qu'une rumeur folle prend vie. Mann contacte Gavin McFadyen, un truand notoire de Chicago, qui fut également acteur et conseiller technique sur **Le Solitaire**. Mann parvient à le convaincre de mettre ses deniers, le fruit d'un ancien braquage de banque, dans la production de son film, tout en lui assurant un crédit de producteur associé et un pourcentage sur les recettes. Grâce à ce don, le tournage calamiteux de **La Forteresse noire** s'achève plus d'un an après son commencement !

AMPUTATION

Après plusieurs mois de montage et de post-production (dont une majeure partie fut consacrée à la superbe musique du groupe Tangerine Dream), Mann projette une version du film de plus de trois heures, que les pontes de studios rejettent en bloc. Dépossédé de son final cut, Mann doit rendre les armes. Le film est coupé et remonté, au grand dam du réalisateur, qui supervise néanmoins le montage final. Lors de sa sortie, **La Forteresse noire** se fait allumer par la critique. Elle rétrograde rapidement l'enfant prodige du **Solitaire** au rang de cinéaste raté et faussement avant-gardiste, n'étant pas à la hauteur de ses prétentions, et ne fait aucune mention des qualités du film. La réaction du public est toute aussi violente. Le film ne rapporte qu'un faible tiers de son gros budget. Malgré quelques passages dans certains festivals (où le film fut soi-disant projeté dans son intégralité), où il réussit à rallier des avis plutôt positifs, **La Forteresse noire** n'a jamais pu briller de ses mille feux selon le souhait de son auteur. Malgré son mécontentement vis-à-vis du montage, Mann revendique le film et met la mépriser des critiques et du public sur le compte de l'incompréhension. Pour lui, le fond du film reste fidèle à ses intentions et le punch de son scénario est toujours aussi vivant. Plus de vingt ans après, l'histoire intense de **La Forteresse noire** continue de fasciner, et la rumeur d'un DVD Director's Cut se fait de plus en plus concrète. Maintenant que Mann a retrouvé son statut de génie grâce aux succès artistiques incontestables de **Heat**, **Révélations** et **Ali**, la chose ne serait que justice.

Fathi BEDDIAR

(1) Son premier long-métrage, **Comme un homme libre** (**The Jerico Mile**), avec Peter Strauss, était un téléfilm qui put sortir en salles grâce à sa cinégénie évidente, à l'instar du **À bout portant** de Don Siegel et du **Duel** de Steven Spielberg.

THE KEEP. USA.1983. RÉAL.: MICHAEL MANN. SCÉN.: MICHAEL MANN D'APRÈS LE ROMAN DE F. PAUL WILSON. DIR. PHOT.: ALEX THOMSON. MUS.: TANGERINE DREAM. PROD.: HOWARD C. KOCH, COLIN BREWER, GENE KIRKWOOD ET GAVIN MCFADYEN POUR KOCH PRODUCTIONS ET PARAMOUNT PICTURES. INT.: SCOTT GLENN, IAN MCKELLEN, GABRIEL BYRNE, ROBERT PROSKY, JURGEN PROCHNOW, MICHAEL CARTER... DUR.: 1H53. SORTIE FRANCE LE 2 MAI 1984.

Photos de cette double page, de gauche à droite et de haut en bas :
Le Major Kaempffer (Gabriel Byrne), un officier allemand aux prises avec des événements surnaturels, en plein cœur d'un petit village des Carpathes.

Un des soldats SS décimés par une force étrange après avoir pillé la forteresse où ils se sont installés.

Glacken Trismegestus (Scott Glenn), un personnage énigmatique qui va être utilisé par les SS pour terrasser le Mal.

Molasar (Michael Carter), un démon millénaire qui entreprend d'éliminer un à un tous ceux qui viennent fouler le sol de sa crypte.

MAD MOVIES Petites annonces

MAD MOVIES, PETITES ANNONCES. 6 RUE RODIER, 75009 PARIS. TÉL. : 01 44 635 635. FAX : 01 44 635 634

■ Vds VHS rares de **Zombie Horror**, **Cannibal Campout**, **Street Trash**, **La Nuit des sangsues**, **L'Incroyable alligator**, **Blood Feast**, **Les Nouvelles aventures de la créature du marais**, **Massacre à la tronçonneuse 1, 2, 3** et **4**, + tous les uncuts movies, + les shockumentaires, + 700 autres films très rares. Prix très sympa, contact uniquement par courrier (envoyez vos listes, échanges possibles). Cyrille Paris, La Palisse 1 BAT A, 07160 Le Cheylard.

■ Vds VHS rares (**The Awakening**, **Don't Look Now**, **La Malédiction de la veuve noire**, **Virus cannibale**, etc.) plus films de Jess Franco ainsi que de nombreuses revues anciennes à des prix intéressants. Demander Thierry au 02 32 61 20 55 (le soir).

■ Collectionneur propose nombreuses séries TV, en vidéo, années 60 à nos jours, collection privée. Listes disponibles contre 3 timbres à 0,50 € non collés. Écrivez à M. Arnaud Ramousse, Les Cèdres, 23 bis Val de Gorbio, 06500 Menton.

LE TITRE MYSTÉRIEUX

« Ouah eh les gars ! Soyez sympas ! Rendez-moi mon Mad Movies, que je puisse me protéger du soleil sur la plage, cet été. L'an dernier, je l'avais oublié et regardez un peu la gueule que je me tape maintenant ! En plus, je vais en Espagne cet été et ça cogne sec là-bas... Allez les gars, soyez pas relous comme ça...»

Les cinq premiers à trouver le titre du film où figure ce joyeux drille recevront gratuitement le prochain numéro de Mad Movies.

Le film qu'il fallait reconnaître dans le n°154 était **Wicked City** (Hong Kong - 1992) de Tai Kit Mak, avec Jacky Cheung. Trois gagnants : Arnaud Merlet, Fabrice Fulcrand et Matthieu Diebold.

■ Pour ceux qui veulent découvrir les meilleurs acteurs du monde (Jean-Pierre Léaud et Bernard Tapie étant hors-concours), vous en aurez dans mes VHS (vendues à bas prix) : Michael Hui, David Carradine, Jim Mitchum, etc. Liste sur demande à Jean-Pierre Duhayon, 10 square du Pont de Sèvres, 92100 Boulogne.

■ Recherche document **Retour à Mulholland Drive** diffusé sur Canal + ainsi que l'intégral de **Felicity**. Bonnaud Guillaume 9, rue Carpeaux, 75 018 Paris.

■ Vds livres collections complètes OPTA SF, Fantastique, Galaxie, Fiction et autres, Rayon Fantastique, Satellite, Denoël, Marabout, divers SF. Marc Cauvin, Paris, D : 01 43 79 35 05, B : 01 55 67 43 21.

■ Rech. les films de Bruno Mattei (**Les Rats de Manhattan**, **Virus cannibale**) et le film de Jean-Marie Pallardy (**White Fire** a.k.a. **Vivre pour survivre** a.k.a. **Le Diamant**). 06 78 92 14 48, Romain Leclerc, 282 rue St Jacques, 75005 Paris.

■ Vds en VHS très nombreux films, principalement horreur, fantastique et giallos (Dario Argento, Lucio Fulci, Ruggero Deodato ou encore Troma) dont de très nombreuses raretés ! Longue liste contre un timbre. Olivier Strecker, 1 rue du petit jeu de Paume, 13500 Martigues.

■ Vds ou échange romans fantastiques et de science-fiction, et sur le cinéma (tout thèmes) : affiches, photos d'exploitation, livres et revues. Listes contre deux timbres. Christian Hibert, 28 rue Abbal, 31390 Carbonne, chibert@hotmail.com.

■ Rech. équi. tech. pour court-métrage. App. Thierry Verli. 06 62 81 18 30.

■ Vds encyclopédies Alpha du cinéma, complètes bon état entre 50 et 100 €. À débattre, région 84 et 13. Tel : 06 09 89 93 16.

■ Vds VHS enregistrées gore, horreur, SF... Liste contre 3 timbres, propose également enregistrements sur TPS. Prix abordable. Rech. jaquettes mêmes copies (**Le Crocodile de la mort**, **Bloodsurf**, **Evil Dead Trap 2**, etc. Longue liste), ainsi que VHS originales ou copie (**Campblood**, **Hardcore 1** et **2**, **Vibroboy**, etc.) à prix cool. M. Gregory Bauché, 32 rue Nationale, 37160 La Celle St Avant.

■ Vds lot 5 DVD Z2 **Driller Killer**, **Irréversible** (collector), **Épouvante sur New York**, **La Mouche**, **Shadowbuilder**, 60 €. Lot 12 VHS **Cannibal Ferox**, **La Residencia**, **Frères de sang 3**, **Mondo Cannibal**, **Godzilla contre Ultraman**... 40 €. VHS originales 20 € **La Terreur des morts-vivants**, **Future Kill**, **Maciste et les gloutonnes**, **Black Room**... et + encore... Affiches 120x160 17 € pièce **The Barbarians**, **La Chair et le sang**. Tel : 02 38 33 15 64 (Jo).

■ Vds **Skinned Alive**, **Redneck Zombies** et **Angel of Death**. Rech VHS **Ring 1**. Patrick Monteau, Orcut, 16370 Cherves Richemont.

■ Vds VHS et DVD **Central Park Driver**, **Zipperface**, **L'Enfer des zombies**... et plein d'autres encore. Vends la collection complète de Enfer Magazine. Laurent tel : 02 38 33 19 23

■ Vds BD Marvel Lug/Semic/Arédit-Artima/Glénat, divers Star Wars (posters, maquettes, comics), VHS (**Star Wars**, **Le Seigneur des anneaux**). Liste contre enveloppe timbrée à Fabien Desset, 2, rue Nationale 37530 Souvigny de Touraine ou à desset.fabien@wanadoo.fr

■ Jeune homme de 29 ans recherche correspondante(s) tout âge, aimant le fantastique, le gore et plus particulièrement Argento, Fulci, Carpenter sur la région de Franche Comté. Écrire à Bugnon Loïc au 6, route St Martin 25480 Pirey ou téléphonez-moi au 06 88 45 89 67.

■ Vends VHS originales **L'Horrible sexy vampire** 20 € port compris **Pulsions** 10 euros, **La Vampire nue** 20 €, **Frissons d'horreur** 25 €, **L'Île sanglante** 10 €, **L'Éventreur de NY** 20 €, **Overtime** 25 €, **Schizo** 10 €, **Delirium** 10 € et **Chair pour Frankenstein** 20 €. Orphise Faigel 2B, rue Maréchal Joffre n°39, 33260 La Teste.

■ Vends Mad Movies l'unité ou en lot (prix avantageux) : 23-24-31-32 (12 € pièce), 34-35-36-37-39 (5 € pièce), 134 (2,50 € pièce), Impact n°5 (4 €), SFX n°6 (3 €), L'Écran fantastique 65-68-69-72 (4 € pièce), Studio H. S 79 H **Jurassic Park** (4 €). Sylvain : 06 25 07 69 71 ou sylvain.mundschau@freesbee.fr

■ Vds nombreux films fantastiques ou bis, revues et fanzines (Mad Movies, L'Ecran Fantastique, Midi Minuit Fantastique...), livres. Liste contre une enveloppe timbrée à : David Nuez, 28 rue Buisson, 59580 Aniche.

LES HORS SÉRIES MAD MOVIES

INTERVIEW EXCLUSIVE DES RÉALISATEURS SUR LEUR CARRIÈRE, TOUS LEURS FILMS DÉCRYPTÉS ET BIEN PLUS ENCORE.

Oui, je commande

____ exemplaire(s) de **MAD MOVIES HORS SÉRIE N°1 JOHN CARPENTER**

Prix unitaire pour l'Europe : 7 € (frais de port compris)*
Prix hors Europe et Dom-Tom (par avion) : 9 € (frais de port compris)*

____ exemplaire(s) de **MAD MOVIES HORS SÉRIE N°2 PETER JACKSON**

Prix unitaire pour l'Europe : 8 € (frais de port compris)*
Prix hors Europe et Dom-Tom (par avion) : 10 € (frais de port compris)*

Total : _____ €

Règlement joint par chèque à l'ordre de CPF - Mad Movies

Pour commander : découpez (ou photocopiez) le bon de commande, remplissez-le et envoyez-le, avec votre règlement, à l'adresse suivante :

D.I.P., MAD MOVIES HORS SÉRIE - 18 à 24 quai de la Marne 75164 Paris cedex 19

Nom _____ Prénom _____

Adresse _____

Code Postal _____ Ville _____ Pays _____

* Offre valable dans la limite des stocks disponibles.

PAPARAZZI'S

UNE SORTIE EVENEMENT SIGNEE THQ !

Prix surnaturel !

A l'hotel !
Dans la rue !
Encore dans la rue !
Avec des amis !
Et aussi des amies !

ES JOURNEES AGITEES

DES FÊTES IMPROVISEES

Des révélations croustillantes...

24 heures dans la vie de ASH !

DES IMAGES CHOCS !

FX MadMovies VIS PlayStation.2 XBOX THQ

Game and Software © 2003 THQ Inc. Evil Dead and its related characters are trademarks of Renaissance Pictures and Bruce Campbell, and licensed exclusively to THQ Inc. Evil Dead 2: Dead by Dawn™ & © 2000, 2003 Studio Canal Image S.A. (f/k/a Canal+ DA. Evil Dead 2: Dead by Dawn is a trademark of Studio Canal Image S.A. (f/k/a Canal+ DA. Developed by VIS. VIS is a trademark of VIS Entertainment plc. THQ and the THQ logo are registered trademarks of THQ Inc. All rights reserved. All other trademarks, logos and copyrights are property of their respective owners.

HALLOWEEN
RESURRECTION

VOUS PENSEZ QUE LA TÉLÉ-RÉALITÉ A DÉJÀ FAIT TROP DE VICTIMES?
VOUS N'AVEZ ENCORE RIEN VU...

TYRA BANKS
BUSTA RHYMES
BIANCA KAJLICH
ET JAMIE LEE CURTIS

DVD

- LANGUES : FRANÇAIS / ANGLAIS
- SOUS-TITRES : FRANÇAIS
- FORMAT IMAGE : 16/9 COMPATIBLE 4/3
- SON : DOLBY DIGITAL 5.1 / dts

INTERDIT AUX MOINS DE 12 ANS

DES BONUS À VOUS GLACER LE SANG

- SUR LE TOURNAGE AVEC JAMIE LEE CURTIS
- SCÈNES COUPÉES COMMENTÉES
- FINS ALTERNATIVES COMMENTÉES
- A PROPOS DES WEBCAMS
- COMPARAISON FILM / STORYBOARD / RUSHES TOURNÉS PAR LES ACTEURS
- VISITE GUIDÉE DES DÉCORS

IL REVIENT SE VENGER... EN VIDÉO ET DVD

13ème RUE
LA CHAINE ACTION ET SUSPENSE

MIRAMAX FILMS

TFI VIDEO

© 2002 MIRAMAX FILM CORP. Tous droits reserves. - Contenu et conception graphique © 2003 TF1 VIDEO